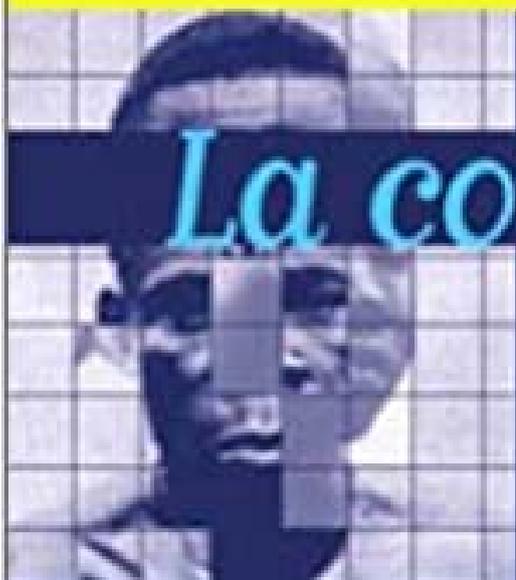


Pierre-André
Taguieff



La couleur

et le sang

Essai

ÉDITIONS DE
2MARS

MILLE ET UNE NUITS

Pierre-André Taguieff

La Couleur et le Sang
Doctrines racistes à la française

Nouvelle édition refondue

M I L L E E T U N E N U I T S

2002

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Du même auteur](#)

[Dédicace](#)

[INTRODUCTION](#)

[Rationaliser la domination en naturalisant le préjugé : du racisme esclavagiste au racisme « scientifique »](#)

[Naissances modernes du racisme et doctrines racialistes](#)

[Les quatre figures du racialisme](#)

[Chapitre Premier - LE RACIALISME PESSIMISTE LA VISION GOBINIENNE DE L'HISTOIRE COMME DÉCADENCE](#)

[I - L'inégalité originelle des races humaines](#)

[III - Vitalisme et décadentisme](#)

[IV. Puissance du mythe racial](#)

[Chapitre II - RACIALISME ÉVOLUTIONNISTE ET DARWINISME SOCIAL « LIBÉRAL » : L'ÉLABORATION DOCTRINALE DE GUSTAVE LE BON](#)

[I - La « hiérarchie psychologique des races »](#)

[II - Races, classes, sexes : menaces dans la civilisation](#)

[III. Lutte pour la vie et sélection: Le Bon darwiniste social](#)

[Chapitre III - DÉTERMINISME RACIAL, ANTISÉMITISME ET NATIONALISME: DE DRUMONT À SOURY](#)

[I. Judéophobie « fin de siècle » en France: imaginaire du complot et théorie des races](#)

[II. Itinéraire d'un « athée clérical » Jules Soury, 1842-1915. Scientisme, traditionalisme et mystique de la race](#)

[III. Le Juif comme race: l'étranger et l'ennemi](#)

[2. Théorie des races et théorie du complot judéo-maçonnico-protestant : Jules Soury au travail](#)

[Chapitre IV - THÉORIE DES RACES, SOCIALISME ET EUGÉNISME : DOCTRINES, VISIONS ET PRÉVISIONS DE GEORGES VACHER DE](#)

LAPOUGE (1854-1936)

Du droit à l'anthropologie

La théorie de l'hérédité et des sélections sociales : la nouvelle « science politique »

La race, les races, les sélections sociales et le sélectionnisme eugénique

Au nom de la science, un antichristianisme radical

Socialisme et sélectionnisme

Lapouge prophète hors de son pays : des États-Unis à l'Allemagne

Héritages lapougiens

Annexes

Jules Soury Bibliographie sélective

Georges Vacher de Lapouge Bibliographie sélective

Du même auteur

La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles,

Paris, La Découverte, 1988 ;

puis Gallimard, coll. « Tel », 1990.

Face au racisme (dir.),

Paris, La Découverte, 1991, 2 vol. ;

puis Le Seuil, coll. « Points-Essais », 1993.

Théories du nationalisme. Nation, nationalité, ethnicité

(co-dir. avec Gil Delannoi), Paris, Kimé, 1991.

Les Protocoles des Sages de Sion, Faux et usages

d'un faux, Paris, Berg International, 1992, t. I ; (dir.), t. II.

Sur la nouvelle droite. Jalons d'une analyse critique,

Paris, Descartes et Cie, 1994.

Les Fins de l'antiracisme, Paris, Michalon, 1995.

La République menacée, Paris, Textuel, 1996.

Le Racisme, Paris, Flammarion, 1997.

Face au Front national (en coll. avec Michèle Tribalat),

Paris, La Découverte, 1998.

L'Antisémitisme de plume 1940-1944 (en coll. et dir.),

Paris, Berg International, 1999.

Prix étudiant du livre politique décerné en 1999.

L'Effacement de l'avenir, Paris, Galilée, 2000.

Prix Philippe-Habert décerné en 2001.

Du progrès. Biographie d'une utopie moderne,

Paris, Librio, 2001.

Résister au bougisme.

Démocratie forte contre mondialisation techno-marchande,

Paris, Mille et une nuits, 2001.

Nationalismes en perspective (co-dir. avec Gil Delannoi),

Paris, Berg International, 2001.

La Nouvelle Judéophobie, Paris,

Mille et une nuits, 2002.

Pierre-André Taguieff, philosophe et historien des idées politiques, est directeur de recherche au CNRS. Il est rattaché au Cévipof (Centre d'étude de la vie politique française, Paris) et enseigne à l'Institut d'études politiques de Paris, dans le cycle supérieur (DEA « Pensée politique »).

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition dans la Petite Collection en 1998. Il a été complètement refondu et largement augmenté pour la présente édition.

À la mémoire de Léon Poliakov.

INTRODUCTION

Alors qu'en France Gobineau venait tout juste de publier les deux premiers tomes (1853) de son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, le symbole même de l'abolitionnisme, Frederick Douglass, le plus illustre des leaders noirs américains du XIX^e siècle, remarquait en 1854 que « l'orgueil et l'égoïsme, combinés avec les facultés intellectuelles, ne manquent jamais d'une théorie pour les justifier - et lorsque des hommes oppriment leurs semblables, l'opresseur trouve toujours, dans le caractère de l'opprimé, la pleine justification de l'oppression qu'il exerce. L'ignorance et la dépravation, et l'impuissance à s'élever de la déchéance jusqu'à la civilisation et la respectabilité, sont les plus courantes allégations contre l'opprimé. Les maux les plus directement engendrés par l'esclavage et l'oppression sont précisément ceux que les propriétaires d'esclaves et les oppresseurs aimeraient transférer de leur système au caractère naturel de leurs victimes. De cette manière, les crimes mêmes de l'esclavage deviennent la meilleure défense de l'esclavage »¹.

Rationaliser la domination en naturalisant le préjugé : du racisme esclavagiste au racisme « scientifique »

Face à des pratiques d'exploitation et de domination sur des bases discriminatoires, les exploiters désireux d'échapper à la critique morale peuvent en effet suivre deux stratégies argumentatives : ils peuvent soit *nier* la réalité sociale dont ils tirent profit, soit en *rationaliser* le fonctionnement de diverses manières. Car l'on peut par exemple, à la suite de Ralph Linton², distinguer entre deux types de *rationalisation* de la domination européenne, telle qu'elle s'est exercée dans la modernité, sous la forme de l'esclavagisme ou sous celle du système colonial :

1) La rationalisation *religieuse*³, excipant de décrets surnaturels : on se réfère par exemple à la Bible, et plus spécialement à un fameux récit où l'on apprend que les fils de Cham sont condamnés à l'esclavage au profit des fils de Sem⁴.

2) La rationalisation naturaliste, qui, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, finit par se fonder sur la théorie de l'évolution interprétée dans le sens du « darwinisme social » : la preuve de la supériorité, c'est la domination, c'est la victoire dans la « lutte pour l'existence ». Ainsi, note Linton, « la domination européenne devient sa propre justification »⁵.

Comme l'avait encore bien vu Frederick Douglass, l'esclavage n'est pas seulement un processus d'exploitation, il ne se réduit pas au vol du travail d'un homme, il est aussi, plus profondément, le « meurtre de son âme »⁶. L'exploitation

s'accompagne d'un processus de *déshumanisation* par lequel « un homme est transformé en une bête »⁷. C'est là qu'intervient l'opération raciste par excellence : la *projection* de l'effet du système sur la victime du système, le blâme de la victime, l'attribution à celle-ci de la causalité du mal.

Un certain nombre de recherches en psychologie sociale ont mis en évidence l'importance de ce qu'on pourrait appeler la *rationalisation conservatrice*, fondée sur la « croyance en un monde juste », monde dans lequel cependant sont observables des individus en position de victimes, en situation d'exclusion ou d'infériorisation. Les travaux de Melvin J. Lerner⁸, par exemple, sont fondés sur l'hypothèse que les acteurs sociaux, confrontés à des situations déplorables, tendent à les expliquer en imputant la cause aux individus victimisés ou aux membres de groupes défavorisés, plutôt qu'au hasard ou à l'environnement social. Croire en un monde juste, ordonné, contrôlable et prévisible, c'est croire en conséquence que les individus paraissant être les victimes d'une injustice ou d'un événement malheureux sont en fait responsables de la triste situation dans laquelle ils se trouvent. Il y a bien ici élaboration d'une « sociodicée », à travers des stratégies cognitives destinées à trouver des explications ou de « bonnes raisons » à l'état regrettable des choses observables. Ces stratégies reviennent à privilégier un mode d'attribution causale, celui qui consiste à expliquer les inégalités sociales par les caractéristiques des individus ou des groupes infériorisés ou marginalisés.

La rationalisation conservatrice aboutit ainsi à une justification absolue du *statu quo*, à travers la conviction suivante : « Les gens obtiennent ce qu'ils méritent et [...] méritent ce qu'il leur arrive. »⁹ L'illustration historique la plus claire et la plus radicale de cette conviction justificatrice se rencontre dans les courants du « darwinisme social », justifiant tout ce qui est au nom d'un simple axiome : « Ce qui est devant (et doit) être. » Ce qui présuppose que si ce qui est n'était pas, il faudrait l'inventer, le faire être. Il semble ainsi établi par un certain nombre de travaux en psychologie sociale que « plus l'écart entre l'innocence de la victime et la croyance en un monde juste est grand, plus la victime sera abaissée et dévaluée afin de rétablir un équilibre entre la réalité observée et la croyance en un monde juste »¹⁰. Il n'y a donc plus de victimes innocentes, il n'y a que des individus douteux dont les prédispositions suffisent à expliquer les malheurs. L'explication « dispositionnelle » ou « prédispositionnelle » de la pauvreté, de la marginalisation ou de la misère des individus revient à blâmer la victime avec une bonne conscience inentamable. On retrouve une fois de plus l'« erreur fondamentale dans l'attribution » : attribuer aux dispositions ou prédispositions du sujet ce qui relève des facteurs de situation.

Illustrons brièvement l'argumentation racisante classique qui consiste à *rationaliser* préjugés et stéréotypes antinégristes en *naturalisant* certains attributs négatifs de la « race » déshumanisée, à travers une *projection* des conséquences

de l'exploitation racisante sur la nature spécifique de la « race nègre ».

En 1803, dans l'article « Nègre » du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*¹¹, le très respectable médecin et anthropologue Julien-Joseph Virey exprimait la pensée commune de son temps (qui, survivant à l'abolition de l'esclavage, durera bien au-delà du XIX^e siècle) en réaffirmant à sa manière, non sans un cynisme affiché, la thèse de l'esclave-né, appliqué au « nègre » :

« Le nègre est et sera toujours esclave; l'intérêt l'exige, la politique le demande, et sa propre constitution s'y soumet presque sans peine ; les réclamations contraires ne seront donc jamais écoutées. »¹²

L'esclavage serait donc ordonné par la nature : certaines races humaines seraient vouées à être esclaves. Et l'objectivité du savoir scientifique garantirait la réalité de cette destination naturelle. Le célèbre naturaliste Carl Vogt, par exemple, croyait parler au nom de la seule science en énumérant les « preuves » de sa conviction d'une infériorité naturelle de « l'espèce nègre », qu'il rapprochait à la fois des singes supérieurs (chimpanzés et orangs-outangs), des enfants, des femmes et des vieillards des « races blanches »¹³. Vogt allait jusqu'à mettre en doute l'acquisition, par le « nègre », de la station droite :

« Il est rare que le nègre se tienne complètement droit; la plupart du temps ses genoux sont quelque peu ployés et sa jambe recourbée et cambrée. »¹⁴

Une « parenté simienne »¹⁵ se laissait donc « entrevoir », aux esprits éclairés par la science : non pas une science marginale, faite par des marginaux, mais bien la science normale, reconnue comme telle par la communauté des savants. La science dont la marche triomphante incarnait l'idée de progrès, celle d'un mouvement linéaire, nécessaire, indéfini, allant du moins bien vers le mieux. Ici, la science a été réduite à une double fonction de rationalisation de la domination et de légitimation des préjugés ethnocentriques (dont le « préjugé de couleur »). Le blâme de la victime pouvait être garanti par l'autorité de la science.

Naissances modernes du racisme et doctrines racialistes

Le XIX^e siècle a bien été l'époque des « conceptions du monde », de ces nouvelles gnosés où le savoir scientifique vient habiller des mythes, religieux ou politiques, et devient lui-même mythologie, discours scientiste à prétention prophétique. Cet effacement de la dimension critique et problématique du savoir s'est produit de façon tristement exemplaire dans les doctrines politico-scientifiques fondées sur l'idée de « race ». Nous les dirons « racialistes » en tant qu'élaborations idéologiques centrées sur une visée explicative, et « racistes » en tant qu'elles comportent des prescriptions, définissent des valeurs et des normes, qui se traduisent par des discriminations ou des ségrégations, des expulsions ou

des persécutions, voire des exterminations.

Nous supposons, dans le présent ouvrage, que le racisme ne saurait se réduire aux attitudes ou aux conduites ethnocentriques, qu'on a de bonnes raisons de considérer comme universelles, et qu'il constitue bien plutôt un phénomène moderne, né en Europe et aux Amériques, du milieu du XV^e siècle au début du XIX^e siècle. Cette hypothèse implique que le racisme n'a pas commencé sa carrière avec l'apparition des premières classifications hiérarchisantes des « races humaines » pensées comme des variétés de l'espèce humaine, même si les naturalistes du XVIII^e siècle (Buffon, 1749; Linné, 1758), puis les premiers anthropologues recourant à la craniologie (Blumenbach, Camper), ont contribué à fixer nombre de préjugés et de stéréotypes concernant les races « supérieures » et « inférieures ». Encore faut-il reconnaître que, dans la toute première esquisse d'une classification des « différentes espèces ou races d'hommes » habitant « la Terre » (1684), due à François Bernier (1620-1688), si les « races d'hommes » sont distinguées selon leur distribution géographique et certains caractères somatiques (la couleur de la peau, la taille, la forme du nez, etc.) dont le philosophe-médecin affirme la transmission par la génération (donc la nature héréditaire) ainsi que par les mœurs, l'on ne trouve ni l'affirmation de la supériorité absolue des Européens, ni celle de la beauté supérieure de la « race blanche » (thèse qui sera énoncée comme une évidence par la plupart des naturalistes et des anthropologues à partir de la fin du XVIII^e siècle)¹⁶.

S'il est né à l'aube de la modernité, et en divers lieux, le racisme ne s'est pas constitué avant le milieu du XIX^e siècle en vision du monde, en métaphysique de l'Histoire et en idéologie politique, bref en racialisme. La référence au « sang » a précédé la référence à la « race » au sens classificatoire, la hantise du mélange des « sangs » et l'obsession de la « pureté du sang » ont fait surgir un imaginaire protoraciste, longtemps avant la construction de la catégorie classificatoire de « race humaine » et l'élaboration d'une échelle unilinéaire permettant de hiérarchiser les « races » distinguées, selon un modèle vite standardisé (de haut en bas : les Blancs, les Jaunes, les Noirs). L'idée de « race » elle-même, aux XV^e et XVI^e siècles, fonctionne d'une manière tout autre que dans le cadre de la pensée taxinomique du XVIII^e siècle : la « race », c'est d'abord la famille, le lignage, la lignée. En cette acception généalogique, le terme de « race » désigne un groupe d'individus ayant une origine commune, possédant (ou étant censés posséder) des ancêtres communs. La différence des origines est alors déterminante.

L'imaginaire du « sang » et celui de la « race » (en tant que « lignée », et non pas encore en tant que « type » ou sous-espèce) s'articulent dans trois contextes différents, qui sont ceux du protoracisme occidental : 1) le mythe de la « pureté du sang » (*limpieza de sangre*) dans l'Espagne et le Portugal des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, et la hantise corrélative d'une « souillure de sang » par les mariages entre

« vieux chrétiens » et nouveaux convertis (descendant de Juifs ou de Maures)¹⁷; 2) la doctrine aristocratique française dite des « deux races » antagonistes, supposées constitutives de la population de la France (les descendants des vainqueurs, Francs ou Germains, étant incarnés par la noblesse authentique, les « nobles de race », face aux descendants des vaincus, les Gallo-Romains, incarnés par les roturiers), impliquant une hantise des « mésalliances » qui feraient que le sang « clair et pur », propre aux gentilshommes, serait altéré par le sang « vil et abject » des roturiers; 3) l'apparition d'un imaginaire mixophobe aux Antilles et dans les deux Amériques, centré sur le métissage entre Blancs et Noirs, c'est-à-dire entre les maîtres européens et leurs esclaves africains, sous la supposition qu'« un peu de sang noir » suffit pour que la race-lignée soit irrémédiablement « souillée »¹⁸. Le « sang noir » est dès lors fantasmé comme une puissance de contamination, modèle lointain de la hantise, située au cœur de l'antisémitisme racial à l'allemande, d'une « infection » du « sang allemand » par le « sang juif », assimilé à un « poison » (Julius Streicher, dans le sillage d'Eugen Dühring)¹⁹. Avant d'être thématifiée, affirmée et théorisée, l'inégalité entre les « races » est implicite dans les convictions et les pratiques mixophobes : la différence des couleurs de peau va progressivement devenir l'indice visible d'une différence de nature des « sangs », porteurs invisibles de qualités héréditaires supérieures ou inférieures. Dans les théories racialistes et les racismes idéologiques des XIX^e et XX^e siècles, ces représentations, ces hantises et ces schèmes vont être repensés et refondus dans le cadre d'un projet, positiviste ou matérialiste, de fondation de la « science de l'homme », présupposant non seulement l'existence des classifications naturalistes des « races humaines », mais aussi la description « scientifique » de leurs « caractères distinctifs » et de leurs « aptitudes respectives », ainsi que de leurs mœurs contrastées, par l'ethnographie et l'anthropologie au sens restreint (l'anthropologie physique), et l'étude de leurs langues respectives par la philologie historique et comparée. Après la parution de l'Origine des espèces (1859) de Darwin, la théorie de l'évolution par la sélection naturelle a été idéologisée, faisant émerger l'évolutionnisme social et le « darwinisme social », nouveaux cadres dans lesquels l'idée de « race » sera repensée, selon la distinction entre « races primitives » et « races civilisées », ou entre « races moins évoluées » et « races plus évoluées », présupposant la gnose du progrès - d'où la reformulation toujours possible de l'assertion d'inégalité par la distinction entre « races » non perfectibles et « races » perfectibles. L'apparition, dans les années 1865-1883 environ, du projet eugéniste d'amélioration des « qualités héréditaires » des « races supérieures » ou des peuples composés notamment de « races supérieures » (les peuples européens, bien sûr), fournira à l'idée de « race » un puissant moyen de recyclage, susceptible de la relier plus directement à un programme politique réformiste ou révolutionnaire. L'horizon du racisme eugéniste est en effet un horizon mélioriste : l'homme peut et doit maîtriser sa reproduction pour l'orienter

vers l'amélioration de ses traits héréditaires. La « race » devient un objectif, en tant qu'elle se transforme en idéal racial qu'il s'agit de réaliser par la sélection des procréateurs.

Les quatre figures du racialisme

Par le mot « racisme », l'on réfère aujourd'hui à des attitudes (opinions, croyances, préjugés, stéréotypes), à des comportements ou à des pratiques sociales (évitement, discrimination, ségrégation, persécution, etc.), à des fonctionnements institutionnels de type exclusionnaire, et à des constructions idéologiques, se présentant comme des doctrines ou des théories. Dans le présent ouvrage, qui relève de ce qu'il est convenu d'appeler l'histoire des idées, je n'aborde le racisme qu'en tant qu'élaboration doctrinale, avec le souci de montrer que l'espace idéologique du racisme « classique », saisi dans l'état de son achèvement à partir du milieu du XIX^e siècle, n'est nullement homogène²⁰. Si toutes les doctrines centrées sur l'idée de « race » constituent à la fois des visions du monde, des phi-losophies de l'Histoire et des esquisses de la « science de l'homme » qu'il s'agissait de fonder²¹, leur analyse comparative conduit à distinguer les quatre « types idéaux » de systèmes racialistes auxquels il est possible de les réduire. S'ils diffèrent par les domaines du savoir qu'ils sollicitent et mobilisent (de l'anthropologie physique à la biologie évolutionniste, de l'ethnographie à la philologie historique et comparée), ces systèmes de pensée construits autour de l'idée de « race » s'opposent nettement par les orientations sociales et politiques qu'ils impliquent, que celles-ci demeurent suggérées ou qu'elles soient clairement définies. Nous examinerons successivement le racialisme pessimiste (Arthur de Gobineau), le racialisme évolutionniste couplé avec le « darwinisme social » au sens strict de l'expression polémique (Gustave Le Bon), le racisme biologique fondateur de l'antisémitisme nationaliste (Édouard Drumont, Jules Soury, Maurice Barrès) et le racialisme eugéniste à visée « socialiste » (Georges Vacher de Lapouge).

La doctrine racialiste de Gobineau incarne la première orientation de la pensée de la « race » au XIX^e siècle, au croisement du matérialisme biologique, d'un pessimisme culturel singulier et d'une vision de l'Histoire comme décadence finale²². *L'Essai sur l'inégalité des races humaines* illustre à la fois un travail de synthèse d'une multiplicité de savoirs (l'historiographie des « origines » dérivée de la doctrine aristocratique des « deux races ennemies » coexistant dans la nation française, l'ethnographie issue des « récits de voyages », l'anthropologie physique classificatoire, la grammaire historique et comparée des langues sémitiques et indo-européennes) et l'articulation d'un certain nombre de thèmes ou de schèmes qui se sont inscrits dans l'imaginaire européen de la fin du XV^e siècle au début du

XIX^e siècle, à savoir : la hantise du mélange des « sangs » ou du métissage, le schème de la « lutte des races », l'axiome de l'inégalité des « races humaines », le mythe répulsif de la décadence, pensée autant comme déclin culturel ou intellectuel que comme dégénérescence biologique²³. Le racialisme gobinien est une théorie de la race perdue, il est la longue narration de la disparition du « sang pur » par l'effet des mélanges interraciaux²⁴. Il débouche sur la contemplation attristée, sans espoir, du paysage final de la décadence de l'espèce humaine. Le pessimisme antimoderne et contre-révolutionnaire de l'homme Gobineau est en parfaite congruence avec le regard résigné que l'auteur de *l'Essai... jette* sur l'histoire universelle. Une telle posture de réactionnaire privé d'espérance est incompatible avec la formulation d'un quelconque projet politique²⁵.

Si la question du mélange racial est au centre des racialismes pessimistes de type gobinien, le schème de la « lutte des races » est constitutif des racialismes évolutionnistes, qui supposent que la « lutte pour l'existence » entre les groupes humains (races « naturelles » ou « historiques », nations, etc.) est la condition nécessaire et suffisante du progrès, thèse fondamentale de ce qu'il est convenu d'appeler le « darwinisme social »²⁶. Dans le cadre de la conception évolutionniste du progrès, la thèse de l'inégalité des races est redéfinie par la projection de celles-ci sur une échelle unilinéaire où le critère de la faculté de progresser (la perfectibilité) se confond désormais avec la capacité de survivre dans la « lutte pour la vie » (la « survivance des plus aptes »), dont témoigneraient aussi bien la réussite sociale que la victoire militaire, le progrès scientifique et technique que le fait d'avoir une importante descendance. Si le gobinisme est une impolitique, le racialisme évolutionniste tend à définir le meilleur régime politique comme celui qui permet à la « lutte pour la vie » et à la sélection des « meilleurs » de s'exercer sans obstacles : le régime du « laisser faire » ou de la « libre concurrence ». Cette orientation pro-capitaliste et libérale-conservatrice est celle des véritables « darwinistes sociaux » (qui ne sont guère darwiniens que par le vocabulaire emprunté), dont Gustave Le Bon, en France, est l'un des plus célèbres représentants²⁷.

Le troisième type de racialisme qu'il est possible d'identifier distinctivement, dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle, se présente comme un déterminisme biologique prenant la forme d'un déterminisme racial, appliqué en même temps à la « question juive » et à la question nationale. La conception raciste de l'antagonisme entre les « races » respectivement aryenne et sémitique constitue le noyau dur de l'idéologie antisémite, disons le racisme dirigé contre les Juifs identifiés comme les représentants d'une « race » étrangère et ennemie. Aux Juifs imaginés comme un groupe de conspirateurs est attribué un pouvoir exorbitant, qui se manifeste soit dans la révolution, soit dans le capitalisme (la « haute finance »). D'où la formation et la diffusion d'un mythe conspirationniste, où

les Juifs sont fantasmés comme incarnant une puissance internationale occulte, qui vise la conquête du monde ou exerce une domination totale²⁸. L'hétérophobie se détermine ici comme xénophobie, et celle-ci tend à prendre sa forme extrême dans une judéophobie qui se nourrit moins d'antijudaïsme chrétien (et plus précisément catholique)²⁹ que d'anticapitalisme anarcho-socialiste et d'imaginaire racial (croyance à des hérédités de race différentielles, postulat de la lutte des races, etc.). L'appel, lancé par Édouard Drumont, à défendre la « vieille France » contre la « conquête juive » est au cœur de l'antisémitisme moderne à la française. Il s'agit d'un antisémitisme politique, qu'on peut comprendre d'abord comme une réaction contre le mouvement d'émancipation et d'assimilation des Juifs dans l'État-nation moderne³⁰, ensuite comme un rejet de la républicanisation de la France, qui s'accélère dans les années 1880 et 1890. Ainsi défini au sens strict, comme idéologie politique, l'antisémitisme moderne de la fin du xix^e siècle est inséparable du nationalisme ethnique ou racial, tel qu'on le trouve doctrinalement élaboré et politiquement illustré par Jules Soury ou Maurice Barrès³¹, à l'époque de l'affaire Dreyfus³². Ce processus de racialisation du nationalisme implique une triple réduction : du national à l'ethnique, de l'ethnique au racial, du racial au biologique. Le nationalisme à base ethnoraciale constitue à la fois un corps de doctrines et un projet politique : il s'agit de défendre et de protéger l'identité française substantielle menacée par des puissances de dissolution, de souillure et de destruction.

Le quatrième type de doctrine racialiste, qui surgit au cours du dernier tiers du xix^e siècle, est le produit d'une synthèse de la théorie des races, fondée sur le principe du déterminisme biogenico-racial (« telle race/telle culture », ou « telle race/tel ensemble d'aptitudes »), et du projet eugéniste, programme utopique d'une amélioration des qualités héréditaires de telle ou telle population par le moyen de la sélection systématique et volontaire. La « race » n'est plus ici seulement de l'ordre du donné, elle ne se réduit pas à un bien naturel dont il faudrait déplorer la dégradation ou la perte, ou qu'il s'agirait de conserver. La « race » est d'abord à créer, les « races supérieures » sont désormais pensées comme le produit d'une fabrication volontaire, recourant aux méthodes de sélection systématique empruntées à la zootechnie. Le « sélectionnisme » de Georges Vacher de Lapouge, disciple français de Francis Galton et de Ernst Haeckel³³, illustre cette quatrième orientation des pensées de la race au xix^e siècle : l'eugénique raciale ou le racisme eugéniste — dont l'« hygiène raciale » (*Rassenhygiene*) constitue l'équivalent en langue allemande, après que l'expression fut introduite en 1895 par Alfred Ploetz³⁴. L'eugénique raciale présuppose un diagnostic d'un « déclin » ou d'une « décadence », qui implique une hantise de la « dégénérescence » ou de la « détérioration » des « qualités héréditaires » (ou « raciales ») d'une population considérée (laquelle peut s'élargir jusqu'à l'espèce humaine tout entière)³⁵. Il n'est

pas de possible réalisation du programme « sélectionniste » sans un État interventionniste, contrôlant les unions et la procréation. Les eugénistes, racistes ou non, ne croient pas aux vertus du « laisser faire », la mise en œuvre de leur projet de « refonte » de la nature humaine suppose au contraire un État fort, autoritaire, voire totalitaire. D'où les affinités du « sélectionnisme » avec le socialisme étatiste : le dirigisme est mis, dans les deux cas, au service de la création de « l'homme nouveau », homme amélioré ou surhomme³⁶. L'engagement socialiste de Lapouge - dans les années 1886-1893 - illustre bien cette convergence des projets, par-delà ce qui les distingue, à savoir : lutte des classes/lutte des races, matérialisme économique/matérialisme biologique, « régénération »³⁷ de l'humanité par l'éducation du citoyen/par la sélection des procréateurs, idéal égalitaire/idéal hiérarchique, orientation universaliste/orientation différentialiste. Empruntée à la littérature médicale et anthropologique, la notion floue de « dégénérescence » va être transférée métaphoriquement de l'individuel au collectif : aux individus « dégénérés » vont s'ajouter les familles ou les lignées de « dégénérés », les « races dégénérées », les « peuples dégénérés ». C'est là une représentation mythico-scientiste qu'on retrouve dans toutes les formes de pensées de la race, qu'elle croisent ou non le darwinisme social, l'eugénisme ou le nationalisme. Dans les programmes d'action politique, la « prophylaxie de la dégénérescence » occupe une place décisive : il s'agit d'empêcher la propagation de la « dégénérescence » par divers moyens, d'éviter que les « dégénérés » ne se multiplient. Pour ceux qui postulent la transmission héréditaire de la « dégénérescence », il importe d'interdire aux « types dégénérés » de se reproduire. En 1895, les docteurs Valentin Magnan et Paul Maurice Legrain définissent la « dégénérescence » comme l'ensemble des symptômes d'une baisse de l'intensité vitale, affectant un « être » qui, supposé incapable de survivre dans l'impitoyable « lutte pour l'existence », est imaginable soit comme un individu (sens littéral), soit — métaphoriquement — comme un groupe humain (« race », « nation », etc.) :

« La dégénérescence est l'état pathologique de l'être qui, comparativement à ses générateurs les plus immédiats, est constitutionnellement amoindri dans sa résistance psycho-physique et ne réalise qu'incomplètement les conditions biologiques de la lutte héréditaire pour la vie. Cet amoindrissement qui se traduit par des stigmates permanents est essentiellement progressif, sauf régénération intercurrente ; quand celle-ci fait défaut, il aboutit plus ou moins rapidement à l'anéantissement de l'espèce. »³⁸

Le XIX^e siècle des doctrines racialistes et racistes commence en France avec la synthèse gobinienne (1853-1855) et se termine au milieu du XX^e siècle. Car le siècle du racisme idéologico-politique ne se confond pas avec un siècle chronologique. L'époque des visions biologico-racistes du monde aura pris fin en

Europe avec la disparition du nazisme. Quant au racisme post-nazi, sa carrière ne fait que commencer. Le néo-racisme ne se réfère plus centralement à la race biologique et n'affirme plus directement l'inégalité entre les races. Le paradigme du relativisme culturel s'est imposé au détriment de celui de l'évolutionnisme social. Ce qui caractérise précisément le néo-racisme, c'est sa refondation sur les thèses du pluralisme culturel radical. Il présuppose à la fois l'incommensurabilité et la conflictualité des « cultures », annonce comme un destin le « choc des civilisations » et les conflits inter-ethniques, et prône la séparation entre les groupes humains différents comme la seule politique réaliste, conforme à la diversité culturelle de l'espèce humaine. Au déterminisme biologico-racial s'est substitué le déterminisme ethno-culturel³⁹. Cependant, de façon parallèle, s'impose un réductionnisme génétique dans tous les domaines des sciences du comportement et de la médecine, faisant surgir la tentation d'un « génétisme social », mode de légitimation de nouvelles formes de discrimination (dans l'emploi, les assurances, etc.), et risquant, notamment par la banalisation de la thérapie génique germinale ou le recours au clonage reproductif, de redonner vie à l'utopie eugéniste, au rêve d'une humanité parfaite ou d'une surhumanité fabriquée par des moyens biotechnologiques⁴⁰.

¹ Frederick Douglass, cité par Henry Louis Gates Jr., « WhyNow? », in Steven Fraser (ed.), *The Bell Curve Wars : Race, Intelligence and the Future of America*, New York, Basic Books, 1995, p. 94. Dans le même sens, voir Larry A. Greene, « *A Gale in the Zeitgeist : A Bell Curve or a Bean Ball?* », *Telos*, n°106, hiver 1996, p. 178.

² Ralph Linton, *De l'homme* (1936), tr. fr. Yvette Delsaut, Paris, Minuit, pp. 66-67.

³ Voir E. Franklin Frazier, *Race and Culture Contacts in the Modern World* (1957), Boston, Beacon Press, 1968, pp. 269-270.

⁴ Voir Genèse 9, 21-27. Noé, père de Cham, Sem et Japhet, lance sa malédiction sur Canaan, fils de Cham : « Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves. » Il dit aussi : « Béni soit Yahvé, le dieu de Sem, et que Canaan soit son esclave ! » Voir Louis Sala-Molins, *Le Code noir ou le calvaire de Canaan*, Paris, PUF, 1987, p. 21 sq.

⁵ Ralph Linton, *ibid.*, p. 67.

⁶ Frederick Douglass, discours prononcé à Belfast en décembre 1845 ; cité par William Meely, *Frederick Douglass*, New York, W. W. Norton, 1991, p. 128 (voir aussi Dinesh D'Souza, *The End of Racism*, New York, The Free Press, 1995, p. 92).

⁷ Frederick Douglass, *The Life and Times of Frederick Douglass*, New York, Collier Books, 1962, p. 124.

⁸ Melvin J. Lerner, *The Belief in a Just World : A Fundamental Delusion*, New York, Plenum Press, 1980; *id.*, « Le thème de la justice ou le besoin de justifier », *Bulletin de psychologie*, n°39, 1986, pp. 205-211.

⁹ Jean-Pierre Deconchy, « Systèmes de croyances et représentations idéologiques », in Serge Moscovici (dir.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984, p. 349. Voir aussi James Q. Wilson, *Le Sens moral* (1993), tr. fr. René Guyonnet, Paris, Commentaire/Plon, 1995, pp. 84-85.

¹⁰ Jean-Claude Deschamps, Jean-Louis Beauvois, « Attributions intergroupes », in Richard Y. Bourhis et Jacques-Philippe Leyens

(dir.), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*, Liège, Mardaga, 1994, p. 119.

¹¹ Paris, imprimerie de Crapelet, Deterville, t. XV, pp. 431-457.

¹² *Ibid.*, p. 440. Voir Claude Blanckaert, « La science de l'homme entre humanité et inhumanité », in C.

Blanckaert (dir.), *Des sciences contre l'homme*, Paris, Éditions Autrement, 1993, vol. 1, p. 18. Sur les réactions critiques suscitées par l'article « Nègre », voir Claude Bénichou et Claude Blanckaert (dir.), *Julien-Joseph*

Virey, naturaliste et *anthropologue*, Paris, Vrin, 1988, pp. 117-119. Pour une étude d'ensemble, voir Jacqueline Duvernay-Bolens, « L'homme zoologique. Race et racisme chez les naturalistes de la première moitié du XIX^e siècle », *L'Homme*, 35^e année, n°133, janvier-mars 1995, pp. 9-32. Plus spécifiquement, sur les travaux anthropologiques de Paul Broca et leur influence sur l'étude des races humaines, voir Claude Blanckaert, « L'"anthropologie personnifiée". Paul Broca et la biologie du genre humain », in Paul Broca, *Mémoires d'anthropologie*, réédition, Paris, Jean-Michel Place, 1989, pp. I-XLIII *ibid.*, « L'esclavage des Noirs et l'ethnographie américaine : le point de vue de Paul Broca en 1858 », in *Nature, Histoire, Société. Essais en hommage* à Jacques Roger, Paris, Klincksieck, 1995, pp. 391-417; Laurent Mucchielli, *La Découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, Paris, La Découverte, 1998, p. 28 sq.

[13](#) Cf. Carl Vogt, *Leçons sur l'homme, sa place dans la création et dans l'histoire de la terre*, tr. fr. Jean-Jacques Moulinié, Paris, Reinwald, 1865; 2^e éd. revue par Edmond Barbier, 1878, pp. 252-254.

[14](#) *Ibid.*, p. 228. Voir Claude Blanckaert, art. cit., 1993, pp. 16-19.

[15](#) Carl Vogt, *ibid.*, p. 228.

[16](#) L'article de François Bernier a été publié le 24 avril 1684 dans le *Journal des Sçavans*, sans nom d'auteur, sous le titre : « Nouvelle division de la Terre par les différentes Espèces ou Races d'hommes qui l'habitent, envoyé par un fameux voyageur à M. l'Abbé de la Chambre, à peu près en ces termes ». Bernier y distingue les Européens, les Africains, les Asiatiques et les « Lapons », et avoue sa perplexité sur l'éventuelle cinquième « race d'hommes » que pourraient représenter les « Américains ».

[17](#) Voir l'importante étude de Yosef Hayim Yerushalmi, « L'antisémitisme racial est-il apparu au XX^e siècle? De la *limpieza de sangre* espagnole au nazisme : continuités et ruptures », *Esprit*, n°190, mars-avril 1993, pp. 5-35.

[18](#) Pour une vue d'ensemble, voir mon livre *Le Racisme*, Paris, Flammarion, 1997, puis 2001 (3^e éd. augmentée), pp. 19-43. Pour approfondir les questions posées, voir Claude-Gilbert Dubois, *Celtes et Gaulois au XVI^e siècle. Le développement littéraire d'un mythe nationaliste*, Paris, Vrin, 1972; André Devyver, *Le Sang épuré. Les préjugés de race chez les gentilshommes français de l'Ancien Régime (1560-1720)*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1973 ; William B. Cohen, *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, tr. fr. C. Garnier, Paris, Gallimard, 1981 (1^{re} éd. améric., 1980); Michael Banton, *Sociologie des relations raciales*, tr. fr. Marie Matignon, Paris, Payot, 1971 (1^{re} éd. angl., 1967); *id.*, *Racial Theories*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987; Jean-Luc Bonniol, *La Couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*, Paris, Albin Michel, 1992; Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* ». *Cours au Collège de France (1975-1976)*, Paris, Gallimard/Seuil, 1997.

[19](#) Sur le thème antijuif raciste de l'« empoisonnement du sang », voir Cornelia Essner, « Qui sera "juif"? La classification "raciale" nazie des lois de Nuremberg à la conférence de Wannsee », *Genèses*, n°21, décembre 1995, pp. 5-7. Voir aussi Édouard Conte, Cornelia Essner, *La Quête de la race. Une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995, en partie. pp. 123 sq., 350 sq.

[20](#) Sur le racisme en tant que phénomène idéologique, voir Colette Guillaumin, *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris et La Haye, Mouton, 1972; *id.*, « Caractères spécifiques de l'idéologie raciste », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LIII, 1972, pp. 247-274; Michael Banton, *Racial Theories*, *op. cit.*; Pierre-André Taguieff, *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1988, puis Gallimard, 1990; Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil, 1989; David Theo Goldberg, *Racist Culture*, Oxford, Blackwell, 1993.

[21](#) Voir Théophile Simar, *Étude critique sur la formation de la doctrine des races au XVIII^e siècle et son expansion au XIX^e siècle*, Bruxelles, Maurice Lamertin, Académie royale de Belgique, Classe des Lettres, Mémoires, 2^e série, XVII, 1922 ; John R. Baker, *Race*, Oxford, Oxford University Press, 1974 ; Michael Banton, *The Idea of Race*, Londres, Tavistock, 1977. Plus spécifiquement, voir Michèle Duchet,

Anthropologie et histoire au siècle des Lumières, Paris, Maspero, 1971; Arlette Jouanna, *L'Idée de race en France au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle (1498-1614)*, Paris, Honoré Champion, et Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1976, 3 vol. ; Jacqueline Duvernay-Bolens, *Les Géants patagons. Voyage aux origines de l'homme*, Paris, Michalon, 1995; Jean Gayon, « Le philosophe et la notion de race » *L'Aventure humaine*, n°8, décembre 1997, pp. 19-43.

[22](#) Voir la belle étude de Claude Blanckaert, « L'ethnographie de la décadence. Culture morale et mort des races (XVII^e-XIX^e siècles) », *Gradhiva*, n°11, 1992, pp. 47-65.

[23](#) Le thème de la « dégénérescence » (terme qui tend à se substituer à « dégénération » vers le milieu du XIX^e siècle) prend une importance croissante au cours du XIX^e siècle, dans les sciences anthropologiques et médicales où la question de l'hérédité devient la grande question, après la publication de deux ouvrages savants : Prosper Lucas, *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux...* (Paris, J.-B. Baillière, 1847 et 1850, 2 vol.), et Bénédic-Augustin Morel *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives* (Paris, J.-B. Baillière, 1857). Voir Georges Génil-Perrin, *Histoire des origines et de l'évolution de l'idée de dégénérescence en médecine mentale*, Paris, Alfred Leclerc, 1913; Bernard Balan, « Prosper Lucas », in Claude Bénichou (dir.), *L'Ordre des caractères. Aspects de l'hérédité dans*

l'histoire des sciences de l'homme, Paris, Vrin, 1989, pp. 49-71; Jean-Christophe Coffin, « La théorie des dégénérescences et sa réception, 1857-1860 », *Sexe et Race*, t. VI, 1991, pp. 39-58 ; Jacques Hochmann, « La théorie de la dégénérescence de B.-A. Morel, ses origines et son évolution », in Patrick Tort (dir.), *Darwinisme et Société*, Paris, PUF, 1992, pp. 401-412 ; Georges Vigarello, *Le Sain et le Malsain. Santé et mieux-être depuis le Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 1993, p. 220sq.; Anne Carol, *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Le Seuil, 1995, pp. 87-136. Voir aussi l'introduction de George L. Mosse à la traduction américaine du célèbre ouvrage de Max Nordau, *Entartung* (1892) : *Degeneration*, New York, Howard Fertig, 1968, pp. 1-44; l'étude de Steven E. Aschheim, « Max Nordau, Friedrich Nietzsche and *Degeneration* », *Journal of Contemporary History*, 28, 1993, pp. 643-657; et les travaux de Sander L. Gilman, en particulier le recueil d'essais : *Difference and Pathology : Stereotypes of Sexuality, Race, and Madness*, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1985.

[24](#) Voir, parmi les analyses historiques et critiques classiques du gobinisme, celles de Maurice Lange, *Le Comte Arthur de Gobineau. Étude biographique et critique*, Strasbourg et Paris, Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, fascicule 22, Istra, 1924 ; Frank H. Hankins *La Race dans la civilisation. Une critique de la doctrine nordique* [1926], tr. fr. (Anonyme), Paris, Payot, 1935, pp. 53-74; Jacques Barzun, *Race : A Study in Modern Superstition*, New York, 1937, puis Londres, Methuen, 1938, p. 72 sq.; Andrée Combris, *La Philosophie des races de Gobineau et sa portée actuelle*, Paris, Alcan, 1938; Ruth Benedict, *Race : Science and Politics*, New York, 1940, p. 85 sq.; Michael Biddiss, *Images of Race*, Leicester, Leicester University Press, 1979; Thomas F. Gossett, *Race : The History of an Idea in America*, Southern Methodist University Press, 1963, puis New York, Oxford University Press, 1997 (New Edition), p. 342 sq. Voir aussi *infra*, chapitre I, note 76.

[25](#) Sur cette dimension « impolitique » du racialisme gobinien, voir mes livres *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, op. cit., pp. 22-23, 150-151; *Les Fins de l'antiracisme*, Paris, Michalon, 1995, pp. 58-59, 134 sq., 147 sq.

[26](#) Voir mon livre *Du progrès. Biographie d'une utopie moderne*, Paris, Libro, 2001, pp. 79-88. Pour une analyse historique et comparative, voir Mike Hawkins, *Social Darwinism in European and American Thought, 1860-1945 : Nature As Model and Nature As Threat*, New York, Cambridge University Press, 1997. Voir aussi Daniel Becquemont, « Aspects du darwinisme social anglo-saxon », in Patrick Tort (dir.), *Darwinisme et société*, Paris, PUF, 1992, pp. 137-160; Britta Rupp-Eisenreich, « Le darwinisme social en Allemagne », in *ibid.*, pp. 169-236.

[27](#) C'est pourquoi il est fort regrettable que Linda L. Clark, dans son livre par ailleurs fort intéressant, *Social Darwinism in France* (The University of Alabama Press, 1984), ne distingue pas les darwinistes sociaux des eugénistes, commettant ainsi une confusion qui revient à grossièrement assimiler un libéralisme économique radical (exigeant le moins d'État possible) à un dirigisme de type socialiste (visant à créer « l'Homme nouveau

»). Cette confusion entre darwinisme social et eugénisme est à vrai dire fort courante, en particulier dans les travaux savants de langue française.

[28](#) Voir notamment Norman Cohn, *Histoire d'un mythe*.

La « Conspiration » juive et les Protocoles des Sages de Sion, tr. fr. Léon Poliakov, Paris, Gallimard, 1967; Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, t. III : *De Voltaire à Wagner*, Paris, Calmann-Lévy, 1968; Jacob Katz, *From Prejudice to Destruction : Anti-Semitism, 1700-1933*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1980.

[29](#) Voir cependant Pierre Sorlin, « *La Croix* » et les Juifs (1880-1899). *Contribution à l'histoire de l'antisémitisme contemporain*, Paris, Grasset, 1967.

[30](#) Voir Hannah Arendt, *Sur l'antisémitisme*, tr. fr. Micheline Pouteau, Paris, Calmann-Lévy, 1973 (ouvrage constituant la première partie des *Origines du totalitarisme*, somme publiée à New York en 1951).

[31](#) Voir les travaux pionniers de Zeev Sternhell : *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Armand Colin, 1972 ; *La Droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Le Seuil, 1978. Voir aussi mon étude « Le nationalisme des

"nationalistes". Un problème pour l'histoire des idées politiques en France », in Gil Delannoï et Pierre-André Taguieff (dir.), *Théories du nationalisme. Nation, nationalité, ethnicité*, Paris, Kimé, 1991, pp. 47-124.

[32](#) Voir Robert F. Byrnes, *Antisemitism in Modern France*, t. I : *The Prologue to the Dreyfus Affair*, New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 1950; Zeev Sternhell, *op. cit.*, 1978, pp. 177-244.

[33](#) On retrouve la référence revendiquée à Ernst Haeckel (1834-1919), zoologue allemand expressément darwinien qui s'impose dans le champ scientifique au cours des années 1860 et 1870, dans les textes des « darwinistes sociaux » comme dans ceux des eugénistes. Sur l'importance de Haeckel dans l'histoire des idéologies politiques, voir Daniel Gasman, *The Scientific Origins of National Socialism : Social Darwinism in Ernst Haeckel and the German Monist League*, Londres, Macdonald, 1971; id., *Haeckel's Monism and the Birth of Fascist Ideology*, New York, Peter Lang, 1998; Alfred Kelly, *The Descent of Darwin : The Popularization of Darwin in Germany, 1860-1914*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1981 ; Mario Di Gregorio, « Entre Méphistophélès et Luther : Ernst Haeckel et la réforme de l'univers », in Patrick Tort (dir.), *Darwinisme et Société*, *op. cit.*, pp. 237-283. Sur la classification évolutionniste des races, dont Haeckel a été à la fois l'un des principaux légitimateurs et un vulgarisateur infatigable, voir André Pichot, *La Société pure. De Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion, 2000, pp. 317-339.

[34](#) Voir Sheila Faith Weiss, « *The Race Hygiene Movement in Germany, 1904-1945* », in Mark B. Adams (ed.), *The Wellborn Science : Eugenics in Germany, France, Brazil and Russia*, New York, Oxford University Press, 1990, pp. 8-68 ; Rolf Peter Sieferle, « *Rassismus, Rassenhygiene, Menschenzuchtideale* », in Uwe Puschner, Walter Schmitz und Justus H. Ulbricht (dir.), *Handbuch zur « Völkischen Bewegung » 1871-1918*, Munich, K. G. Saur Verlag, 1996, pp. 436-448; Paul Weindling, *L'Hygiène de la race. I. Hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne, 1870-1932*, tr. fr. Bernard Frumer, préface de Benoît Massin, Paris, La Découverte, 1998.

[35](#) Voir mon étude « Eugénisme ou décadence? L'exception française », *Ethnologie française*, t. XXIV, n° 1, janvier-mars 1994, pp. 81-103.

[36](#) Sur les origines et les développements du projet eugéniste moderne, voir mon livre *Du progrès*, *op. cit.*, pp. 111-145. Sur l'eugénisme en France à partir de la fin du XIX^e siècle, voir William H. Schneider, *Quality and Quantity : The Quest for Biological Regeneration in Twentieth-Century France*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 1990.

[37](#) Sur la problématique de la « dégénérescence » et de la « régénération » en France (XIX^e-XX^e siècle), voir William H. Schneider, *op. cit.*, pp. 4-54. Pour une exploration plus large du thème de la « dégénérescence », voir Robert A. Nye, *Crime, Madness and Politics in Modern France : The Medical Concept of National Decline*, Princeton, Princeton University Press, 1984; J. Edward Chamberlin and Sander L. Gilman (eds), *Degeneration : The Dark Side of Progress*, New York, Columbia University Press, 1985; Daniel Pick, *Faces of Degeneration : A European Disorder, c. 1848-c. 1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

[38](#) Valentin Magnan et Paul Legrain, *Les Dégénérés (état mental et syndromes épisodiques)*, Paris, Rueff et Cie, 1895, p. 79. Sur la « question prophylactique de la dégénérescence », voir *ibid.*,

pp. 232-235. Les deux médecins ne cachent pas leurs inquiétudes : « Le dégénéré est un danger social, danger immédiat et surtout danger futur en ce sens qu'il reproduit un dégénéré, c'est-à-dire une moins-valeur et par suite un nouvel être dangereux. [...] La dégénérescence est plus qu'une maladie individuelle, c'est un mal et un péril social; il importe de lui opposer une hygiène sociale rigoureuse. » (Ibid., pp. 233, 235).

[39](#) J'ai présenté d'une façon systématique cette problématique dans mon livre *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, *op. cit.*

[40](#) Pour une vue d'ensemble des problèmes, voir mon étude « Le racisme », *Les Cahiers du Cévipof* (Paris), n° 20, 1998, pp. 3-104 ; Michèle Carlier et Gérard Lemaine (dir.), *Racisme et exclusion*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1999 (*Psychologie française*, 44(2), juin 99). Plus précisément, sur la nouvelle question eugénique, voir Ruth F. Chadwick (ed.), *Ethics, Reproduction and Genetic Control*, Londres et New York, Croom Helm, 1987; Troy Duster, *Retour à l'eugénisme* [1990], tr. fr. Colette Estin, introduction de Pierre Bourdieu, Paris, Kimé, 1992; Philip Kitcher, *The Lives to Come*, New York, Simon & Schuster, 1996 ; Phillip R. Sloan (ed.), *Controlling Our Destinies : Historical, Ethical, and Theological Perspectives on the Human Genome Project*, Notre Dame, Indiana, University of Notre Dame Press, 2000; Catherine Bachelard-Jobard, *L'Eugénisme, la science et le droit*, préface de Pierre-André Taguieff, Paris, PUF, 2001.

Chapitre Premier

LE RACIALISME PESSIMISTE LA VISION GOBINIENNE DE L'HISTOIRE COMME DÉCADENCE

La doctrine moderne des races humaines telle que *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855) de Gobineau (1816-1882) l'expose, sous une forme philosophique et littéraire élaborée¹, habillée de références « scientifiques », se présente d'abord comme une métaphysique de l'histoire structurée par le schéma suivant : à l'origine étaient les races pures et inégales qui ont progressivement disparu par l'effet des croisements interraciaux, lesquels ont engendré une décadence irréversible et finale de l'espèce humaine par l'effacement de sa diversité interne. La critique gobinienne du métissage est donc liée à la dénonciation sans espoir de la décadence ou de la dégénérescence qu'il est censé provoquer. Mais Gobineau reconnaît par ailleurs dans le mélange des races la condition d'apparition de « la civilisation ». Processus ambivalent, mouvement paradoxal, le métissage est le principe moteur de l'histoire universelle : origine de « la civilisation » en même temps que cause de la fin de toute civilisation humaine.

C'est une conviction première, celle de l'impossibilité absolue d'une réversibilité du déclin, qui conduit Gobineau à formuler l'évidence fondamentale de son « système »², cette « vérité si éclatante »³ qui, une fois aperçue, frappe telle une « considération accablante »⁴, tant elle interdit tout espoir : « La question ethnique domine tous les autres problèmes de l'histoire, en tient la clef, et [...] l'inégalité des races dont le concours forme une nation suffit à expliquer tout l'enchaînement des destinées des peuples. »⁵ Il s'ensuit que les « races modernes », contrairement à l'espoir qui les abuse, ne pourront plus jamais obtenir « leur rajeunissement »⁶. Voilà l'évidence dominante de la philosophie « ethnique » de Gobineau : l'histoire de l'humanité est celle d'un lent déclin, que nul sursaut n'est susceptible de renverser, ou seulement de stopper.

Mais « l'espèce humaine » est diverse, et Gobineau tend à mettre en doute, non sans précaution, l'unité du genre humain, dogme diffusé par le christianisme auquel se heurte le projet « scientifique » de *l'Essai* : « Il s'agit de faire entrer l'histoire dans la famille des sciences naturelles⁷ ». Cette naturalisation de la « science de l'homme », voire cette biologisation de l'anthropologie, ne va pas sans une récusation de l'héritage humaniste moderne. Elle implique aussi une critique nominaliste visant à dissoudre l'entité fictive que serait « l'Humanité ». Ce n'est

pas l'homme qui constitue l'objet de l'étude, ce sont les « races » ou les « espèces humaines » : « Je parle rarement de l'homme, plus rarement encore du citoyen ou du sujet, souvent, toujours des différentes fractions ethniques. »⁸ La reconnaissance de la pluralité et de l'inégalité des races implique le rejet de « l'homme idéalement conçu, de l'homme dépourvu de tous caractères spéciaux de race », comme d'une abstraction, d'un mot vide de sens : « Il n'y a pas d'homme idéal, l'homme n'existe pas. »⁹ Ce qui existe, ce sont des « fractions ethniques » plus ou moins capables de progrès, des « races » plus ou moins perfectibles. Elles peuvent donc être rangées sur une échelle de perfectibilité, des « sauvages » imperfectibles aux « Ariens » porteurs de toute la perfection possible. Les hommes réels n'ont donc pas tous, selon Gobineau, « le pouvoir illimité de progresser dans leur développement intellectuel »¹⁰, et les « différentes races humaines » ne sont pas « douées de la puissance de s'égaliser les unes les autres »¹¹.

I - L'inégalité originelle des races humaines

Dans l'espèce humaine, Gobineau déclare que « la physiologie », malgré ses incertitudes et ses insuffisances, lui a « permis de distinguer trois grands types nettement distincts, le noir, le jaune et le blanc »¹², c'est-à-dire, respectivement, la « variété mélanienne » (ou la « race noire »), la « race jaune » et la « race blanche » (ou les « peuples blancs »). Tels sont « les trois éléments purs et primitifs de l'humanité »¹³, ses « types originaux »¹⁴. La caractérologie gobinienne des trois « grands types » raciaux ne constitue guère qu'un tableau des idées reçues en son temps, dans les milieux savants, sur la diversité des hommes. La typologie exposée privilégie trois critères : la « beauté des formes », la force physique (ou « musculaire ») et l'intelligence (les facultés mentales ou les aptitudes intellectuelles). La supériorité originelle de la « race blanche » est clairement postulée par Gobineau : « La race blanche possédait originairement le monopole de la beauté, de l'intelligence et de la force. »¹⁵ S'il y a « inégalité de beauté dans les groupes humains »¹⁶, il y a aussi « inégalité de force »¹⁷ et « inégalité intellectuelle » entre les races¹⁸.

I. Noirs, jaunes, Blancs

Le portrait type de la « race noire » mêle des considérations morphologiques, psychologiques et culturelles, comme pour mieux l'enfermer dans le cercle de la sensation et du besoin immédiat, marque de son infériorité irrémédiable. Dans ce passage où il accumule, sans la moindre distance critique, les préjugés et les stéréotypes négrophobes les plus bestialisants et criminalisants, Gobineau illustre

le glissement du racialisme au racisme antinégriste, de la théorie des races à la négrophobie doctrinale : « La variété mélanienne est la plus humble et gît au bas de l'échelle. Le caractère d'animalité empreint dans la forme de son bassin lui impose sa destinée, dès l'instant de la conception. Elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint. Ce n'est cependant pas une brute pure et simple, que ce nègre à front étroit et fuyant, qui porte, dans la partie moyenne de son crâne, les indices de certaines énergies grossièrement puissantes. Si ses facultés pensantes sont médiocres ou mêmes nulles, il possède dans le désir, et par suite dans la volonté, une intensité souvent terrible. Plusieurs de ses sens sont développés avec une vigueur inconnue aux deux autres races : le goût et l'odorat principalement. Mais là, précisément, dans l'avidité même de ses sensations, se trouve le cachet frappant de son infériorité. Tous les aliments lui sont bons, aucun ne le dégoûte, aucun ne le repousse. Ce qu'il souhaite, c'est manger, manger avec excès, avec fureur ; il n'y a pas de répugnante charogne indigne de s'engloutir dans son estomac. Il en est de même pour les odeurs, et sa sensualité s'accommode non seulement des plus grossières, mais des plus odieuses. À ces principaux traits de caractère il joint une instabilité d'humeur, une variabilité de sentiments que rien ne peut fixer, et qui annule, pour lui, la vertu comme le vice. On dirait que l'emportement même avec lequel il poursuit l'objet qui a mis sa sensibilité en vibration et enflammé sa convoitise, est un gage du prompt apaisement de l'une et du rapide oubli de l'autre. Enfin, il tient également peu à sa vie et à celle d'autrui ; il tue volontiers pour tuer, et cette machine humaine, si facile à émouvoir, est, devant la souffrance, ou d'une lâcheté qui se réfugie volontiers dans la mort, ou d'une impassibilité monstrueuse. »¹⁹

En outre, « les nègres ont également moins de vigueur musculaire »²⁰ que les « peuples de race blanche ». Ce discours négrophobe, où se mélangent crainte et mépris, exprime un ensemble de représentations sociales et de préjugés culturels, repris en écho, mais fonctionne aussi comme un mode de légitimation de ce conglomérat d'idées reçues et d'images figées. Bref, le « nègre » est monstre plutôt que brute.

Si la « race noire » tend à être bestialisée, et pensée sous le signe de l'excès, de l'instabilité, la « race jaune » est réduite à la médiocrité en toutes choses, et stigmatisée pour son goût exclusif de l'utile dans le sens le plus étroitement « matériel » — « une tendance unique à la satisfaction des besoins naturels »²¹. Petite de taille comme dans tous les domaines de l'existence, la « race jaune » se définit par ses limites : avec elle, note Gobineau, « le Créateur n'a voulu faire qu'une ébauche »²². Son portrait type est le suivant : « La race jaune se présente comme l'antithèse de ce type [mélanien]. Le crâne, au lieu d'être rejeté en arrière, se porte précisément en avant. Le front, large, osseux, souvent saillant, développé en hauteur, plombe sur un faciès triangulaire, où le nez et le menton ne montrent

aucune des saillies grossières et rudes qui font remarquer le nègre. Une tendance générale à l'obésité n'est pas là un trait tout à fait spécial, pourtant il se rencontre plus fréquemment chez les tribus jaunes que dans les autres variétés. Peu de vigueur physique, des dispositions à l'apathie. Au moral, aucun de ces excès étranges, si communs chez les Mélanien. Des désirs faibles, une volonté plutôt obstinée qu'extrême, un goût perpétuel mais tranquille pour les jouissances matérielles ; avec une rare glotonnerie, plus de choix que les nègres dans les mets destinés à la satisfaire. En toutes choses, tendances à la médiocrité ; compréhension assez facile de ce qui n'est ni trop élevé ni trop profond ; amour de l'utile, respect de la règle, conscience des avantages d'une certaine dose de liberté. Les jaunes sont des gens pratiques dans le sens étroit du mot. Ils ne rêvent pas, ne goûtent pas les théories, inventent peu, mais sont capables d'apprécier et d'adopter ce qui sert. Leurs désirs se bornent à vivre le plus doucement et le plus commodément possible. On voit qu'ils sont supérieurs aux nègres. C'est une populace et une petite bourgeoisie que tout civilisateur désirerait choisir pour base de sa société : ce n'est cependant pas de quoi créer cette société ni lui donner du nerf, de la beauté et de l'action. » ²³

Quant à la « race blanche », elle définit d'abord la norme dans l'ordre esthétique : « Je n'hésite pas à reconnaître la race blanche pour supérieure en beauté à toutes les autres, qui, entre elles, diffèrent encore dans la mesure où elles se rapprochent ou s'éloignent du modèle qui leur est offert. » ²⁴ La beauté humaine est une et unique, elle est celle de la « race blanche ». L'universalisme esthétique de Gobineau est sans mélange, disons dogmatique, en ce qu'il suppose le rejet de toute relativisation des critères du jugement quant à la « beauté des formes » ²⁵. La supériorité accordée à la « race blanche » relève de l'évidence absolue : « J'ai [...] constaté que, de tous les groupes humains, ceux qui appartiennent aux nations européennes et à leur descendance sont les plus beaux. » ²⁶ L'évidence ethnocentrique ne se discute pas. Le racisme inégalitaire exposé dans *l'Essai* paraît n'être qu'une longue justification d'un parti pris leucocentrique, lui-même dérivé d'un préjugé européocentrique. On ne saurait donc s'étonner de ce que Gobineau accorde ensuite à la « race blanche » une supériorité générale, dans l'ordre de l'intelligence comme dans celui du caractère, dans l'ordre des qualités morales comme dans celui des qualités physiques :

« Viennent maintenant les peuples blancs. De l'énergie réfléchie, ou pour mieux dire, une intelligence énergique ; le sens de l'utile, mais dans une signification de ce mot beaucoup plus large, plus élevée, plus courageuse, plus idéale que chez les nations jaunes ; une persévérance qui se rend compte des obstacles et trouve, à la longue, les moyens de les écarter ; avec une plus grande puissance physique, un instinct extraordinaire de l'ordre, non plus seulement comme gage de repos et de paix, mais comme moyen indispensable de conservation, et, en même temps, un

goût prononcé de la liberté, même extrême ; une hostilité déclarée contre cette organisation formaliste, où s'endorment volontiers les Chinois, aussi bien que contre le despotisme hautain, seul frein suffisant aux peuples noirs. Les blancs se distinguent encore par un amour singulier de la vie. Il paraît que, sachant mieux en user, ils lui attribuent plus de prix, ils la ménagent davantage, en eux-mêmes et dans les autres. Leur cruauté, quand elle s'exerce, a la conscience de ses excès, sentiment très problématique chez les noirs. En même temps, cette vie occupée, qui leur est si précieuse, ils ont découvert des raisons de la livrer sans murmure. Le premier de ces mobiles, c'est l'honneur qui, sous des noms à peu près pareils, a occupé une énorme place dans les idées, depuis le commencement de l'espèce. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce mot d'honneur et la notion civilisatrice qu'il renferme sont, également, inconnus aux jaunes et aux noirs. » ²⁷

Cette idée que l'honneur est un sentiment moral propre aux peuples de « race blanche », aux « Aryens » ou aux « Indo-Européens », deviendra, après la mort de Gobineau, un lieu commun du discours raciste mariant l'aryanisme à l'antisémitisme, en Europe et aux États-Unis. On la retrouvera dans la raciologie national-socialiste, et en particulier dans les écrits du plus célèbre théoricien de l'« idée nordique », Hans F. K. Günther (1891-1968).

2. Blancs, *Arians*, Juifs

Le vocabulaire descriptif de l'Essai n'est guère fixé. Gobineau fait indifféremment référence à l'« espèce blanche »²⁸ ou à la « race blanche » pour désigner l'un des « trois éléments purs et primitifs de l'humanité » : « Je rencontre ces races bien caractérisées au nombre de trois seulement : la blanche, la noire et la jaune. [...] J'entends par *blancs* ces hommes que l'on désigne aussi sous le nom de race caucasique, sémitique, japhétide. J'appelle *noirs*, les Chamites, et *jaunes*, le rameau altaïque, mongol, finnois, tatare. »²⁹ Ce sont les trois « types » constitutifs de l'espèce humaine ou les trois « grandes variétés »³⁰ de celle-ci. L'un des « rameaux » de la « race blanche » incarne l'excellence, la supériorité absolue : la « variété ariane »³¹ ou le « groupe arian »³² - parfois désigné, non sans confusion, par les expressions « nation ariane » ou « famille ariane »³³, voire « race ariane »³⁴. Les « Arians » (nommés, par d'autres auteurs contemporains de Gobineau, « Aryens » ou « Indo-Germains ») font l'objet d'un éloge sans réserve :

« Pour la conformation physique, il n'y a pas de doute : c'était la plus belle dont on ait jamais entendu parler. La noblesse de ses traits, la vigueur et la majesté de sa stature élancée, sa force musculaire, nous sont attestés par des témoignages. [...] Les hommes dont l'aspect physique a inspiré les sculpteurs de l'Apollon Pythien, du Jupiter d'Athènes, de la Vénus de Milo, formaient la plus belle espèce d'hommes dont la vue ait pu réjouir les astres et la terre. [...] Cette variété

humaine, ainsi entourée d'une suprême beauté de corps, n'était pas moins supérieure d'esprit. » ³⁵

Si la doctrine gobinienne constitue bien une contribution décisive au racisme biologique, en même temps qu'au racialisme aryaniste, si elle prend place dans la suite des élaborations du mythe aryen ³⁶, elle n'a nullement apporté de l'eau au moulin des passions antisémites. L'exaltation des « Ariens », dans l'Essai, n'est pas jumelée avec une stigmatisation des Juifs (assimilés aux « Sémites » dans l'antisémitisme racial de la seconde moitié du XIX^e siècle). On trouve même dans *l'Essai* le témoignage d'une sympathie admirative pour les Juifs.

Dans un développement où il s'applique à démontrer la fausseté de la « doctrine des milieux », c'est-à-dire de la théorie qui accorde une influence prépondérante aux facteurs environnementaux, Gobineau illustre sa thèse que, « dans le progrès ou la stagnation, les peuples sont indépendants des lieux qu'ils habitent » (titre du chapitre vi du livre premier), par de multiples exemples, tirés de l'Antiquité ou de l'époque moderne. Cette thèse est une composante de la théorie gobinienne de l'Histoire, exposée dans l'Essai, où il fallait démontrer « cette vérité, que la vie ou la mort des sociétés résultait de causes internes » ³⁷. Si tout ce qu'on nomme civilisation « n'est issu que d'un même germe [...], n'appartient qu'à une seule famille » ³⁸, celle des « peuples blancs », la « chute des civilisations » résulte également d'une « cause générale et commune » ³⁹, l'épuisement du « principe blanc » ⁴⁰.

C'est dans le cadre de cette théorie de l'histoire que Gobineau s'efforce d'établir que la « valeur sociale » des peuples, tels que les Juifs, les Arméniens, les Grecs ou les Romains, était « tout à fait indépendante des circonstances matérielles environnantes » ⁴¹, qu'elle dérivait donc des qualités inhérentes au « sang » ou à l'hérédité raciale. Que le racialisme gobinien soit étranger à l'antisémitisme (à celui qu'on trouvait chez Bonald comme à celui qui prendra forme avec Drumont), que l'Essai ne manifeste nulle judéophobie haineuse, le passage suivant le prouve avec éloquence :

« Les Juifs se trouvaient [...] entourés de tribus parlant des dialectes d'une langue parente de la leur, et dont la plupart leur tenaient d'assez près par le sang; ils devancèrent pourtant tous ces groupes. On les vit guerriers, agriculteurs, commerçants ; on les vit, sous ce gouvernement singulièrement compliqué, où la monarchie, la théocratie, le pouvoir patriarcal des chefs de famille et la puissance démocratique du peuple, représentée par les assemblées et les prophètes, s'équilibraient d'une manière bien bizarre, traverser de longs siècles de prospérité et de gloire, et vaincre, par un système d'émigration des plus intelligents, les difficultés qu'opposaient à leur expansion les limites étroites de leur domaine. Et qu'était-ce encore que ce domaine? Les voyageurs modernes savent au prix de

quels efforts savants les agronomes israélites en entretenaient la factice fécondité. Depuis que cette race choisie n'habite plus ses montagnes et ses plaines, le puits où buvaient les troupeaux de Jacob est comblé par les sables, la vigne de Naboth a été envahie par le désert, tout comme l'emplacement du palais d'Achab par les ronces. Et dans ce misérable coin du monde, que furent les Juifs? Je le répète, un peuple habile en tout ce qu'il entreprit, un peuple libre, un peuple fort, un peuple intelligent, et qui, avant de perdre bravement, les armes à la main, le titre de nation indépendante, avait fourni au monde presque autant de docteurs que de marchands.

» [42](#)

Gobineau « philosémite » ? L'accusation sera proférée par Louis-Ferdinand Céline, dans une lettre adressée le 2 septembre 1947 à Milton Hindus.

3. « Sang noir », métissage et « génie artistique »

Il existe cependant un domaine dans lequel la « race blanche » s'avère d'une infériorité manifeste : celui des sens (de la sensation à la sensualité). Gobineau ne cache pas ce qui peut paraître paradoxal dans le « fait » de cette infériorité :

« L'immense supériorité des blancs, dans le domaine entier de l'intelligence, s'associe à une infériorité non moins marquée dans l'intensité des sensations. Le blanc est beaucoup moins doué que le noir et que le jaune sous le rapport sensuel. Il est ainsi moins sollicité et moins absorbé par l'action corporelle, bien que sa structure soit remarquablement plus vigoureuse. » [43](#)

Voilà qui permet de relativiser l'échelle de valeurs sur laquelle sont situées les trois grandes « races ». Gobineau soutient en ce sens la thèse que « les arts et la poésie lyrique sont produits par le mélange des blancs avec les peuples noirs » [44](#). Si le « sang civilisateur » [45](#), le « sang arian » [46](#), demeure le propre de la « race blanche », à « l'initiative » de laquelle sont dues les « grandes civilisations humaines » [47](#), il convient aussi de reconnaître que « la source d'où les arts ont jailli est étrangère aux instincts civilisateurs », en ce qu'elle est « cachée dans le sang des noirs » [48](#). Or, l'imagination est le « reflet de la sensualité » [49](#). Sur la base de cette hypothèse, et paraissant oublier ses préjugés négrophobes, Gobineau va jusqu'à soutenir que « cette universelle puissance de l'imagination, que nous voyons envelopper et pénétrer les civilisations primordiales, n'a pas d'autre cause que l'influence toujours croissante du principe mélanien » [50](#). Il s'ensuit, d'une part, que « la puissance des arts sur les masses se trouvera toujours être en raison directe de la quantité de sang noir que celles-ci pourront contenir » [51](#). D'autre part, l'on peut affirmer avec certitude que « l'élément noir est indispensable pour développer le génie artistique dans une race » [52](#). Car le génie artistique, « également étranger aux trois grands types, n'a surgi qu'à la suite de l'hymen des blancs avec les nègres » [53](#)

: les mélanges interraciaux peuvent donc produire « certains avantages ».

Il y a un envers du tableau. Car le « principe mélanien » est directement responsable des tendances au « frappant », au « terrible », au « difforme » et au « dégoûtant », voire à l'« effroyable », observables dans nombre de sociétés. Les « penchants de la race chamite » l'entraînent vers le démesuré, le violent, l'« abondance de liberté sauvage », les « énormités monstrueuses », bref les « aberrations » esthétiques⁵⁴. L'apport du « sang noir » est une condition nécessaire mais non suffisante de la création artistique. C'est ici que le relativisme culturel et racial de Gobineau trouve ses limites. Pour que la « sensibilité artistique » ne reste pas « bornée aux plus misérables emplois ⁵⁵, pour que « le culte de la laideur, si cher à l'incapacité des noirs » ⁵⁶ ne finisse par l'emporter, il faut qu'intervienne l'intelligence, qui manque précisément à « l'Africain ». Tel est le nouveau paradoxe formulé par Gobineau :

« Ainsi le nègre possède au plus haut degré la faculté sensuelle sans laquelle il n'y a pas d'art possible ; et, d'autre part, l'absence des aptitudes intellectuelles le rend complètement impropre à la culture de l'art, même à l'appréciation de ce que cette noble application de l'intelligence des humains peut produire d'élevé. »⁵⁷

Il s'ensuit que le « principe mélanien » doit être limité, corrigé, nuancé par le « principe blanc », et ce à travers un mélange judicieux :

« Pour mettre ses facultés en valeur, il faut qu'il [« le nègre »] s'allie à une race différemment douée. Dans cet hymen, l'espèce mélanienne apparaît comme personnalité féminine, et [...] toujours, dans cette alliance avec l'élément blanc, le principe mâle est représenté par ce dernier. » ⁵⁸

Mais un terrible paradoxe surgit : les mélanges se révèlent immaîtrisables, ils s'avèrent créateurs de « désordre » ⁵⁹, tant « la difficulté d'harmoniser le tout crée l'anarchie » ⁶⁰, qui s'étend avec les mélanges.

II - Métissage, démocratie égalitaire, décadence finale: un racialisme sans espoir

Chez Gobineau, la démocratie est notamment approchée et stigmatisée à travers la métaphore du « marécage », ce dans quoi les races nobles s'embourbent, l'élément par lequel, plus fatalement qu'après les conquêtes guerrières, les races supérieures s'enlisent dans « la boue » des races impures ⁶¹. L'éradication de l'élément ethniquement supérieur s'opère par son embourbement dans l'élément inférieur : immersion dans la tourbe humaine, submersion par la marée de boue infra-humaine. D'où une certaine image de la déchéance historiquement produite : l'élément supérieur se perd en perdant son identité ethnique originelle. Mais il ne pouvait pas ne pas la perdre. Car le « paradoxe tragique » ⁶² qui semble régir le cours de l'Histoire réside dans le fait qu'une civilisation, dérivant des qualités

propres d'une « race » (dotée de l'« aptitude civilisatrice »), est d'autant plus forte que les représentants de celle-ci ne répugnent pas à se mélanger avec les représentants des autres « races ». Gobineau est clair sur cette question difficile : les peuples qui parviennent à surmonter l'universelle « répulsion secrète pour les croisements » sont ceux qui « forment ce qui est civilisable dans notre espèce » ⁶³. Le « mélange des sangs » est un indice de la valeur et de la puissance des peuples qui s'y adonnent, au point qu'on peut identifier la supériorité civilisationnelle de la « race blanche » dans et par sa capacité de mélange avec des « races » inférieures à elle : « Les penchants essentiellement civilisateurs de cette race d'élite la poussaient constamment à se mélanger avec les autres peuples. » ⁶⁴ Le paradoxe tient à ce que Gobineau affirme également que « les peuples ne dégénèrent que par suite et en proportion des mélanges qu'ils subissent » ⁶⁵. L'expansion d'une civilisation s'accompagne de son altération. Une civilisation ne peut s'affirmer, affirmer sa « force » et sa « vitalité », qu'en se dégradant par les mélanges : les « flots ethniques » qu'elle soulève sont voués à « saisir d'autres flots primitivement étrangers, ce dont leur nature et la sienne s'altèrent également » ⁶⁶. C'est donc un « malheur que les mélanges ne s'arrêtent pas » ⁶⁷, jusqu'à faire naître « une confusion qui, pareille à celle de Babel, aboutit à la plus complète impuissance, et mène les sociétés au néant auquel rien ne peut remédier » ⁶⁸. Si l'on envisage l'« état de fusion » qui en résultera, on peut dire qu'il « ne sera que le caput mortuum d'une série infinie de mélanges, et par conséquent de flétrissures » ⁶⁹.

Du « grand mouvement de fusion générale » qui définit la marche de l'Histoire mondiale, Gobineau peut donc dire d'une part : « Ainsi mélange, mélange partout, toujours mélange, voilà l'oeuvre la plus claire, la plus assurée, la plus durable des grandes sociétés et des puissantes civilisations, celle qui, à coup sûr, leur survit. » ⁷⁰ Mais il peut aussi affirmer d'autre part : « Les mélanges de sang sont générateurs du mal destructeur de toute civilisation, la démocratie égalitaire » ⁷¹, laquelle constitue l'équivalent politique du « désordre » ou de la « confusion » ⁷². Ce processus paradoxal, à la fois civilisateur et autodestructeur, est clairement caractérisé par Gobineau : « Si donc les mélanges sont, dans une certaine limite, favorables à la masse de l'humanité, la relèvent et l'ennoblissent, ce n'est qu'aux dépens de cette humanité même, puisqu'ils l'abaissent, l'énervent, l'humilient, l'étêtent dans ses plus nobles éléments. » ⁷³ L'Essai propose, dans cette perspective, le schème d'une genèse raciale (plus exactement : interracial) des idées égalitaires, il esquisse ce faisant un déterminisme ethnique des idéologies politiques : « Quand le plus grand nombre des citoyens de l'État sent couler dans ses veines un sang mélangé, ce plus grand nombre, transformant en vérité universelle et absolue ce qui n'est réel que pour lui, se sent appelé à affirmer que tous les hommes sont égaux. » ⁷⁴

L'exigence égalitaire est ainsi « démythifiée » par une critique de l'ethnocentrisme des populations racialement mélangées : le démocratisme égalitaire serait l'idéal spontané des peuples métissés, sublimé en valeur universelle par l'effet d'une généralisation abusive (ce qui vaut pour nous doit valoir pour tous)⁷⁵. À suivre l'argumentation de l'Essai, le métissage provoque l'épuisement du « sang arian »⁷⁶, ce qui ouvre l'ère de la « stagnation »⁷⁷. L'épuisement du « principe ethnique »⁷⁸ d'un peuple, l'effacement en lui de « l'empreinte de la race initiatrice »⁷⁹, voilà ce qui fait qu'il « a complètement changé de race, donc de nature, et par conséquent [qu'] il est dégénéré »⁸⁰. Gobineau croit ici devoir préciser : « Le mot *dégénéré*, s'appliquant à un peuple, doit signifier et signifie que ce peuple n'a plus la valeur intrinsèque qu'autrefois il possédait, parce qu'il n'a plus dans les veines le même sang, dont des alliages successifs ont graduellement modifié la valeur. »⁸¹ Le processus de dégénération n'est autre que l'épuisement de la force causale et formatrice de « l'élément ethnique primordial », trop « subdivisé », jusqu'à être « noyé dans des apports de races étrangères »⁸².

La dégénération est la perte irrémédiable de la valeur d'origine, perte provoquée par le mélange des sangs, qui engendre la confusion ethnique. Et la fusion raciale trouve son expression morale et politique dans les idéaux de la « démocratie égalitaire », qui signe la fin de toute aristocratie, donc de la morale de l'honneur. L'héritage gobinien au sens strict, c'est le postulat d'un déterminisme ethnique des aptitudes civilisatrices, l'évidence absolue d'une hiérarchie originelle des races, l'axiome de leur différence radicale et, partant, de leur incommensurabilité, l'explication de la décadence dans l'Histoire par le mélange racial. Renan, par exemple, n'a guère rencontré Gobineau que sur la thèse de la hiérarchie raciale originelle, à vrai dire largement reçue dans les milieux savants du XIX^e siècle. Il convient donc de souligner la distinction heuristique entre la doctrine gobinienne au sens strict, saisie dans son noyau dur, et les thèses ou les présuppositions « secondaires » qui, dues à Gobineau ou reprises par lui, ont conservé durablement la marque du gobinisme, jusqu'à être parfois abusivement considérées comme autant d'indices de l'influence directe de l'Essai. L'une des principales conséquences idéologico-politiques de la doctrine gobinienne au sens strict est la thèse suivante : on doit attribuer spécifiquement au type du « raisonneur métis » la valeur d'évidence normative prise par les idées égalitaires dans le monde moderne et la rapidité de leur diffusion. L'égalitarisme est pour ainsi dire l'idéologie naturelle et dominante d'une humanité mélangée, laquelle produit son ciel d'idéaux spécifiques, sous la voûte de l'égalité universelle, dont la démocratie moderne est la mise en pratique. Voilà le type d'explication déterministe proprement gobinien, qui sera routinisé dans les théories ultérieures des races, refondues à partir de la craniométrie, de la psychométrie héréditariste

et du principe « darwinien » de sélection. Gobineau prétend dans *l'Essai* expliquer causalement ce dont Renan, cet autre adversaire de l'égalitarisme démocratique, se contentera de décrire et de déplorer certains aspects ou effets : « Plus un peuple est composé d'éléments hétérogènes, plus il se complaît à proclamer que les facultés les plus diverses sont possédées ou peuvent l'être au même degré par toutes les fractions de l'espèce humaine sans exclusion. Cette théorie, à peu près soutenable pour ce qui les concerne, *les raisonneurs métis* [je souligne] l'appliquent à l'ensemble des générations qui ont paru, paraissent et paraîtront sur la terre, et ils finissent un jour par résumer leurs sentiments en ces mots, qui, comme l'ouïe d'Éole, renferment tant de tempêtes : "Tous les hommes sont frères !" Voilà l'axiome politique. Veut-on l'axiome scientifique? Tous les hommes, disent les défenseurs de l'égalité humaine, sont pourvus d'instruments intellectuels pareils, de même nature, de même valeur, de même portée. »⁸³

L'affirmation de l'égalité universelle revient, pour Gobineau, à celle de l'identité universelle des facultés ou des aptitudes civilisatrices. L'égalitarisme n'est qu'un identitarisme : le culte de l'égalité, à travers celui de la fraternité — postulant une communauté de « sang » universelle —, s'accomplit en culte de l'identité, lequel repose sur une idée fautive, car les « sangs » sont d'inégale valeur. Ici encore, l'argument se retrouvera dans des contextes fort différents, selon des intentions persuasives variables, qui sont loin de pouvoir se réduire à une influence, directe ou indirecte, de *l'Essai*. Mais c'est Gobineau qui, le premier, en a donné une formulation cohérente avec un ensemble de présuppositions doctrinales. Hors de la problématique gobinienne, et lorsque le motif apparaît dans les argumentations idéologiques ordinaires, il ne s'agit que d'une variante du classique argument *ad hominem* (« Vous ne dites ceci, vous ne pensez cela, que parce que vous êtes ceci ou cela »).

Égalité des capacités intellectuelles, identité de l'esprit humain en chaque individu ayant face humaine, fraternité universelle à la fois comme fait anthropologique et norme : telles sont donc les évidences premières, axiologiques et normatives, de l'esprit démocratique selon Gobineau, évidences qu'il attribue en propre aux « raisonneurs métis » comme l'acte spécifique se rapporte à la personne, et qu'il présente comme la manifestation nécessaire d'une cause naturelle. Cette explication de type déterministe vaut pour une démythification radicale : l'esprit démocratique n'est que le signe de l'approche de la Fin et, pour le dire à la Nietzsche, un symptôme de décadence.

La réduction symptomale de la « démocratie égalitaire » est peut-être la principale conclusion d'ordre politique déduite par Gobineau de son déterminisme racial. Elle équivaut à une disqualification totale de la démocratie moderne, figure et facteur à la fois de la modernité comme processus de décadence finale. En France, il n'y aura guère que Georges Vacher de Lapouge pour reprendre en sa

radicalité scandaleuse une telle explication-récusation : c'est dans l'idiosyncrasie du métis, et les hommes modernes sont tous des métis à divers degrés, que s'enracine le système des croyances démo-égalitaires, c'est de la nature dénaturée du métis, figure gobinienne du « dernier homme »⁸⁴, que dérivent les valeurs démocratiques — ce que Gobineau nomme l'« opinion égalitaire »⁸⁵. L'histoire est une marche vers la confusion, vers l'uniformisation, dont la démocratisation est l'expression symbolique. Longue marche vers le « néant »⁸⁶.

La doctrine gobinienne est ainsi centrée sur une séquence d'ordre causal et interactionnel : le métissage, cause et effet de la démocratie égalitaire, engendre la décadence finale.

III - Vitalisme et décadentisme

L'Essai expose les principes d'une philosophie vitaliste de l'histoire des civilisations. Mais d'un vitalisme réinterprété par un décadentisme. Car le cours de l'Histoire suit un mouvement descendant, celui de l'exténuation fatale de la « vitalité », celui de la dégradation progressive de l'énergie qu'elle incarne. Gobineau précise lui-même que « ce dont seulement il s'agit dans ce livre », c'est « la mesure [...] de la vitalité »⁸⁷. Or, l'Histoire illustre une perte graduelle de vitalité, et marche vers l'épuisement final de toute vitalité, c'est-à-dire du « principe blanc » et, plus précisément, du « sang arian »⁸⁸. Au terme de la longue suite de mélanges qu'est l'histoire des civilisations, l'« ère de l'unité » s'ouvrira⁸⁹ : « état de fusion » caractérisé par la « médiocrité dans tous les genres »⁹⁰, état d'indifférenciation et d'uniformisation irréversible, irrémédiable. Les « fortes races »⁹¹ sont à jamais choses du passé. L'effet global et terminal des « mélanges indéfinis », c'est la fin de l'humanité : « Du même pas que l'humanité se dégrade, elle s'efface »⁹², au cours de sa « marche défaillante vers la décrépitude »⁹³. Mais « l'abaissement complet de notre espèce », signature de sa fin, n'est autre que « la fin du monde »⁹⁴. Ce qui fait désormais partie du passé, c'est « la jeunesse, la vigueur, la grandeur intellectuelle de l'espèce »⁹⁵. Il ne restera bientôt plus que « quelques poignées d'êtres dépouillés de force, de beauté, d'intelligence »⁹⁶. Bref, « les mains rapaces de la destinée sont déjà posées sur nous », mais « la précision attristante, ce n'est pas la mort, c'est la certitude de n'y arriver que dégradés »⁹⁷. L'avilissement final de l'espèce humaine est décrit comme un abrutissement, un engourdissement dans une vie strictement végétative, un engloutissement dans une eau boueuse : « Les nations, non, les troupeaux humains, accablés sous une morne somnolence, vivront dès lors engourdis dans leur nullité, comme les buffles ruminants dans les flaques stagnantes des marais Pontins. »⁹⁸ D'un tel diagnostic, nulle conception de l'action politique ne peut être déduite. Le gobinisme n'est pas

une politique raciste, il interdit même, par ses conclusions ultimes, toute politique de « régénération » de la « race ». Mais il est une critique raciste de la politique moderne. Il se réduit à une contemplation mélancolique de la fin de toute grandeur, de toute pureté, de toute supériorité. Une pensée pure du déclin n'a pas de traduction logique dans l'ordre du politique. Gobineau aura été l'inventeur du racialisme contemplatif et du racisme mélancolique, saisi par le sentiment d'une impuissance insurmontable.

Les premières réactions de Renan à la lecture de *l'Essai* manifestent un rejet de ces conclusions radicalement pessimistes, tirées de la certitude gobinienne d'une décadence finale de l'humanité. Comme Michelet, Renan croit que la marche de l'Histoire implique un effacement progressif des facteurs de race. Sur la base d'un tel constat — de ce qu'il pense constituer une évolution objective —, Renan s'interroge sur la validité du jugement de décadence irréversible porté par Gobineau. La déracialisation, ou plus précisément la désaryanisation du genre humain, l'effacement du principe aristocratique ou, ce qui revient au même, l'épuisement du sang arien, cela signifie-t-il l'entrée dans la décadence finale ? Ou bien le mode d'émergence d'une nouvelle humanité, qui aurait à la fois perdu et gagné à une telle transformation de sa substance ? Renan émet l'hypothèse que pourrait surgir, au terme de ce processus métamorphique, une « humanité homogène » dont l'infériorité relative, par rapport à la noblesse au « sang pur » du passé, serait compensée par l'ennoblissement uniforme de son sang, sur le modèle de la France, nation dans laquelle les races se sont mêlées et confondues. À suivre Renan, la multiplication et l'extension des mélanges entre « grandes races », à l'exception des « races tout à fait inférieures », ne devraient pas nécessairement provoquer une dégradation irrémédiable de l'espèce humaine. Le relatif optimisme de Renan tient, une fois de plus, à sa modération, à la pratique de la vertu de prudence : sur la question cruciale du métissage, il raisonne comme un mixophobe modéré et un mixophile nuancé. La lettre qu'il adresse de Paris à Gobineau, le 26 juin 1856, en témoigne :

« [...] J'ai lu vos tomes III-IV [1855] avec le même intérêt que les premiers. Vous avez fait là un livre des plus remarquables, plein de vigueur et d'originalité d'esprit, seulement bien peu fait pour être compris en France ou plutôt fait pour y être mal compris. L'esprit français se prête peu aux considérations ethnographiques : la France croit très peu à la race, précisément parce que le fait de la race s'est presque effacé dans son sein. [...] Le fait de la race est immense à l'origine ; mais il va toujours perdant de son importance, et quelquefois, comme en France, il arrive à s'effacer complètement. Est-ce là absolument parlant une décadence ? Oui, certes, au point de vue de la stabilité des institutions, de l'originalité des caractères, d'une certaine noblesse dont je tiens pour ma part le plus grand compte dans l'ensemble des choses humaines. Mais aussi que de compensations ! Sans doute, si les éléments nobles mêlés au sang d'un peuple

arrivaient à s'effacer complètement, alors ce serait une avilissante égalité, analogue à celle de certains États de l'Orient et, à quelques égards, de la Chine. Mais c'est qu'en réalité une très petite quantité de sang noble mise dans la circulation d'un peuple suffit pour l'ennoblir, au moins quant aux effets historiques ; c'est ainsi que la France, nation si complètement tombée en roture, joue en réalité dans le monde le rôle d'un gentilhomme. En mettant à part les races tout à fait inférieures, dont l'immixtion aux grandes races ne ferait qu'empoisonner l'espèce humaine, je conçois pour l'avenir une humanité homogène, où tous les ruisseaux originaires se fondront en un grand fleuve, et où tout souvenir de provenances diverses sera perdu. La civilisation qui correspondra à un tel état de l'humanité sera inférieure sans doute en noblesse et en distinction à celle des âges aristocratiques ; mais sera-t-elle inférieure d'une manière absolue? c'est sur quoi j'hésite à me prononcer. » ⁹⁹

Qu'il n'y ait plus rien à faire devant la fatalité du déclin, à suivre les conclusions radicalement pessimistes de Gobineau, qui reviennent à éliminer la liberté humaine et à proclamer l'impuissance de la volonté, donc à disqualifier toute éthique et toute politique, c'est ce que Tocqueville ¹⁰⁰ a fort bien vu, lui qui reprochait d'abord à l'auteur de l'Essai son fatalisme liberticide et son matérialisme biologique attristant :

« Je ne vous ai jamais caché [...] que j'avais un grand préjugé contre ce qui me paraît être votre idée mère, laquelle me semble [...] appartenir à la famille des théories matérialistes [...], puisque c'est la fatalité de la constitution appliquée, non plus à l'individu seulement, mais à ces collections d'individus qu'on nomme des *racés* » (lettre à Gobineau, 11 octobre 1853). « Votre doctrine est [...] une sorte de fatalisme, de prédestination [...] en ce que chez vous il y a un lien très étroit entre le fait de la prédestination et la matière. Ainsi, vous parlez sans cesse de races qui se régénèrent ou [se] détériorent, qui prennent ou quittent des capacités sociales qu'elles n'avaient pas par une *infusion de sang différent* [...]. Cette prédestination-là me paraît [...] cousine du pur matérialisme [...]. Les deux théories aboutissent à un très grand resserrement sinon à une abolition complète de la liberté humaine » (17 novembre 1853)¹⁰¹.

Mais la doctrine de Gobineau ne doit pas être rejetée, selon Tocqueville, seulement pour l'incertitude de ses fondements et la fausseté de ses thèses. Elle est aussi moralement et politiquement nuisible, en ce qu'elle désespère les hommes et justifie tout, en flattant la croyance paresseuse que « la lutte et l'effort sont désormais inutiles, et que notre sang, nos muscles et nos nerfs seront toujours plus forts que notre volonté et notre vertu » (20 décembre 1853). Tocqueville voit dans l'Essai une réaction excessive contre les « excès d'enthousiasme et de confiance en nous-mêmes » (8 janvier 1856) de la période révolutionnaire, une réaction contre la frénésie de « régénération » qui s'y est déployée, comme si l'on était passé d'un

excès d'orgueil à un excès d'humilité : « Après avoir cru pouvoir nous transformer, nous nous croyons incapables de nous réformer; [...] nous avons cru tout pouvoir, nous croyons aujourd'hui ne pouvoir rien » (20 décembre 1853)¹⁰². Bref, l'*Essai* exprime la « grande maladie du temps », il « la favorise au lieu de la combattre » (*ibid.*) : « Un ouvrage qui cherche à nous prouver que l'homme ici-bas obéit à sa *constitution* et ne peut presque rien sur sa destinée par sa volonté, c'est de l'opium donné à un malade dont le sang s'arrête de lui-même » (8 janvier 1856). L'utopie révolutionnaire de la création enthousiaste de l'Homme nouveau s'est pour ainsi dire inversée en mythe réactionnaire de l'émergence attristante d'une humanité « dégénérée ».

Par le déterminisme de race qu'il affirme et dont il tire toutes les conséquences, l'*Essai* naturalise toutes les attitudes et les conduites humaines, il annule la différence entre le bien et le mal, efface la distinction entre les vertus et les passions négatives, met sur le même plan les valeurs et les anti-valeurs, toutes également fondées sur la nature biológico-raciale :

« Quel intérêt peut-il y avoir à persuader des peuples lâches qui vivent dans la barbarie, dans la mollesse ou dans la servitude, qu'étant tels de par la nature de leur race il n'y a rien à faire pour améliorer leur condition, changer leurs mœurs ou modifier leur gouvernement? Ne voyez-vous pas que de votre doctrine sortent naturellement tous les maux que l'inégalité permanente enfante, l'orgueil, la violence, le mépris du semblable, la tyrannie et l'abjection sous toutes ses formes? » (17 novembre 1853) ¹⁰³.

Le déterminisme biologique et le relativisme des valeurs produisent, par leur conjonction dans la doctrine gobinienne, ce qu'on appellera plus tard, à la suite de Paul Bourget et surtout de Nietzsche, le nihilisme. Soit l'expression d'une « mortelle fatigue de vivre », enveloppant « une morne perception de tout effort »
144.

IV. Puissance du mythe racial

Il n'y a rien d'essentiel à ajouter. Du moins sur le plan strict de la pensée philosophique. Car ce qui demeure un problème, voire un défi pour les sciences sociales, c'est l'influence différée exercée non point par la philosophie de Gobineau, mais par l'idée raciale qu'il a élaborée comme un mythe moderne. Dans ses *Réflexions sur Gobineau*, en 1934, le comte Hermann de Keyserling avait bien vu le problème :

« [...] les deux esprits de France qui indubitablement ont exercé, durant le demi-siècle écoulé, la plus grande influence historique au point de vue du genre humain, par opposition au point de vue exclusivement français, sont... Gustave Le Bon et le

comte de Gobineau. [...] L'influence que Gustave Le Bon a exercée sur l'humanité est infiniment, mais infiniment plus grande que celle de Bergson. Tous ceux qui ont fait ou qui font la révolution mondiale, l'ont lu. Tous ceux qui, les premiers, ont tâché de la combattre, donc surtout les hommes d'État russes, ont été ses disciples directs. Et les faits ont donné raison aux vues exprimées par Gustave Le Bon, sur la psychologie des foules et des peuples, comme ils ont donné raison à bien peu de personnes dans toute l'Histoire. En France, depuis le XVIII^e siècle, il n'y a qu'un seul homme dont l'influence historique puisse être comparée à la sienne : c'est Gobineau. Gobineau était, du reste, sinon grand, du moins bon écrivain. [...] Mais c'est son *Essai sur l'inégalité des races*, dont la valeur scientifique est douteuse et qui n'est certainement pas un chef-d'œuvre littéraire, qui a fait de Gobineau une des grandes influences qui régissent le monde actuel. [...] Je n'ai évidemment pas connu Gobineau. Mais dans ma jeunesse j'ai été l'ami le plus intime de celui qui, par ses livres populaires et vulgarisateurs, a fait de Gobineau, en Allemagne, une grande force historique : de l'Anglais Houston Stewart Chamberlain. [...] J'avoue que je n'avais jamais pris les idées racistes de Chamberlain au sérieux. Mais j'ai eu tort, les faits le prouvent bien : Chamberlain a certainement été l'inspirateur principal de l'Allemagne qui a tenu durant la Grande Guerre. J'ai eu tort une seconde fois, lorsque j'ai ri en entendant Chamberlain désigner, dès 1923, Adolf Hitler comme le prophète de l'Allemagne à venir. C'est que ce n'est pas la vérité des idées qui compte au point de vue historique, mais leur correspondance et leur congruence avec des tendances obscures et profondes. [...]. Or quel est le ferment que Gobineau a introduit dans l'évolution historique ? *Précisément la conscience de la race*. Ce n'est pas l'idée "intellectuelle" de la prétendue supériorité de telle race qui importe ici, mais le fait que la race *en tant que telle* a une valeur. Cette valeur, chaque race la fait valoir à sa manière. Demain, ce seront peut-être les nègres qui s'inspireront de Gobineau. » [104](#)

Keyserling dissocie la valeur de vérité de la théorie gobinienne et la question pragmatique de l'efficacité symbolique de l'idée gobiniste, en tant qu'elle ne se réduit pas à un concept. La force du mythe racial est indépendante de la scientificité de l'analyse raciologique. Peu importe alors que la notion de race soit ou non une idée claire et distincte. Pour exercer son pouvoir de rayonnement, il lui suffit d'être obscure et distincte, en ce que, présente à la conscience comme une idée distincte, elle tire sa puissance des forces obscures de l'inconscient.

Mais Keyserling ne s'en tient pas là, et avance des hypothèses sur les facteurs culturels qui ont produit le contexte apparemment favorable dans lequel l'idée de race s'est transformée en un mythe mobilisateur, en même temps qu'elle devenait objet de culte. Les facteurs identifiés relèvent tous du retour du refoulé, qu'exprime quelque chose comme une revanche de l'irrationnel :

« Ce ferment de la conscience de la race doit sa virulence actuelle sans doute au

fait qu'à partir de la Révolution française l'opinion publique a presque totalement négligé ce facteur ; négligence qui forcément en a renforcé la puissance dans les bas-fonds du subconscient. Mais il y a autre chose encore : par réaction contre l'intellectualisme du dernier siècle, toutes les forces irrationnelles de la vie s'affirment avec une puissance nouvelle. Ce qui s'est passé en Allemagne se passera à coup sûr, d'une manière ou d'une autre, en Chine et aux Indes également, puisque la suprématie de l'homme blanc y était due, précisément, à son intellectualité plus avancée, et que ces peuples-là veulent se libérer et dominer à leur tour. Ceci permet donc de prédire un accroissement continu du prestige du nom de Gobineau. » [105](#)

Dans cette analyse portée par de brillantes intuitions — à la luminosité parfois aveuglante —, Keyserling a eu le mérite d'esquisser une évaluation historique de l'œuvre de Gobineau qui, privilégiant la vitesse idéologique de certains de ses thèmes par rapport à leur position dans leur contexte culturel d'apparition ainsi que par rapport à leur valeur de vérité, autorise à la juger à la fois comme innocente et comme responsable de ses effets symboliques, à travers une série de traductions et de trahisons interprétatives. La pensée de Gobineau, telle qu'on peut la reconstruire par la lecture de *l'Essai*, a été traduite et recouverte par la *vulgate* gobiniste (le « gobinisme ») qui l'a mise au service du « germanisme », pour finir par être corrigée, reconstruite et donc totalement méconnue par la *vulgate* raciste « fin de siècle » qui s'est constituée autour d'un projet politique de « régénération », où le mythe aryaniste et la démonologie antisémite ont fusionné avec l'utopie de la sélection eugénique. La visée théorique de Gobineau était de repérer et d'expliquer les méca-nismes par lesquels le genre humain était entré dans un processus de décadence finale. Or, la référence à Gobineau a surtout servi de mode de légitimation pour divers projets sociopolitiques de « défense de la race » ou d'« amélioration de la race », étrangers à l'esprit comme à la lettre de *l'Essai*^{[106](#)}. Un exemple, parmi d'autres, de correction abusive du message de Gobineau est fourni par un article de Gérard Mauger, en forme d'éloge, sur le « précurseur » qu'aurait été l'auteur de *l'Essai*, article paru en 1941 dans la revue dirigée par George Montandon, *L'Ethnie française* (« revue mensuelle de doctrine ethno-raciale »), dont G. Mauger était le rédacteur en chef. À le suivre, Gobineau aurait été partisan de l'interdit de métissage, par ségrégation et discrimination des « races inférieures », ainsi que de la suprématie blanche :

« La conclusion qui découle de *l'Essai* sur l'inégalité des races *humaines*, où l'auteur refait à grands traits l'histoire de presque toutes les nations du monde, est nettement en faveur de la supériorité de la race aryenne, et bien que Gobineau n'ait pas essayé de tracer un programme à cette élite de l'humanité, *il découle logiquement de son abondant exposé* [je souligne] qu'il faut que cette race-là se conserve *pure* et qu'elle doit, dans un intérêt général, dominer le troupeau des

racés inférieures. Sans s'être appuyé sur les mêmes raisons, c'est effectivement à une telle suprématie qu'a toujours tendu la race blanche. [...] Cependant, le comte de Gobineau [...] s'est abstenu d'en [de sa théorie] tirer formellement une telle conclusion. [...] S'il avait tiré la conclusion, c'est-à-dire tracé la ligne de conduite à suivre pour la mise en pratique de ses théories, il nous les aurait livrées, sans souci de nous plaire ou de nous heurter. » [107](#)

Mauger, tout en reconnaissant que Gobineau n'a pas tiré de conclusions programmatiques de son livre, se propose de réparer cette négligence, de corriger le pessimisme contemplatif du maître en lui substituant un projet de politique raciste, centré sur la « protection de la race » et la visée d'une domination « aryenne ».

Ce désir d'améliorer ou d'adapter de façon opportuniste la doctrine de Gobineau était étranger au plus célèbre théoricien de l'aryanisme, Houston Stewart Chamberlain (1855-1927), qui avait plutôt tendance à traiter Gobineau en « chien crevé », et à récuser toute filiation gobinienne de sa propre pensée de la « race » et du « sang ».

Houston Stewart Chamberlain avait en effet, dès la fin du XIX^e siècle, clarifié sa position vis-à-vis des conclusions de l'*Essai*. Prônant une eugénique raciale qu'il supposait capable de régénérer les peuples « celto-slavo-germans », Chamberlain se réclamait non pas de Gobineau, mais de Darwin et de Galton. Il confiait à sa belle-mère, Cosima Wagner, dans une lettre du 11 janvier 1904, que la vision gobinienne de l'histoire était « antipathique à son goût et à ses convictions », et qu'il lui était « impossible » de lire le « fantaisiste » *Essai sur l'inégalité* (qu'il avait cependant fort bien lu) [108](#). Dans la préface à la 3^e édition allemande de sa somme parue en 1899, *La Genèse du dix-neuvième siècle* [109](#), Chamberlain définit plus précisément ses raisons de rejeter les analyses et surtout les conclusions décadentistes et pessimistes de l'*Essai* :

« J'honore ce Français si brillamment doué [...], qui sut allier dans sa tête une érudition livresque de juriste [...] et les rêveries ultrafantaisistes d'un prophète apocalyptique vaticinant la fin du monde. Toutefois, en présence du gobinisme tapageur qui sévit depuis quelques années [écrit en septembre 1901], j'avoue que la patience m'échappe. [...] L'ingénieux *Essai* [...] avait passé inaperçu, et [...] était demeuré sans influence, à raison même des travers de son auteur : manque d'esprit scientifique poussé jusqu'au parti pris, et, dès lors, confusion, chimères, etc. [...] Une théorie de la race, pour être recevable et utile, ne saurait plus s'échafauder sur la fable des Sem, Kham et Japhet, même étayée d'intuitions géniales, même complétée par d'aventureuses hypothèses ; il faut qu'elle prenne pour base des connaissances approfondies et étendues en sciences naturelles. Un Gobineau ne pressent même pas l'énorme complexité du problème qu'il entreprend de résoudre si ingénument, armé d'une enfantine omniscience. Mes propres vues sur la race [...]

sont contenues tout entières dans le cercle d'idées qui forme le champ et l'atmosphère des sciences naturelles : voilà leur élément. [...] Le maître que j'invoque en première ligne est [...] Charles Darwin. » [110](#)

Chamberlain reproche ainsi à Gobineau de n'avoir en aucune manière réalisé son grand projet : « faire entrer l'histoire dans la famille des sciences naturelles » [111](#), c'est-à-dire fonder la science de l'homme. *L'Essai* est relégué par Chamberlain dans la préhistoire de la science de l'homme qu'il prétendait avoir bien établie. En outre, ce dont est totalement dépourvu *L'Essai*, la détermination d'un but pratique, est d'une haute importance pour Chamberlain, qui prend modèle sur les zootechniciens et les éleveurs plutôt que sur les juristes et les historiens érudits saisis par le sentiment de la décadence :

« Gobineau part de prétendues "origines", tandis que je tiens ces "origines" pour inscrutables en l'état actuel de notre savoir et pour indifférentes, d'ailleurs, au but pratique de mon entreprise : la seule notion de race qui m'occupe ici est celle qui se dégage des observations recueillies sur le terrain zoologique et botanique ; de ce point de vue, dont Gobineau ni Wagner ne soupçonnaient l'existence, la race apparaît telle qu'un phénomène plastique et mobile, soumis au jeu d'une perpétuelle fluctuation, susceptible de croissance et de décroissance. » [112](#)

Pour un théoricien de l'eugénique raciale, la « race » n'est pas chose du passé, elle est à créer dans l'avenir, par la sélection humaine volontaire. Au racisme nostalgique des gobinistes, qui déplorent, impuissants, la perte de la « pureté » originelle des « races » qu'ils imaginent avoir été « supérieures », Chamberlain oppose sa vision sélectionniste de la « race » à fabriquer. Tel est le « but pratique » de l'étude de la question des races, pour ce wagnérien passé aux sciences naturelles. En octobre 1902, dans la préface à la quatrième édition allemande des *Grundlagen*, Chamberlain réitérera sa critique de « la manie des origines » [113](#), avant de revenir sur le cas Gobineau, pour marquer plus fortement encore sa différence d'avec une doctrine à la fois spéculative, littéraire et ne débouchant que sur le désespoir :

« Les plus subtils [de mes adversaires] se sont avisés d'un ingénieux moyen pour discréditer mes idées : ils les ont identifiées avec celles du comte Gobineau. [...] Si Gobineau a raison, s'il n'existe qu'une seule race noble parmi celles que Dieu est censé avoir créées à l'origine des temps, si cette seule race noble a dégénéré sans remède par son mélange avec les autres races originellement et incurablement ignobles, si dès lors l'avenir inéluctable du genre humain doit consister dans la dissolution de toute culture et dans le retour au chaos... j'estime, si cela est, que nous ne saurions mieux faire que de nous tirer chacun une balle dans la tête. Or, comme cette solution prompte et digne n'est certainement pas de notre goût, sachons prendre notre parti de tourner le dos pour jamais à l'oiseuse question des "origines". La doctrine gobiniste exclut toute application pratique des

considérations de race. » [114](#)

Cette attaque méprisante ne sera pourtant pas un coup de grâce. Les efforts de Ludwig Schemann pour diffuser et légitimer en Allemagne les analyses gobiniennes porteront leurs fruits. Et l'œuvre de Gobineau sera réévaluée à la hausse sous le régime national-socialiste. La nazification de l'image de Gobineau sera réalisée de concert, dans les années trente et quarante, par ses ennemis français et par ses faux amis germano-hitlériens.

Dans l'« Introduction à l'histoire et à la conception de l'eugénique » par laquelle il ouvre son livre traduit en français en 1943, *Manuel d'eugénique et hérédité humaine* [115](#), Otmar von Verschuer reconnaît à Gobineau un rôle de « fondateur » dans l'histoire de ce que Ludwig Woltmann appellera, à la fin du XIX^e siècle, l'anthropologie politique. Le couplage des noms de Galton (ou de Ploetz) et de Gobineau, par l'un des chefs de file de la génétique officielle du III^e Reich, a fortement contribué à légitimer les amalgames couramment faits entre le gobinisme et l'eugénisme, ainsi qu'entre le racialisme de Gobineau et la politique raciste des nationaux-socialistes. Verschuer écrit donc en 1941 (date de parution de l'édition allemande de son livre) :

« L'hygiène raciale a été fondée en Allemagne par Alfred Ploetz (1860-1940), lorsqu'il fit paraître, en 1895, son ouvrage *Fondements d'une hygiène raciale (Grundlagen einer Rassenhygiene)*. [...] La science de l'hygiène raciale a été créée par Francis Galton (1822-1911), sous le nom d'eugénique. Galton est aussi le père de la biologie de l'hérédité chez l'homme. [...] L'eugénique de Galton et l'hygiène raciale de Ploetz concordent complètement quant à leur contenu et à leur but. Dans son esprit, l'eugénique ou hygiène raciale au sens large dérive de quatre sources : de l'anthropologie, de la théorie de la sélection, de la biologie de l'hérédité et de la doctrine constitutionnaliste [ou "doctrine de la constitution", dont l'objet est l'étude des "maladies constitutionnelles" ou "héréditaires"]. [...] L'écrivain et politicien français comte de Gobineau appliqua, d'un trait de génie, la science raciale à la politique et à la constitution historique des peuples et des États. Il montra la valeur culturelle particulière de la race nordique. Il est le fondateur de l'anthropologie historique et politique. Son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, paru en 1853 [sic], fut traduit en 1897 [en fait : 1898-1900, 3 vol., Stuttgart] par Ludwig Schemann. Mais la doctrine raciologique ne reçut une base scientifique que par le recours à la biologie de l'hérédité. Pour la première fois en 1908, Eugène Fischer fit des recherches selon les lois de Mendel sur un peuple métis [...] et il fit la preuve que les différences raciales sont des différences héréditaires. Eugène Fischer est donc le fondateur et le guide de la science bio-raciologique moderne. C'est de lui que Günther a reçu ses premières suggestions ; puis la popularité des écrits de ce dernier répandit la notion de race dans le grand public, et Günther est devenu le conducteur spirituel du mouvement

pro-nordique, dont le but est d'entourer d'une sollicitude particulière la race — nordique — qui en est l'objet. » [116](#)

L'inscription du nom de Gobineau parmi ceux des pionniers de l'hygiène raciale ou de l'eugénique raciste théorisée et pratiquée par les biologistes et les médecins nazis, cette inscription quasi-officielle ne pouvait que renforcer l'idée selon laquelle Hitler était le principal disciple de Gobineau, idée confuse et historiquement fautive indéfiniment transmise par les dictionnaires et les manuels scolaires [117](#).

Si le racialisme de Gobineau n'a pas fait école en France, s'il n'y a pas été porté par un mouvement politique, c'est d'abord parce que les conclusions pessimistes de *l'Essai interdisaient* qu'on les traduisît en projet politique, c'est ensuite en raison de l'incompatibilité du nationalisme français, incarné par l'Action française (fondée en juin 1899), avec toute forme de matérialisme biologique, dont la « doctrine des races », attribuée à l'ennemi allemand, serait la version proprement germanique. La xénophobie anti-allemande de Charles Maurras s'est ainsi appliquée à Gobineau : le gobinisme a été dénoncé par l'Action française, dès le début du siècle, comme une variante particulièrement dangereuse et détestable de « germanisme », voire de « pangermanisme » [118](#). La nationalité ne saurait être fondée sur « l'hérédité physiologique », elle « n'est pas un phénomène de race », pas plus, précise Maurras, qu'elle n'est « le résultat artificiel d'un acte de volonté contractante » [119](#). La notion de « race » est trop mal définie, selon Maurras, pour que l'on puisse fonder sur elle les lois de la politique. Le nationalisme royaliste, à certains égards proche du traditionalisme aristocratique de Gobineau, n'a vu dans *l'Essai* qu'un repoussoir, et dans la figure de son auteur qu'un « visionnaire envers lequel nous n'avons jamais éprouvé qu'une indifférence tempérée çà et là par une juste horreur » [120](#). Maurras attribue en particulier à Gobineau la germanophilie qu'il avait

rencontrée avec indignation chez Renan, lequel reprenait dans certains textes la thèse des origines germaniques de l'élite française [121](#) : « Nous sommes [...] avec Fustel [de Coulanges] contre Renan, comme aussi contre Gobineau, devant la folle admiration que ceux-ci montrent à l'Allemagne. » [122](#) Ailleurs, Maurras fustige « l'inepte Gobineau, ce Rousseau gentillâtre » [123](#), et, dans l'un de ses derniers livres, *Pour un jeune Français*, paru en 1949, n'hésite pas à dénoncer le gobinisme comme l'une des composantes du nazisme, l'une des incarnations pseudo-françaises du « germanisme mystique », initié par Fichte :

« Le vrai est qu'on ne peut disjoindre [...] le Nazisme du Germanisme. Les autres composantes du nazisme sont secondaires. Le personnel postérieur des philosophes (Hegel compris), des historiens, poètes, anthropologistes, archéologues, c'est Jean Gottlieb Fichte qui l'engendre et qui le meut. Ni le stupide

et indigne Français Gobineau, ni l'Anglais Houston Chamberlain, personne n'y ajoute grand-chose, sauf Wagner qui apporte dans sa musique un chœur de héros et de dieux : simple décor. [...]. Les nazis ont péri, mais, eût dit Goethe, les "mères" du Nazisme ont survécu, elles vivent encore. Il n'y a pas de *dénazification* qui tienne quand le Germanisme subsiste : l'Occident s'en apercevra ! » [124](#)

Dans cet ultime message politico-philosophique, Maurras réaffirme l'amalgame routinisé (« gobinisme = germanisme ») en l'adaptant à la conjoncture idéologique : « gobinisme = (pré-)nazisme ». Mais si, comme l'écrit Jacques Bainville en 1933, « Gobineau est à la source du racisme » [125](#), c'est tout de même un Français, serait-il « indigne », qui aurait concocté ce mélange de racisme zoologique et de « naturisme » qu'on rencontre dans la doctrine hitlérienne. Dès lors, la doctrine des ennemis héréditaires de la France ne serait qu'une doctrine d'importation. Il y a là l'indice d'un conflit d'interprétation portant sur le gobinisme, au sein des milieux dirigeants de l'Action française. Dans la France occupée, la thèse de Gobineau fondateur du racisme ou précurseur du « racisme hitlérien » a été souvent avancée, dans le cadre d'une entreprise de réévaluation positive du racisme [126](#). S'il est en effet d'origine française, et non pas une idéologie étrangère imposée par les vainqueurs, raisonne-t-on dans les milieux de la Collaboration parisienne, on peut et on doit s'en montrer fier, jusqu'à revendiquer cette antériorité et cette paternité [127](#).

Après 1945, l'inversion d'une telle évaluation idéologique ne pouvait que se produire : l'antigobinisme s'est mécaniquement intégré dans l'antifascisme (puis dans l'antiracisme des trois dernières décennies du XX^e siècle) comme l'une de ses composantes culturelles. L'œuvre de Gobineau est devenue une honte pour la France. Non sans paradoxe, car cette renazification du gobinisme est allée de pair avec une relégitimation littéraire des écrits de Gobineau, marquée en 1983 par leur entrée dans la Bibliothèque de la Pléiade.

[1](#) Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855), édition Jean Boissel, in *Œuvres*, vol. I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1983, pp. 133-1174.

[2](#) *Ibid.*, p. 1170 (avant-propos de la 2^e éd. [posthume], 1884).

[3](#) *Ibid.*, p. 139 (dédicace de la 1^{re} éd. à Sa Majesté Georges V, roi de Hanovre, 1854).

[4](#) *Ibid.*, p. 138.

[5](#) *Ibid.* Ernst Cassirer a bien mis en évidence le lien, chez Gobineau, entre la vision fataliste de l'Histoire et la visée « scientifique », centrée sur la volonté d'expliquer plutôt que sur un programme d'action politique et social (Le Mythe de l'État, tr. fr. Bernard Vergely, Paris, Gallimard, 1993 [1^{re} éd. amér., 1946], pp. 305-306).

[6](#) *Essai*, p. 138.

[7](#) *Ibid.*, p. 1152. On doit à Jean Boissel d'avoir montré l'importance, chez Gobineau, du projet d'intégrer l'Histoire dans le déterminisme universel (« Le destin des civilisations ne va pas au hasard ») et de fonder quelque chose comme un matérialisme biológico-historique. Voir Jean Boissel, « Introduction » à : *Gobineau polémiste. Les races et la République*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1967, pp. 36, 57; *id.*, « Notice », in Gobineau, *Essai*, op. cit., pp. 1232-1234, 1243-1248. Sur l'inspiration saint-simonienne de ce programme

théorique, voir Jean Boissel, *Victor Courtet (1813-1867), premier théoricien de la hiérarchie des races*, Paris, PUF, 1972, pp. 47, 59, note 34.

[8](#) *Essai*, p. 139.

[9](#) *Ibid.*, p. 316.

[10](#) *Ibid.*, p. 288.

[11](#) *Ibid.*

[12](#) *Ibid.*, p. 339.

[13](#) *Ibid.*, p. 280.

[14](#) *Ibid.*, p. 281.

[15](#) *Ibid.*, p. 344.

[16](#) *Ibid.*, p. 286.

[17](#) *Ibid.*, pp. 286-287.

[18](#) *Ibid.*, pp. 301, 312-314.

[19](#) *Ibid.*, pp. 339-340. Nous avons cru devoir corriger ce qui semble être une coquille : « ses facultés pensantes » au lieu de « ces facultés... » (5^e phrase du passage cité). C'est aux gobinologues de trancher... Jean Boissel, après la première édition du présent ouvrage (1998), m'a fait part de son accord avec ma proposition de correction.

[20](#) *Ibid.*, p. 286.

[21](#) *Ibid.*, p. 559.

[22](#) *Ibid.*

[23](#) *Ibid.*, pp. 340-341.

[24](#) *Ibid.*, p. 286.

[25](#) *Ibid.*

[26](#) *Ibid.*, p. 285.

[27](#) *Ibid.*, pp. 341-342.

[28](#) *Ibid.*, pp. 283, 1158, 1163, etc.

[29](#) *Ibid.*, p. 280.

[30](#) *Ibid.*, p. 283.

[31](#) *Ibid.*, p. 1161.

[32](#) *Ibid.*, p. 1143.

[33](#) *Ibid.*, p. 488.

[34](#) *Ibid.*, p. 486.

[35](#) *Ibid.*, p. 485.

[36](#) Voir Ernest Seillière, *Le Comte de Gobineau et l'aryanisme historique*, Paris, Plon-Nourrit, 1903 ; Robert Dreyfus, *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*, Paris, Calmann-Lévy, 1905; E. J. Young, *Gobineau und der Rassismus. Eine Kritik der anthropologischen Geschichtstheorie*, Meisenheim, A. Hain, 1968; Michael D. Biddiss, *Father of Racist Ideology : The Social and Political Thought of Count Gobineau*, New York, Weybright and Talley, 1970; Léon Poliakov, *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Calmann-Lévy, 1971, p. 239 sq. ; Éric Eugène, *Wagner et Gobineau*, Paris, Le Cherche Midi, 1998.

[37](#) *Essai*, p. 239.

[38](#) *Ibid.*, p. 139.

[39](#) *Ibid.*, p. 141.

[40](#) *Ibid.*, p. 1163.

[41](#) *Ibid.*, p. 194.

[42](#) *Ibid.*, p. 195. Ce passage a beaucoup frappé les commentateurs, de Robert Dreyfus à Léon Poliakov. Voir Robert Dreyfus, *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*, op. cit., pp. 84-85; Léon Poliakov, *Le Mythe aryen*, op. cit., pp. 241-242. Il faut cependant nuancer la thèse de l'absence d'antisémitisme dans l'Essai en reconnaissant les multiples usages péjoratifs des mots « sémitique » et « sémitisé » dans l'ouvrage : « la tourbe plus qu'à demi sémitique » (p. 683); la Grèce est dite « croupissante » dans « la période sémitique » (p. 917), et il en va de même pour la « Rome sémitique »; « le raffinement composite des Grecs sémitisés » (p. 931), etc. Voir p. 911, l'esquisse d'une définition de ce qui est dit « sémitique ». Mais Gobineau parle aussi de la « tourbe romaine » (p. 931), et surtout, l'on ne rencontre sous sa plume ni appel à la haine ni incitation à la violence ou à la discrimination contre les Juifs, représentant l'une des variétés de cette « subdivision » de la « race blanche » que sont les Sémites. Le contraste avec la judéophobie wagnérienne est frappant; voir Jacob Katz, *Wagner et la question juive* [1985], tr. fr. Pierre Rusch, Paris, Hachette, 1986.

[43](#) Essai, p. 342.

[44](#) *Ibid.*, p. 465.

[45](#) *Ibid.*, p. 170.

[46](#) *Ibid.*, p. 348.

[47](#) *Ibid.*, p. 346.

[48](#) *Ibid.*, p. 472.

[49](#) *Ibid.*, p. 473.

[50](#) *Ibid.*, pp. 472-473.

[51](#) *Ibid.*, p. 473.

[52](#) *Ibid.*

[53](#) *Ibid.*, p. 343. Voir Élie Faure, *Les Trois Gouttes de sang*, Paris, Edgar Malfère, 1929, p. 51 sq.

[54](#) Essai, p. 471.

[55](#) *Ibid.*, p. 474.

[56](#) *Ibid.*, p. 478.

[57](#) *Ibid.*, p. 476.

[58](#) *Ibid.*

[59](#) *Ibid.*, p. 344.

[60](#) *Ibid.*

[61](#) Voir *ibid.*, p. 412 : « fond stagnant », « boue ».

[62](#) Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil, 1989, p. 162.

[63](#) Essai, p. 167.

[64](#) *Ibid.*, p. 283.

[65](#) *Ibid.*, p. 345.

[66](#) *Ibid.*, p. 1159.

[67](#) *Ibid.*, p. 344.

[68](#) *Ibid.*, pp. 344-345.

[69](#) *Ibid.*, p. 1163.

[70](#) *Ibid.*, p. 1159.

[71](#) Jean Gaulmier, « Poison dans les veines. Note sur le thème du sang chez Gobineau », *Romantisme*, n° 31, 1981, p. 205.

[72](#) Essai, éd. 1983, p. 344 ; voir également p. 406, le « tableau » saisissant : « mélanges », « surabondance de types inconciliables », « désordre chronique », « abaissement grégaire ».

[73](#) *Ibid.*, p. 344.

[74](#) *Ibid.*, p. 173.

[75](#) Il s'agit d'une variante idéologique de l'argument *ad hominem*; plus précisément, d'une variante raciste, mixophobe, du relativisme culturel radical.

[76](#) Essai, p. 348.

[77](#) *Ibid.* « La stagnation de la race noire » (p. 446) joue le rôle d'une preuve expérimentale de la validité de la théorie.

[78](#) *Ibid.*, p. 171.

[79](#) *Ibid.*

[80](#) *Ibid.*

[81](#) *Ibid.*, p. 162 (cf. p. 345). Voir Gérard Imhoff, « L'idée de "dégénération" chez Blumenbach et Gobineau », *Études gobiniennes*, Paris, Klincksieck, 1971, pp. 193-202.

[82](#) Essai, p. 163.

[83](#) *Ibid.*, p. 174.

[84](#) La figure du « Dernier Homme » (*letzte Mensch*) apparaît dans le Prologue d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885) : cf. tr. fr. Geneviève Bianquis, Paris, Aubier-Flammarion, 1969 (éd. bilingue), pp. 65-69 (§ 5). Le « Dernier Homme », « l'homme méprisable entre tous » (p. 67), est notamment caractérisé par ses tendances grégaires et son égalitarisme radical : « Pas de berger et un seul troupeau ! Tous voudront la même chose, tous seront égaux » (pp. 67-69). Or, l'égalité, « cette "idée moderne" par excellence », sera, dans *Par-delà le bien et le mal* (1886), comprise comme une implication du métissage, du mélange des classes et du règne de l'« homme grégaire » : « L'homme des époques de décomposition et de métissage désordonné porte dans sa chair l'héritage d'une descendance hybride, c'est-à-dire des instincts et des normes de valeurs contradictoires, et souvent plus que contradictoires, perpétuellement en lutte [...]. Cet homme des civilisations tardives et des lumières rompues... » (tr. fr. Geneviève Bianquis, Paris, Aubier, 1951, § 200, pp. 203-205); la caractérisation du « métis européen » (*europäische Mischmensch*) (§ 223, p. 265) n'est pas seulement métaphorique, elle est expressément référée par Nietzsche à la « semi-barbarie séduisante et folle dans laquelle l'Europe a été plongée par suite du mélange démocratique des classes et des races » (§ 224, p. 267). Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : pour Gobineau comme pour Nietzsche, le métissage — des corps comme des âmes — est un phénomène de décadence, à la fois symptôme et facteur; mais, alors que pour Gobineau la décadence est marche vers une mort fatale, elle est pour Nietzsche annonce d'une transmutation et promesse d'une conversion. Le couplage « fin de siècle », en France, de Nietzsche et de Gobineau n'était donc pas totalement gratuit, comme le rappelle Jean Gaulmier dans son étude « Sur la fortune de Gobineau en France entre 1900 et 1914 » (*Études gobiniennes*, Paris, Klincksieck, 1973, pp. 90-91). Au tout début du siècle, Ernest Seillière

n'hésitait pas à conclure son livre sur Gobineau par ces lignes : « En dépit de la conviction des fidèles allemands de Gobineau son disciple inavoué, mais certain, au-delà du Rhin, ce n'est pas Richard Wagner : c'est un homme qui, reflet lui aussi par plus d'un côté, n'en exerce pas moins dans le domaine philosophique une frappante influence; nous voulons dire l'initial allié et l'ennemi final du maître de Bayreuth, Frédéric Nietzsche » (*op. cit.*, 1903, p. 447).

[85](#) Essai, éd. 1983, p. 175. Gobineau a développé sa critique de l'égalitarisme démocratique dans *La Troisième République française et ce qu'elle vaut*, ouvrage posthume publié en 1907 par Ludwig Schemann (Paris, Plon-Nourrit). Voir l'édition revue et corrigée de ce texte par Jean Gaulmier, dans les *Études gobiniennes*, 1976-1978, en particulier pp. 20 sq., 33, 96.

[86](#) Essai, p. 345 : la confusion née du métissage « mène les sociétés au néant auquel rien ne peut remédier » ; voir, p. 1166, la description de la période « qui est commencée » : elle « connaîtra la marche défaillante vers la décrépitude ».

[87](#) *Ibid.*, p. 1098 (et le commentaire de J. Boissel, *ibid.*, p. 1221).

[88](#) *Ibid.*, p. 1163.

[89](#) *Ibid.*

[90](#) *Ibid.*

[91](#) *Ibid.*, p. 314.

[92](#) *Ibid.*, p. 1165.

[93](#) *Ibid.*, p. 1166.

[94](#) *Ibid.*

[95](#) *Ibid.*

[96](#) *Ibid.*

[97](#) *Ibid.*

[98](#) *Ibid.*, p. 1164.

[99](#) Ernest Renan, lettre datée du 26 juin 1856, in Ludwig Schemann, *Gobineaus Rassenwerk. Aktenstücke und Betrachtungen zur Geschichte und Kritik* des « Essai sur l'inégalité des races humaines », Stuttgart, F. Frommann, 1910, pp. 56-57; voir aussi Jacques de Lacretelle, *Quatre Études sur Gobineau*, Liège, À la Lampe d'Aladin, 1926, pp. 23-25, et Jean Boissel, *Gobineau : biographie. Mythes et réalité*, Paris, Berg International, 1993, pp. 328-329. Cette lettre est reproduite dans le tome X des *Œuvres complètes* d'Ernest Renan : *Correspondance 1845-1892*, Paris, Calmann-Lévy, 1961, pp. 203-205. Sur l'attitude ambiguë de Renan vis-à-vis des thèses de *l'Essai*, sources d'inspiration plus ou moins secrètes, en même temps qu'objets d'une critique retenue, voir notamment : Robert Dreyfus, *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*, op. cit., pp. 187-189; Maurice Lange, *Le Comte Arthur de Gobineau. Étude biographique et critique*, Strasbourg, 1924 (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 22), pp. 284-286; Andrée Combris, *La Philosophie des races du comte de Gobineau et sa portée actuelle*, Paris, Félix Alcan, 1937, pp. 168-170; Janine Buenzod, *La Formation de la pensée de Gobineau et l'« Essai sur l'inégalité des races humaines »*, Paris, Nizet, 1967, pp. 340, 560, notes 51 et 52 ; Léon Poliakov, *Le Mythe aryen*, op. cit., pp. 208-209, 244; André Devyver, *Le Sang épuré. Les préjugés de race chez les gentilshommes français de l'Ancien Régime (1560-1720)*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1973, pp. 433-434 ; Jean Boissel, « Notice », in Gobineau, *Œuvres*, vol. I, op. cit., pp. 1251-1254. C'est dans la préface de 1869 de son *Histoire de France* que Michelet soutient la même hypothèse que Renan : « La race, élément fort et dominant aux temps barbares, avant le grand travail des nations, est moins sensible, est faible, effacée presque, à mesure que chacune s'élabore, se personnifie » (Jules Michelet, *Le Moyen Âge. Histoire de France*, Paris, Robert Laffont, 1981, p. 17).

[100](#) Voir *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau*, in A. de Tocqueville, *Œuvres complètes* (dir. J.-P. Mayer), tome IX, Paris, Gallimard, 1959, en particulier p. 199 sq.

[101](#) En 1900, Henri Muffang (1864-1944), anthropologue et germaniste, disciple de Vacher de Lapouge, situera *l'Essai* dans la « phase historique » de cette « branche nouvelle des sciences sociales », née de « l'application de l'anthropologie à la science politique », l'« anthroposociologie » (avant-propos du traducteur à : Otto Ammon, *L'Ordre social et ses bases naturelles. Esquisse d'une anthroposociologie*, Paris, Albert Fontemoing, 1900, pp. V-VI). *l'Essai* incarne à lui seul cette première phase dans l'évolution de l'anthroposociologie, précédant les phases « bio-psychologique » (Broca, Lapouge), « anthropométrique » (Ammon, Lapouge) et « pratique et législative » (aux États-Unis). Muffang commence ainsi son éloge du gobinisme : « Dans l'œuvre de Gobineau, tout est contraste. Catholique fervent [...], il a donné de l'Histoire l'interprétation la plus païenne qu'ait produit ce siècle; [...] spiritualiste convaincu, animé des sentiments idéalistes les plus élevés, il a, le premier, développé avec une ampleur extraordinaire et dans un style merveilleux cette thèse, en somme matérialiste et moniste, que la race est le facteur fondamental de l'Histoire » (*ibid.*, pp. VII-VIII). Houston Stewart Chamberlain notait dans le même sens, quelques années auparavant, que Gobineau, « catholique par la croyance, reste païen par la pensée » (« Richard Wagner et le génie français », *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1896, p. 440).

[102](#) Gobineau écrit le 20 juin 1856 à son ami le comte de Prokesch-Osten : « Au fond la situation de mon esprit est telle, une haine de la démocratie et de son arme, la Révolution, que je satisfais en montrant, en des traits véritables, révolution et démocratie, en disant d'où elles viennent et où elles vont. [...] Il faut avoir le courage de regarder le mal en face et de ne pas rêver des remèdes impossibles. Il faut reconnaître la source et l'origine du désastre, constater par où il s'augmente, voir où il nous traîne, regarder fixement où il aboutit » (*Correspondance entre le comte de Gobineau et le comte de Prokesch-Osten* (1854-1876), publiée par Clément Serpeille de Gobineau, Paris, Plon, 1933, pp. 93-94). Chamberlain fera une lecture correcte de *l'Essai* :

« Si ce dernier [Schopenhauer] enseigne l'immutabilité du genre humain en face de l'absolu, Gobineau affirme son irrémédiable décadence; et Wagner, lui, ne conteste pas cette décadence, mais il a foi en la régénération » (art. cit., 1896, p. 439).

[103](#) Sur les relations entre Gobineau et Tocqueville, voir Jean Boissel, *Gobineau, l'Orient et l'Iran*, tome I : 1816-1860, Paris, Klincksieck, 1973, *passim*; *id.*, « Notice », *op. cit.*, *passim*; *id.*, *Gobineau : biographie*, *op. cit.*, *passim*. Plus particulièrement, sur la discussion philosophique dont témoigne la correspondance, voir Janine Buenzod, *op. cit.*, pp. 247 sq., 459-461, etc.; Tzvetan Todorov, *op. cit.*, pp. 148 sq., 160-163, etc.; George M. Fredrickson, *The Comparative Imagination : On the History of Racism, Nationalism, and Social Movements*, Berkeley, University of California Press, 2000, pp. 101-105, 114. Dans son article sur l'Essai de Gobineau, paru dans le *Dictionnaire des œuvres politiques* (dir. François Châtelet, Olivier Duhamel, Évelyne Pisier, Paris, PUF, 1986, pp. 278-282), Philippe Raynaud insiste à juste titre sur la pertinence de la critique tocquevillienne. Ludwig Schemann a publié en 1908, pour la première fois, la *Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau, 1843-1859* (Paris, Plon-Nourrit), dans une version qui s'est avérée incomplète. Ce qui n'a pas empêché Romain Rolland de publier une étude inspirée sur « le conflit de deux générations : Tocqueville et Gobineau », dans le numéro de la revue *Europe* consacré à Gobineau (n° 9, octobre 1923, pp. 68-80), où l'on pouvait aussi lire des contributions d'Élie Faure, de Georges Vacher de Lapouge, de Jacques de Lacretelle, de Jean-Richard Bloch, etc. Voir également Albert Thibaudet, « Tocqueville et Gobineau », *La Nouvelle Revue française*, 22^e année, n° 245, 1^{er} février 1934, pp. 215-222 (livraison consacrée au thème : « Gobineau et le gobinisme », avec des contributions de Robert Dreyfus, Daniel Halévy, Jean Cocteau, Alain, Jean Prévost, Ernest Seillière, Élie Faure, etc.). 144. Paul Bourget *Essais de psychologie contemporaine* [1883 et 1885], édition définitive augmentée d'appendices, Paris, Plon, 1901, t. I, avant-propos de 1885, p. XXII. Voir mon étude critique : « Le paradigme traditionaliste : horreur de la modernité et antilibéralisme. Nietzsche dans la rhétorique réactionnaire », in Alain Boyer et al., *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*, Paris, Grasset, 1991, pp. 238-246.

[104](#) Comte Hermann de Keyserling, « Réflexions sur Gobineau », *La Nouvelle Revue française*, 22^e année, n° 245, 1^{er} février 1934, pp. 241-243. Keyserling se situe ici dans la filiation d'Ernest Seillière qui, en 1903, concluait sa vaste étude de la pensée gobinienne par cette affirmation : « Dans l'histoire des idées, la valeur des œuvres s'établit non par leur mérite intrinsèque, mais par la portée, la durée de leur influence. Et celle de Gobineau a été réelle, bien qu'assez inaperçue jusqu'à présent par la plupart... » (*Le Comte de Gobineau et l'aryanisme historique*, *op. cit.*, p. 446).

[105](#) Hermann de Keyserling, *ibid.*, p. 243.

[106](#) On trouve dans l'Essai une récusation de l'eugénisme d'État pratiqué dans certaines cités de la Grèce ancienne, une condamnation explicite des « haras humains » impliquant dressage et sélection : « Je n'insiste pas sur cette exaltation officielle de la beauté physique dont le but reconnu était d'établir pour l'État des haras à citoyens vertement taillés, corsés et vigoureux; mais je dis que la fin de toute cette bestialité était de créer un ramas de misérables sans foi, sans probité, sans pudeur, sans humanité, capables de toutes les infamies, et façonnés d'avance, esclaves qu'ils étaient, à l'acceptation de toutes les turpitudes » (p. 691). C'est chez Maurice Barrès, dans *Le Voyage de Sparte* (Paris, Juven, 1906), qu'on rencontrera un éloge du sélectionnisme spartiate : « Sparte a prétendu diriger la reproduction de ses citoyens. [...] Voici l'un des points du globe où l'on essaya de construire une humanité supérieure. [...] Quant à moi, j'admire dans Sparte un prodigieux haras. Ces gens-là eurent pour âme de vouloir que leur élevage primât » (rééd., Paris, Éditions du Trident, 1987, p. 130).

[107](#) Gérard Mauger, « Le comte Arthur de Gobineau et son œuvre », *L'Ethnie française*, n° 2, avril 1941, [pp. 14-18], pp. 16-17. Dans le même (faux) sens, A.-G. de Champlis écrit de Gobineau : « La valeur de son ouvrage [...] consiste dans ce fait qu'il y discerna, dans l'Aryen, l'homme créateur, fondateur et mainteneur de la civilisation. Il en déduit le nouvel idéal du monde moderne... » (« La France et la pensée raciale », *L'Ethnie française*, n° 3, mai-juin 1941, p. 13).

[108](#) Lettre de Chamberlain du 11 janvier 1904, citée par Jean Boissel, in *Gobineau*, *op. cit.*, 1983, p. 1250.

[109](#) Houston Stewart Chamberlain, *Die Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts*, Munich, F. Bruckmann, 1899, 2 vol., 1031 p. ; éd. française par Robert Godet (revue par Chamberlain), comprenant les préfaces des 3^e éd. (1901) et 4^e éd. (1902) allemandes, *La Genèse du XIX^e siècle*, Paris, Payot, 1913, 2 vol., 1551 p.

[110](#) Chamberlain, *op. cit.*, 1913, pp. 1386-1387.

[111](#) Gobineau, *Essai*, éd. J. Boissel, p. 1152.

[112](#) Chamberlain, *op. cit.*, p. 1388.

[113](#) *Ibid.*, p. 1401.

[114](#) *Ibid.*, p. 1405.

[115](#) Otmar von Verschuer, *Manuel d'eugénique et hérédité humaine*, tr. fr. George Montandon, Paris, Masson, 1943. Voir aussi Gérard Mauger, « Le Professeur von Verschuer, théoricien et pionnier du "Front de l'humanité aryenne" », *L'Ethnie française*, n° 1, mars 1941, pp. 13-14, article qui se conclut par : « Remercions-le d'avoir souligné le rôle important joué dans le domaine ethno-racial par des savants français tels que Broca, Gobineau, Lapouge, Montandon, Topinard, Quatrefages et Vallois » (p. 14). Voir l'étude critique de Liliane Crips, « Otmar von Verschuer (1886-1969) et les fonctions socio-politiques de l'"hygiène raciale" », *Sexe et Race*, t. VII, 1992, pp. 81-98.

[116](#) Verschuer, *op. cit.*, 1943, pp. 3-4. Vacher de Lapouge, dans ce contexte où pourtant il avait sa place, n'est pas cité par Verschuer. Sur l'itinéraire du biologiste et anthropologue Eugen Fischer (1874-1967), voir Liliane Crips, « Eugen Fischer : l'anthropologie inégalitaire », *Sexe et Race*, t. IV, 1989, pp. 35-63, ainsi que mon livre, *Les Fins de l'antiracisme*, Paris, Michalon, 1995, p. 59 sq., où sont mentionnées de nombreuses études permettant de le situer dans les divers milieux qu'il a traversés, notamment sous la République de Weimar et sous le III^e Reich. Voir notamment : Peter Weingart, « German Eugenics between Science and Politics », *Osiris*, 2nd Series, vol. V, 1989, pp. 260-282; Paul Weindling, *Health, Race and German Politics between National Unification and Nazism, 1870-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989; Stefan Kühl, *The Nazi Connection : Eugenics, American Racism, and German National Socialism*, New York, Oxford University Press, 1994. Voir aussi Liliane Crips, « Hans F. K. Günther (1891-1968), un idéologue du "nordisme" », *Sexe et race*, t. VI, 1991, pp. 79-100.

[117](#) Voir mon livre, *La Force du préjugé*, *op. cit.*, pp. 149-151, et les titres cités p. 530 sq.

[118](#) Voir Marie de Roux, *Charles Maurras et le nationalisme de l'Action française*, Paris, Grasset, 1927, p. 224; *id.*, *Le Nationalisme français*, Paris, Librairie d'Action française, 1937, pp. 19-20 ; Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, Paris, À la Cité des livres, 1932, fasc. 7, pp. 135-136; *id.*, « Le nationalisme français et le nationalisme allemand », in Marie de Roux, *Le Nationalisme français*, *op. cit.*, pp. 27-31.

[119](#) Charles Maurras, *Mes idées politiques*, Paris, A. Fayard, 1937, p. 261. Voir aussi : Charles Maurras, *Enquête sur la monarchie*, Paris, A. Fayard, 1937, pp. XCVI-XCVII. Sur la question cf. mon livre, *La Force du préjugé*, *op. cit.*, p. 133 sq.

[120](#) Charles Maurras, *La Démocratie religieuse*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1921; rééd., Paris, NEL, 1978, p. 120, note 2. Voir aussi Charles Maurras, « Le système de Gobineau » (12 janvier 1905), in *Gaulois, Germains, Latins*, Paris, Les Cahiers d'Occident, 1^{re} année, n° 1, 1926, pp. 29-30.

[121](#) Les Goncourt rapportent les propos tenus par Renan le 6 septembre 1870 au dîner de Bréban : « Dans toutes les choses que j'ai étudiées, j'ai toujours été frappé de la supériorité de l'intelligence et du travail allemand. [...] Oui, messieurs, les Allemands sont une race supérieure ! [...] Oui, très supérieure à nous » (Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, tome IV : 1870-1871, Paris, Flammarion et Fasquelle, 1935, p. 22). Le « germanisme » de Renan se rencontre notamment dans *La Réforme intellectuelle et morale de la France* (1871), où les progrès de la médiocrité démocratique-égalitaire en France paraissent expliqués largement par l'effacement des éléments germaniques déposés par les envahisseurs et destructeurs de l'empire romain. Voir les commentaires de Claude Digeon, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959, pp. 179-215. Les réactions de Gobineau à la défaite française de 1871 vont sur ce point dans le même sens : l'auteur de l'Essai dénonce alors la Révolution française qui aurait favorisé « l'incubation des miasmes qu'une plèbe gallo-romaine portait nécessairement dans son sang » (*Ce qui est arrivé à la France en 1870*, fragments publiés par *Europe*, n° 9, 1^{er} octobre 1923, p. 5). Voir aussi Gobineau, *La Troisième République et ce qu'elle vaut*, in *Études gobiniennes*, 1976-1978, pp. 20-21. Il va jusqu'à écrire le 9 janvier 1879 : « Ce qui est certain c'est qu'il n'y a rien à espérer de la France. [...] C'est une race trop souillée, trop bâtarde », et précise : « La France est un pays perdu, comme l'Empire romain son type a été un pays perdu. Mais l'Allemagne n'est pas un pays perdu... » (cité par Claude Digeon, *op. cit.*, p. 93, note 2). Chez Renan comme chez Gobineau, l'on

trouve des traces de la doctrine aristocratique dite des « deux races » coexistant de façon conflictuelle dans la nation française : la noblesse d'origine franque ou germanique, au sang « clair » et « pur », et les roturiers, descendants supposés des Gallo-Romains, au sang « vil et abject ». Voir André Devyver, *op. cit.*, p. 432-437; Éric Eugène, *op. cit.*, pp. 45-48.

[122](#) Charles Maurras, *La Démocratie religieuse*, *op. cit.*, p. 493.

[123](#) Charles Maurras, cité par Marie de Roux, *op. cit.*, 1927, p. 224; Charles Maurras, *Dictionnaire...*, *op. cit.*, p. 135.

[124](#) Charles Maurras, *Pour un jeune Français. Mémorial en réponse à un questionnaire*, Paris, Amiot-Dumont, 1949, p. 96.

[125](#) Jacques Bainville, *Lectures*, Paris, Arthème Fayard, 1937, p. 220.

[126](#) Voir Louis Thomas, *Arthur de Gobineau, inventeur du racisme (1816-1882)*, Paris, Mercure de France (série « Les Précurseurs »), 1941, p. 7 ; Alfred Fabre-Luce, *Journal de la France, mars 1939-juillet 1940*, Paris, JEP, 1940, p. 228 (« Il y a un pré-hitlérisme français — et pas seulement chez Gobineau »).

[127](#) Alfred Fabre-Luce, *Anthologie de la nouvelle Europe*, Paris, Pion, 1942, pp. III, XIII ; Claude Vacher de Lapouge, préface à Hubert Thomas-Chevallier, *Le Racisme français*, Nancy, Georges Thomas, 1943, p. IX (« Le racisme est né de parents français »). La revue que dirige George Montandon, *L'Ethnie française*, ne manque pas d'insister sur les origines françaises du racisme ; voir George Montandon, « L'aryanisme français » (n° 2, avril 1941, pp. 1-6), « L'étudiant français et la science ethnique » (n° 6, mars 1942, pp. 1-6). Sur cette revendication « absurde » de paternité idéologique, voir George L. Mosse, *Toward the Final Solution : A History of European Racism*, Londres, J. M. Dents, 1978, p. 62 ; et les analyses présentées dans mon étude « L'antisémitisme à l'époque de Vichy : la haine, la lettre et la loi », in Pierre-André Taguieff (dir.), *L'Antisémitisme de plume 1940-1944. Études et documents*, Paris, Berg International, 1999, pp. 115-121.

Chapitre II

RACIALISME ÉVOLUTIONNISTE ET DARWINISME SOCIAL « LIBÉRAL » : L'ÉLABORATION DOCTRINALE DE GUSTAVE LE BON

La doctrine de l'inégalité des races a été refondue dans le cadre de l'idéologie évolutionniste, au cours du dernier tiers du XIX^e siècle. L'un des plus habiles vulgarisateurs du racialisme évolutionniste, en France, a été Gustave Le Bon (1841-1931), dont les ouvrages les plus célèbres ont été des best-sellers traduits dans de nombreuses langues. Il est universellement connu pour être l'auteur d'un livre-manifeste intitulé *Psychologie des foules* (Paris, Alcan, 1895) dont l'influence a été considérable, non seulement sur les fondateurs de la psychologie sociale et les premiers sociologues, mais aussi et surtout, au-delà des limites de l'Université, sur les hommes politiques, les militaires et les faiseurs d'opinion. Après avoir publié plusieurs ouvrages portant sur les « races humaines » et les « civilisations »¹, Le Bon a fait paraître en 1894 une synthèse de ses conceptions anthropologiques, *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, dont la 15^e édition date de 1919². Cet ouvrage destiné à un large public est très représentatif de la vulgate racialiste de la fin du XIX^e siècle : on y trouve la plupart des idées reçues et des clichés en cours sur les « races humaines », leurs différences présumées et, surtout, les fondements supposés « scientifiquement établis » de leur inégalité. On y trouve aussi, fonctionnant comme une évidence fondatrice, le modèle de la lutte des races, articulé avec la thèse de l'incommensurabilité de leurs mentalités respectives. La pensée lebonienne de l'Histoire est fondée sur des prémisses irrationalistes : primat de la suggestion (emprunté aux théories de l'hypnose) en psychologie des foules, croyance au déterminisme racial différentiel des facultés intellectuelles et des attitudes morales, établissement d'une psychologie comparée des peuples sur le postulat du rôle déterminant des facteurs inconscients (relevant de « l'âme de la race » ou de « l'âme du peuple », configurations de forces obscures, de pulsions à la fois non conscientes et orientatrices) dans la vie des sociétés. Chez Le Bon, le relativisme culturel radical est inséparable du pluralisme biologico-racial : son anti-universalisme s'accorde avec son polygénisme; son insistance sur les différences entre « civilisations » ou « constitutions mentales » dérive de sa conviction que les actuelles « races humaines » descendent de souches distinctes, c'est-à-dire que le genre humain se

compose d'espèces humaines séparées. Intransformables et inassimilables, les groupements psychoraciaux ne peuvent pas non plus se comprendre véritablement : enfermés dans leurs natures biologico-culturelles respectives, ils ne peuvent, à travers leurs membres, communiquer sans se méprendre ou se mésentendre. Bref, la critique de l'universalisme rationaliste classique, dans la psychologie collective de Le Bon, débouche sur une vision irrationaliste dogmatique, qui prétend expliquer tous les comportements humains par l'efficace de facteurs héréditaires différentiels, anatomo-physiologiques non moins que psychologiques, caractérisant les peuples et les « races » (ou « espèces humaines »). En posant le déterminisme d'inconscients collectifs héréditaires, Le Bon se situe déjà dans l'espace politique du conservatisme : dans l'évolution des peuples, ce qui prime, c'est la stabilité, la répétition, la force des « réminiscences ataviques ». Les évolutions et les adaptations étant toujours et nécessairement lentes, toutes les tentatives de les accélérer par des révolutions ou des réformes trop rapides sont vouées à l'échec ou à l'effet pervers — elles risquent de détruire la civilisation. Les utopies politiques fondées sur les « théories égalitaires » sont les plus dangereuses : anarchisme, socialisme, communisme, féminisme. Le Bon appelle ses contemporains égarés à retourner au réel, qui est selon lui différence, inégalité, conflictualité. La réalité anthropologique est d'abord celle de la différence hiérarchique des « races » et des « peuples ».

Pour déterminer les « caractères psychologiques des races », Le Bon part de la manière dont les naturalistes procèdent pour classer les espèces, par l'identification de « certains caractères anatomiques se reproduisant par l'hérédité avec régularité et constance »³. Ces méthodes de classification, appliquées à l'étude de l'homme, ont « permis d'établir un certain nombre de types parfaitement tranchés », ce qui conduit Le Bon à esquisser une interprétation polygéniste, présentée avec prudence (concession aux « préjugés » chrétiens), des résultats obtenus : « En se basant sur des caractères anatomiques bien nets, tels que la couleur de la peau, la forme et la capacité du crâne, il a été possible d'établir que le genre humain comprend plusieurs espèces distinctes, fort clairement séparées et probablement d'origines très différentes. Pour les savants respectueux des traditions religieuses, ces espèces sont simplement des races. »⁴ Par convention et prudent respect de l'usage, Le Bon va donc recourir au mot « race » plutôt qu'à celui d'« espèce », alors même qu'il suppose hautement probable la thèse de la multiplicité des origines de ce qu'on nomme le genre humain.

I - La « hiérarchie psychologique des races »

Par analogie encore avec les classifications anatomiques des espèces, telles que les élaborent les naturalistes, Le Bon propose de fonder une « classification

psychologique des races humaines » sur l'identification d'un « petit nombre de caractères irréductibles et fondamentaux »⁵, caractères psy-chologiques « généraux » qu'il suppose aussi « invariables » que les caractères anatomiques et morphologiques. Son postulat fondamental est en effet qu'« une race possède des caractères psychologiques presque aussi fixes que ses caractères physiques »⁶, ou encore, dans une formulation sans nuances, que « chaque race possède une constitution mentale aussi fixe que sa constitution anatomique »⁷. Cette classification se présente comme une « hiérarchie psychologique des races », celles-ci étant divisées en quatre groupes respectivement dotés d'aptitudes mentales et civilisationnelles inégales. Le Bon les caractérise et les classe en les rangeant sur une échelle unilinéaire, allant de celles qu'il suppose non civilisées (et non civilisables) à celles qu'il estime les plus civilisées, et les plus civilisatrices.

1°) Les « races primitives », qui sont « celles chez lesquelles on ne trouve aucune trace de culture, et qui en sont restées à cette période voisine de l'animalité qu'ont traversée nos ancêtres de l'âge de la pierre taillée; tels aujourd'hui les Fuégiens et les Australiens ».

2°) Les « races inférieures » qui, situées « au-dessus des races primitives », sont « représentées surtout par les nègres ». Si elles sont « capables de rudiments de civilisation », elles ne peuvent aller au-delà du stade des rudiments, et « n'ont jamais pu dépasser des formes de civilisation tout à fait barbares »⁸.

3°) Les « races moyennes », parmi lesquelles Le Bon classe « les Chinois, les Mogols et les peuples sémitiques », non sans reconnaître qu'« avec les Assyriens, les Mogols, les Chinois, les Arabes, se sont créés des types de civilisations élevées que les peuples européens seuls ont pu dépasser »⁹. Le Bon se montre particulièrement sévère, voire virulent dans la tradition voltairienne, vis-à-vis de « cette obscure petite tribu de Sémites, dont le développement intellectuel fut si faible » : les Juifs, incarnation de « l'âme simpliste des Sémites ». Telle est en effet la manière dont il évalue le « rôle des Juifs dans l'histoire de la civilisation », dans un article ainsi titré paru le 29 septembre 1888 dans la *Revue scientifique* dirigée par son ami Charles Richet :

« Les Juifs n'ont possédé ni arts, ni sciences, ni industrie, ni rien de ce qui constitue une civilisation. Ils n'ont jamais apporté la plus faible contribution à l'édification des connaissances humaines. Jamais ils ne dépassèrent cet état de demi-barbarie des peuples qui n'ont pas d'histoire. [...] Les anciens Juifs n'ont jamais dépassé les formes inférieures de la civilisation qui se distinguent à peine de la barbarie. [...] Quant à faire faire le moindre progrès à la civilisation dont ils empruntèrent les éléments les plus inférieurs, les Juifs s'en montrèrent incapables à un degré véritablement prodigieux. [...] Leurs instincts de rapine et leur intolérance les rendirent insupportables à tous leurs voisins [...]. Ils vécurent

d'ailleurs presque constamment dans la plus effroyable anarchie, et leur triste histoire n'est que le récit d'horreurs de toutes sortes [...]. L'influence extraordinaire de la Bible constitue un des plus frappants exemples que l'on puisse citer du rôle que jouent les illusions dans l'histoire des peuples. [...] Les pages où des générations et des générations d'hommes ont su trouver les plus sublimes enseignements de morale sont les récits de débauches et de massacres qui constituent la véritable histoire des Juifs. [...] les insignifiantes chroniques d'un peuple barbare enseignent depuis deux mille ans aux nations chrétiennes la vraie nature et la toute-puissance de leur Dieu. [...] S'il est vrai que l'humanité est surtout conduite par des fantômes, il faut reconnaître que c'est du sein de la nation juive qu'est sorti un des plus formidables de tous ceux qui ont régné sur le monde. [...] C'est en raison de cette influence, exercée indirectement par les Juifs dans le monde, que nous leur avons consacré quelques chapitres dans notre histoire des premières civilisations, bien qu'ils n'aient mérité à aucun titre d'être rangés parmi les peuples civilisés. »¹⁰

4°) Les « races supérieures », parmi lesquelles « il faut surtout mentionner les peuples indo-européens ». C'est à ces races qu'« est dû le niveau élevé atteint aujourd'hui par la civilisation », comme en témoignerait le fait que « la vapeur et l'électricité sont sorties de leurs mains »¹¹. Le Bon érige le progrès scientifico-technique en critère de la supériorité civilisationnelle. Les peuples indo-européens représentent les éléments les plus « développés » de ces « races supérieures », dans le passé comme à l'époque présente : « Aussi bien dans l'Antiquité à l'époque des Grecs et des Romains, que dans les temps modernes, ce sont les seuls qui se soient montrés capables de grandes inventions dans les arts, les sciences et l'industrie. »¹² Le Bon ajoute que même « les moins développées de ces races supérieures, les Hindous notamment, ont acquis, dans les arts, les lettres et la philosophie, une supériorité que les Mogols, les Chinois et les Sémites n'ont jamais pu atteindre »¹³. Le raisonnement biaisé de Le Bon, qui présuppose une totale adhésion aux préjugés européocentriques, consiste à partir d'un « constat » subrepticement interprété : il y a des différences entre civilisations, qui sont des différences de niveaux de civilisation, donc des inégalités ; puis à projeter ces différences hiérarchisantes dans les origines des peuples, dans leurs « natures » supposées distinctes, pour conclure à l'existence d'aptitudes différentes et inégales. Ce raisonnement spécieux, de type sophistique, est au cœur de la pensée raciste « classique », qui revient à essentialiser les différences pour, ensuite, les interpréter comme des inégalités « naturelles » et originaires.

Il y a donc, selon Le Bon, une différence de nature entre les aptitudes civilisationnelles des différents groupes de « races », aptitudes qui relèvent de l'ordre de l'intelligence et de l'ordre du caractère. Les « races supérieures » sont supérieures à la fois par leurs « qualités intellectuelles » et par les « qualités du

caractère » (persévérance, énergie, aptitude à se dominer)¹⁴. Chaque « race » possède une « constitution mentale » qui lui est propre, c'est-à-dire un ensemble de qualités psychologiques héréditaires, intransmissibles à des « races » différentes. Cette impénétrabilité réciproque des « races » se manifeste par « la profondeur de l'abîme qui sépare la pensée des divers peuples »¹⁵. Entre les « quatre grandes divisions » des « races humaines », il y aurait donc un « abîme mental »¹⁶ : « L'âme des races a des frontières qui ne se franchissent pas. »¹⁷ Le Bon en déduit une conception strictement différentialiste de la colonisation : plutôt que de vouloir l'impossible assimilation des peuples conquis par les peuples conquérants, il faut respecter selon lui les frontières interraciales et maintenir une « séparation profonde » entre colonisateurs et colonisés. Au modèle universaliste de type français, impliquant l'assimilation des peuples colonisés, il faut préférer le modèle anglais du développement séparé.

Lutte et mélange des races

Le Bon affirme à la fois la « fixité de la constitution mentale des races »¹⁸ et l'existence d'un strict déterminisme racial des attitudes comme des aptitudes, dont dérive sa vision relativiste des manières de penser, de sentir et d'agir. Son relativisme radical est donc à la fois cognitif, esthétique-affectif et moral. La « moralité » se réduit dès lors au « respect héréditaire des règles sur lesquelles l'existence d'une société repose »¹⁹. Mais surtout, il n'y a pas d'exigences morales universelles, c'est-à-dire trans- raciales et transculturelles : « Avoir de la moralité, pour un peuple, c'est avoir certaines règles fixes de conduite et ne pas s'en écarter. Ces règles variant avec les temps et les pays, la morale semble par cela même chose très variable, et elle l'est en effet ; mais pour un peuple donné, à un moment donné, elle doit être tout à fait invariable. »²⁰ Cependant, le relativisme psychoracial se décline aussi dans l'ordre du politique. Il n'y a ni universaux ni absolus en politique. Le Bon affirme même que « c'est surtout dans les institutions politiques que s'exprime le plus visiblement la souveraine puissance de l'âme de la race »²¹. Tout système de gouvernement est particulier, dérivant de telle ou telle « constitution » psychoraciale : « Tout ce qu'on peut demander à un gouvernement, c'est de traduire les sentiments et les idées de la nation qu'il se trouve appelé à régir. Il en est généralement l'image. Aucun gouvernement, aucune institution dont on puisse dire qu'ils sont absolument bons ou absolument mauvais. [...] Par le fait seul de la diversité de leur constitution mentale, des peuples différents ne sauraient subsister longtemps sous un régime identique. »²² En postulant un « abîme entre la constitution mentale des diverses races », Le Bon croit pouvoir expliquer non seulement pourquoi les individus de chaque « race » vivent et pensent selon les valeurs et les normes propres à leur « race », mais aussi

pourquoi les « races » entrent fatalement en lutte les unes contre les autres :

« De la constitution mentale des races découle leur conception du monde et de la vie, et par conséquent leur conduite. [...] L'individu sent, pense et agit d'une façon fort différente de celles dont sentiront, penseront et agiront des individus qui possèdent une constitution mentale différente. [...] Les luttes séculaires des races ont surtout pour origine l'incompatibilité de leurs caractères. [...] Des races différentes ne sauraient ni sentir, ni penser, ni agir de la même façon, ni par conséquent se comprendre. »²³

Le relativisme psychoracial explique, selon Le Bon, à la fois l'incompatibilité des cultures et les conflits interminables entre elles. La « race » constitue donc le « substratum invisible de l'Histoire », elle incarne « les forces secrètes orientant son cours »²⁴. Dans la *Psychologie des foules*, il reprend la métaphore pour désigner le déterminisme exercé par « l'âme de la race » : « Ce substratum solide, l'âme de la race, qui limite étroitement les oscillations d'un peuple et règle le hasard. »²⁵ C'est pourquoi la connaissance de « l'âme des races » est ce qui « permet de déchiffrer les hiéroglyphes de l'histoire », elle « dit les causes des grandeurs et des décadences, pourquoi certains peuples se fusionnent alors que d'autres ne le pourront jamais »²⁶. Les « différences psychologiques » qui séparent les « races » et les « peuples » engendrent des « divergences de compréhension »²⁷ qui provoquent les conflits. Or, « sur les antagonismes de races le temps n'agit qu'avec une extrême lenteur »²⁸, car « le sol, les institutions, la religion même ne changent pas l'âme d'une race »²⁹. S'il est vrai que « sa transformation n'est possible qu'au moyen de croisements répétés », relevant ainsi du jeu de l'hérédité et de la sélection, les croisements n'ont d'influence transformatrice que « s'ils opèrent entre peuples de mentalité voisine »³⁰. Les métissages entre individus appartenant à des « races » trop différentes (donc très inégales) ont de multiples effets indésirables, tant psychologiques que sociopolitiques :

« Les croisements sont désastreux entre peuples de mentalité trop différente. L'union des blancs avec des noirs, des Hindous ou des Peaux-Rouges n'a d'autre résultat que de désagréger chez les produits de ces unions tous les éléments de stabilité de l'âme ancestrale sans en créer de nouveaux. Les peuples de métis, tels que ceux du Mexique ou des républiques espagnoles de l'Amérique, restent ingouvernables par cette seule raison qu'ils sont des métis. L'expérience a prouvé qu'aucune institution, aucune éducation ne pouvait les sortir de l'anarchie. »³¹

La thèse lebonienne de l'ingouvernabilité des « peuples de métis » sera reprise dans les années 1930 et 1940 par le Dr René Martial, qui la présentera comme une vérité scientifique, établie par l'étude des groupements sanguins³².

«Races naturelles et « races historiques »

Dans sa préface de mai 1916, Le Bon pose à la fois que « le rôle de la race s'affirme toujours trop prépondérant dans la vie des peuples pour être resté méconnu », et que, néanmoins, « pour découvrir dans son entier l'immense contenu de la notion de race il fallait attendre les découvertes de la biologie moderne »³³. Le « conflit européen », selon lui, prouve « l'influence de l'âme de la race », en ce qu'il « résulte principalement [...] de la prétention à l'hégémonie d'une nation [l'Allemagne] qui, en vertu des qualités supposées de sa race, se croyait appelée à régir le monde »³⁴. Mais il résulte aussi et corrélativement d'une « conception très erronée de la notion de race », qui a engendré des « illusions » chez les historiens et les publicistes allemands, « à une époque où l'insuffisance des connaissances anthropologiques pouvait laisser croire que certaines races s'étaient perpétuées sans mélange durant une longue suite de siècles »³⁵. Or, il est désormais établi qu'« il n'y a plus de races pures chez les peuples civilisés », et qu'en Europe « il existe seulement [...] des races historiques »³⁶. Le Bon a introduit l'expression de « races historiques », distinctes des « races naturelles », pour désigner les « races créées par les hasards des conquêtes, des immigrations, de la politique, etc., et formées par conséquent du mélange d'individus d'origines différentes »³⁷. Les « races historiques », produits de « croisements divers », sont néanmoins dotées de « caractères psychologiques » qui ont « fini par devenir très stables », et sont « fixés aujourd'hui pour la plupart des nations »³⁸, même si « la plupart des races historiques de l'Europe sont encore en voie de formation »³⁹. La thèse évolutionniste de Le Bon est que, « chez les peuples civilisés »⁴⁰ ou dans les « races civilisées »⁴¹, on ne rencontre plus guère de « races naturelles ». Une race, « par le fait seul qu'elle est civilisée et entrée depuis longtemps dans l'histoire », doit donc être regardée « comme une race artificielle »⁴². Le racialisme évolutionniste de Le Bon comporte ainsi une récusation des doctrines de la pureté raciale, qui ne peuvent s'appliquer aux « races supérieures », lesquelles sont nécessairement des « races historiques », au contraire des « races primitives » et « inférieures ». Le Bon met en équivalence « pureté » de la race et sauvagerie : « De races naturelles, on n'en trouverait guère actuellement que chez les sauvages », et c'est « chez eux seulement [qu']on peut observer des peuples purs de tout mélange »⁴³. Il s'ensuit que la « pureté » du « sang » ou de la « race », chère aux doctrinaires du pangermanisme racial, ne saurait être le critère absolu de la supériorité, ni même un critère de celle-ci. Si, d'une part, Le Bon va jusqu'à inverser la signification du non-mélange, en abandonnant les « races pures » aux « sauvages » qui sont censés les incarner, il définit par ailleurs de nouveaux critères de la supériorité raciale, qu'il trouve aussi bien dans les mensurations craniométriques que dans les caractéristiques psychologiques différentielles des groupes humains (« races naturelles » ou « races historiques »). En dénonçant expressément le mythe de la pureté (du sang ou de la race), Le Bon rompt avec le

racialisme aristocratique dont la doctrine de Gobineau constitue la synthèse littéraire la plus célèbre. Mais la race demeure pour lui la clef de l'histoire, et le déterminisme de race le principal facteur explicatif de l'évolution sociale.

La clef de l'histoire

Le Bon présente ses « lois psychologiques de l'évolution des peuples » comme celles d'une théorie explicative du cours de l'Histoire et de l'évolution sociale, de ce qu'il appelle « la vie des peuples »⁴⁴. Celle-ci serait donc « régie par un petit nombre de facteurs psychologiques invariables », qu'on « voit agir partout et toujours »⁴⁵. Or, ces facteurs qui déterminent l'histoire du monde ne sont pas de l'ordre du rationnel. Le Bon insiste lui-même sur le caractère irrationnel des facteurs de race, ces « forces secrètes » qui orientent le cours de l'Histoire, quelle que soit la volonté des hommes, quels que puissent être leurs progrès intellectuels et leurs espoirs. Cette causalité irrationnelle fonctionne comme un destin : la « race » enveloppe ce qui doit arriver, elle contient l'inéluctable. Dès lors, la théorie de l'Histoire se présente comme une herméneutique du destin, une philosophie prophétique de l'inéluctable qui prétend lire le passé, le présent et l'avenir dans ce qui est écrit quelque part, dans « l'âme des races ». Cette vision fataliste et irrationaliste de l'Histoire est la suivante :

« Les forces psychologiques dont l'influence est si considérable ne sont pas nées de la raison et dominant toutes nos raisons. C'est seulement dans les livres qu'on voit le rationnel guider l'Histoire. Les conflits qui remplissent la vie des peuples ayant des causes étrangères à la raison, nul progrès de la science ne saurait en adoucir la sanguinaire férocité. L'intelligence grandit avec l'extension de la connaissance mais depuis l'âge des primitives cavernes les sentiments, les illusions et les passions qui mènent les hommes sont restés inchangés. La haine, l'amour, l'ambition, la cupidité et l'orgueil n'ont pas d'époque. Peu influencés par l'intelligence, les peuples sont surtout guidés par les caractères de leur race, c'est-à-dire par l'agrégat héréditaire de sentiments, besoins, coutumes, traditions, aspirations qui représentent les fondements essentiels de l'âme des nations. Cette âme nationale donne aux peuples une stabilité durable à travers les perpétuelles fluctuations des contingences. »⁴⁶

L'homme n'est donc pas essentiellement un « animal rationnel », il n'est pas non plus, en général, un « animal politique », il est « toujours et avant tout le représentant de sa race »⁴⁷, c'est-à-dire le représentant de telle « constitution mentale » particulière, doté d'une propension à vivre dans tel ou tel régime, à se donner certaines institutions plutôt que d'autres. Quant à l'histoire, en tant que connaissance du passé fondée sur le principe du déterminisme de race, elle a enfin trouvé la clef ouvrant toutes les portes : « L'histoire, dans ses grandes lignes, peut

être considérée comme le simple exposé des résultats engendrés par la constitution psychologique des races. Elle découle de cette constitution, comme les organes respiratoires des poissons découlent de leur vie aquatique. »⁴⁸

Dans la *Psychologie des foules*, traitant des « traditions », en tant qu'elles sont selon lui « la synthèse de la race et pèsent de tout leur poids sur nous », Le Bon pose cette définition : « Un peuple est un organisme créé par le passé. Comme tout organisme, il ne peut se modifier que par de lentes accumulations héréditaires. »⁴⁹ Le Bon recourt ici explicitement au paradigme embryologique, pour légitimer la thèse du « poids » du passé : « Les sciences biologiques ont été transformées depuis que l'embryologie a montré l'influence immense du passé dans l'évolution des êtres ; et les sciences historiques le seront pareillement quand cette notion deviendra plus répandue. »⁵⁰ Voilà qui lui permet de récuser toute orientation politique révolutionnaire, toute pensée de la rupture, de dénoncer les utopistes qui s'imaginent « qu'une société peut rompre avec son passé et être refaite de toutes pièces en prenant pour guides les lumières de la raison »⁵¹. C'est dans cette perspective qu'on peut inscrire Le Bon parmi les idéologues politiques qui, à la fin du XIX^e siècle, insistent sur le thème des « morts » ou des ancêtres « maîtres indiscutés des vivants »⁵², qu'on trouvait chez Auguste Comte, et qu'on retrouvera chez Maurice Barrès et Paul Bourget qui, à travers Hippolyte Taine, seront les initiateurs d'un nouveau traditionalisme, fondé sur le déterminisme biologique et fondateur, lui-même, du nationalisme ethnoracial « fin de siècle ».

Bref, en matière d'explication de l'Histoire, l'alternative est stricte : la race ou le chaos. Car « sans la connaissance préalable de la constitution mentale d'un peuple, son évolution devient un chaos d'événements qui semblent n'avoir que le hasard pour maître »⁵³. L'ordre caché du cours de l'Histoire n'est dévoilé que par la connaissance de « l'âme immuable de la race tissant elle-même son propre destin »⁵⁴. C'est pourquoi, « lorsque l'âme d'un peuple nous est connue, sa vie se montre [...] la conséquence régulière et fatale de ses caractères psychologiques »⁵⁵. L'homme est un animal racial.

II - Races, classes, sexes : menaces dans la civilisation

Le scientisme de Le Bon ne l'empêche nullement de recourir à l'analogie, qu'il utilise pour suggérer certaines assimilations ou identifications, hâtives autant qu'abusives. La « hiérarchie psychologique des races » lui fournit ainsi un modèle d'intelligibilité de la hiérarchie des classes sociales (les « couches inférieures » des « sociétés européennes » sont aux « couches supérieures » ce que les races inférieures et primitives sont aux supérieures) ainsi que de celle des sexes (la femme est à « l'homme civilisé » ce que les races inférieures sont aux

supérieures).

Races et classes

Les « races » situées au bas de l'échelle se caractérisent psychologiquement, pour Le Bon, d'abord par leur inaptitude intellectuelle : « Chez les races primitives et inférieures [...], on constate toujours une incapacité plus ou moins grande de raisonner, [...] [dont] résulte une grande crédulité et une absence complète d'esprit critique. »⁵⁶ Elles se caractérisent ensuite, et corrélativement, par une « incapacité de prévoir les conséquences lointaines des actes » et une « tendance à n'avoir pour guide que l'instinct du moment »⁵⁷; l'imprévoyance est le principal effet de l'inaptitude des « êtres inférieurs » à « dominer leurs impulsions réflexes »⁵⁸. Or, la civilisation suppose, chez les « peuples supérieurs », la capacité de « dominer leurs instincts », afin de « se donner un but et [de] le suivre avec persévérance »⁵⁹. Les « races supérieures » ont ainsi le monopole des aptitudes intellectuelles et des « qualités de caractère » (persévérance, énergie, « invincible ténacité », etc.). Voilà précisément ce qui fait défaut aux « éléments inférieurs » que comportent, pour leur malheur, les « nations civilisées »⁶⁰. Bref, les Barbares sont parmi nous : « Les couches les plus basses des sociétés européennes sont homologues des êtres primitifs. »⁶¹ Il n'est donc « pas besoin d'aller chez les purs sauvages » pour trouver et observer les « races primitives et inférieures »⁶². Les nouveaux « Barbares », inadaptables et inassimilables par nature, menacent de l'intérieur la « civilisation moderne » : « C'est dans le sein même des nations civilisées qu'ils se trouvent en effet. Par suite de la complication de notre civilisation moderne et de la différenciation progressive des individus [...], chaque peuple contient un nombre immense d'éléments inférieurs incapables de s'adapter à une civilisation trop élevée pour eux. »⁶³ La civilisation produit des incivilisables en masse : tel serait l'effet pervers du progrès. Ce diagnostic pessimiste constitue aussi le point de départ de toute doctrine eugéniste, liée ou non à une vision raciste. On le retrouvera chez Alexis Carrel. On le rencontre chez Georges Vacher de Lapouge, pour qui la hiérarchie sociale était principalement déterminée par la hiérarchie des « races » biologiquement définies, en dépit des sélections sociales négatives (qui tendent, selon Lapouge, à favoriser l'ascension sociale des éléments racialement « inférieurs »).

Une autre thèse, chère à Le Bon, est que « l'inégalité entre les divers individus d'une race est d'autant plus grande que cette race est plus élevée »⁶⁴. L'inégalité interindividuelle élevée constitue donc un indice de supériorité raciale, et « les progrès de la civilisation tendent à différencier de plus en plus les individus et les races »⁶⁵. Il s'ensuit que « ce n'est [...] pas vers l'égalité que marchent les peuples,

mais vers une inégalité croissante »⁶⁶. Alors que « les individus composant les races inférieures présentent entre eux une égalité manifeste »⁶⁷, leur « niveau mental » étant « à peu près identique »⁶⁸, chez les « races supérieures, l'inégalité intellectuelle des individus et des sexes représente, au contraire, la loi »⁶⁹. De la même manière, les individus appartenant aux « couches inférieures des peuples civilisés » se ressemblent de plus en plus, tandis que les membres des « couches supérieures » se différencient entre eux, en même temps que celles-ci se différencient de plus en plus des « couches inférieures »⁷⁰. Les classes sociales des « nations civilisées » se différencient donc progressivement, tout comme les races elles-mêmes. Le Bon présente ce processus de différenciation des classes, engendrant une inégalité croissante entre elles, comme une quasi-racialisation, voire une quasi-spéciation, de ceux d'en haut et de ceux d'en bas : « Avec les progrès de la civilisation, la différenciation entre les couches extrêmes d'une population s'accroît fort rapidement [...]. Il suffirait donc [...] de faire intervenir le temps pour voir les couches supérieures d'une population séparées intellectuellement des couches inférieures par une distance aussi grande que celle qui sépare le blanc du nègre ou même le nègre du singe. »⁷¹

Si l'évolution est différenciante, elle peut en effet faire naître des « races » et des « espèces », en séparant de plus en plus les éléments « inférieurs » des « supérieurs ». Le Bon esquisse ici une théorie de l'évolution divergente des différentes « souches » du genre humain et construit un polygénisme social sur le modèle du polygénisme racial.

La menace de désagrégation et de dégradation qui pèse sur « la civilisation » vient donc de l'intérieur de celle-ci : l'invasion des « éléments inférieurs » supposés inassimilables et incivilisables est endogène. Cette menace, qui plane sur toutes les « nations civilisées », est aggravée par « une invasion croissante d'étrangers »⁷², « invasion pacifique » mais dangereuse subie par les États-Unis et par la France, pays riches envahis par des « travailleurs médiocres de toutes origines »⁷³. La menace est double, en ce qu'elle pèse à la fois sur « l'unité » et sur « l'existence » des peuples « envahis » : « guerre civile » entre, par exemple, « l'Amérique des Américains et l'Amérique des étrangers », dégradation des qualités psychoraciales des « nations civilisées », c'est-à-dire « altération de l'âme des races » composant ces nations, voire « destruction totale » de celles-ci⁷⁴. Car la « dissolution » des « races historiques » se fait « par des croisements »⁷⁵, lesquels « constituent toujours un élément de dégénérescence quand ces races [qui se croisent], même supérieures, sont trop différentes »⁷⁶. Le thème xénophobe (et récurrent) de « l'immigration-invasion » se colore ainsi, chez Le Bon, de préjugés de race et de classe : « L'invasion des étrangers est plus redoutable encore du fait que ce sont, naturellement, les éléments inférieurs, ceux qui n'arrivaient pas à se suffire à eux-mêmes dans leur patrie, qui émigrent. [...] Les pires désastres sur les

champs de bataille sont infiniment moins redoutables que de telles invasions. C'est un instinct très sûr que celui qui enseignait aux peuples anciens à redouter les étrangers. »⁷⁷ Xénophobie rime avec mixophobie.

Quelques années auparavant, Le Bon avait abordé sans fard la question posée, selon lui, par la présence dans les sociétés européennes, donc parmi les « peuples aryens », d'une catégorie à ses yeux particulièrement dangereuse d'étrangers : les Juifs. Il s'applique à en construire le type négatif à partir de trois caractéristiques : les Juifs seraient à la fois un peuple-race incivilisable, une catégorie d'étrangers inassimilables, une classe parasitaire et exploiteuse. Et, en vertu de leur « atavisme », de leurs héritages ancestraux, ils seraient voués à demeurer tels qu'ils ont toujours été.

Dans une mise au point sur « le rôle des Juifs dans l'histoire de la civilisation », publiée dans la *Revue scientifique* (n°15, 13 octobre 1888, pp. 492-494), en guise de réponse à un certain nombre de critiques qui lui avaient été adressées (à la suite de son article du 29 septembre 1888), Le Bon commence par réaffirmer l'infériorité civilisationnelle des Juifs et finit par dénoncer à sa manière ce que les antisémites de l'époque appelaient le « péril juif », soit la présence dans la nation d'une « race » qu'on suppose inassimilable et hostile (ou prédatrice). Le Bon légitime ainsi la principale accusation antijuive : « [...] si, vers l'époque de David et de Salomon, les Juifs ont eu une ombre de civilisation, c'est précisément parce qu'ils vivaient à côté de ces Chaldéens, Assyriens, Phéniciens et autres peuples civilisés, auxquels ils ont tout emprunté. [...] Jamais peuple ancien n'eut une moralité aussi basse que celle des Juifs. [...] Le droit des Juifs fut aussi peu élevé, d'ailleurs, que leur morale. [...] [Mais si les Juifs] ont joué un rôle bien nul dans le monde antique, il en est tout autrement aujourd'hui. Si des nations aussi civilisées que les Russes et les Allemands les écartent soigneusement des fonctions publiques et de l'armée, et font leur possible pour se débarrasser d'eux, ce n'est pas en raison de leurs croyances, mais des sentiments particuliers à leur race. Beaucoup de bons esprits considèrent que les fils d'Israël constituent un formidable danger pour les nations telles que la nôtre, qui les traitent comme s'ils n'étaient pas en réalité des étrangers. Ce n'est pas le pays où l'on est né qui donne la véritable nationalité : elle ne peut être créée que par les aïeux. Le Juif moderne n'est ni allemand, ni russe, ni français : il est juif et ne peut être que juif. Entre ses sentiments, ses idées et ceux des peuples aryens où il vit et dont il vit, existent de véritables abîmes. Indépendamment des sentiments particuliers qui forment la trame de son caractère, le Juif a pour le chrétien une haine invincible, fort justifiée d'ailleurs par la répulsion qu'il provoque depuis près de deux mille ans. Par sa puissance d'association, il forme un État dans l'État et arrivera, dans les rares pays où on ne le traite pas comme un étranger, à s'assimiler la plus grande partie de la puissance et de la fortune publiques. »

Dans cette esquisse d'une doctrine antisémite, Le Bon paraît définir la judéophobie comme le stade suprême de la xénophobie légitime, en tant qu'elle relève du légitime souci d'autodéfense des nations contre l'envahisseur visant à dominer et à exploiter. Six ans avant de publier les *Lois psychologiques de l'évolution* des peuples, son court traité de raciologie comparée et de « darwinisme social » (pseudo-darwinien, doit-on préciser), Le Bon avait ainsi fait paraître un abrégé de racisme antijuif, comportant une partie théorique (le Juif comme « race » inassimilable) et une composante pratique (la politique d'exclusion, de ségrégation ou d'expulsion visant les Juifs, qu'il faudrait toujours traiter comme des étrangers, et des étrangers dangereux).

Races et sexes

Le Bon, pédagogue, propose de suivre une méthode simple et économique pour « concevoir la profondeur de l'abîme qui sépare la pensée des divers peuples » dotés de constitutions mentales différentes : « On peut, sans de lointains voyages, en avoir une idée en constatant la grande séparation mentale qui existe entre l'homme civilisé et la femme, alors même que celle-ci est très instruite. »⁷⁸ L'analogie de proportionnalité se fonde ici sur l'évidence vécue, par l'auteur, de l'infériorité mentale de la femme : les « races supérieures » sont aux inférieures ce que l'« homme civilisé » est à la femme, quelle que soit sa race. Par l'instruction, on ne donne à la femme, comme au « nègre », « qu'un simple vernis tout à fait superficiel, sans action sur sa constitution mentale »⁷⁹. Entre « l'âme » de « l'homme civilisé » et celle de la femme, il y a donc aussi un « abîme » : « Ils peuvent avoir des intérêts communs, des sentiments communs, mais jamais des enchaînements de pensées semblables. Ils sont construits sur des types trop dissemblables pour être impressionnés de la même façon par les choses extérieures. La différence de leur logique suffirait à créer entre eux un infranchissable abîme. »⁸⁰ La « hiérarchie psychologique » des sexes, comme celle des races, est déterminée par des différences anatomiques et physiologiques : Le Bon suppose, avec nombre d'anthropologues de son époque, que « le volume du crâne est en rapport étroit avec l'intelligence », et que « la race supérieure contient un certain nombre d'individus au cerveau très développé, alors que la race inférieure n'en contient pas »⁸¹. Or, il en va des sexes comme des races et des classes, l'inégalité s'accroît dans tous les ordres avec la marche de la civilisation. Tel est l'un des postulats fondamentaux de l'évolutionnisme social et culturel :

« La différenciation entre individus produite par le développement de la civilisation se manifeste également entre les sexes. Chez les peuples inférieurs ou dans les couches inférieures des peuples supérieurs, l'homme et la femme sont intellectuellement fort voisins. À mesure au contraire que les peuples se civilisent,

les sexes tendent de plus en plus à se différencier. » ⁸²

Mais il convient ici, selon Le Bon, de faire appel à un savoir précis relevant de l'anthropologie physique, et plus particulièrement de la craniométrie, afin d'apporter la preuve décisive de l'infériorité mentale de la femme :

« Le volume du crâne de l'homme et de la femme [...] présente des différences très rapidement croissantes avec le degré de la civilisation. [...] Dans [...] [les] races supérieures, les crânes féminins sont souvent à peine plus développés que ceux des femmes de races très inférieures. Alors que la moyenne des crânes parisiens masculins les range parmi les plus gros crânes connus, la moyenne des crânes parisiens féminins les classe parmi les plus petits crânes observés, à peu près au niveau de ceux des Chinoises, à peine au-dessus des crânes féminins de la Nouvelle-Calédonie. » ⁸³

On ne peut que relever ici une conséquence paradoxale de l'évolution différenciante telle qu'elle est vue par Le Bon : le jour viendra où les « races supérieures » seront strictement composées de mâles, sexe supérieur, et de mâles des couches sociales supérieures, ce qui implique que les « races supérieures » de l'avenir ne comprendront plus du tout de femmes, celles-ci ayant rejoint les « races inférieures ».

Le fait scientifiquement établi, selon Le Bon, de l'inégalité entre les sexes ne peut que se heurter à la « notion chimérique de l'égalité des hommes », lancée dans le monde par « des philosophes, fort ignorants [...] de l'histoire primitive de l'homme, des variations de sa constitution mentale et des lois de l'hérédité » ⁸⁴. Or, c'est au nom de l'idée égalitaire que « le socialisme, qui semble devoir asservir bientôt la plupart des peuples de l'Occident, prétend assurer leur bonheur » ⁸⁵. Car l'opinion publique, devenue « maîtresse souveraine » ⁸⁶, est égalitariste. On ne s'étonnera donc pas que ce soit au nom de l'idée égalitaire que « la femme moderne, oubliant les différences mentales profondes qui la séparent de l'homme, réclame les mêmes droits, la même instruction que lui, et finira, si elle triomphe, par faire de l'Européen un nomade sans foyer ni famille » ⁸⁷. La démocratie égalitaire nie les différences et les hiérarchies mises en évidence par la science. L'égalitarisme, socialiste ou féministe, menace donc les fondements de la civilisation.

III. Lutte pour la vie et sélection: Le Bon darwiniste social

Le Bon a ainsi rédigé un discours sur les fondements biologiques, psychologiques et culturels de l'inégalité dans l'espèce humaine : les « races » (« naturelles » ou « historiques »), les classes et les sexes sont assignés à des rangs sur une échelle unidimensionnelle des aptitudes civilisationnelles. Mais cette

doctrine de l'inégalité n'est pas fixiste : Le Bon fonde sa vision de l'évolution de l'humanité sur la thèse d'une différenciation croissante entre les « races », les classes, les sexes, censée produire un accroissement indéfini des inégalités entre les divers types de groupes humains. L'évolution de la civilisation se confond avec le progrès de l'inégalité parmi les humains. Et son moteur est la lutte des groupes les uns contre les autres, toujours provisoirement conclue par le tri qu'opère la sélection. Déterminisme biologique, inégalité croissante, concurrence et sélection des « plus aptes » : le racialisme évolutionniste de Le Bon est inséparable des postulats de base du « darwinisme social », variante de la gnose moderne du Progrès. Le Bon affirme en effet, dans la plupart de ses livres, que la lutte pour la vie est à la fois naturelle, nécessaire et désirable, en ce qu'elle serait la condition du progrès. Il ne cessera de professer la doctrine qu'il esquisse en 1874, dans la préface de son imposant ouvrage, *La Vie. Physiologie humaine appliquée à l'hygiène et à la médecine* (Paris, J. Rothschild, XVI-920 p.), au nom de la connaissance scientifique : « La science moderne [...] nous montre à tous les degrés de l'échelle vivante, dans le perpétuel combat pour l'existence, les faibles toujours détruits au profit des forts, et dans cette destruction fatale la condition même du perfectionnement et du progrès » (p. 2). Dans sa *Psychologie du socialisme* (1898), Le Bon consacre un chapitre entier à « la lutte des peuples et des classes », où le fondement naturaliste de sa doctrine de la concurrence est clairement assumé, en même temps qu'est affirmée une conception mélioriste de l'évolution : « Le seul procédé que la nature ait su trouver pour améliorer les espèces est de faire naître beaucoup plus d'êtres qu'elle n'en peut nourrir et d'établir entre eux une lutte perpétuelle dans laquelle les plus forts, les mieux adaptés, peuvent seuls survivre. [...] C'est par ce procédé de la sélection que se sont perfectionnés les êtres depuis l'origine du monde, [...], que nos sauvages ancêtres de l'âge des cavernes se sont lentement élevés à la civilisation. [...] La lutte que la nature a imposée aux êtres créés par elle est universelle et constante. Partout où il n'y a pas lutte, non seulement il n'y a pas progrès, mais il y a tendance rapide à rétrograder. [...] La nature professe donc une intolérance absolue pour la faiblesse. Tout ce qui est faible est bientôt condamné par elle à périr. [...] L'Histoire [...] nous dit que les peuples sont toujours restés en lutte, et que depuis l'origine du monde le droit du plus fort a été l'unique arbitre de leurs destinées. [...] Les lois humaines ont été tout à fait impuissantes à modifier les lois de la nature, et [...] ce sont ces dernières qui continuent à régir les rapports entre les peuples. [...] Les prochaines luttes entre nations seront de véritables luttes pour l'existence, ne pouvant guère se terminer que par l'anéantissement complet de l'un des combattants. [...] La tendance à la lutte, que nous avons vue régir les relations entre les espèces animales et entre les peuples, régît [...] aussi les relations entre les individus et entre les classes. » [88](#)

La lutte pour l'existence et la survivance des plus aptes, avec l'adaptation aux

conditions du milieu, constituent donc un modèle explicatif satisfaisant pour Le Bon, qui croit pouvoir l'appliquer à tous les domaines et à tous les ordres du monde vivant. Les lois de l'évolution sociale sont ainsi pensées en continuité avec les lois naturelles, la guerre et la concurrence économique ne faisant qu'illustrer, dans les sociétés humaines, la loi naturelle dont la lutte interspécifique constitue l'illustration dans le monde animal (et végétal). On peut donc suivre Pitirim A. Sorokin qui, dans son grand ouvrage paru en 1928 aux États-Unis, *Les Théories sociologiques contemporaines*⁸⁹, soutient que les théories sociales de Le Bon « appartiennent en partie » à une école de « sociologie biologique » : « l'école darwinienne de la lutte pour la vie »⁹⁰, et plus précisément, tout comme Lester Ward - représentant américain du « darwinisme social » -, au rameau nommé « sociologie de la guerre », dont la thèse fondamentale est que « la guerre et la lutte ont été les principaux facteurs du progrès humain et ont exercé une suite d'effets des plus bienfaisants »⁹¹. La lutte pour l'existence n'est donc pas un simple fait constatable, elle est aussi et surtout un comportement souhaitable et ce moins pour la survie du groupe (espèce, race, peuple, classe, etc.) que pour les perfectionnements ou les progrès qu'elle est censée provoquer. Cette vision lebonienne de la lutte comme facteur non seulement d'évolution, mais d'évolution progressive, ordonnée à une amélioration indéfinie, retrouve un principe téléologique commun à la nature et à l'Histoire : tout se passe comme si, à travers la lutte universelle et la guerre perpétuelle, se réalisait une finalité cachée, quelque chose comme l'idée d'une amélioration sans fin. Le Bon énonce à sa manière, après Spencer, une loi de perfectionnement continu : « La concurrence [...] fait triompher partout les plus capables et élimine les moins capables. Cette formule est précisément la loi de la sélection, d'où dérive le perfectionnement des espèces dans toute la série des êtres vivants, et à laquelle l'homme n'a pu encore se soustraire. »⁹² Encore faut-il que la concurrence et la sélection ne soient ni empêchées de s'opérer, ni déviées par des lois sociales. Le Bon, s'il opte pour la vision « darwiniste-sociale » de la totale liberté de la lutte, n'exclut pas pour autant le recours à certaines mesures de type eugéniste, censées interdire la procréation aux « inaptes » ou aux « inadaptés ».

Dès les années 1870, le Dr Gustave Le Bon s'est fait médecin de la civilisation, qu'il croit menacée par divers mouvements et processus convergents : l'irruption des masses dans la vie politique des sociétés modernes⁹³, la multiplication des « inadaptés » formant dans la civilisation moderne « un déchet inutilisable »⁹⁴, « nouveaux Barbares » de l'intérieur qui « ne songent qu'à anéantir la civilisation dont ils se croient victimes »⁹⁵, mais aussi la multiplication des individus « dégénérés » (fous, alcooliques, criminels ⁹⁶ bénéficiant de l'aide sociale ou de la protection des pouvoirs publics, l'entrée des peuples non européens (donc des « races inférieures ») dans l'arène de la lutte pour l'existence (le contact des races

favorisant leur mélange, donc l'apparition de métis « ingouvernables »⁹⁷, la montée des revendications féministes, signifiant que les femmes, à l'instar des races et des classes inférieures mues par les « chimères » égalitaristes, ne veulent plus rester « à leur place ». Le psychologue des peuples, des classes sociales et des sexes différents s'efforce de montrer qu'il est vain de vouloir transformer l'ordre existant, et illusoire de vouloir changer les « constitutions mentales » héréditaires des races, des peuples, des classes et des sexes. On ne fait ainsi que produire des « déclassés » de tous ordres. Le Bon est saisi par la hantise de la prolifération des « inadaptés » et des « dégénérés », prolifération qu'il interprète comme l'effet pervers des progrès de la médecine et de l'hygiène, ainsi qu'il l'expose dans la *Psychologie du socialisme* :

« À cette couche d'inadaptés créés par la concurrence, il faut ajouter la foule des dégénérés de toute sorte : alcooliques, tuberculeux, etc., que la médecine moderne conserve, grâce aux progrès de l'hygiène. Ce sont précisément à peu près les seuls individus qui s'abandonnent sans mesure à la plus inquiétante fécondité, confirmant la loi [...] qui veut que les sociétés se perpétuent aujourd'hui surtout par leurs éléments les plus inférieurs. [...] Ce qui fait le danger de tous les dégénérés : rachitiques, épileptiques, aliénés, etc., c'est qu'ils multiplient à l'excès une foule d'êtres trop inférieurs pour s'adapter à la civilisation et qui par conséquent deviennent fatalement ses ennemis. [...] Ce sont, bien entendu, des adeptes sûrs pour le socialisme. »⁹⁸

Ce diagnostic est commun aux eugénistes et aux « darwinistes sociaux », saisis par la hantise de la dégénérescence et transis par la grande peur d'une destruction de « la civilisation » par les masses dangereuses conduites par des démagogues révolutionnaires ou des agitateurs socialistes.

Si, selon Le Bon, « l'action inconsciente des foules, substituée à l'activité consciente des individus, représente une des caractéristiques de l'âge actuel »⁹⁹, le comportement de l'homme en foule n'efface nullement les « influences ancestrales » qu'il tient de son appartenance de race. Alors que l'inconscient grégaire est momentané et instable, l'inconscient des races et des peuples (des « races historiques ») est à la fois diversifié et fixe. En 1925, Le Bon résume ainsi sa conception des deux « âmes collectives » ou des deux types d'« inconscient » :

« L'ensemble de caractères communs imposés par le milieu et l'hérédité à tous les individus d'un peuple constitue l'âme de ce peuple. Ces caractères étant d'origine ancestrale sont très stables. Mais lorsque, sous des influences diverses, un certain nombre d'hommes se trouvent momentanément rassemblés, l'observation démontre qu'à leurs caractères ancestraux s'ajoutent une série de caractères nouveaux fort différents parfois de ceux de la race. Leur ensemble constitue une âme collective puissante mais momentanée. »¹⁰⁰

Les individus sont donc déterminés à sentir, penser et agir à la fois selon

l'inconscient spécifique de l'« âme des foules » et selon leurs inconscients raciaux-nationaux respectifs (l'« atavisme »). L'individu rationnel, le sujet agissant selon ses intérêts rationnels, ne sont guère pour Le Bon que des fictions, à l'âge des foules. Il y a chez Le Bon une théorie irrationaliste de l'irrationalité des masses, en même temps qu'une critique irrationaliste, élitiste et conservatrice de l'irrationalité grégaire. En foule, un « civilisé » devient, ou redevient, un « primitif » ou un « barbare » :

« Par le fait seul qu'il fait partie d'une foule, l'homme descend [...] plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation. Isolé, c'était peut-être un individu cultivé, en foule c'est un instinctif, par conséquent un barbare. Il a la spontanéité, la violence, la férocité, et aussi les enthousiasmes et les héroïsmes des êtres primitifs. » [101](#)

Dans de nombreux textes, Le Bon développe l'analogie entre les races « primitives » ou « inférieures », les « sauvages » et les « barbares », les enfants et les femmes, sans oublier les criminels, dont les comportements seraient tous caractérisés par une régression vers les impulsions premières, relevant de l'inconscient grégaire ou des inconscients de race ou de peuple :

« Plusieurs caractères spéciaux des foules, tels que l'impulsivité, l'irritabilité, l'incapacité de raisonner, l'absence de jugement et d'esprit critique, l'exagération des sentiments, et d'autres encore, sont observables également chez les êtres appartenant à des formes inférieures d'évolution, comme le sauvage et l'enfant. » [102](#)

L'analyse des « foules criminelles », en particulier, permet de comprendre comment, chez Le Bon, la critique irrationaliste de l'irrationalité des comportements de groupe légitime une orientation politique dictée par la peur irrationnelle de la montée des masses supposées irrationnelles, conduites par des démagogues puisant dans le stock des formules égalitaristes, qu'ils se réclament de la démocratie parlementaire ou du socialisme.

La politique réactive de Le Bon se présente comme un mélange d'élitisme et de pessimisme, supposant une grande peur du retour des « Barbares » et un profond scepticisme à l'égard du processus démocratique. Elle consiste à repenser le conservatisme dans la tradition « machiavélienne », la manipulation des masses demeurant, pour le psychologue politique, le seul moyen efficace de se protéger de leur puissance destructrice [103](#). Certains commentateurs ont justement insisté sur les parentés entre les pensées de Le Bon, Vilfredo Pareto et Robert Michels. On ne saurait oublier par exemple, comme le rappelle Serge Moscovici, que Michels a « réalisé une synthèse entre la sociologie weberienne et la psychologie des foules ». On trouve des traces de l'influence lebonienne dans *Mein Kampf*, notamment dans les chapitres VI (« Propagande de guerre ») et XII du tome I, ainsi que dans les chapitres VI (« L'importance des premiers temps. L'importance de la parole ») et - surtout - XI (« Propagande et organisation ») du tome II. Max Horkheimer et

Theodor Adorno n'hésitaient pas, considérant ces multiples passages de *Mein Kampf* sur les masses et les manières de les influencer ou de les manipuler, à écrire qu'ils « se lisaient comme une copie à bon marché de Le Bon »¹⁰⁴. Quant à Mussolini, il déclarait en 1932 à un enquêteur français, peu après la mort de Le Bon : « [...] Au point de vue philosophique, je suis un des plus fervents adeptes de votre illustre Gustave Le Bon, dont je ne puis assez regretter la mort. J'ai lu toute son œuvre immense et profonde, sa *Psychologie des foules* et sa *Psychologie des temps nouveaux*, ce sont deux ouvrages auxquels, avec son *Traité de la psychologie politique* [sic, il s'agit de *La Psychologie politique et la défense sociale*, 1910], je me reporte souvent. Je me suis d'ailleurs inspiré d'un certain nombre des principes qui y sont contenus, pour édifier le régime actuel de l'Italie. »¹⁰⁵

De sa croyance au déterminisme psychobiologique, Le Bon infère une vision fataliste de l'Histoire, dont il prédit qu'elle ne saurait échapper à la « guerre des races », en vertu des « constitutions mentales » incompatibles de celles-ci. En 1923, il réitère sa prophétie pessimiste, à propos de « la lutte pour l'existence en Extrême-Orient », où s'annonce la plus décisive des « luttes pour l'hégémonie » :

« Il y a longtemps que, dans un grand ouvrage consacré à l'Orient, je prédisais le conflit fatal de la race blanche et de la race jaune. Cette heure semble venue. [...] Ce serait la grande guerre des races. L'Inde, l'Égypte, la Chine y entreraient nécessairement à côté du Japon, afin de ne plus subir la suprématie des blancs. [...] Cette guerre colossale, dont chaque jour grandit la menace, n'aura plus, comme les anciens conflits, des rivalités dynastiques et des haines pour causes. Elle sera comparable à ces formidables luttes pour la vie qui, au cours des âges géologiques, présidèrent à la destruction et à la transformation des espèces. [...] Malgré les rêveries des pacifistes, la vie des peuples reste dominée par des lois naturelles que tous les progrès des civilisations demeurent impuissants à faire disparaître. »¹⁰⁶

Le dernier mot de Le Bon est l'aveu d'une hantise, celle de la décadence. À la fin du siècle dernier, sans attendre Spengler ni Valéry, Le Bon s'inquiétait du possible déclin de la civilisation occidentale, c'est-à-dire de l'affaiblissement de son support anthropologique, la « race blanche » d'origine « indo-européenne » : « Si nous laissons le doute, l'indifférence, l'esprit de négation et de critique, les rivalités et les discussions stériles nous envahir de plus en plus, si nous continuons à toujours réclamer l'intervention de l'État dans nos moindres affaires, nous serons bientôt submergés par les barbares. Il faudra céder la place à des peuples plus vigoureux, et disparaître définitivement de la scène du monde. Ainsi périrent plusieurs civilisations du passé lorsque leurs défenseurs naturels renoncèrent à la lutte et à l'effort. »¹⁰⁷

Aux États-Unis, Le Bon continue d'intéresser les milieux d'extrême droite dans

les années 1970 et 1980. En 1979, Alice Widener édite et présente un choix de textes de Le Bon pour une maison d'extrême droite : *Gustave Le Bon : The Man and his Works* (Indianapolis, Liberty Press). Dans la France des années 1970 et 1980, Le Bon est redécouvert par la Nouvelle droite, autant par le Grece (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne) que par le Club de l'Horloge. Dans *Vu de droite* (« Anthologie critique des idées contemporaines »)¹⁰⁸, en 1977, Alain de Benoist, le principal idéologue du Grece, brosse un portrait élogieux de Le Bon, avant de lui consacrer un long article dans *Le Figaro-Magazine* daté du 12 décembre 1981 : « Un prophète de l'antisocialisme. Cinquantenaire de la mort de Gustave Le Bon »¹⁰⁹. Les rééditions des livres de Le Bon par Pierre Duverger, autodidacte fanatiquement lebonien qui s'est fait le fondateur et l'animateur de la société « Les Amis de Gustave Le Bon », font l'objet de comptes rendus ou de publicités dans les revues liées au Grece : *Éléments* et *Nouvelle École*.

Dans un discours prononcé en octobre 1996, lors du XIF colloque du Conseil scientifique du Front national (« Les Origines de la France »), Jean-Marie Le Pen rend hommage à trois de ses maîtres : « Les remarquables travaux menés par des médecins comme Gustave Le Bon, Alexis Carrel ou Carl-Gustav Jung prouvent à l'évidence que les peuples ont une âme. »¹¹⁰ Mais les peuples peuvent perdre leur âme, avait précédemment noté Le Pen, en avançant une explication de filiation lebonienne : « Quand un peuple a honte de ses traditions historiques et religieuses, il est mûr pour la décadence qui prépare sa disparition. Tuer l'âme d'un peuple suppose qu'on tue son sacré. »¹¹¹ Dans les dernières pages de la *Psychologie des foules*, Le Bon ne cachait pas sa propre hantise de la décadence, présentée comme un processus naturel : « Plusieurs de nos civilisations modernes sont arrivées à la période d'extrême vieillesse qui précède la décadence. [...] Cette heure inévitable [de la « vieillesse »] est toujours marquée par l'affaiblissement de l'idéal qui soutenait l'âme de la race. [...] Avec la perte définitive de l'idéal ancien, la race finit par perdre aussi son âme. [...] Passer de la barbarie à la civilisation en poursuivant un rêve, puis décliner et mourir dès que ce rêve a perdu sa force, tel est le cycle de la vie d'un peuple. »¹¹² En 1996, dans une « fiche de formation » destinée aux « jeunes » du Front national, Bruno Racouchot, directeur de cabinet de Jean-Marie Le Pen, commentait ces propos mélancoliques et fatalistes de Le Bon en les réinterprétant comme une salutaire mise en garde : « Chaque peuple a ses racines, sa mémoire, ses croyances, ses mythes, ses espoirs, son héritage et son hérédité, qu'il se doit de connaître et de défendre afin de rester lui-même. [...] L'oublier et oublier notre identité, c'est se condamner à perdre notre combat. »¹¹³ La pensée de Le Bon se prête à la lepénisation, dont l'opération première consiste à repenser l'« âme » d'un peuple comme son « identité », laquelle est toujours menacée de destruction ou de dilution. La décadence est une perte d'identité, et le

nationalisme ethnique une réaction contre la décadence. La « défense de l'identité » devient l'objectif fondamental du Front national dont Le Pen affirme qu'il est « le fer de lance de ce combat identitaire »¹¹⁴. Combattre ou décliner, telle est l'alternative. L'ombre de Le Bon s'étend sur la fin de ce siècle de fer que fut le XX^e siècle, et que le XXI^e semble prolonger. Nul ne pouvait prévoir que la doctrine lebonienne trouverait ses adeptes ultimes, en France, dans les milieux du nationalisme xénophobe, incarnés par un démagogue au profil césarien quelque peu émoussé.

¹ Voir Gustave Le Bon, *L'Homme et les Sociétés. Leurs origines et leur histoire*, Paris, J. Rothschild, 1881, 2 t. ; *id.*, *La Civilisation des Arabes*, Paris, Firmin-Didot, 1883 (puis 1884); *id.*, *Les Civilisations de l'Inde*, Paris, Firmin-Didot, 1886; *id.*, *Les Premières Civilisations*, Paris, Marpon et Flammarion, 1889. En 1925, la *Psychologie des foules* en est à sa 31^e édition. Sur les différents aspects de l'œuvre de G. Le Bon, voir : Robert A. Nye, *The Origins of Crowd Psychology : Gustave Le Bon and the Crisis of Mass Democracy in the Third Republic*, Londres, Sage Publications, 1975 ; Zeev Sternhell, *La Droite révolutionnaire 1885-1914*.

Les origines françaises du fascisme, Paris, Le Seuil, 1978; Jean Borie, *Mythologies de l'hérédité au XIX^e siècle*, Paris, Galilée, 1981; Serge Moscovici, *L'Âge des foules. Un traité historique de psychologie des masses*, Paris, Fayard, 1981; Bernard Edelman, *L'Homme des foules*, Paris, Payot, 1981; Claire Vlach, *Sociologie et lecture de l'histoire chez Gustave Le Bon*, thèse, Paris, EHESS, 1984; Linda L. Clark, *Social Darwinism in France*, The University of Alabama Press, 1984; Catherine Rouvier, *Les Idées politiques de Gustave Le Bon*, Paris, PUF, 1986; Élisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France (1885-1939)*, Paris, Le Seuil, 1986; Jaap Van Ginneken, *Crowds, Psychology and Politics 1871-1899*, thèse, Université d'Amsterdam, 1989; Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, op. cit. ; Julien Freund, *D'Auguste Comte à Max Weber*, Paris, Économica, 1992, pp. 119-156 (« Notes sur Gabriel Tarde et Gustave Le Bon ») ; Marco Schütz, *Rassenideologien in der Sozialwissenschaft*, Berne/Berlin/Frankfurt/M., Peter Lang, 1994; Anne Carol, *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Le Seuil, 1995; Marc Crapez, *La Gauche réactionnaire. Mythes de la plèbe et de la race dans le sillage des Lumières*, Paris, Berg International, 1997; Mike Hawkins, *Social Darwinism in European and American Thought, 1860-1945 : Nature as Model and Nature as Threat*, New York, Cambridge University Press, 1997; Jean-Marc Bernardini, *Le Darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris, CNRS Éditions, 1997; Laurent Mucchielli, *La Découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, Paris, La Découverte, 1998; Michel Kail et Geneviève Vermès (éd.), *La Psychologie des peuples et ses dérives*, Paris, Centre national de la documentation pédagogique, 1999.

² Nous citerons l'ouvrage d'après sa 15^e édition (comportant la préface de la 12^e édition, datée de mai 1916), publiée à Paris, chez Félix Alcan, en 1919, dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine ». Son contemporain, Georges Vacher de Lapouge, lui aussi théoricien « scientifique » de l'inégalité des races, écrit

du livre de Le Bon : « Ouvrage littéraire mais rempli d'aperçus exacts » (*Race et Milieu social*, Paris, Marcel Rivière, 1909, p. 385). Le juriste Edmond Picard (1830-1921), l'un des leaders du Parti ouvrier belge (qu'il ne quitte qu'en 1906) et l'un des principaux doctrinaires de l'antisémitisme à base raciale dans les années 1890, se présente volontiers comme un disciple de Le Bon (en même temps que de Toussenel, Proudhon, Tridon, Broca et Gobineau!). Dans son introduction au livre de François Bournand, *Les Juifs et nos contemporains (L'antisémitisme et la question juive)* (Paris, A. Pierret, 1898), Picard énonce d'entrée de jeu : « Les luttes entre les races [...] procèdent de causes permanentes et accompagnent, en louves acharnées et inlassables, l'évolution de ces races à travers le temps. Gumpłowicz l'a démontré dans son beau livre : *La Lutte des races*; Le Bon l'explique dans les *Lois psychologiques de l'évolution des peuples...* » (pp. 7-8). Picard défend, notamment sous l'autorité de Le Bon, la doctrine polygéniste dans le livre qu'il publie en 1899, *L'Aryano-Sémitisme* (Bruxelles, Paul Lacombez), où il rend hommage aux « studieux » qui « sont présentement absorbés dans le travail immense de la psychologie des races », des « races vraies, venant du plus ténébreux lointain du monde : les Aryens, les Sémites, les Mongols, les Nègres » (p. 14). Ces « studieux », tel Le Bon, « détruisent à jamais la naïve sottise de l'unité d'un couple humain originaire et de son ridicule monogénisme, ils démontrent

l'inévitable polygénisme de l'Humanité, la formation, en plusieurs lieux et en plusieurs temps, de ces groupes primitifs, sous l'empire de circonstances qui ont donné à chacun d'eux une nature spéciale, irréductible, dont nul ne peut s'évader. [...] C'est la base de tout ce que j'ai à [...] dire sur cette doctrine de l'antisémitisme dont si sottement quelques-uns font un système d'antagonisme religieux ou une prédication de haine. » (p. 15). Picard reprend également de Le Bon la thèse de la psychologisation ou de la mentalisation des différences raciales : « Il y a des races différentes ! Elles le sont par la mentalité, cette haute caractéristique humaine, plus que par la corporalité. Voilà le fait insurmontable ! » (p. 40). Telle est l'origine naturelle des antagonismes entre « races »-« espèces » humaines. Voir E. Picard, *Gustave Le Bon et son œuvre*, Paris, Mercure de France, 1909. Ce dirigeant socialiste avait publié en 1892 son livre-manifeste : *Synthèse de l'antisémitisme*, Bruxelles, Larcier, et Paris, Albert Savine. Voir Edmund Silberner, « Edmond Picard's Scientific and Humanitarian Anti-Semitism », *Historia Judaica*, vol. 14, octobre 1952, part 2, pp. 106-116.

3 G. Le Bon, *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, Alcan, 15^e éd., 1919, p. 21. Dans l'un des premiers exposés de sa théorie de l'hérédité, Le Bon insiste sur l'influence indéfinie des « ancêtres éloignés », bref sur « l'atavisme », qui suppose la réduction des individus à de simples « anneaux » dans une « chaîne immense », celle de la « race » ou de la lignée (*La Vie*, Paris, J. Rothschild, 1874, pp. 846, 894-896).

4 *Lois psychologiques...*, p. 22. En 1889, Le Bon écrivait : « Les races humaines, ou — pour parler un langage peut-être plus scientifique — les différentes espèces humaines... » (*Les Premières Civilisations*, p. 149). La thèse polygéniste de l'origine distincte des races humaines, soutenue par Le Bon, avait été défendue avant lui par des savants aussi prestigieux que Paul Broca ou Hippolyte Taine, à côté de Clémence Royer et Gobineau. Voir Francis Schiller, *Paul Broca, explorateur du cerveau*, tr. fr. Ph. Monod-Broca, Paris, Éditions Odile Jacob, 1990, pp. 182 sq., 289 sq.; François Léger, « L'idée de race chez Taine », in Pierre Guiral, Émile Temime (dir.), *L'Idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, Éditions du CNRS, 1977, pp. 89-99; Joy Harvey, « L'évolution transformée : positivistes et matérialistes dans la Société d'Anthropologie de Paris du Second Empire à la II^e République », in Britta Rupp-Eisenreich (éd.), *Histoires de l'anthropologie (XVI^e-XIX^e siècles)*, Paris, Klincksieck, 1984, pp. 387-410 ; Tzvetan Todorov, op. cit., 1989, p. 129 sq. Pour une vue d'ensemble, voir Claude Blanckaert, *Monogénisme et polygénisme en France de Buffon à P. Broca (1749-1880)*, thèse de doctorat, université de Paris-I, avril 1981. Le Bon avait lu *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*, d'Ernst Haeckel, où celui-ci, traitant des « diverses races ou espèces humaines », lance au passage : « C'est [...] avec raison qu'un paléontologiste distingué, Quenstedt, s'écrie : "Si le Nègre et le Caucasien étaient des colimaçons, tous les zoologistes affirmeraient à l'unanimité que ce sont d'excellentes espèces, n'ayant jamais pu provenir d'un même couple, dont ils se seraient graduellement écartés" » (tr. fr. Charles Letourneau, Paris, Schleicher, 1877, pp. 514-515; 1^{re} éd. allem., 1868). Le Bon cite cette remarque sans référence précise (« comme on l'a dit avec raison... », *Lois psychologiques*, p. 22). Sur la classification polygéniste de Haeckel, voir Jacqueline Duvernay-Bolens, *Les Géants patagons. Voyage aux origines de l'homme*, Paris, Éditions Michalon, 1995, p. 311 sq.

5 *Lois psychologiques...*, pp. 38-39. Le [chapitre III](#) du livre premier (« Les caractères psychologiques des races ») est tout entier consacré à l'exposition de la « hiérarchie psychologique des races » (pp. 38-47). Le Bon résume ici les conclusions de nombreuses études précédemment publiées, parmi lesquelles : « L'anthropologie actuelle et l'étude des races », *Revue scientifique*, n° 11, 17 décembre 1881, pp. 772-782; « Applications de la psychologie à la classification des races », *Revue philosophique*, n° 22, juillet 1886, pp. 593-619. L'association « Les Amis de Gustave Le Bon » (secrétaire-fondateur : Pierre Duverger) a publié un recueil de textes de Le Bon sur les « questions de race » : *Immigration, chance ou catastrophe? Textes de Gustave Le Bon* (Paris, 1987, 166 p.). Il s'agit d'articles publiés de 1887 à 1894 dans la *Revue scientifique* : « L'Algérie et les idées régnantes en France en matière de colonisation » (8 octobre 1887, p. 448 sq.); « L'influence de la race dans l'histoire » (28 avril 1888, p. 525 sq.); « Influence de l'éducation et des institutions européennes sur les populations indigènes des colonies » (24 août 1889, p. 225 sq.); « Comment les peuples transforment leur civilisation et leurs arts (1^{er} octobre 1892, p. 417 sq.); « Rôle du caractère dans la vie des peuples ». § 1. « La constitution mentale des races. » § 2. « Les éléments psychologiques de la classification des races » (13 janvier 1894, p. 33 sq.); [suite] § 3. « Les limites de variabilité du caractère des races et leurs causes. » § 4. « Les conséquences historiques de la constitution mentale des races » (20 janvier 1894, p. 73 sq.); [suite] § 5. « La lutte guerrière des peuples

comme conséquence de leurs différences de caractère. » § 6. « La lutte économique des races comme

conséquence de la différence de leurs besoins. » § 7. « La dissociation du caractère des races et leur décadence » (17 février 1894, pp. 193-200).

[6](#) *Lois psychologiques...*, p. 188.

[7](#) *Ibid.*, p. 23 (voir aussi p. 19).

[8](#) *Ibid.*, p. 39.

[9](#) *Ibid.*, pp. 39-40.

[10](#) Gustave Le Bon, « Rôle des Juifs dans l'histoire de la civilisation. Les dieux d'Israël » *Revue scientifique*, 2^e semestre 1888, 3^e série, 25^e année, n° 13, 29 septembre 1888 [pp. 386-393], pp. 386, 387, 388, 389. Cet article était présenté comme extrait d'un livre à paraître, *Les Premières Civilisations de l'Orient*, qui sera publié chez Marpon et Flammarion, sous le titre *Les Premières civilisations*, en 1889 (l'article est repris dans le Livre cinquième : « La civilisation juive », chapitre premier : « Le milieu, la race et l'histoire », pp. 613-624, pour les passages précités, pp. 386-389). Il importe de préciser que cette caractérisation psychoraciale toute négative des Juifs doit sa légitimité scientifique à Renan, qui, dans le chapitre premier de son *Histoire générale des langues sémitiques* (rédigée en 1847; 1^{re} éd., Paris, 1855; 4^e éd. revue et augmentée, Paris, Michel Lévy Frères, 1863), avait esquissé une caractérologie raciale et historique des « peuples sémitiques » qu'il résumait ainsi : « La race sémitique se reconnaît presque uniquement à des caractères négatifs : elle n'a ni mythologie, ni épopée, ni science, ni philosophie, ni fiction, ni arts plastiques, ni vie civile; en tout, absence de complexité, de nuances, sentiment exclusif de l'unité. Il n'y a pas de variété dans le monothéisme. [...] L'infini, la diversité, le germe du développement et du progrès semblent refusés aux peuples dont nous avons à parler [les « peuples sémitiques », incarnés par les anciens Hébreux et les Arabes]. En toute chose, on le voit, la race sémitique nous apparaît comme une race incomplète par sa simplicité même.

Elle est [...] à la famille indo-européenne ce que la grisaille est à la peinture, ce que le plain-chant est à la musique moderne; elle manque de cette variété, de cette largeur, de cette surabondance de vie qui est la condition de la perfectibilité » (pp. 16-17). Cette définition négative fonctionne comme un stéréotype antijuif à la fin du XIX^e siècle. On la retrouve chez Jules Soury, disciple de Renan (notamment de ce premier Renan), et bien sûr chez Maurice Barrès, qui s'inspire de Renan et de Soury; voir Maurice Barrès *Mes Cahiers*, t. II : février 1898-mai 1902, Paris, Pion, 1930, pp. 118-120. Sur ce point, cf. Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Armand Colin, 1972, pp. 265-266 ; *id.*, *La Droite révolutionnaire...*, *op. cit.*, p. 163. Sur l'usage lebonien de ce stéréotype, voir Léon Poliakov, *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, *op. cit.*, p. 285 ; Robert A. Nye, *op. cit.*, 1975, p. 56, note 44 (l'auteur insiste sur la filiation Le Bon-Picard). La thèse de l'infériorité des « peuples de race sémitique », affligés de stérilité intellectuelle, est également affirmée par la plupart des théoriciens et propagandistes supposés « éclairés ». Voir Charles Letourneau, *La Psychologie ethnique. Mentalité des races et des peuples*, Paris, Schleicher, 1901, pp. 311-337.

[11](#) *Lois psychologiques...*, p. 40.

[12](#) *Ibid.*

[13](#) *Ibid.*

[14](#) *Ibid.*, pp. 42-43.

[15](#) *Ibid.*, p. 46.

[16](#) *Ibid.*, p. 40. Voir aussi p. 16.

[17](#) *Ibid.*, p. 5 (préface de la 12^e édition). L'assimilation et donc la « francisation » font partie des « erreurs de psychologie politique en matière de colonisation » à l'examen desquelles Le Bon consacrera un long développement dans son livre paru en 1911, *La Psychologie politique et la défense sociale* (Paris, Flammarion; éd. de 1917, pp. 226-284). Vouloir « franciser les musulmans », au nom de « nos grands principes », ne peut aboutir qu'à dénaturer leurs moeurs et leurs croyances sans leur donner autre chose qu'un « vernis » d'éducation à la française. Car il n'a « jamais été donné jusqu'ici à un peuple de changer sa constitution mentale, pour adopter celle d'un autre peuple » (« L'Algérie... », *Revue scientifique*, 8 octobre 1887; repris in *Immigration...*, *op. cit.*, 1987, p. 12 ; voir aussi *La Psychologie politique...*, p. 231). Ce que récuse Le Bon, c'est autant l'étatisme jacobin (« c'est à l'État et toujours à l'État que nous nous adressons », écrit-il en 1887) que

l'universalisme égalitariste (« nos idées d'égalité universelle », dont dérive la politique utopique de la « fusion de l'élément indigène avec l'élément européen »). Dans son article du 28 avril 1888, Le Bon revient à la charge : « Aucune idée ne pourrait être plus chimérique que celle de plier au même joug des races trop différentes » (« L'influence de la race dans l'Histoire », *in op. cit.*, 1987, p. 33). Il convient donc d'abandonner « la chimérique entreprise d'assimilation à laquelle nous consacrons tant d'argent et tant d'hommes », conclut-il, dans le discours qu'il prononce lors de la première séance du Congrès international institué par le gouvernement français pour l'étude des questions coloniales, « Influence de l'éducation et des institutions européennes sur les populations indigènes des colonies » (*Revue scientifique*, 24 août 1889). Le message lebonien est clair : « Il faut renoncer au rôle d'apôtres, et ne pas oublier que dans la lutte terrible pour l'existence où le monde moderne s'engage de plus en plus, le droit de vivre n'appartiendra qu'aux peuples forts. Ce n'est pas avec des chimères que nous assurerons l'avenir de notre patrie » (*in Immigration...*, *op. cit.*, p. 76). Voir Raoul Girardet, *L'Idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table Ronde, 1972, puis coll. « Pluriel », 1979, pp. 229-231, 427, note 14 (l'auteur analyse l'ouvrage d'un disciple de Le Bon : Léopold de Saussure, *Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes*, Paris, Alcan, 1899, 312 p.) ; Robert A. Nye,

op. cit., 1975, pp. 50-51; Pierre-André Taguieff, *La Force du préjugé*, *op. cit.*, 1988, pp. 324 et 585, note 54; Tzvetan Todorov, *op. cit.*, 1989, pp. 183-185; Jean-Marc Bernardini, *op. cit.*, 1997, pp. 159-160.

[18](#) G. Le Bon, *Lois psychologiques...*, p. 32.

[19](#) *Ibid.*, p. 43.

[20](#) *Ibid.*

[21](#) *Ibid.*, p. 116.

[22](#) *Ibid.*, p. 120.

[23](#) *Ibid.*, pp. 45-46.

[24](#) *Ibid.*, p. 2 (préface de la 12^e édition).

[25](#) *Psychologie des foules*, Paris, Alcan, 31^e éd., 1925, p. 178. Voir Jean Borie, *op. cit.*, p. 185.

[26](#) *Lois psychologiques...*, pp. 2-3.

[27](#) *Ibid.*, p. 5.

[28](#) *Ibid.*, p. 7.

[29](#) *Ibid.*, p. 8. Cf. p. 37.

[30](#) *Ibid.*, p. 8.

[31](#) *Ibid.* Edmond Picard abonde dans le même sens, dénonçant le « mouvement de régression » provoqué par la « mixtion des espèces », mouvement régressif « d'autant plus prompt que les espèces sont plus éloignées l'une de l'autre, ce qui, pour l'Homme, se présente spécialement quand il s'agit de races foncièrement différentes » (*L'Aryano-Sémitisme*, Bruxelles, Paul Lacombez, 1899, p. 97). Ces thèses mixophobes sont partagées par Charles Richet; voir Pierrette Estingoy, « Races, peuples et évolution dans l'oeuvre de Charles Richet (1850-1935) », *in* Michel Kail et Geneviève Vermès (éd.), *op. cit.*, pp. 109-122. Dans son livre publié en 1926 aux États-Unis, le sociologue Frank H. Hankins cite Le Bon (en tant qu'auteur des *Lois psychologiques...*) parmi les doctrinaires racistes qui, tels Seth K. Humphrey, Madison Grant ou Lothrop Stoddard, considèrent que le croisement interracial, favorisé par l'égalitarisme démocratique, provoque la dysharmonie corporelle et « l'instabilité tant mentale qu'émotive » (*La Race dans la civilisation. Une critique de la doctrine nordique*, traduction française [non signée], Paris, Payot, 1935, préface du Dr George Montandon, p. 274 et note 1, p. 274).

[32](#) Voir mon étude « La "science" du docteur Martial ou l'antisémitisme saisi par l'"anthropo-biologie des races" », *in* Pierre-André Taguieff (dir.), *L'Antisémitisme de plume 1940-1944. Études et documents*, Paris, Berg International, 1999, pp. 295-332.

[33](#) G. Le Bon, *Lois psychologiques...*, p. 3.

[34](#) *Ibid.*

[35](#) *Ibid.*, pp. 3-4.

[36](#) *Ibid.*, p. 4.

[37](#) *Ibid.*, p. 57 (le chapitre V est consacré à la « formation des races historiques », pp. 57-64).

[38](#) *Ibid.*, p. 4.

[39](#) *Ibid.*, p. 62.

[40](#) *Ibid.*, p. 57.

[41](#) *Ibid.*, p. 30.

[42](#) *Ibid.*

[43](#) *Ibid.*

[44](#) *Ibid.*, p. 1. Dans *Les Premières civilisations* (Paris, 1889), Le Bon énumère « les principaux facteurs de l'évolution des peuples », avant de les étudier successivement : « Le milieu, la race, l'hérédité, l'aptitude à varier, les progrès de l'agriculture et de l'industrie, la lutte pour l'existence, l'influence des grands hommes, celle des illusions et des croyances » (*op. cit.*, p. 134).

[45](#) *Lois psychologiques...*, p. 1.

[46](#) *Ibid.*, p. 2. Au tout début d'un livre rédigé en 1917, Le Bon affirme ainsi que « les guerres représentent l'extériorisation visible de forces invisibles en conflit » (*Hier et Demain. Pensées brèves*, Paris, Flammarion, 1918; éd. revue, 1925, p. 7).

[47](#) *Lois psychologiques...*, p. 26.

[48](#) *Lois psychologiques...*, p. 115.

[49](#) *Psychologie des foules*, éd. André Akoun, Paris, Retz, 1975, p. 93 (livre II, chap. I, § 2).

[50](#) *Lois psychologiques...*, p. 115.

[51](#) *Ibid.*

[52](#) Voir Jean Borie, *op. cit.*, p. 195 sq.

[53](#) *Lois psychologiques...*, pp. 115-116.

[54](#) *Ibid.*, p. 116. En 1928, Le Bon réaffirme et résume ainsi cette métaphysique du destin racial des peuples : « C'est [...] au domaine de la psychologie collective qu'appartient l'étude des influences ancestrales qui dominent la vie des peuples. Chez ceux ayant un long passé, l'âme de la race limite les oscillations des volontés populaires que les événements font naître. L'âme d'une race c'est la mer immuable et profonde, l'âme d'une foule représente les vagues mobiles que la tempête fait surgir. C'est en vain que l'homme cherche parfois à rompre avec son passé. Nous verrons dans cet ouvrage que malgré toutes les révolutions, les actes des vivants restent soumis à l'impérieuse volonté des morts. » (*L'Évolution actuelle du monde. Illusions et réalités*, Paris, Flammarion, 1928, p. 17). C'est donc sur les principes de continuité, de permanence et de répétition que Le Bon fait reposer sa vision fataliste de l'Histoire et son traditionalisme politique, qu'il pense être conformes aux leçons tirées des « lois naturelles ».

[55](#) *Lois psychologiques...*, p. 116. Dans un certain nombre d'articles qu'il publie en 1916 et 1917, l'anthropologue américain Alfred Louis Kroeber (1876-1960), élève de Franz Boas (l'un des premiers critiques, au nom de la rigueur scientifique, des doctrines racistes), développe une critique du réductionnisme biologique dans l'approche des phénomènes socioculturels, contre les théoriciens de l'évolutionnisme social et les « darwinistes sociaux », tels que Herbert Spencer, Lester Ward et Gustave Le Bon. Kroeber, en référence à la doctrine lebonienne de « l'âme de la race » et de la « constitution mentale des races », présentée synthétiquement dans les *Lois psychologiques...*, montre et dénonce la confusion entre hérédité et civilisation, entre race et culture, que cette doctrine présuppose. Contre les évidences confuses de celle-ci, Kroeber défend la thèse fondamentale de l'anthropologie culturelle à la Boas, à savoir celle de l'irréductibilité du « super-organique » à l'organique : ce qui relève du culturel-civilisationnel (le « super-organique ») n'est pas réductible à l'organique, à des facteurs d'ordre biologique. Voir A. L. Kroeber, « *Cause of the Belief in Use Inheritance* », *American Naturalist*, L, 1916, pp. 367-370; *id.*, « *Inheritance by Magic* », *American Anthropologist*, XVIII, 1916, pp. 19-40; *id.*, « *Heredity Without Magic* », *American Anthropologist*, XVIII, 1916, pp. 294-296 ; *id.*, « *The Superorganic* », *American Anthropologist*, XIX, 1917 [pp. 163-213], pp. 185-187. Sur ce point, voir notamment : Abram Kardiner et Edward Preble, *Introduction à l'ethnologie*, tr. fr. A. Guérin, Paris, Gallimard, 1966 (1^{re} éd. améric., 1961 : *They Studied Man*), p. 268 sq. ; George W. Stocking, Jr., *Race, Culture, and*

Evolution : Essays in the History of Anthropology, 2^e éd. augmentée, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1982 (1^{re} éd., 1968), pp. 259-260; Elazar Barkan, *The Retreat of Scientific Racism : Changing Concepts of Race in Britain and the United States Between the World Wars*, New York, Cambridge University Press, 1992, pp. 93-94.

[56](#) *Lois psychologiques...*, p. 41.

[57](#) *Ibid.*

[58](#) *Ibid.*, p. 42.

[59](#) *Ibid.*, pp. 42 et 41.

[60](#) *Ibid.*, p. 138.

[61](#) *Ibid.*, p. 41. Dans une longue étude intitulée « Observations sur l'infériorité naturelle des classes pauvres » (*Race et Milieu social. Essais d'anthroposociologie*, Paris, Marcel Rivière, 1909, pp. 227-271), Georges Vacher de Lapouge soutient également la thèse que, dans la constitution des « classes inférieures de la France et de l'Europe centrale, durant les derniers siècles, [...] le facteur ethnique a joué le premier rôle. [...] Les classes inférieures sont donc le produit [...] de l'infériorité même des aptitudes sociales des éléments ethniques qui les composent » (pp. 253-254).

[62](#) G. Le Bon, *Lois psychologiques...*, p. 41.

[63](#) *Ibid.*, p. 138.

[64](#) *Ibid.*, p. 48.

[65](#) *Ibid.*

[66](#) *Ibid.*, p. 189.

[67](#) *Ibid.*

[68](#) *Ibid.*, p. 48.

[69](#) *Ibid.*, pp. 48-49.

[70](#) *Ibid.*, pp. 49-50.

[71](#) *Lois psychologiques...*, p. 51.

[72](#) *Ibid.*, p. 140.

[73](#) *Ibid.*, p. 139.

[74](#) *Ibid.*, pp. 134, 139.

[75](#) *Ibid.*, p. 133.

[76](#) *Ibid.*, p. 59.

[77](#) *Ibid.*, p. 141.

[78](#) *Lois psychologiques...*, p. 46.

[79](#) *Ibid.*, p. 47.

[80](#) *Ibid.*, p. 46.

[81](#) *Ibid.*, p. 55.

[82](#) *Ibid.*

[83](#) *Ibid.*, pp. 55-56. Le Bon résume ici les conclusions du mémoire qu'il avait publié en 1879 dans la *Revue d'anthropologie* (2^e série, t. 2, pp. 27-104) : *Recherches anatomiques et mathématiques sur les lois des variations de volume du cerveau et sur leurs relations avec l'intelligence* (couronné par l'Académie des sciences et par la Société d'anthropologie de Paris [prix Godart]). Ce mémoire se situe dans le sillage des travaux de Broca qui, en 1861, soutenait qu'« il est permis de supposer que la petitesse relative du cerveau de la femme dépend à la fois de son infériorité physique et de son infériorité intellectuelle » (« Sur le volume et la forme du cerveau suivant les individus et suivant les races », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, II, p. 153). Voir l'analyse critique qu'en fait Stephen Jay Gould, *La Mal-mesure de l'homme* [1981], tr. fr. Jacques Chabert et Marcel Blanc (d'après la nouvelle éd. améric. revue et augmentée, 1996), Paris, Odile

Jacob, 1997, pp. 137-142; Laurent Mucchielli, *op. cit.*, pp. 40-42.

[84](#) *Lois psychologiques...*, pp. 16-17.

[85](#) *Ibid.*, p. 17. Voir G. Le Bon, *Psychologie du socialisme*, Paris, Félix Alcan, 1898. La critique du socialisme, identifié comme « la seule illusion vivante encore », avait été esquissée par Le Bon en 1895, dans la *Psychologie des foules* (*op. cit.*, p. 91).

[86](#) *Lois psychologiques...*, p. 18.

[87](#) *Ibid.*, p. 17. Voir G. Le Bon, « La psychologie des femmes et les effets de leur éducation actuelle », *Revue scientifique*, 46 (15), 11 octobre 1890, pp. 449-460; et les remarques de Robert A. Nye, *op. cit.*, 1975, p. 50.

[88](#) Gustave Le Bon, *Psychologie du socialisme*, *op. cit.*, pp. 372-381.

[89](#) Pitirim A. Sorokin, *Les Théories sociologiques contemporaines*, tr. fr. René Verrier, Paris, Payot, 1938.

[90](#) *Ibid.*, p. 150. Le chapitre VI du livre est consacré à l'examen de « l'interprétation sociologique de la "lutte pour l'existence" et [de] de la sociologie de la guerre » (pp. 235-256).

[91](#) *Ibid.*, p. 254. Sur la sociologie de Lester F. Ward (1841-1913), voir *ibid.*, pp. 461-464; Richard Hofstadter, *Social Darwinism in American Thought*, revised édition, Boston, Beacon Press, 1955, pp. 67-84; Mike Hawkins, *op. cit.*, 1997, p. 13; et les remarques de George W. Stocking, Jr., *op. cit.*, 1982, pp. 51, 241-242, 250 sq. (sur le « lamarckisme » de Ward).

[92](#) Gustave Le Bon, *Psychologie du socialisme*, *op. cit.*, p. 420. Georges Sorel, citant cette phrase sur les effets positifs de la concurrence, la rejette en tant qu'elle illustrerait l'un des « paradoxes aujourd'hui à peu près universellement abandonnés » que, dans son livre, Le Bon soutiendrait (Georges Sorel, compte rendu de la *Psychologie du socialisme*, *Revue internationale de sociologie*, VII (2), février 1899, [pp. 152-155], p. 152). Sorel commence par affirmer que « les critiques d'un adversaire sérieux sont utiles à connaître » (p. 152), et conclut sur un hommage à Le Bon : « Le livre de M. Le Bon, malgré beaucoup de défauts, constitue le travail le plus complet publié en France sur le socialisme; il mérite d'être étudié avec le plus grand soin, parce que les idées de l'auteur sont toujours originales et éminemment suggestives » (p. 155). Sorel avait précédemment rendu compte, sur le même mode, de la *Psychologie des foules* (*Le Devenir social*, I (6), novembre 1895, pp. 765-770). Sur les relations Sorel-Le Bon, voir : Irving Louis Horowitz *Radicalism and the Revolt against Reason : The Social Theories of Georges Sorel*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1961, puis Illinois, Press Book, 1968, pp. 36-39 ; Robert A. Nye, « Two Paths to a Psychology of Social : Gustave Le Bon and Georges Sorel », *Journal of Modern History*, XLV (3), 1973, pp. 411-438; R. A. Nye, *The Origins...*, *op. cit.*, 1975, pp. 101-109; Shlomo Sand, « Psychologie des classes et psychologie des foules (avec huit lettres inédites de Georges Sorel à Gustave Le Bon) », in Michel Charzat (dir.), *Georges Sorel*, Paris, *Les Cahiers de l'Herne*, n° 53, 1986, pp. 165-182.

[93](#) La hantise d'une submersion des élites par la multitude est un thème récurrent dans les écrits de Le Bon. Cette peur d'une révolte des masses déchaînées, destructrice de la « civilisation », est inséparable d'une inquiétude devant « l'anarchie et les luttes sociales issues des idées démocratiques » (*La Révolution française et la psychologie des révolutions*, Paris, Flammarion, 1912, p. 312). Le Bon précise ainsi les raisons de ses craintes : « La lutte des aveugles multitudes contre les élites est une des continuités de l'Histoire, et le triomphe des souverainetés populaires sans contrepoids a déjà marqué la fin de plus d'une civilisation. L'élite crée, la plèbe détruit. Dès que faiblit la première, la seconde commence sa pernicieuse action » (*ibid.*, p. 315). La « lutte du nombre contre l'élite », productrice d'anarchie, menace de plonger les sociétés modernes dans la décadence, en ce que les élites y « perdent de plus en plus leur influence » et que « l'aveugle multitude [...] prétend les remplacer » (*L'Évolution actuelle du monde. Illusions et réalités*, Paris, Flammarion, 1927, puis 1928, p. 127). Or, « toutes les civilisations furent toujours guidées par des élites, c'est-à-dire par un petit nombre d'individus possédant une intelligence supérieure à celle des multitudes » (*ibid.*). L'extinction des élites signe la fin de la civilisation. Les orientations eugénistes de Le Bon se rencontrent dès son livre de 1874 (*La Vie*, *op. cit.*, pp. 898-900); voir aussi *L'Homme et les sociétés*, *op. cit.*, 1881, t. II, p. 175.

[94](#) Gustave Le Bon, *Psychologie du socialisme*, *op. cit.*, pp. 413-414. Le Bon se montre partisan de la « déportation à perpétuité » des criminels, et ce, pour des motifs eugénistes ; voir « La question des criminels », *Revue philosophique*, 11, 1881, pp. 520-521, 538. Cf. Robert A. Nye, *op. cit.*, p. 50; Anne Carol, *op. cit.*, pp. 182-183.

[95](#) *Psychologie du socialisme*, p. 414.

[96](#) *Ibid.*, p. 422 sq. Voir *infra*, chap. IV.

[97](#) La hantise du métissage, fondée sur la conviction que les croisements interraciaux ont des effets dysgéniques, est très forte chez Le Bon, qui résume ainsi sa vision mixophobe : « ... les croisements entre races très différentes sont généralement désastreux [...], la race nouvelle est toujours fort inférieure aux deux races mélangées. [...] Le rôle des métis a toujours été d'abaisser le niveau mental des races qui les ont tolérés. [...] Les croisements n'ont donc sur le caractère des peuples qu'un rôle destructeur » (« Rôle du caractère dans la vie des peuples », *Revue scientifique*, 20 janvier 1894; in *Immigration...*, *op. cit.*, pp. 120-121). Les métis Blancs-Noirs ou Blancs-Asiatiques des colonies forment une nouvelle catégorie de « déclassés », vision reprise par Vacher de Lapouge en référence expresse à Le Bon : « Les sociologistes anglais et avec eux le Dr Le Bon [...] dépeignent [les Eurasiens] comme des déclassés dangereux, dont le cerveau n'est apte à fonctionner ni d'après le type indigène, ni d'après le type européen » (*Les Sélections sociales*, Paris, A. Fontemoing, 1896, p. 185). Lapouge y voit une illustration et une preuve de scientificité de sa conception de « l'incohérence des métis » (p. 183), incohérence à la fois somatique et psychique, due au choc d'hérédités incompatibles (p. 192). Lapouge va cependant plus loin dans le pessimisme mixophobe que Le Bon, lorsqu'il justifie sa prescription d'éviter les croisements par l'aveu d'une terrible inquiétude : « En vertu des lois de l'hérédité, la réversion par métissage au type préhumain est à craindre comme résultat final du mélange des races » (p. 194). Charles Richet, prix Nobel 1913, et vieil ami de Le Bon (Robert A. Nye, *op. cit.*, 1975, pp. 30, 46, 156, 182 note 7), se

montre également un mixophobe extrémiste dans son traité d'eugénisme, *La Sélection humaine* (Paris, Alcan, 1919, pp. 82-93). Voir mon livre, *Les Fins de l'antiracisme*, Paris, Michalon, 1995, pp. 47, 56, 63-65, 390-391; ainsi que l'étude de Pierrette Estingoy (voir *supra*, note 199).

[98](#) *Psychologie du socialisme*, pp. 422-425. Voir *infra*, chap. IV.

[99](#) Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, 31^e éd., 1925, préface [non paginée, p. II]. Voir Pierre Pichot, « Gustave Le Bon et l'inconscient », in *Le Docteur Gustave Le Bon aujourd'hui*, Paris, Association des Amis de Gustave le Bon et Fondation Singer-Polignac, 1988, pp. 33-41.

[100](#) Le Bon, *ibid.* [p. I].

[101](#) *Ibid.*, p. 19.

[102](#) *Ibid.*, p. 23. On ne saurait surestimer l'influence exercée sur la pensée de Le Bon par les travaux criminologiques, notamment ceux de l'école italienne de criminologie positiviste (Enrico Ferri, Scipio Sighele, etc.), sur le comportement pathologique et criminel des foules. Paru en Italie en 1891, le livre de Scipio Sighele, *La Foule criminelle. Essai de psychologie collective*, est traduit l'année suivante en français (Paris, Félix Alcan, 1892,

dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine » qui accueillera les livres de Le Bon, *Lois psychologiques...* et *Psychologie des foules*). Voir Robert A. Nye, *op. cit.*, 1975, pp. 67-76 ; Jaap Van Ginneken, *op. cit.*, 1989, pp. 45-82; ainsi que Clara Gallini, « *Introduzione* » à : Scipio Sighele, *La folla delinquente*, Venise, Marsilio, 1985, pp. 7-43.

[103](#) Voir l'étude pénétrante d'Yvon J. Thiec, « Gustave Le Bon, prophète de l'irrationalisme de masse », *Revue française de sociologie*, XXII (3), juillet-septembre 1981, pp. 409-428. L'auteur insiste sur les parentés entre les pensées de Le Bon, Vilfredo Pareto et Robert Michels, et mentionne à juste titre l'influence de Le Bon, aurait-elle été indirecte, sur Joseph Schumpeter et Jules Monnerot. Voir aussi Olivier Bosc, « Eugénisme et socialisme en Italie autour de 1900. Robert Michels et l'éducation sentimentale des masses », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n°18, 2000, pp. 81-108. Le Bon, dès 1892-1893, en organisant des réunions régulières de personnalités importantes dans des domaines variés, s'est montré soucieux de mettre en place des réseaux d'influence (voir Benoît Marpeau, « Les Stratégies de Gustave le Bon », *Mil neuf cent*, n° 9, 1991, pp. 115-128; *id.*, « Gustave Le Bon et les universitaires. Fragments de correspondances », *Mil neuf cent*, n° 16, 1998,

pp. 145-182. Dans un article publié en février 1942, Raymond Aron soutient que « Hitler a retenu la doctrine pessimiste des masses, sorte de réplique à l'optimisme romantique du peuple ou à l'optimisme socialiste du prolétariat », et renvoie aussitôt aux conceptions de Le Bon (« Tyrannie et mépris des hommes », chap. V de *L'Homme contre les tyrans*, Paris, Gallimard, 1946, p. 76). Il est sûr que Hitler a lu, médité et exploité la *Psychologie des foules*, qu'il avait lue dans sa traduction allemande (1908; 2^e éd., 1912). Voir Alfred Stein, «

Adolf Hitler und Gustave Le Bon », *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, 6, 1955, pp. 362-368 ; Werner Maser, *Mein Kampf d'Adolf Hitler*; tr. fr. A. Vandevoorde, Paris, Plon, 1968 (1^{re} éd. all., 1966), pp. 102-111; Christian Zentner, *Adolf Hitlers Mein Kampf. Eine kommentierte Auswahl*, Munich, Paul List Verlag, 1974, pp. 14, 109 sq.; Robert A. Nye, *op. cit.*, 1975, p. 179.

104 Max Horkheimer and Theodor W. Adorno, *Aspects of Sociology*, Londres, Heinemann, 1973, p. 77. Voir Serge Moscovici, *op. cit.*, p. 93.

105 Benito Mussolini, cité par Pierre Chanlaire, *Mussolini parle*, Paris, Tallandier, 1932, p. 61. Dans sa correspondance, Le Bon affirme que Theodore Roosevelt, président des États-Unis, l'avait présenté publiquement comme l'auteur d'un livre, les *Lois psychologiques...*, qui avait inspiré toute sa politique (Benoît Marpeau, « Gustave Le Bon... », art. cit., p. 180, note 91).

106 *Le Déséquilibre du monde*, Paris, Flammarion, 1923, pp. 273-274. Dans le même sens, voir, parmi les multiples ouvrages de Le Bon : *Les Opinions et les croyances*, Paris, Flammarion, 1911, pp. 168-171; *La Vie des vérités*, Paris, Flammarion, 1914, nouvelle éd., 1925, pp. 1-2; *Psychologie des temps nouveaux*, Paris, Flammarion, 1920, pp. 22, 26. Le Bon a été lu et célébré comme l'un des grands théoriciens du racisme par nombre de doctrinaires et d'agitateurs racistes patentés, dès les années trente. Le promoteur du « racisme paneuropéen », Robert Ketels, publie en janvier 1935 un livre doctrinal, *Le Culte de la race blanche* (Bruxelles), portant en épigraphe une citation de Le Bon et s'ouvrant sur la dédicace suivante : « À la mémoire de cette chaîne de grands penseurs européens : Arthur de Gobineau, Richard Wagner, Frederick [sic] Nietzsche, Édouard Schuré, Gustave Le Bon, avec l'espoir qu'ils soient compris et continués » (p. 7). Ce livre de Ketels est toujours cité dans les bibliographies diffusées par le Nouvel Ordre européen, organisation néo-nazie fondée en 1951; voir Gaston-Armand Amaudruz, *Les Peuples blancs survivront-ils?*, Montréal, Éditions Celtiques, 1987, p. 121. On notera également que la revue néo-fasciste *Défense de l'Occident*, dirigée par Maurice Bardèche durant trente ans (décembre 1952-décembre 1982), a publié dans deux de ses dernières livraisons, outre un hymne à la gloire de Gustave Le Bon dû à Pierre Duverger - fondateur de la société « Les Amis de Gustave Le Bon », admirateur et ancien proche montmartrois de Céline -, des extraits de l'œuvre du maître concernant la « question juive » et le « problème de la race » (n° 191, mai-juin 1982, Pierre Duverger : « Gustave Le Bon et son oeuvre », pp. 30-38, et Gustave Le Bon : « Le polythéisme d'Israël et son évolution », pp. 39-49; n° 192, juillet-août 1982, Gustave Le Bon : « L'influence de la race dans l'histoire », pp. 37-48).

107 *Psychologie du socialisme*, *op. cit.*, p. 478. Dans le même sens : *Psychologie des foules*, *op. cit.*, éd. de 1925, pp. 179-180; *La Vie des vérités*, *op. cit.*, pp. 2, 270; *Hier et demain*, *op. cit.*, pp. 94-97 ; *Le Déséquilibre du monde*, *op. cit.*, pp. 14, 150, 291.

108 Paris, Copernic, 1977, rééd., 1978; nouvelle édition, Paris, Éditions du Labyrinthe, 2001, pp. 282-284. Sur le Grece (« Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne »), fondé en 1968, voir mon livre *Sur la nouvelle droite. Jalons d'une analyse critique*, Paris, Descartes et C^{ie}, 1994.

109 *Le Figaro-Magazine*, 12 décembre 1981, pp. 15-19.

110 Jean-Marie Le Pen, « Pour une certaine idée de la France » in *Les Origines de la France*, Saint-Cloud, Éditions Nationales, 1997, p. 21.

111 Jean-Marie Le Pen, « L'âme des peuples » *Identité. Revue d'études nationales*, n° 12, mars-mai 1991, p. 3.

112 Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, 31^e éd., 1925, p. 177-180.

113 Bruno Racouchot, « Gustave Le Bon, ou les ressorts cachés de la psychologie des peuples » *Agir pour faire front*, supplément à *Français d'abord!*, n° 244, octobre 1996, 1^{re} quinzaine, p. 4.

114 Jean-Marie Le Pen, « Pour une certaine idée de la France », in *Les Origines...*, *op. cit.*, 1997, p. 23.

Chapitre III

DÉTERMINISME RACIAL, ANTISÉMITISME ET NATIONALISME: DE DRUMONT À SOURY

Dans les vingt dernières années du XIX^e siècle s'est constituée, en France, une conception antijuive du monde fondée sur deux thèmes principaux : d'une part, l'idée raciste par excellence, selon laquelle les Juifs sont à jamais inassimilables, en raison de leurs caractéristiques biologiques (ou « raciales ») et psychoculturelles; d'autre part, le thème d'accusation conspirationniste, les Juifs étant accusés de vouloir dominer le monde, à travers manipulations de l'opinion, complots et bouleversements révolutionnaires, sur fond de domination financière plus ou moins occulte. Un irréductible étranger et un incorrigible conquérant, un envahisseur dangereux : tel est le Juif construit comme type absolument négatif et comme mythe répulsif à la fin du XIX^e siècle, dont le discours du nouveau nationalisme paradoxal, conservateur-traditionaliste et révolutionnaire-populiste, va s'emparer au cours de l'affaire Dreyfus¹.

Le polémiste Édouard Drumont publie en 1886 le *best-seller* de l'antisémitisme nationaliste, plébéien et traditionaliste, *La France juive* (114 éditions en un an !), qui diffuse largement la vulgate²⁸⁴, mais celle-ci ne trouve son habillage « scientifique » que dans les années 1890, du fait de l'influence intellectuelle de Jules Soury, relayée par celle de Maurice Barrès. L'écrivain boulangiste publie le 22 février 1890, dans *Le Figaro*, un article-programme, « La formule antijuive », où il rend hommage au « prophète » Drumont : « L'antisémitisme n'était qu'une tradition un peu honteuse de l'ancienne France quand, au printemps 1886, Drumont le rejeunit dans une formule qui fit tapage. » L'affaire Dreyfus représentera le grand passage au politique de ladite « formule ». Charles Maurras, le théoricien du « nationalisme intégral » - quant à lui, plutôt hostile à la « doctrine des races »² -, reconnaîtra plus tard l'importance, pour l'instauration de l'Action française, de l'expérimentation drumontienne : « La réaction antisémite constitue l'un de nos points de départ essentiel. »³ Et plus précisément : « Tout paraît impossible, ou affreusement difficile, sans cette providence de l'antisémitisme. Par elle tout s'arrange, s'aplanit et se simplifie. »⁴

C'est donc seulement à la toute fin du XIX^e siècle qu'une nouvelle doctrine politique s'installe dans le paysage idéologique, certes sous le nom de « nationalisme », mais dissimulant derrière cette désignation vague une étrange tentative de synthèse entre une vision traditionaliste de l'ordre social, une version

scientiste de la « théorie des races » et une conception conspirationniste de l'ennemi (Juifs, francs-maçons, etc.), dont dérive l'appel xénophobe à défendre par tous les moyens la nation française menacée, la « vieille France » (Drumont), la « France des Français » (Soury)⁵. Telle est la figure naissante du national-racisme à la française, celle d'un racisme aryaniste intégré dans le nationalisme⁶.

I. Judéophobie « fin de siècle » en France: imaginaire du complot et théorie des races

Ce jumelage de la théorie des races (en tant que matérialisme biologique appliqué à l'homme) et de la vision du complot juif ou « judéo-maçonnique » (en tant que pseudo-explication de l'histoire politique moderne) est passé dans l'espace politique français, non sans paradoxe, à travers la propagande catholique lancée contre la franc-maçonnerie, et ce dès le début des années 1880 - le krach de l'Union générale (1882) en représente la première signature socialement visible⁷. La spécificité de la judéophobie politique française, comme un certain nombre de récents travaux l'ont montré⁸, tient à ce qu'elle stigmatise inséparablement le Juif moderne, socialement invisible (« déjudaïsé » ou « assimilé », mais dénoncé comme Juif sous ses masques)⁹, et la République : c'est le Juif républicain, ou la République juive (« enjuivée »), qui constitue la cible de la propagande antijuive à la française, avant et pendant l'affaire Dreyfus. La franc-maçonnerie étant dénoncée comme une « secte juive »¹⁰, et située à l'origine des bouleversements révolutionnaires modernes, l'évidence s'est imposée que lutter contre la maçonnerie, c'était lutter contre l'une des principales figures de la « puissance juive », et que la lutte contre le « judéo-maçonnisme » constituait la forme pratique du rejet absolu de la Révolution française et de son héritage républicain. Une grille de décryptage se met alors en place : derrière la République et les principes de 1789, il y a les « féodalités financières » incarnées par les Juifs, il y a la « haute banque » et les trusts, ces visages anonymes de la ploutocratie moderne. La judéophobie anticapitaliste de tradition révolutionnaire (dans ses deux variantes principales : l'anarchiste et la socialiste) s'est progressivement constituée en composante de l'antisémitisme politique « fin de siècle », caractérisé par sa double base raciale et nationaliste xénophobe - théorisée par Jules Soury puis par Maurice Barrès¹¹, qui l'a en même temps vulgarisée. Dès *La France juive* (1886)¹², Édouard Drumont s'avère conscient de la nature composite de ce qu'on commence seulement alors à nommer l'antisémitisme, dont il affirme clairement qu'il est à la fois une question de race et une question économique. Voilà qui constitue un fil directeur pour une définition stricte de l'antisémitisme, tel qu'il se constitue dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle, en interaction avec le nationalisme xénophobe à base raciale - disons le nationalisme ethnique. C'est

seulement pour désigner cette « synthèse » idéologique du racisme biologique et de la vision du complot juif contre la « vieille France » que l'on peut, au sens strict, employer le mot « antisémitisme ». Dans cette perspective, et sous ces conditions, l'« antisémitisme » désigne le racisme visant spécifiquement les Juifs, comme peuple, nation, race ou, plus tard, ethnie¹³. Mais les visant sur un mode négatif et démonisant : comme constituant un anti-peuple, une nation étrangère à toutes les nations, une race ennemie de toutes les autres races, pseudo-race dotée du statut de contre-race¹⁴, ethnie dangereuse pour toute autre ethnie.

Si donc la judéophobie moderne s'est intellectuellement habillée, dans le dernier tiers du XIX^e siècle (et surtout dans les deux dernières décennies de celui-ci), de représentations et de mots empruntés à la théorie savante des races, il ne faut pas en induire que toutes les conceptions antijuives modernes sont à base de racisme biologique. Telle est pourtant l'erreur la plus commune sur la question antijuive. Dans les analyses qui suivent, il s'agit d'abord pour nous de caractériser brièvement la tradition « antisémite » française à travers une lecture de deux doctrinaires antijuifs dont la rencontre, dans la mouvance anti-dreyfusarde, est hautement symbolique : un écrivain et journaliste polémiste, Édouard Drumont, cherchant dans l'idée de race le fondement scientifique de sa vision conspirationniste de l'histoire de la France moderne ; un « savant » de l'époque, directeur d'études à « l'École pratique des hautes études à la Sorbonne », Jules Soury, disciple de Renan, qui, sur le tard, va s'efforcer d'appliquer sa « science des races » à la question juive, pendant « l'Affaire ». Dans *La France juive devant l'opinion*, publiée en 1886 (quelques mois après *La France juive*), Drumont réaffirme que « l'antisémitisme n'est pas une question religieuse »¹⁵ et précise : « La question antisémite a constamment été ce qu'elle est aujourd'hui, une question économique et une question de race. »¹⁶

Les représentations xénophobes, fixées sur le Juif comme étranger et ennemi¹⁷, sont refondues dans et par la nouvelle synthèse idéologico-politique : le Juif, c'est-à-dire le représentant le plus « dangereux » du « type » sémitique, devient étranger par nature raciale, son extranéité absolue est pensée comme un effet nécessaire de son appartenance de race ; et s'il demeure l'ennemi absolu, il l'est désormais en raison d'une faculté toute négative qu'il tient de sa constitution héréditaire, la faculté de comploter en vue de dominer et d'exploiter. Si l'on peut considérer qu'à bien des égards, le type négatif du « Sémite juif » (comme dit Drumont) fonctionnait, dans le dernier tiers du XIX^e siècle en Europe, comme un pré-construit culturel (donc comme une représentation disponible), sa racialisation (forme de biologisation) et sa démonisation (effet de sa définition dans l'imaginaire du complot) auront opéré une naturalisation « scientifique » du mal qu'il était censé incarner. L'essentialisation biologisante du Juif apparaît donc comme une nouvelle élaboration de la xénophobie ciblée visant les Juifs. Son

principal effet pratique revient à réduire l'éventail des « solutions » possibles de la « question juive » : elle permet notamment de récuser, au nom de la science, les voies de la ségrégation (le Juif étant par nature conquérant, il ne saurait respecter sa stricte condition ghettoïque) et de l'assimilation (le Juif étant par nature inassimilable), voire celle de la conversion (le Juif, par nature inconvertible, est toujours un faux converti). En février 1898, Drumont publie un article dans *La Libre Parole*, « Plaies d'Égypte », où il fournit une illustration frappante de l'essentialisation démonisante du Juif, érigé en catégorie trans-historique :

« Pour les vrais intellectuels, rien n'est saisissant comme de constater le caractère identique et immuable que le Fléau juif a conservé à travers tant de siècles. [...] La cause première de l'agitation d'aujourd'hui est abjecte, car jamais on n'a vu un pays comme la France se passionner pour un de ces traîtres infâmes qui, depuis le commencement du monde, ont excité le dégoût unanime de l'Histoire. [...] On sent cheminer dans l'ombre des êtres malfaisants et vagues qui travaillent à des choses obscures. Je ne sais quoi de sinistre enveloppe le pays tout entier. En réalité, le Juif n'a pas changé depuis trois mille ans ; il est toujours l'ennemi dans la maison, l'artisan de complots et de trahisons, l'être oblique, obscur, inquiétant et néfaste, dangereux surtout parce qu'il emploie des moyens qui ne sont pas ceux des peuples au milieu desquels il vit. »¹⁸

Face aux minorités juives, la doctrine antijuive racialisée ne peut proposer que deux solutions : l'expulsion ou l'extermination, et, en attendant leur mise en œuvre, la mise à part et la discrimination¹⁹. Ce qui suppose le recours à une méthode efficace de repérage et d'identification : il s'agit d'abord de répertorier et de fichier. De localiser et de dénombrer. Car, et c'est là l'un des postulats de l'antisémitisme politique moderne, la première condition imaginée de la puissance effective des Juifs, c'est leur capacité de ne pas être reconnus comme tels²⁰. L'invisibilité supposée du Juif inquiète leurs ennemis déclarés. La ressemblance croissante des Juifs n'est pas perçue comme un indice d'assimilation, mais comme la preuve d'une ruse, mise en œuvre par une stratégie de camouflage. Toute ressemblance des Juifs avec les « Aryens » ou les Français authentiques est donc trompeuse. Les doctrinaires antijuifs ont théorisé l'intuition que les Juifs étaient de moins en moins identifiables à mesure que la sécularisation se déployait.

La hantise du Juif imperceptible s'est développée sur la base d'un stéréotype antijuif réinscrit dans l'idéologie évolutionniste incluant la thèse de l'infériorité raciale et civilisationnelle des Juifs, à savoir la croyance que tout Juif est par nature hautement apte à l'imitation, sinon à la création ou à l'invention. Cet imitateur par nature l'est au point de pouvoir n'être pas, dans certains contextes, identifiable à l'œil nu, à l'esprit non prévenu, au regard non exercé. Un bon antisémite doit savoir et pouvoir « voir ses Juifs »²¹. Pour ce faire, il lui faut les connaître : il ne peut les reconnaître qu'à cette condition. Un bon antisémite doit

donc être instruit sur la figure de son ennemi absolu. Or, connaître le Juif, c'est à la fois savoir l'identifier, le décrire et le raconter. Le savoir antisémite comporte à la fois des connaissances portant sur l'éternelle nature du Juif, dans ses aspects somatiques, psychiques et culturels, et des connaissances portant sur l'histoire des Juifs, laquelle est toujours la même histoire, celle d'une conquête et d'une destruction²². L'histoire antijuive des Juifs est une histoire répétitive, elle se réduit à l'éternel retour d'un même récit, celui des actes d'une « minorité » conquérante²³, enchaînés selon un certain ordre de succession. Savoir, c'est à la fois prévoir (ce que fera le Juif) et pouvoir (lutter contre son entreprise de conquête). C'est pour ce qu'il est censé fournir les moyens d'une auto-défense des non-Juifs que le savoir antijuif possède une valeur irremplaçable. Les écrits antijuifs sont nécessaires parce qu'ils sont utiles, indispensables pour lancer une contre-offensive visant les Juifs conquérants. Le pape de l'antisémitisme français moderne, Édouard Drumont, ne joue dans cette affaire que le rôle du prophète : il dénonce, il annonce, il exhorte, il espère et attend. Drumont attend le « chef » qui infligera le châtement mérité à la « minorité » conquérante :

« Toute la France suivra le chef qui sera un justicier et qui, au lieu de frapper sur les malheureux ouvriers français, comme les hommes de 1871, frappera sur les Juifs cousus d'or et dira aux pauvres attroupés autour de ce Pactole s'échappant du Sémite décousu : "Si vous avez besoin, ramassez!" »²⁴

Cette prophétie de vengeance est au principe de l'engagement antijuif de Drumont, comme l'atteste la phrase placée en épigraphe de l'Introduction à *La France juive*: « Forsan ex nobis exoriatur ultor ! »²⁵.

En 1889, dans *La Fin d'un monde*, Drumont prétend décrire « cette fin d'un monde où tous les éléments du Passé sont en dissolution, sans que rien apparaisse de ce qui constituera l'Avenir »²⁶. Drumont se fait le médecin qui, en quête de symptôme, les interprète pour formuler son diagnostic : « Rien n'est instructif comme de rechercher l'origine première des maladies qui lentement, mais sûrement, visent, dégradent et ruinent peu à peu l'organisme »²⁷. Mais s'il faut tourner et retourner le « cadavre social »²⁸, avant de l'enterrer, il faut aussi se mettre à la recherche de ce qui résiste à la « désagrégation », des éléments intrinsèquement sains au milieu du « fumier » produit par cette époque « lépreuse ». C'est « le Peuple » que l'écrivain antisémite découvre et salue :

« Autour du lit de pourpre et de fumier où se meurt cette société en décomposition, le Peuple attend. Bien convaincu que tout sera à lui quelque jour, il est plus gouaillieur que violent, moins pressé qu'on ne le croirait; il montre, au contraire, une certaine patience narquoise - une patience d'héritier. »²⁹

Le thème de l'attente du vengeur apparaît à la fin de l'introduction du livre : Drumont y confie son espoir « qu'un peuple neuf et jeune, conscient de la destinée

qu'il doit accomplir, vengera enfin la race aryenne depuis si longtemps exploitée et foulée aux pieds par le Sémite... »³⁰ Dans l'argumentation antijuive d'obédience drumontienne, l'appel « désintéressé » à la défense de l'identité « aryenne » de la France va de pair avec une adresse aux Français désireux de défendre leurs intérêts. Drumont, préfaçant un essai pamphlétaire de son disciple Raphaël Viau, précise : « Vos lecteurs pourront se convaincre une fois de plus, que l'Antisémitisme ne défend pas seulement l'âme de la Patrie, le patrimoine idéal, le pur trésor de nos croyances et de nos traditions, mais qu'il apprend aussi à tous à protéger leurs intérêts légitimes, à préserver leur bourse contre des Bédouins et des faiseurs de razzias. »³¹ Chez Drumont et ses disciples, nationalisme rime avec antisémitisme, comme l'a fort bien compris Gaston Méry en 1903 : « On a donné maintes définitions du Nationalisme. Je crois que la plus simple et la plus vraie est encore celle-ci : "Le Nationalisme, c'est le Patriotisme tourné vers les ennemis du dedans." Mais, si on admet cette définition, il faut admettre du même coup que l'Antisémitisme, qui combat toutes les influences qui tendent à désagréger les énergies françaises, est l'essence même du Nationalisme. »³²

En mars 1902, Jules Soury pose la question : « Suis-je au moins antisémite? », et y répond aussitôt sans ambages : « Sans aucun doute, s'il s'agit de la guerre des races? »³³ Pour comprendre comment ce brillant esprit du XIX^e siècle en est arrivé à professer avec autant de conviction et de véhémence les dogmes de l'antisémitisme à base raciale, il convient de retracer son itinéraire intellectuel, celui d'un homme de science qui, aux alentours de la cinquantaine, va s'engager corps et âme dans une guerre politico-culturelle où « le Juif » joue le rôle de l'ennemi absolu...

II. Itinéraire d'un « athée clérical » Jules Soury, 1842-1915. Scientisme, traditionalisme et mystique de la race

Récemment redécouvert, après un long oubli, en tant que principal maître à penser du jeune Maurice Barrès, Jules Soury a été à la fois philologue, exégète et critique, historien et psychophysiologiste (spécialiste du cerveau), philosophe et doctrinaire politique. Après une longue carrière de savant, disciple de Renan en tant qu'historien des religions, spécialiste de l'étude du système nerveux central dans une perspective matérialiste-biologique, mais aussi propagateur du monisme évolutionniste d'Haeckel, et à ce titre représentant français du « darwinisme social », Soury s'engage en 1899 dans la polémique antidreyfusarde, où ses interventions visent à légitimer le nationalisme xénophobe et l'antisémitisme politique par les théories « scientifiques » de l'hérédité, de la race et de la sélection. Cet athée matérialiste devient alors le prophète d'un nouveau traditionalisme fondé sur le déterminisme de l'hérédité et de la race, érigeant cependant la défense de l'Armée

et de l'Église en impératif catégorique.

Jules-Auguste Soury, né le 28 mai 1842 à Paris, y meurt le 10 août 1915³⁴. Son père, ouvrier, fait vivre non sans difficulté sa famille. Après une instruction primaire, Jules Soury entre en apprentissage, à douze ans, chez un constructeur d'instruments de précision en verre. Passionné par l'étude, le jeune apprenti-verrier suit, le soir, les cours de physique et de chimie de l'école des Arts et Métiers, se met à l'étude du latin, et fréquente assidûment la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il dévore notamment Voltaire, Diderot, Rousseau, Buffon. Le jeune autodidacte entre en sixième à dix-sept ans, en octobre 1859, au lycée Louis-le-Grand, où enseigne Michel Bréal (1832-1915), élève de Burnouf et de Bopp qui sera, en 1864, chargé de l'enseignement de la grammaire comparée au Collège de France. Il ne lui faut que trois années pour passer de la sixième à la classe de rhétorique, et ainsi faire ses études classiques. À Louis-Le-Grand, il fait de Victor Hugo sa « religion »... Bachelier ès lettres à vingt ans, en 1862, il poursuit ses études dans des conditions difficiles (en travaillant la nuit) et devient licencié ès lettres l'année suivante, le 29 octobre 1863, en Sorbonne. Ses intérêts sont alors centrés sur la littérature, il écrit des vers et compose un drame en cinq actes (qu'il détruira plus tard). En 1863, sur le conseil de Bréal, il entre à l'École impériale des Chartes, où il s'initie aux recherches historiques. Il en sort en 1867, avec le diplôme d'archiviste-paléographe. Sa thèse est sa première publication : *Des études hébraïques et exégétiques au Moyen Âge chez les chrétiens d'Occident* (1867). Durant ces quatre années, il avait parallèlement suivi les cours publics que Renan, chassé du Collège de France, faisait chez lui : son intérêt pour l'histoire des religions se confirme. Renan « fut mon premier maître », écrira-t-il plus tard. Initié à l'épigraphie sémitique et à l'exégèse biblique par Renan (auquel il avait été présenté par Bréal), il bénéficie aussi des leçons de l'abbé Bargès, professeur de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque. Depuis 1865, Soury était attaché à la Bibliothèque nationale, où il effectuait divers travaux rétribués. Il en deviendra vite l'un des sous-bibliothécaires. En 1868, il signe deux articles dans une revue matérialiste et évolutionniste, *La Pensée nouvelle* (1867-1869)³⁵, où il s'affirme comme un athée militant de vaste savoir. Son premier article est emblématiquement titré « La statue de Voltaire » (n°37). Il fait, dans cette revue de l'athéisme scientifique, l'éloge de Diderot, de La Mettrie, d'Holbach, de Helvétius, de Sylvain Maréchal, de Naigeon (n°45). Il collabore parallèlement à *l'Encyclopédie générale*, où il publie en 1868 une étude sur la philosophie en Allemagne, puis, en 1869, un article sur l'aristotélisme. En 1871, grâce à la protection de Renan (sous la direction duquel il avait continué de travailler), il entre comme rédacteur à la *Revue des Deux Mondes*, collabore au *Temps* (où il publie une étude sur Gassendi, une autre sur le pessimisme) et au *XIX^e siècle*, mais, surtout, il entre à *La République française*, journal fondé par Léon Gambetta, où il collabore à la « Revue des sciences historiques », puis à la «

Revue scientifique » dirigée par le physiologiste Paul Bert (1833-1886) qui ne cessera de le soutenir³⁶. Il collabore aussi à *La Nouvelle Revue*, publication gambettiste fondée en 1879 qui va glisser d'un patriotisme républicain à l'antidreyfusisme, en passant par l'anticléricisme et l'antisémitisme à partir de 1882³⁷.

À partir de 1865, Soury avait étudié, à la Salpêtrière, l'anatomie normale et pathologique du système nerveux central, sous la direction d'Auguste Voisin et surtout de Jules-Bernard Luys (1828-1897), médecin et neurophysiologiste qui venait de publier ses *Recherches sur le système nerveux cérébrospinal*³⁸. C'est alors qu'il entrevoit « l'immense portée de ces études pour le renouvellement de la science de l'intelligence » : la « psychologie scientifique », définie comme « la science de l'aspect psychique des phénomènes de la vie », lui paraît représenter « l'acropole de la connaissance »³⁹. En 1878, il collabore à la revue *La Science politique* (fondée en avril 1878), et publie *Jésus et les Évangiles*, où il aborde la vie du Nazaréen comme un cas de « psychologie morbide »⁴⁰. Jésus, pose-t-il, « paraît ici pour la première fois comme un malade dont on a essayé de suivre le développement du mal »⁴¹. Son diagnostic « médico-psychologique » était trop clair pour ne pas faire scandale : « La sainteté et l'enthousiasme religieux », chez le malade Jésus, sont « symptomatiques d'une lésion des centres nerveux »⁴². Atteint d'une méningo-encéphalite, « il disparut à temps de ce monde : le gibet lui épargna la démence »⁴³. Cet essai vaut à Soury une cabale qui, lancée en 1879-1880 par les milieux catholiques et la droite, empêche sa nomination à la chaire d'Histoire des Religions au Collège de France, qui vient d'être créée (et qui devait, semble-t-il, lui revenir). Sa réputation de « matérialiste » et d'« athée » est faite. Comme pour aggraver son cas, Soury organise au Grand Hôtel un banquet en l'honneur d'Ernst Haeckel, en visite à Paris au mois d'août 1878⁴⁴, ce qui permet au *Figaro* - le 30 août - de le stigmatiser comme « un ennemi personnel de Jésus-Christ »⁴⁵. Cet esprit fort n'en reconnaît pas moins, avec tristesse, que « l'homme est par excellence un animal métaphysicien »⁴⁶. Comme le notera Anatole France, Soury « n'entraîne point du tout dans les préjugés vulgaires » et « ne ménageait pas toujours assez les esprits simples »⁴⁷.

Dans ses *Études historiques sur les religions, les arts, la civilisation de l'Asie antérieure et de la Grèce* (1877) et ses *Essais de critique religieuse* (1878), ce disciple de Renan pratique l'histoire des « formes du sentiment religieux » comme une contribution à une « embryogénie de l'esprit », à une psychologie évolutionniste qui consiste à étudier l'expression historique des « lois purement mécaniques qui régissent le monde » ; « Tout vient à son heure et à sa place, en vertu de lois invariables. »⁴⁸ Il ne cache par ses convictions philosophiques : « L'athéisme et le matérialisme scientifique ont inspiré ces études : voilà l'esprit qui

circule en elles, le souffle qui les anime. »⁴⁹ Le 27 mai 1881, Soury soutient en Sorbonne ses thèses de doctorat : *Théories naturalistes du monde et de la vie dans l'Antiquité* (dédiée « à M. Ernest Renan, hommage d'affection et de reconnaissance »), et *De hylozoismo apud recentiores* (« L'hylozoïsme chez les modernes »). La même année, il publie son *Bréviaire de l'histoire du matérialisme* (soit sa « grande » thèse de doctorat remaniée et augmentée)⁵⁰, où il réaffirme son ancrage dans la tradition de l'atomisme des Démocrite, Épicure, Lucrèce et Gassendi. Ce *Bréviaire* est suivi d'un recueil d'essais, *Philosophie naturelle* (1882), où il définit son matérialisme et son athéisme « scientifiques », inséparables de son adhésion militante au monisme évolutionniste d'Ernst Haeckel (1834-1919) dont il avait traduit et présenté trois livres en 1879-1880 (*Les Preuves du transformisme. Réponse à Virchow; Le Règne des protistes; Essais de psychologie cellulaire*)⁵¹. Soury s'impose comme l'un des théoriciens français de la biologisation de la science de l'homme. La doctrine de la lutte pour l'existence et de la sélection des plus « aptes » domine sa sociologie et sa philosophie de l'Histoire : c'est en ce sens qu'il est classable parmi les représentants du « darwinisme social » — disons plutôt du biologisme socioracial. Mais ce penseur pessimiste professe un matérialisme situé dans les strictes limites du savoir scientifique : récusant toute ontologie de la substance matérielle, il reprend à son compte le fameux *Ignoramus et ignorabimus*, lancé par Emil Du Bois-Reymond en 1872⁵². Cette devise, « Nous ignorons et nous ignorerons », sera celle de l'agnosticisme, qui pose un ordre de réalité inconnaissable par nature et suppose qu'il y a des limites infranchissables au pouvoir explicatif de la connaissance scientifique⁵³. Place est ainsi faite à une éventuelle foi religieuse. Soury s'est imprégné de la leçon kantienne et schopenhauérienne, qu'il ne cesse de réaffirmer dans les mêmes termes : « L'homme ne peut rien savoir du monde lui-même, du monde tel qu'il est, non tel qu'il lui paraît être. »⁵⁴ Mais peut-être faut-il, selon lui, se réjouir de cette inaccessibilité de l'être, car « le charme secret, l'attrait profond des questions transcendantes est tout entier dans la poursuite des vérités inconnues qui fuient et se dérobent »⁵⁵. C'est que « l'homme est par excellence un animal métaphysicien »⁵⁶. Mais les spéculations métaphysiques sont étrangères à la connaissance scientifique, et la science n'a « rien à faire avec la foi »⁵⁷. Soury est particulièrement ferme sur le principe de séparation de la foi et du savoir : « La foi ne sait pas, la science ne croit pas. »⁵⁸

Le 30 novembre 1881, grâce à l'appui de Paul Bert, devenu ministre de l'Instruction publique dans le cabinet de Gambetta, Soury est chargé d'une conférence d'histoire des doctrines contemporaines de psychologie physiologique à l'École pratique des hautes études, à la Sorbonne⁵⁹. Il y enseignera jusqu'au 30 décembre 1898, après avoir été nommé tardivement directeur d'études (en

décembre 1896), une psychologie scientifique qui a « ses fondements dans la biologie »⁶⁰. Concevoir la psychologie « au sens évolutionniste », c'est la concevoir « comme un développement de la biologie »⁶¹. Cet enseignement ne l'empêche pas de collaborer à diverses revues, dont *La Nouvelle Revue* de Juliette Adam, où il publie des articles de vulgarisation scientifique idéologiquement très orientés en 1881-1882⁶².

Le matérialisme « scientifique » de Soury, s'appliquant au fonctionnement du cerveau, rencontre la thèse de l'inconscient, par le « ça/il pense en nous » emprunté au psychophysiologiste Sigmund Exner (1889) : « Mais qu'est-ce que ce moi conscient au regard de cet autre moi, impersonnel [...], que le physiologiste Exner [...] désigne par le pronom indéterminé "il" dans cette phrase : *Es denkt in mir?* C'est le "Il pense" inconnu au "Je pense", qui détermine la nature de nos sentiments et de nos idées et prédestine les vocations. »³⁴⁶ Soury s'inscrit ainsi dans le courant de pensée anti-cartésien qui vise à désimpliquer psychisme (ou esprit) et conscience, laquelle est réduite à un simple « satellite de l'esprit ». Il en déduit l'existence d'une « hérédité psychologique » se traduisant par la subordination du conscient et de l'« intellectuel » à l'inconscient héréditaire et racial. Le professeur Soury commentait cette thèse devant l'élève admiratif Barrès, qui en fera le principe de son nationalisme « déterministe » : « L'intelligence, quelle très petite chose à la surface de nous-même. Profondément nous sommes des êtres affectifs. »⁶³

Dans les années 1890, les leçons scientifiques de Soury, agrémentées de digressions philosophiques, attirent le Tout-Paris intellectuel : Georges Clemenceau, Marcel Sembat, Anatole France et Maurice Barrès (celui-ci, de 1893 à 1897) assistent à ses cours et s'entretiennent avec le maître⁶⁴. Barrès, qui le considère comme l'« un des penseurs les plus audacieux de notre époque »⁶⁵, en est un témoin enthousiaste : Soury « dispensait le plus émouvant enseignement philosophique » et, poursuit l'écrivain, les longs entretiens qu'il avait eus avec celui que Maurras nommera « le grand savant » doublé d'un « orateur véritable », sont « inoubliables ». Le témoignage admiratif d'Anatole France, en 1891 et 1893, est suffisamment éloquent :

« M. Jules Soury, dans sa petite salle haute de la Sorbonne, un scalpel à la main, un cerveau sur la table, tranquille, enseigna à une élite d'élèves le jeu compliqué des appareils de l'innervation cérébrale et développa la théorie des localisations. [...] M. Soury est admirable pour la variété des connaissances et la profondeur des vues. [...] Ce savant est un écrivain admirable. [...] Son style, moulé sur la pensée, est souple, vigoureux, coloré et parfois d'une splendeur étrange [...]. Cet homme admirable [...] est notre Gassendi, et quelque chose de plus, car M. Jules Soury [...] saisit en même temps que les vérités scientifiques ces délicates et précieuses vérités de sentiment qui sont pour l'esprit humain ce qu'est

le ciel dans un paysage. »⁶⁶

On comprend que Soury, conférencier célèbre, ait pu passer alors pour le rival de Bergson. Le savant historien des doctrines psychophysiologiques collabore, des années 1880 aux années 1900, à de nombreuses publications scientifiques et médicales : les *Annales médico-psychologiques*; *L'Encéphale, journal des maladies mentales et nerveuses*; Les publications du *Progrès médical*; la *Revue scientifique*; *L'Intermédiaire des biologistes, organe international de zoologie, botanique, physiologie et psychologie*; les *Archives de neurologie*; *La Presse médicale*, etc.

En 1891, Soury publie *Les Fonctions du cerveau*⁶⁷ puis prépare un important article « Cerveau » pour le *Dictionnaire de physiologie* (1896) dirigé par Charles Richet. Il en termine la rédaction au printemps 1896, alors qu'il vient de perdre sa mère, événement qui le plonge dans le désespoir. Il confie alors à Barrès : « Je fais mon article *Cerveau*. [...] Je l'ai promis à Richet devant ma mère. Je le dois faire à cause d'elle. [...] Mais comme ce travail m'ennuie... Je voudrais ne rien faire, lire seulement Pascal... »⁶⁸ Il va jusqu'à vouloir mourir de faim, considérant qu'il « a commis une faute et qu'il a à expier », comme le relève Barrès⁶⁹. Soury note : « L'aspect du monde devient tout autre. Pour la première fois, il nous apparaît comme l'hospice banal où l'on ne fait que passer. »⁷⁰ L'orientation pessimiste de son matérialisme agnostique se radicalise, le disciple du serein Lucrèce se fait lecteur de Pascal : « Mortification. Annuler la vie, la diminuer. Voilà un besoin qu'avait Pascal, sa ceinture de fer; un besoin que j'ai... »⁷¹ Il court aux Églises, fréquente les couvents des Dominicains ; en vain, Dieu ne se manifeste pas à lui. Sa profession de scepticisme devient aveu de nihilisme, comme dans les pages conclusives de son autobiographie, où il retrouve un ton schopenhauérien : « Cette vie est horrible. Absolument inutile, douloureuse, elle est encore sans raison ni fin intelligible. Nous savons heureusement qu'elle doit finir [...]. Nous naissons, nous mourons. L'homme naît pour mourir, voilà tout. »⁷² Il va jusqu'à désavouer la science, à laquelle il avait pourtant consacré sa vie de solitaire : « Je n'aime plus la science. [...] Divertissement. »⁷³ Il répond sans équivoque à la question de la valeur de la vie : « Tous apprennent, à l'user, que la vie ne valait pas la peine d'être vécue. »⁷⁴ D'où l'impératif moral d'inspiration schopenhauérienne : ne point procréer, éviter de reproduire les conditions d'apparition du mal, la vie elle-même. Soury cite Chateaubriand : « Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que celui de donner le jour à un homme. »⁷⁵

Là n'est pourtant pas le dernier mot de Soury. Car celui qui a vu le néant, au fond de l'existence, est aussi celui qui y a vu la guerre, le *polemos*, « le roi et le père de tout ce qui existe »⁷⁶. Le darwiniste social, dans les années 1870 et 1880, osait ouvrir les yeux sur l'« immense charnier qu'on appelle la terre »⁷⁷, et contemplait « le spectacle de l'évolution de la vie sur cette planète, la lutte éternelle, acharnée, implacable, [...] la bataille sans trêve ni merci de tous contre tous »⁷⁸. À la fin des années 1890, la contemplation mélancolique de l'insurmontable lutte universelle pour l'existence devient éloge de la guerre, école d'héroïsme : « La guerre éternelle, source de toute vie supérieure, cause de tout progrès sur la terre... »⁷⁹ La tristesse tragique se métamorphose en exaltation née de la découverte des vertus rédemptrices de la guerre : « Jamais la vie n'a valu la peine d'être vécue : l'homme n'est supérieur à sa destinée qu'en poursuivant jusque dans la mort, dans la mort volontaire des champs de bataille ou des guerres civiles, son rêve d'immortalité ! »⁸⁰ Cette conception héroïque de l'existence n'annule pas le nihilisme ontologique, elle s'y appuie pour assigner chaque humain à une destination exclusive : suivre le destin de sa lignée, de sa nation, de sa race. La fidélité à la voix des ancêtres est la seule source de transcendance qui puisse justifier l'existence, en tant que lutte pour l'existence. Le sens de chaque vie singulière est immanent à sa lignée, la valeur de l'existence est retrouvée dans la lutte pour défendre ce qui noue l'ascendance et la descendance : « ... Le propre de l'homme [...], c'est de suivre d'instinct, par devoir, l'impulsion supérieure de sa race et de sa nation. [...] Se battre pour l'idéal des ancêtres et le salut des descendants, se battre pour les traditions de la race, pour l'honneur de caste ou de nation, voilà [...] la fonction héroïque de l'homme. »⁸¹ Le racisme comme vision normative, donnant ses règles à l'action, dérive chez Soury d'un pessimisme radical qui confine au nihilisme.

L'hérédité ancestrale, et plus largement l'hérédité raciale, tel est l'objet d'un nouveau culte, situé au centre du traditionalisme en cours de formation à la fin du XIX^e siècle, où le nationalisme croise la théorie des races. La somme ultime qu'est *Le Système nerveux central* (couronné en 1900 par l'Académie des Sciences et l'Académie de Médecine), monument de 1866 pages paru en 1899, où Soury expose « l'histoire naturelle de l'esprit humain »⁸², est aussi un effort pour fonder scientifiquement, sur la « continuité substantielle » des caractères héréditaires, le respect des traditions, la défense de la race et le caractère sacré de la patrie. Car « les caractères propres, ethniques et nationaux, (...) [sont] des phénomènes aussi réels que la matière des éléments anatomiques de nos centres nerveux, les neurones, seuls éléments de notre corps qui, de la naissance à la mort de l'individu, persistent sans proliférer ni se renouveler jamais. Là est le témoignage irréfragable de l'hérédité psychologique. Là est le fondement de notre culte des morts et de la terre où ils ont vécu et souffert, de la religion de la patrie

»⁸³.

Ainsi, même s'il sait que « les cieux sont vides », le savant conscient « de son ignorance et de son néant » pourra trouver « digne de s'incliner très bas sur les dalles de la vieille église ». Athée cléricale et matérialiste agnostique, nihiliste et traditionaliste, Soury assume de tels paradoxes. Il se définit comme « un cléricale athée de tradition catholique »⁸⁴, s'affirme « cléricale d'opinion et catholique de tradition »⁸⁵ sans avoir pour autant la foi : « Catholique, je mourrai dans la religion où je suis né, [...] parce que j'ai le respect et l'amour des traditions, traditions de famille, traditions nationales. »⁸⁶ Si donc la vie a malgré tout un sens, c'est en ce qu'elle est comprise comme « une exaltation perpétuelle du culte de l'honneur et de l'observance des vertus ancestrales », pour autant que nos aïeux « nous ont transmis, avec l'héroïque passion du sacrifice, le goût du renoncement à tout ce qui détourne l'homme de l'idéal moral de sa race »⁸⁷.

Car, selon Soury, chaque race possède en propre un « instinct ethnique »⁸⁸ qui s'établit sur un substrat neurophysiologique. Les « réactions morales »⁸⁹ n'échappent pas au principe du déterminisme de l'hérédité et de la race : à l'inconscient neurologique ou cérébral s'ajoute l'inconscient ethnique ou racial. C'est dans le déterminisme biologique des aptitudes civilisationnelles et des attitudes devant la vie que Soury trouve la justification ultime de son nationalisme et de son antisémitisme. Il n'y a pas « d'esprit sémitique sans cerveau sémitique »⁹⁰. C'est pourquoi l'antisémitisme exprime « une lutte de races » entre « l'Aryen » et « le Sémite », dotés de natures psychophysiologiques irréductibles : « Ces deux grands groupes ethniques [...] réagissent tout autrement dans les mêmes circonstances, parce que leur nature est hétérogène. »⁹¹ L'antisémitisme devient dès lors légitime comme réaction naturelle d'autodéfense des « Aryens » contre leurs principaux ennemis de race, les Juifs. Le fait de la race s'érige en fatalité de race, qui fournit une clef de l'Histoire, où la lutte pour l'existence est réinterprétée comme lutte des races pour la survie et la prééminence :

« La considération de la race demeure capitale dans l'histoire du monde. Dans le passé comme dans le présent, elle reste l'explication dernière de la nature des actions et des réactions de l'individu dans la lutte pour l'existence. »⁹²

L'affaire Dreyfus peut ainsi être réduite au conflit inévitable de deux types racialement déterminés de réaction devant l'existence : « La question des races a été ouverte par l'affaire Dreyfus », déclare Barrès le 21 octobre 1899⁹³. C'est l'année même où Soury commence à donner à *L'Action française* des articles virulents, contre « la Porcherie contemporaine » dirigée par les francs-maçons, les Juifs et les huguenots, articles repris avec d'autres (parus dans *La Nouvelle Revue*, très engagée dans la propagande antidreyfusarde) dans son dernier livre, *Campagne nationaliste*, paru en 1902, dédié « à M. le général Mercier [...] qui a

bien mérité de la patrie en contribuant plus qu'*aucun* homme de France aux deux condamnations [...] du traître juif Alfred Dreyfus »⁹⁴. Soury avait en effet assisté en 1899 à une séance du procès de Rennes où, à l'instar de Barrès⁹⁵, il avait jugé « magnifiques » les dépositions des généraux Mercier et Roget. À la lecture de *Campagne nationaliste*, Barrès réagit avec admiration, jugeant qu'il s'agit d'« un magnifique psaume, [...] brûlant et désespéré »⁹⁶. « Livre inepte », réplique Léon Bloy⁹⁷. Dans la préface de l'ouvrage, Soury réaffirme son adhésion au principe du déterminisme racial et s'affirme « antisémite », mais en ajoutant aussitôt une clause restrictive, comme s'il s'agissait pour lui de répondre par avance au reproche de généralisation abusive :

« Suis-je au moins antisémite ? Sans aucun doute, s'il s'agit de la guerre des races. Presque à la veille de cesser, après une longue vie, toute d'études et de méditations sur l'univers éternel, la structure, les fonctions et l'histoire des êtres vivants, j'ai pourtant trop souvent usé des livres des savants juifs, j'ai aussi rencontré trop d'excellents Israélites sur mon chemin, pour mourir en jetant l'anathème sur tous les individus d'une race humaine. Absolument convaincu de la nature irréductible des deux races ou espèces humaines dites sémitiques et aryennes, de leur hétérogénéité foncière, qu'aucune fiction légale, telle que la naturalisation, aucune conversion religieuse, aucun croisement même ne sauraient jamais détruire, j'ai donné ici les raisons scientifiques de ma conviction. »⁹⁸

Toute la morale et la politique de Soury peuvent se résumer par la formule normative : « Le respect de la tradition sous toutes ses formes. »⁹⁹ Le racisme de Soury est inséparable de son traditionalisme.

Une anecdote concernant le « scientifique supérieur » qu'était Soury, rapportée par Adolphe Boschot d'après le témoignage d'un de ses amis, suffit à rappeler la stupéfiante assurance du « savant » portant des jugements non fondés, plus précisément à montrer « l'entêtement, l'aveuglement d'un homme qui croit porter en lui la Vérité, et qui n'a donc plus besoin d'ouvrir les yeux sur les autres hommes, s'ils ignorent cette Vérité ». L'anecdote illustre de façon frappante le mode de légitimation scientifique d'un simple préjugé, ici le préjugé antijuif :

« Jules Soury, passionné par l'Affaire Dreyfus, assistait au procès de Rennes, dans l'été de 1899. Plusieurs jours de suite, dans la salle d'audience, il s'assit près d'un journaliste judiciaire que j'ai beaucoup connu : c'est Edgard Troimaux, qui a laissé une réputation de parfaite loyauté. À Rennes, pendant les dépositions ou interrogatoires, Soury écoutait à peine et ne regardait aucun visage. Quels indices, pourtant, que les physionomies et les regards ! Lui, obstinément, il tenait dans les mains un gros bouquin de médecine et lisait le plus qu'il pouvait. [...] Au lieu d'observer les hommes qui jouaient leur avenir dans cette tragédie, ce maniaque de la biologie continuait à se bourrer le crâne avec des choses de laboratoire. Tout à coup, dès que le colonel Pic-quart commença de faire sa déposition, Soury ferma

son bouquin et dit à mon ami Troimaux : "Cet homme ment!..." Mon ami, surpris d'un jugement si affirmatif, si tranchant et surtout si rapide, regarda Soury comme pour l'interroger... "Oui, répéta Soury, le colonel ment; ce Juif ment. - Et pourquoi, demanda enfin Troimaux, pourquoi dites-vous qu'il ment? Il commence à peine de parler. — J'ai mes raisons, déclara Soury avec autorité, et elles me sont données par toute ma culture. Je suis un savant. Ma conviction a des raisons scientifiques... Je sais que cet homme ment parce qu'il est juif." »¹⁰⁰

Soury déclare à Barrès, en août 1899, à propos de la « trahison » d'Alfred Dreyfus :

« Un Juif n'est jamais un traître, il n'est pas de notre nation, comment la trahirait-il? Tous sont des traîtres : ils sont de la patrie où ils trouvent leur plus grand intérêt. [...] Je n'ai pas besoin qu'on me dise pourquoi il a trahi. En psychologie, il me suffit de prouver qu'il est capable de trahir... »¹⁰¹

Barrès reprend à son compte les vues de son maître, et, les radicalisant, en tire cette formule conclusive : « Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race. »¹⁰²

Après ces ultimes bouffées de haine et de fanatisme, Soury sera comme foudroyé : à soixante ans, il paraît frappé de stérilité intellectuelle. Il venait cependant d'obtenir une reconnaissance académique sans réserve. À propos du *Système nerveux central*, l'on pouvait lire dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, le 17 décembre 1900 : « L'œuvre de M. J. Soury n'a son analogue dans aucun pays et représente un travail et une étendue de connaissances extraordinaires. [...] Après avoir lu l'ouvrage de M. Soury, on se rend compte du service immense rendu par l'auteur à sa génération. »³⁸⁷ Alors qu'il avait adhéré avec enthousiasme à la Ligue de la patrie française (dont Jules Lemaître était président depuis janvier 1899)³⁸⁸, Soury finit par accuser Lemaître et Gabriel Syveton d'être prêts à se rallier aux Juifs et aux francs-maçons³⁸⁹. Le savant délirant mourra treize ans plus tard, dans un oubli complet. Seuls Maurras et Barrès, les idéologues rivaux du nouveau nationalisme, célébreront sa personne et son œuvre. Soury a en effet théorisé les fondements traditionalistes du nationalisme français, en même temps qu'il le biologisait et le tirait vers le racisme.

Le « fou sublime » avait lancé à Barrès, en mai 1896 : « Et puis je suis athée. J'irai tout droit de chez moi au cimetière. »¹⁰³ Le 13 août 1915, l'« athée clérical » eut, selon ses dernières volontés, des obsèques religieuses à Notre-Dame de la Miséricorde d'Auteuil, et fut enterré au cimetière Montparnasse. Il y fut porté, selon son vœu, dans le corbillard des pauvres. Le même jour, dans son article consacré au « savant » et au « poète », Maurras rappelait : « Il ne voulait ni discours privés ni discours publics sur sa tombe, il voulait retourner en silence et,

disait-il, en toute humilité - *humilis, ad humum!* — plus bas que cette terre où nos destins nous ramènent tous. »¹⁰⁴ Quant à Barrès, il rend à son « illustre maître et ami Jules Soury », le 14 août 1915, dans *l'Écho de Paris*, un ultime hommage : « Ce matin, j'ai accompagné de son domicile à l'église Notre-Dame de la Miséricorde mon illustre maître et ami Jules Soury, de qui je suivais les leçons à l'École des hautes études quand j'avais vingt ans. Je salue ce noble esprit qui mettait au-dessus de tout l'idée de renoncement, la stoïque fierté des âmes fidèles aux traditions de la race, prêtes à tous les sacrifices, fors l'honneur, pour la patrie. »

III. Le Juif comme race: l'étranger et l'ennemi

Dans *La France juive* (1886), qu'on peut considérer comme le premier manifeste, en langue française, de l'antisémitisme politique moderne au sens strict - précédant d'une année le *Catéchisme antisémite* de Theodor Fritsch¹⁰⁵ -, Édouard Drumont présente et stigmatise « le Juif » comme le véritable héritier, bénéficiaire et profiteur à la fois, de la Révolution française¹⁰⁶. Le Jacobin ayant accompli sa double tâche historique, destruction de « l'ancienne société »¹⁰⁷ et conquête du pouvoir politique, c'est au Juif que revient, selon Drumont, la vraie puissance dans une société dominée par l'argent : la puissance financière.

1. Contre la « conquête juive » de la France les évidences de la nouvelle « guerre des races »

Drumont introduit ainsi son « essai d'histoire contemporaine » :

« Taine a écrit la Conquête jacobine. Je veux écrire la Conquête juive. À l'heure actuelle, le Jacobin, tel que nous l'a décrit Taine, est un personnage du passé égaré au milieu de notre époque. [...] Le seul auquel la Révolution ait profité est le Juif. Tout vient du Juif; tout revient au Juif. Il y a là une véritable conquête, une mise à la glèbe de toute une nation par une minorité infime mais cohésive [...]. On retrouve ce qui caractérise la conquête : tout un peuple travaillant pour un autre qui s'approprie, par un vaste système d'exploitation financière, le bénéfice du travail d'autrui. Les immenses fortunes juives, les châteaux, les hôtels juifs ne sont le fruit d'aucun labeur effectif, d'aucune production, ils sont la proélibation d'une race dominante sur une race asservie. »¹⁰⁸

Ce que dénonce Drumont, c'est à la fois une conquête raciale, l'assujettissement d'une race (celle qu'il célèbre comme l'« admirable race aryenne »¹⁰⁹ par une autre (« le Juif » ou « le Sémite »), et un processus d'exploitation fondée sur la domination raciale de « l'élément juif ». La thèse drumontienne, indéfiniment

répétée, est que « le Juif apparaît en maître », qu'il « est tout-puissant »¹¹⁰. D'entrée de jeu, le problème se pose : comment la « race aryenne ou indo-européenne », intellectuellement et moralement supérieure au « Sémite », a-t-elle pu se laisser dominer par celui-ci ?

Drumont croit trouver le principe d'une réponse à cette question en transposant le schème de la lutte des deux races, emprunté à la doctrine aristocratique (dont il avait pu trouver des traces chez Renan)¹¹¹, aux relations entre « l'Aryen » et « le Sémite », acteurs d'un conflit immémorial dont l'initiative revient au second, supposé mû par un irrépressible et naturel désir de domination. Le mythe germanique est ainsi retraduit en mythe aryen :

« Dès les premiers jours de l'Histoire nous voyons l'Aryen en lutte avec le Sémite. Ilion était une ville toute sémitique et le duel entre deux races explique le retentissement particulier qu'eut la guerre de Troie. Le conflit se perpétua à travers les âges et presque toujours c'est le Sémite qui a été le provocateur avant d'être le vaincu. Le rêve du Sémite, en effet, sa pensée fixe a été constamment de réduire l'Aryen en servage, de le mettre à la glèbe. [...] Aujourd'hui le Sémitisme se croit sûr de la victoire. Ce n'est plus le Carthaginois ou le Sarrazin qui conduit le mouvement, c'est le Juif; il a remplacé la violence par la ruse. À l'invasion bruyante a succédé l'envahissement silencieux, progressif, lent. »¹¹²

Le doctrinaire le plus représentatif de la nouvelle synthèse antijuive constituée dans le dernier tiers du XIX^e siècle présente sa narration historique du déclin de la France à partir d'une opposition absolue entre l'ancien et le nouveau, l'authentique et le dénaturé, le sain et le morbide. La « vieille France », qui est la France même, aurait été détruite pour laisser la place à des étrangers, envahisseurs et dominateurs, mais surtout corrupteurs :

« Il m'a paru intéressant et utile de décrire les phases successives de cette *Conquête juive*, d'indiquer comment, peu à peu, sous l'action juive, la vieille France s'est dissoute, décomposée, comment à ce peuple désintéressé, heureux, aimant, s'est substitué un peuple haineux, affamé d'or et bientôt mourant de faim. »¹¹³

Dans *La France juive*, Drumont pense le processus révolutionnaire comme une invasion et une substitution de population, le « vrai peuple »¹¹⁴ ayant été remplacé par un « ramassis d'étrangers » : « Dès le début, la Révolution eut, comme la République juive d'aujourd'hui, le caractère d'une invasion. L'élément français disparut, comme de nos jours, devant un ramassis d'étrangers qui s'emparèrent de toutes les situations importantes et terrorisèrent le pays. »¹¹⁵ Ce sont les Juifs qui, dans cette reconstruction fantasmagorique de la Révolution, jouent le rôle d'acteur principal, avant de jouer celui de bénéficiaire quasi exclusif. Drumont postule ainsi « une origine sémitique aux familles chez lesquelles la haine du prêtre est

héréditaire »¹¹⁶, affirme que « ce furent les Juifs qui organisèrent le pillage des églises, la destruction des chefs-d'oeuvre inspirés par la foi au génie de nos imagiers du Moyen-Âge »¹¹⁷, accuse la franc-maçonnerie d'être « inféodée aux Juifs »¹¹⁸, d'être l'instrument par lequel les Juifs agissent¹¹⁹. Bref, selon l'« historien » Drumont, la « Franc-Maçonnerie juive »¹²⁰ a précédé et préparé la « République juive »¹²¹, en suggérant et en accomplissant la Révolution. Après Waterloo, précise Drumont, les Juifs deviennent les véritables maîtres de l'univers : « Peuples et Rois n'étaient plus que des marionnettes dont les Juifs tenaient les fils. Les nations s'étaient battues jusque-là pour la patrie, la gloire, le drapeau; elles ne se battront plus désormais que pour enrichir Israël, avec la permission d'Israël, et pour la seule satisfaction d'Israël... »¹²²

Une seconde opposition absolue structure l'argumentation de *La France juive*, l'opposition typologique : le patriote contre le nomade, le vrai Français (l'Aryen) contre le Juif (le « Sémite juif », par définition et par excellence « *heimatlos* », écrit Drumont avec insistance), l'enraciné contre le « parasite »¹²³, matrice de l'opposition rendue célèbre par ses usages barrésiens ultérieurs : « nationalistes » contre « cosmopolites »¹²⁴, « racinés » contre « déracinés »¹²⁵. Drumont caractérise la constitution mentale du « Juif »/« Sémite » par son « universalisme », qu'il suppose spécifique (propre au « type »), et l'oppose à celle du Français de « race aryenne », comportant le sens profond de la « patrie » :

« La patrie, dans le sens que nous attachons à ce mot, n'a aucun sens pour le Sémite. Le Juif - pour employer une expression énergique de *l'Alliance israélite*, - est d'un *inexorable universalisme*. Je ne vois pas très bien pourquoi on reprocherait aux Juifs de penser ainsi. Que veut dire Patrie? Terre des pères. [...] On ne s'improvise pas patriote; on l'est dans le sang, dans les moelles. Le Sémite, perpétuellement nomade, peut-il éprouver des impressions aussi durables? »¹²⁶

L'attachement patriotique et son contraire, le détachement universaliste, sont ainsi réduits à un déterminisme bioculturel différentiel. Drumont expose ainsi le thème d'accusation : « En dehors de Jérusalem, tout pays, que ce soit la France, l'Allemagne ou l'Angleterre, est simplement pour le Juif un séjour, un lieu quelconque, une agglomération sociale au milieu de laquelle il peut se trouver bien, dont il peut même lui être profitable de servir momentanément les intérêts, mais dont il ne fait partie qu'à l'état d'associé libre, de membre temporaire. »¹²⁷ Barrès reprendra plus tard, comme en écho : « Les Juifs n'ont pas de patrie au sens où nous l'entendons. Pour nous, la patrie, c'est le sol et les ancêtres, c'est la terre de nos morts. Pour eux, c'est l'endroit où ils trouvent leur plus grand intérêt. »¹²⁸ Ce qui donc est attribué en propre au « Sémite », c'est l'esprit mercantile, la cupidité, l'orientation exclusive selon l'intérêt égoïste. « Le Sémite » est mû, selon Drumont et ses disciples, par les valeurs et les normes d'un utilitarisme vulgaire,

d'un instrumentalisme cynique et « subtil ». C'est en quoi il s'oppose fondamentalement à « l'Aryen », qui, précise Drumont avec lyrisme, est « enthousiaste, héroïque, chevaleresque, désintéressé, franc, confiant jusqu'à la naïveté »¹²⁹. Au prosaïque « terrien », qui ne vit que dans « la réalité », s'oppose le « fils du ciel sans cesse préoccupé d'aspirations supérieures », qui vit « dans l'idéal »¹³⁰. Drumont peut ainsi affirmer l'existence d'une « attraction de la race aryenne vers l'infini »¹³¹, à laquelle « les Sémites » seraient totalement étrangers. Soury reprendra à son compte cette célébration des « Aryens de race indoeuropéenne » (*sic*), auxquels il attribuera en propre « la religion de l'infini »¹³².

L'argumentation drumontienne montre qu'étaient déjà mis en place, en 1886, les cadres idéologiques de l'interprétation raciste de l'affaire Dreyfus, telle que Jules Soury et son disciple Maurice Barrès l'exposeront sans fard. Il s'agit moins ici de l'inégalité entre les races que de la guerre des races. Le disciple rapporte ces propos du maître, tenus pendant l'été 1899 : « Il ne s'agit pas d'un pauvre petit capitaine juif, il s'agit de l'éternelle lutte entre le sémitisme et l'aryen [...]. Tous [les Juifs] sont des traîtres [...]. »¹³³ La traîtrise du Juif est l'une de ses caractéristiques de race, mais qui se manifeste comme indice d'hostilité en tout milieu étranger à sa race. Car le véritable traître est, selon la sagesse des nations, « traître à sa race ». Cette lutte entre races doit être comprise comme une lutte entre « espèces différentes »¹³⁴. On notera que le vocabulaire taxinomique n'est guère fixé chez Soury, qui passe de la « race » à l'« espèce » d'une façon indistincte, comme s'il s'agissait de termes synonymes — sans tenir compte du classique critère d'interfécondité : les croisements entre « races » différentes sont féconds, alors que les croisements entre « espèces » différentes sont inféconds, ou engendrent des produits inféconds - : « La considération des races ou des espèces humaines [je souligne] demeure la grande explication de l'histoire de la civilisation. »¹³⁵ La lutte des races-espèces, irréductiblement différentes, est la clef de l'histoire des hommes. Le savant Soury ne pense pas, sur ce point, autrement que le publiciste Drumont. En 1889, ce dernier posait ainsi le problème stratégique de la lutte contre le Juif « tout-puissant » : « Quand on a un maître et surtout quand on désire s'en débarrasser, il importe avant tout de le connaître, de savoir au juste ce qu'il a dans la tête. »¹³⁶ Pour combattre l'ennemi le plus redoutable, il faut donc le connaître, en étudiant soigneusement ses textes et ses traditions. C'est pourquoi Drumont, par exemple, prend très au sérieux le thème du « crime rituel », et donne en 1889 une préface au livre délirant de Henri Desportes, *Le Mystère du sang chez les Juifs de tous les temps*¹³⁷. Il énonce ainsi sa thèse, dans les mêmes termes, en 1889 et en 1914 : « L'existence du peuple d'Israël n'est qu'une lutte constante contre l'instinct de la race, l'instinct sémitique qui attire les Hébreux vers Moloch, le dieu mangeur d'enfants, vers les

monstrueuses idoles phéniciennes. »¹³⁸ Soury, quant à lui, non moins délirant dans sa volonté de connaître et d'identifier distinctement, cherche le secret de la « toute-puissance » juive dans les caractéristiques raciales du « cerveau sémitique ».

Ainsi que l'affirme par ailleurs Soury, « je crois que le Juif est une race [...], bien plus, une espèce. Je crois vraiment que le Juif est né d'un anthropoïde spécial comme le noir, le jaune, le peau-rouge »¹³⁹. Il s'ensuit qu'au sens strict du terme, « un Juif n'est jamais un traître »¹⁴⁰, car, selon Soury, les Juifs étant étrangers par nature à la nation française, ils ne sauraient la trahir. En 1942, dans un livre intitulé *Les Raisons de l'antijudaïsme*, le doctrinaire antisémite et collaborationniste Louis Thomas cite et commente ces propos rapportés du physiologue auteur de « puissants ouvrages, oubliés, ignorés aujourd'hui »¹⁴¹, et précise : « Le Juif ne trahit point, sauf s'il s'oppose au Juif; il ne trahit pas, parce que, pour trahir, il faudrait être du même sang, de la même race. Et le Juif n'est, en aucune façon, notre frère d'esprit et de sang. »¹⁴² Le Juif, vu par Soury, est l'étranger-ennemi par excellence.

Ennemi éternel et naturel, non moins qu'étranger absolu, et absolument inassimilable, voilà le Juif (ou le Sémite) pour le matérialiste et traditionaliste Soury :

« Inassimilé, parce qu'il est à jamais inassimilable, le Sémite est resté et il restera ce qu'il est parmi nous autres Français, Allemands, Anglais ou Russes : l'Étranger, et cela, en dépit de toutes les naturalisations, de toutes les conversions. Ces fictions politiques ne sauraient [...] modifier un atome du cœur de granit d'Israël. »¹⁴³

Attribuer ainsi au Juif, comme race-espèce, une extranéité par nature, c'est légitimer son rejet inconditionnel.

2. Théorie des races et théorie du complot judéo-maçonnico-protestant : Jules Soury au travail

On trouve, dans le recueil d'articles et d'études publié en 1902 par Jules Soury sous le titre *Campagne nationaliste*, l'esquisse du modèle d'intelligibilité de l'histoire française moderne que Charles Maurras présentera quelques années plus tard, sous une forme plus systématique, comme la « théorie des quatre États confédérés »¹⁴⁴. Il s'agit expressément, pour l'antisémite déclaré¹⁴⁵ et le théoricien d'un matérialisme biologique radical¹⁴⁶ qu'est Soury, d'élaborer une théorie de la conquête de la France par une oligarchie : « L'oligarchie des gens de la Synagogue et du Temple, du Temple protestant et du Temple maçonnique. »¹⁴⁷ Le postulat fondamental de la biopolitique de Soury, c'est celui de la nécessité, voire de la

fatalité, de la « guerre des races »¹⁴⁸, qui dérive du principe du déterminisme biologique strict des attitudes morales et des aptitudes intellectuelles, supposées différentes selon les types raciaux. L'une de ses principales implications est la reconnaissance de « la nature irréductible des deux races ou espèces humaines dites sémitiques et aryennes, de leur hétérogénéité foncière, qu'aucune fiction légale, telle que la naturalisation, aucune conversion religieuse, aucun croisement même ne sauraient jamais détruire »¹⁴⁹. Les descriptions de cette « oligarchie » à demi secrète sont nombreuses dans les écrits « engagés » de Soury. Ainsi, traitant du problème de « la tradition », Soury remarque-t-il que « les Francs-Maçons, les Protestants et les Juifs représentent [...] bien, en face des Catholiques, la pensée libre, sans traditions, sans servitudes volontaires », et qu'« entre les uns et les autres l'état de guerre est fatal »¹⁵⁰. Ailleurs, parlant de l'affaire Dreyfus, Soury note que « la principale tactique des Juifs, et celle de leurs alliés, protestants et francs-maçons, ç'a été jusqu'ici la diversion »¹⁵¹. C'est ainsi que, sous le regard décrypteur et démystificateur du théoricien des méfaits de l'oligarchie judéo-maçonnico-protestante, « l'Exposition universelle de 1900, pour n'avoir pas été créée de toutes pièces dans ce but, a été la principale de ces diversions »¹⁵².

La spécificité des théorisations de Soury vient de ce qu'il doit intégrer dans le même cadre conceptuel deux théories qui ne sont pas de même provenance ni du même ordre : d'une part, une vision « machiavélique » de l'histoire française moderne comme pouvant et devant s'expliquer au moyen des stratégies et des tactiques mises en œuvre par cette « oligarchie » dont il a reconnu, ou reconstruit, l'existence à partir de certains indices, « correctement » interprétés; d'autre part, un matérialisme biologique radical et un scientisme dogmatique, principes d'une théorie des races conçues en tant que natures irréductibles et antagonistes, qui se rapportent les unes aux autres comme dans un état naturel de guerre.

Dans son article intitulé « La race. Juifs et Aryens », repris dans *Campagne nationaliste*, Soury s'efforce d'établir les bases « scientifiques » de son nécessitarisme biologique. La thèse du déterminisme racial est ainsi affirmée :

« "L'homme s'agite et la race le mène", m'écrivait un jour un jurisconsulte éminent, M. Eugène Loison, qui plaïda devant la Haute-Cour. Cette expression, très heureuse, est surtout exacte : elle marque fortement le caractère de nécessité qu'emportent les différents modes de sentir et de penser, et partant d'agir, des diverses races ou espèces humaines. »¹⁵³

Le principe du déterminisme biologico-racial suppose qu'il existe des différences anatomiques, physiologiques, épidémiologiques et psychopathologiques entre « le Sémite » et « l'Aryen » : « Elles seules, précise Soury, peuvent expliquer l'hétérogénéité foncière des phénomènes de la vie chez les Sémites et les Aryens. »¹⁵⁴ Il s'ensuit que « des lettrés ignorants peuvent seuls

parler d'esprit sémitique sans cerveau sémitique »¹⁵⁵.

Afin d'établir scientifiquement la thèse de la permanence des « espèces humaines », ou la persistance substantielle du type racial inscrit dans le matériel héréditaire, Soury décrit les conditions et les résultats d'une expérience imaginaire d'adoption inter-raciale, sous la supposition que « le produit de l'œuf fécondé d'un Aryen ou d'un Sémite devra reproduire les caractères biologiques de la race ou de l'espèce, corps et esprit, avec la même sûreté que l'embryon, le fœtus, le jeune et l'adulte de tout autre mammifère »¹⁵⁶. Que l'enfant adopté soit un Juif ou un Aryen, l'adoption ne produira pas une transsubstantiation, pas plus que la naturalisation d'un individu ne peut transformer sa nature :

« Faites élever un Juif dans une famille aryenne dès sa naissance, donnez-lui une éducation et une instruction religieuses de catholique ou de réformé, conférez-lui tous les sacrements et tous les ordres de l'Église, créez-le évêque, cardinal, pape; appelez-le Français, Allemand, Anglais ou Italien : ni la profession ou l'absence d'une religion, ni la nationalité légale, ni le langage n'auront modifié un atome des cellules germinales de ce Juif, par conséquent de la structure et de la texture héréditaires de ses tissus et de ses organes. De même, si un Sémite adopte un Aryen et fait pour celui-ci tout ce que l'Aryen a pu faire, dans notre hypothèse d'adoption, pour un Sémite, Juif ou Arabe. »¹⁵⁷

Le racialisme dogmatique de Soury se développe sur la base du postulat d'une hérédité raciale. Ce qu'il présuppose, c'est que les caractères de race se transmettent infailliblement et globalement, comme en bloc, et que ces caractères raciaux sont à la fois d'ordre somatique et d'ordre psychique. Il s'ensuit notamment que la judéité ne saurait se réduire à une confession religieuse : elle se définit par une hérédité raciale¹⁵⁸. Soury esquisse une explication conspirationniste de la négation publique des thèses héréditaristes qu'il défend au nom de la science. Si la « confusion » entre le racial-héréditaire et le religieux-national est si courante, c'est parce qu'elle est diffusée par la presse aux mains des Juifs, ou inscrite comme un préjugé universaliste dans l'opinion publique modelée par l'influence juive. Il y a en ce sens une exception française, toute négative :

« Ces données, absolument élémentaires, du problème des races, sont toujours méconnues ou ignorées. Il n'y a point que les journaux juifs ou judaïsants pour entretenir la misérable équivoque sur laquelle vit encore, en France, l'opinion publique : en France, un Juif ne se distingue du reste de la nation que par sa religion! Pour ceux qui ne professent aucun culte, pour la plupart des socialistes, le Juif ne diffère donc plus d'un Français. Il n'en va pas de même dans le reste de l'Europe et de l'Asie, où l'instinct ethnique est au contraire d'une infaillibilité presque absolue. En Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Roumanie et en Italie, dans tout le Levant, on ne confond nulle part, comme en France, la confession religieuse et la race. Cette confusion de la race, fait naturel, et de la

religion ou de la nationalité, fiction légale, est toujours, je le répète, soigneusement entretenue par l'immense majorité des journaux et des revues qui, dans le monde entier, sont à la solde des Juifs. »¹⁵⁹

La théorie synthétique esquissée par Soury se présente comme une variante du « darwinisme social », où la vision classiquement optimiste du progrès est chassée par un pessimisme radical. Dans ce cadre, Soury élabore une explication du mouvement de l'histoire sur la base d'un principe polémologique, celui de l'antagonisme insurmontable de forces et de puissances, incarnées par des groupements biologiquement caractérisés (« race » ou « espèces »), qui visent à la fois leur affirmation (c'est-à-dire leur auto-conservation) et la domination, l'expansion, la colonisation, l'invasion. La difficulté que rencontre cette théorie synthétique, c'est qu'elle ne peut s'appliquer avec cohérence qu'au Juif supposé dominateur et à ses ennemis, à ce que Drumont appelait « la conquête juive » de la France¹⁶⁰. Si, en effet, dans le cas des Juifs, définis comme race ou espèce distincte et naturelle, la superposition des deux schèmes de la guerre des races (dans la perspective d'un matérialisme biologique et polémologique) et de la guerre entre enracinés (disons les héritiers, Français catholiques dont l'esprit est essentiellement défini par « la tradition des ancêtres »)¹⁶¹ et déracinés (illustrés par les Juifs) est possible, il n'en va pas de même dans le cas des protestants et des francs-maçons, qu'on peut difficilement réduire à des races ou espèces naturelles, étrangères à « notre race, [...] notre sang, [...] notre mentalité héréditaire »¹⁶². Et pourtant, Juifs, protestants et francs-maçons sont catégorisés, indistinctement, en tant que figures de l'« ennemi héréditaire » ou de l'étranger envahisseur, qu'il s'agit, comme par « instinct ethnique »¹⁶³, de combattre. C'est ce qui ressort des dernières considérations de la préface du livre, datée de mars 1902. Soury s'y emploie à répondre à une objection qu'il se fait lui-même, théoricien d'un matérialisme militant, désenchanté et désenchanteur - dont on trouve une expression doctrinale dans son *Bréviaire de l'histoire du matérialisme*¹⁶⁴ —, et pessimiste jusqu'au nihilisme :

« Mais comment remonter le courant? La France tend décidément à l'asphyxie dans les bas-fonds. [...] Et maintenant, pourquoi lutter encore, si tout est perdu en France, si d'ailleurs tout est vanité. Les rêves et les réactions réflexes des automates vivants, plantes ou animaux, ne laisseront pas plus de traces dans l'univers éternel que les nuées de nos crépuscules d'Occident. Si la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, si tout est illusion, désespérance et mort, pourquoi agir? à quoi bon se battre? »¹⁶⁵

À cette question, le matérialisme sans espoir de ce singulier nationaliste raciste répond par l'esquisse d'une morale nihiliste de l'héroïsme, que traduit le sacrifice de l'individu à la survie de la nation ou de la race :

« Parce que le propre de l'homme, comme de tout autre vivant, c'est de suivre

d'instinct, par devoir, l'impulsion supérieure de sa race et de sa nation; parce que nos mouvements innés de défense et de protection contre l'ennemi héréditaire, l'ennemi-né de nos idées morales, sont des réactions fatales, des gestes dont l'accomplissement est l'unique fin de notre destination. Il ne s'agit pas de vaincre, mais de se battre, répétait un grand évêque de France en nous montrant l'ennemi. Se battre pour l'idéal des ancêtres et le salut des descendants, se battre pour les traditions de la race, pour l'honneur de caste ou de nation, voilà, selon moi, la fonction héroïque de l'homme. Quand tout, comme en France, a été conquis, pillé, avili par l'Étranger, il reste aux vaincus un dernier, un suprême devoir, - l'espoir d'être dignes des pères jusque dans la mort, l'espoir de bien mourir! [...] J'ai combattu, jusqu'à la fin je combattrai avec les nationalistes, qui ne sont pas un parti, mais une armée, l'armée de ce qui fut la France des Français. Je suis donc uniquement du parti de la guerre: de la guerre contre tout ce que nous haïssons — le reniement des traditions nationales, l'abaissement et la trahison de la patrie par les Huguenots et par les Francs-maçons, plus encore que par les Juifs, qui du moins ne sont pas des Français; de la guerre pour la défense de tout ce que nous aimons, — la Terre de nos Morts, l'Église catholique, l'Armée de la France. »¹⁶⁶

La guerre héroïque se dit donc en deux sens : d'une part, guerre des races au sens zoologique, entre Aryens et Sémites; d'autre part, guerre des Français de vieille souche contre une oligarchie qui, fondée sur l'alliance de trois puissances hostiles, tend à les dominer et les détruire. Dans un autre passage de sa préface à *Campagne nationaliste*, Soury donne une variante différente de sa théorie de la conquête de la France par des puissances étrangères de l'intérieur, liguées entre elles; il y confère la part prédominante aux Juifs, définis comme la puissance financière par excellence, « race » de conquérants dont l'absence de scrupules renforce l'efficacité redoutable. Soury esquisse alors une théorie de la conspiration judéo-ploutocratique (fondée sur le stéréotype « Juif = Rothschild »), théorie proche de celle qu'on rencontre dans la tradition conspirationniste contre-révolutionnaire, centrée sur la représentation du « judéo-maçon » (et de la maçonnerie comme « secte juive »), qui va de l'abbé Barruel aux glossateurs des *Protocoles des Sages de Sion*¹⁶⁷. À la suite de Drumont, et comme Maurras s'y emploiera, il décrit les facteurs internes de la décadence de la France désorganisée par la Révolution, facteurs qui ont favorisé selon lui la réussite de l'entreprise de domination juive. La spécificité de la version du matérialiste Soury, c'est la base raciale « scientifique » qu'il croit pouvoir donner à son explication de la « conquête juive », rendue possible par le déclin de la France :

« J'ai expliqué [...] que l'invasion et la conquête des Français par ce peuple d'Orient, invasion et conquête favorisées d'ailleurs, politiquement, bien avant 1789, par les protestants et par les francs-maçons, n'étaient pas une *cause*, mais un *effet* de la décadence de notre nation. Depuis l'anarchie politique et sociale

inaugurée en France par la Révolution, l'empire est à qui possède le plus d'or et a le moins de scrupules. L'habileté, la souplesse, l'insolence du Sémite, qu'il ait été de Tyr ou de Carthage, qu'il soit de Paris, de Londres ou de Berlin, sont passées en proverbe dans l'Antiquité comme dans l'Europe moderne. Le Juif devait vaincre. Il règne et gouverne. La supériorité du Juif sur l'Aryen, non point certes au regard des instincts nobles d'une aristocratie, des sublimes puissances de l'intelligence d'où sont nées les sciences et la philosophie, mais quant à la lucidité d'esprit, à la continuité de l'effort, à l'âpreté de la lutte séculaire pour l'existence, est incontestable. » ¹⁶⁸

La thèse de Soury est simple : dans un monde ploutocratique régi par les seuls intérêts et la puissance financière, les Juifs sont les éléments les plus aptes à vaincre dans la lutte pour l'existence. Les sélections sociales, dans un espace démo-ploutocratique, sont nécessairement négatives, elles favorisent la survie et la multiplication des individus les mieux adaptés à un tel milieu. C'est-à-dire les pires. L'évolution sociale ne peut donc qu'aller dans un sens dysgénique, et favoriser la prise du pouvoir par les êtres diaboliques par excellence, les Juifs. C'est pourquoi la conception antijuive de l'histoire du maître à penser de Barrès est foncièrement pessimiste, comme s'il n'y avait, à ses yeux, rien à faire contre les forces de destruction et les puissances de domination, en route vers la conquête du monde. La résignation héroïque devant la terrible fatalité est le dernier acte, le seul logique, que puisse suggérer une telle vision de la décadence finale. Par son pessimisme radical, interdisant d'espérer une réaction « régénératrice », Soury rejoint la posture de Gobineau, celle d'un aristocrate imaginaire pétrifié de nostalgie, d'un « prophète du passé » ¹⁶⁹ n'attendant plus rien de l'avenir. Le désespoir total conduit à juger vaine et dérisoire toute action d'ordre politique. En ce sens, l'agitateur Drumont s'oppose à Soury, qui s'abandonne en fin de compte au désespoir. Ennemi déclaré de ce qu'il perçoit comme l'anarchie intellectuelle et politique moderne, dont la triade « Réforme-Révolution-Romantisme » identifie les principales figures, Maurras, dont la métaphysique de l'Histoire est ordonnée à un projet de réaction politique, a frappé la formule de la conversion normative du traditionalisme en volontarisme : « Tout désespoir en politique est une sottise absolue. » ¹⁷⁰ Traduisons : le traditionalisme contemplatif, qui consiste à fixer l'absurdité de l'existence ⁴⁵⁸, est la posture impolitique par excellence. Le « nationalisme intégral » défini par Maurras aura été, pour l'Action française, la formule de l'instauration d'un nouvel ordre social, conforme aux « lois naturelles » de « l'empirisme organisateur ». De son côté, en s'engageant personnellement dans l'action politique, l'écrivain Barrès a manifesté son refus de suivre l'ultime message de son maître Soury ¹⁷¹. Par l'acte même de son engagement politique, il en postulait le sens.

Après le régime de Vichy qui fut son ultime passage au politique, cette

configuration idéologique, dans laquelle s'articulaient nationalisme xénophobe, racisme et judéophobie conspirationniste, a été marginalisée sans pour autant disparaître, tandis que ses éléments constitutifs se dissociaient. Les composantes nationaliste et raciste ont subi une transformation significative : elles se sont largement débiologisées en même temps qu'elles se « culturalisaient ». Le nationalisme ethno-racial s'est progressivement redéfini comme un nationalisme ethno-culturel. Simultanément, la judéophobie est sortie du champ du racisme biologique pour se recomposer autour de ce nouvel absolu qu'est la différence culturelle, sans cesser d'être structurée par la vision du complot. Mais, à la suite de la création de l'État d'Israël, l'accusation de complot juif (ou judéo-maçonnique) international s'est reformulée par celle de complot sioniste (ou américano-sioniste) mondial¹⁷². Cette nouvelle judéophobie n'est plus directement liée à la spécificité nationaliste française, elle n'est plus pour l'essentiel portée par une doctrine ethno-nationaliste à base raciale. La nouvelle judéophobie constitue désormais un phénomène supra-national et transnational. L'ultime métamorphose de ce qu'on appelle encore improprement « l'antisémitisme » est aussi un effet de la mondialisation. Le Juif comme « Sémite », « race étrangère » par excellence, après avoir été fantasmé en tant que « Juif international » ou « Juif éternel »¹⁷³, prend de plus en plus exclusivement la figure du « sionisme mondial ». Telle est la nouvelle clef de l'Histoire. Le diable s'est lui-même globalisé.

¹ Voir Stephen Wilson, *Ideology and Experience : Antisemitism in France at the Time of the Dreyfus Affair*, Londres et Toronto, Associated University Press et Fairleigh Dickinson University Press, 1982; Éric Cahm, *L'Affaire Dreyfus*, Paris, Le Livre de Poche, 1994; Pierre Birnbaum (dir.), *La France de l'affaire*

Dreyfus, Paris, Gallimard, 1994; *id.*, *Le Moment antisémite. Un tour de la France en 1898*, Paris, Fayard, 1998; Michel Drouin (dir.), *L'Affaire Dreyfus de A à Z*, Paris, Flammarion, 1994 ; Vincent Duclert, *L'Affaire Dreyfus*, Paris, La Découverte, 1994. 284. Sur Édouard Drumont (1844-1917) en tant que publiciste antisémite (il fonde *La Libre Parole* en avril 1892), voir Michel Winock, *Édouard Drumont et Cie. Antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Le Seuil, 1982; *id.*, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Le Seuil, 1990; Frederick Busi, *The Pope of Antisemitism : The Career and Legacy of Édouard-Adolphe Drumont*, New York et Londres, University Press of America, 1986. Voir aussi F. Lovsky, *Antisémitisme et mystère d'Israël*, Paris, Albin Michel, 1955, en partie, pp. 316-342; Rabi, *Anatomie du judaïsme français*, Paris, Minuit, 1962, pp. 56-62; Jean Bastaire, « Drumont et l'antisémitisme », *Esprit*, 32^e année, n° 3, mars 1964, pp. 477-487 ; Michel Winock, « Drumont (Édouard) », in Jacques Julliard et Michel Winock (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes, les lieux, les moments*, Paris, Le Seuil, 1996, pp. 394-395; Bertrand Joly, « Drumont (Édouard) », in B. Joly, *Dictionnaire biographique et géographique du nationalisme français (1880-1900)*, Paris, Honoré Champion, 1998, pp. 140-143.

² Charles Maurras, qui récuse le gobinisme comme une forme clandestine de « germanisme », se réfère avec admiration à la somme du comte Paul de Leusse (ami de Barrès), *Études d'histoire ethnique depuis les temps préhistoriques jusqu'au commencement de la Renaissance*, Paris, Bloud et Barral, et Strasbourg, F. Staat, s. d. [1904], t. I (720 p.) et t. II (830 p.). En guise de sous-titre, l'ouvrage porte cette épigraphe : « La démocratie voilà l'ennemi. »

³ Charles Maurras, in *L'Action française*, 27 mai 1929.

⁴ Charles Maurras, in *L'Action française*, 28 mars 1911. Voir Colette Capitan Peter, *Charles Maurras et l'idéologie d'Action française*, Paris, Le Seuil, 1972, pp. 75-78; Zeev Sternhell, *La Droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Le Seuil, 1978, pp. 209-214; Pierre-André Taguieff, introduction à *id.* (dir.), *L'Antisémitisme de plume 1940-1944. Études et documents*, Paris, Berg International,

1999, pp. 38-41.

5 Jules Soury ne cache pas ce qu'il doit à Drumont, tout en déplorant que la voix du prophète soit si mal entendue par ses compatriotes : « Voilà trente ans que je connais Édouard Drumont, que j'étudie ses livres et que chaque jour je lis ses articles. (...) Aucun Français, fût-il d'une culture supérieure, n'a (...) encore pu comprendre le concept de race ou d'espèce en anthropologie. C'est en vain que Drumont écrit depuis trente ans et plus. » (« Édouard Drumont », in Jules Soury, *Campagne nationaliste 1899-1901*, Paris, Imprimerie de la Cour d'appel, L. Maretheux, 1902, pp. 120, 123.) Pour une caractérisation de la judéophobie à base raciste (parmi d'autres) dans son contexte d'apparition et de diffusion, voir Jean-Paul Honoré, « Le vocabulaire de l'antisémitisme en France pendant l'affaire Dreyfus », *Mots*, n° 2, mars 1981, pp. 73-91.

6 Voir Zeev Sternhell, *La Droite révolutionnaire*, en particulier pp. 146-244.

7 Voir Jeannine Verdès-Leroux, *Scandale financier et antisémitisme catholique. Le krach de l'Union générale*, Paris, Éditions du Centurion, 1969.

8 Voir notamment Pierre Birnbaum, *Un mythe politique : la « République juive ». De Léon Blum à Pierre Mendès France*, Paris, Fayard, 1988.

9 Voir Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, t. IV : *L'Europe suicidaire 1870-1933*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 54 sq.; Michael R. Marrus, *Les Juifs de France à l'époque de l'affaire Dreyfus. L'assimilation à l'épreuve* [1971], tr. fr. Micheline Legras, Paris, Calmann-Lévy, 1972, pp. 13-42, 66-67, 145 sq., 227-277.

10 Dans un célèbre faux antijuif, la prétendue lettre du capitaine Simonini que l'abbé Barruel aurait reçue en 1806 (publiée par la revue *Le Contemporain*, juillet 1878, pp. 58-61), on rencontre une dénonciation paradigmatique de la « secte judaïque », présentée à la fois comme l'une de « ces sectes infâmes qui préparent la voie à l'Antéchrist » et comme « la puissance la plus formidable », la secte des sectes : « Les Juifs donc avec tous les autres sectaires ne forment qu'une seule faction, pour anéantir, s'il est possible, le nom chrétien. » Comme l'a montré Norman Cohn, cette lettre « contient en son germe tout le mythe de la conspiration judéo-maçonnique » (*Histoire d'un mythe. La « Conspiration » juive et les Protocoles des Sages de Sion* [1966], tr. fr. Léon Poliakov, Paris, Gallimard, 1967, p. 33). Voir aussi Robert F. Byrnes, *Antisemitism in Modern France*, t. I : *The Prologue to the Dreyfus Affair*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1950.

11 Voir Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, préface de Raoul Girardet, Paris, Armand Colin et Fondation nationale des sciences politiques, 1972 ; *id.*, « Le déterminisme physiologique et racial à la base du nationalisme de Maurice Barrès et de Jules Soury », in Pierre Guiral, Émile Temime (dir.), *L'Idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, Éditions du CNRS, 1977, pp. 117-138; *id.*, *La Droite révolutionnaire, op. cit.*, pp. 158 sq., 170 sq. La thèse sternhellienne d'une influence directe et décisive du déterminisme biologique de Soury sur la constitution de la doctrine nationaliste de Barrès me paraît parfaitement fondée, en dépit des réserves exprimées par Raoul Girardet dans sa préface à la thèse de Sternhell (*op. cit.*, p. 5), et reprises à leur compte par Gilles Le Béguec et Jacques Prévotat (« 1898-1919. L'éveil à la modernité politique », in Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France*, t. 1 : *Politique*, Paris, Gallimard, 1992, p. 746, note 36). Il arrive cependant à Barrès de marquer fortement la différence entre les catégories de « race » et de « nation », ce qui ne l'empêche nullement, par ailleurs, de racialiser subrepticement la nation : « Il est inexact de parler au sens strict d'une race française. Nous ne sommes point une race, mais une nation. » (*Scènes et doctrines du nationalisme*, édition définitive, Paris, Plon, 1925, t. I, p. 20.)

12 Édouard Drumont, *La France juive. Essai d'histoire contemporaine*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1886, t. I (579 p.) et t. II (601 p.); je cite d'après la 7^e édition (s.d.), comprenant en appendice des « notes rectificatives » (t. II, pp. I-III) et de « nouvelles notes rectificatives » (non paginées, 10 p.).

13 Le terme « ethnie » est forgé en 1896 par Georges Vacher de Lapouge, pour désigner une entité intermédiaire entre la « race » (catégorie biologique) et la « nation » (catégorie historico-juridique). Voir Georges Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales*, Paris, Albert Fontemoing, 1896, pp. 9-10.

14 Sur le Juif stigmatisé comme « contre-race » ou « anti-race » (*Gegenrasse*), voir mes remarques dans *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, *op. cit.*, pp. 166, 175, 536 (note 68).

15 Édouard Drumont, *La France juive devant l'opinion*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1886, p. 23 sq. La thèse récurrente de Drumont (qui sera reprise par Maurras) est que « la prétendue persécution juive n'a été

que l'exercice du droit de légitime défense » (*ibid.*, p. 26).

[16](#) *Ibid.*, p. 27. André de Boisandré, collaborateur de Drumont à *La Libre Parole*, consacre un développement « démodé » au thème : « L'antisémitisme est un mouvement de protection économique et de préservation nationale. » (*Petit Catéchisme antijuif*, Paris, Librairie antisémite, 1899; rééd., Paris, 1942, p. 29 sq.) Sur André Duquesnoy de Boisandré (1859-1910), voir Bertrand Joly, *Dictionnaire biographique*, *op. cit.*, pp. 67-68. Ses orientations traditionalistes n'empêchent nullement Drumont de s'affirmer ennemi des « conservateurs » et ami des « travailleurs », comme le rappelle justement Henri Arvon (*Les Juifs et l'idéologie*, Paris, PUF, 1978, pp. 141-142). Voir par exemple Edouard Drumont, *La Fin d'un monde. Étude psychologique et sociale*, Paris, Albert Savine, 1889, p. 122 sq. (éloge de Benoît Malon); *id.*, *Figures de bronze ou statues de neige*, Paris, Ernest Flammarion, 1900, pp. 317-332 (éloge de Proudhon), pp. 349-358 (nouvel éloge de Benoît Malon). Sur « l'antisémitisme plébéien » de Drumont, voir Zeev Sternhell *La Droite révolutionnaire*, *op. cit.*, pp. 196-201.

[17](#) On connaît la thèse de Hannah Arendt : « Le seul antisémitisme durable en France, celui qui survécut à l'antisémitisme social et aux attitudes de mépris des intellectuels anticléricaux, fut lié à une xénophobie générale. Après la Première Guerre mondiale en particulier, les Juifs étrangers devinrent le stéréotype de tous les étrangers. » (*Sur l'antisémitisme* [1951], tr. fr. Micheline Pouteau, Paris, Calmann-Lévy, 1973, p. 114.)

[18](#) Édouard Drumont, « Plaies d'Égypte », *La Libre Parole*, 23 février 1898 ; repris dans *l'Almanach de La Libre Parole pour 1899*, Paris, s.d. (fin 1898), pp. 20, 21, 22, 23.

[19](#) Voir mon article « Logiques d'exclusion. Du nationalisme racialisé à l'ethnonationalisme », *Revue des Deux Mondes*, novembre-décembre 1999, pp. 102-109.

[20](#) Voir Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, t. III, *op. cit.*, pp. 311-312; t. IV, *op. cit.*, pp. 269, 328.

[21](#) Voir Édouard Drumont, *La France juive*, *op. cit.*, t. I, pp. 316-317 : « Tout Juif qu'on voit, tout Juif avéré est relativement peu dangereux, il est parfois même estimable [...]. Le Juif dangereux, c'est le Juif vague [...]; c'est l'animal nuisible par excellence et en même temps l'animal insaisissable [...]. Il est le plus puissant agent de trouble que jamais la terre ait produit [...] ». Voir aussi *ibid.*, p. 97 : « Nous comprenons l'intérêt des Juifs à rester autant que possible à l'état vague [...] ». »

[22](#) Voir mon étude « Typologie, racisations, antisémitismes », *Traces*, n° 9-10, 1984, pp. 137-154.

[23](#) Voir mon étude introductive à P.-A. Taguieff (dir.), *L'Antisémitisme de plume 1940-1944*, *op. cit.*, pp. 15-19.

[24](#) Édouard Drumont, *op. cit.*, t. II, p. 565.

[25](#) *Ibid.*, t. I, introduction, p. V. Sur cette épigraphe (« Peut-être se lèvera-t-il un vengeur [*ultor*] d'entre nos rangs »), voir les commentaires du drumontien Jean Drault, *Histoire de l'antisémitisme*, Paris, Éditions C.-L. [Éditions Calmann-Lévy aryanisées], 1942, p. 164sq. Sur l'itinéraire de Jean Drault (1866-1951), voir Bertrand Joly, *Dictionnaire biographique*, *op. cit.*, pp. 138-139; Grégoire Kauffmann, in Pierre-André Taguieff (dir.), *L'Antisémitisme de plume*, *op. cit.*, pp. 406-411. En 1935, Jean Drault avait publié un ouvrage apologétique à l'œuvre de son maître : *Drumont, La France juive et La Libre Parole*, Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques. Trois autres livres de disciples admiratifs présentent quelque intérêt pour l'historien des idéologies antijuives : Raphaël Viau, *Vingt Ans d'antisémitisme, 1889-1909*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1910; Georges Bernanos, *La Grande Peur des bien-pensants. Édouard Drumont*, Paris, Bernard Grasset, 1931 (nouvelle édition augmentée, Paris, Le Livre de Poche, 1969); Emmanuel Beau de Loménie *Édouard Drumont ou l'anticapitalisme national*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1968.

[26](#) Édouard Drumont, *La Fin d'un monde. Étude psychologique et sociale*, *op. cit.*, introduction, p. I.

[27](#) *Ibid.*, p. II.

[28](#) *Ibid.*

[29](#) *Ibid.*, p. 1.

[30](#) *Ibid.*, introduction, p. XXXIII. Voir les commentaires de Marc Angenot, *Ce que l'on dit des Juifs en 1889. Antisémitisme et discours social*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1989, en partie, pp. 23-36. Après *La Fin d'un monde*, Drumont publie, dans la dernière décennie du XIX^e siècle, *La Dernière Bataille. Nouvelle étude psychologique et sociale* (Paris, E. Dentu, 1890), *Le Testament d'un antisémite* (Paris, E. Dentu, 1891), *Le Secret de Fourmies* (Paris, Albert Savine, 1891), *De l'or, de la boue, du sang. Du*

Panama à l'anarchie (Paris, Flammarion, 1896), *Les Juifs contre la France. Une nouvelle Pologne* (Paris, Librairie antisémite, 1899), *Nos Maîtres. La tyrannie maçonnique* (Paris, Librairie antisémite, 1899). Voir aussi Jean de Ligneau [François Bournand], *Juifs et antisémites en Europe*, Paris, Tolra, 1891; François Bournand, *Les Juifs et nos contemporains (L'antisémitisme et la question juive)*, introduction par Edmond Picard, Paris, A. Pierret, s.d. (1898); sur Drumont, voir, dans ce dernier ouvrage, les pages 27-44. Bournand (né en 1855) est alors un proche de Drumont, de Viau et de Drault. Voir par exemple Raphaël Viau et François Bournand, *Les Femmes d'Israël*, Paris, A. Pierret, 1898 (dédié « Au chef de l'antisémitisme - À Édouard Drumont - Respectueux hommage »). Sur Bournand, voir Robert F. Byrnes, *Antisemitism in Modern France*, *op. cit.*, p. 376.

[31](#) Édouard Drumont, préface à Raphaël Viau, *Ces Bons Juifs!*, Paris, A. Pierret, 1898, p. X.

[32](#) Gaston Méry, « Édouard Drumont », in C. Deltour (dir.), *La France contemporaine*, t. I, 1903 ; cité par Michel Winock, « Drumont (Édouard) », in Jacques Julliard et Michel Winock (dir.), *Dictionnaire*, *op. cit.*, p. 395. Sur Méry introducteur de l'épithète « raciste » au début des années 1890 (trente ans avant la réinvention du mot pour traduire « *völkisch* »), voir mon livre *La Force du préjugé*, *op. cit.*, pp. 126-127, 518, note 8.

[33](#) Jules Soury, préface (mars 1902) à : Jules Soury, *Campagne nationaliste 1899-1901*, Paris, Imprimerie de la Cour d'appel, L. Maretheux, 1902, p. 7.

[34](#) Pour la biographie de Jules Soury, voir les éléments autobiographiques qu'il présente dans « Ma vie », in J. Soury, *Campagne nationaliste*, *op. cit.*, pp. 17-71; voir aussi les notices ou les études cités *infra* dans l'annexe bibliographique, en particulier Anatole France (1949), Paul Halys (1920), Bertrand Joly (1998), André Rouveyre (1921), Jean Serc (1905), Zeev Sternhell (1977), Camille Vettard (1924 et 1956), article nécrologique (1915-1916).

[35](#) L'hebdomadaire *La Pensée nouvelle* (n° 1, 19 mai 1867; n° 52, 9 mai 1869) prend la suite de *La Libre Pensée* (dont le premier numéro est daté du 21 octobre 1866, le dernier - le n° 19 - du 24 février 1867), revue fondée par le Dr C. A. Coudereau, André Lefèvre (1834-1904), le Dr Charles Letourneau (1831-1902) et Gabriel de Mortillet (1821-1898), avec le soutien de Louis Asseline. Voir Linda L. Clark, *Social Darwinism in France*, The University of Alabama Press, 1984, pp. 19, 191 (note 62). Pour situer ces publications militantes, voir Jacqueline Lalouette, *La Libre pensée en France 1848-1940*, préface de Maurice Agulhon, Paris, Albin Michel, 1997, en partie, pp. 152-182. Voir aussi Joy Harvey, « L'évolution transformée : positivistes et matérialistes dans la Société d'Anthropologie de Paris du Second Empire à la III^e République », in Britta Rupp-Eisenreich (éd.), *Histoires de l'anthropologie (XVI-XIX^e siècles)*, Paris, Klincksieck, 1994, pp. 387-410. Ces anthropologues matérialistes étaient en relation avec les milieux blanquistes. Voir Maurice Dommanget, *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, Paris, Armand Colin, 1960, pp. 122-123.

[36](#) À partir de 1871, la partie littéraire est dirigée par André Lefèvre, l'un des chefs de file du courant néo-encyclopédiste, matérialiste convaincu de l'école (celle du « matérialisme scientifique ») dont Ludwig Büchner (1824-1899) en Allemagne (avec Jacob Moleschott et Karl [devenu « Carl » à Genève] Vogt) et Charles Letourneau (avec Gabriel de Mortillet) en France étaient alors les représentants les plus en vue. En 1881, André Lefèvre publie *La Renaissance du matérialisme* (Paris, Octave Douin, « Bibliothèque matérialiste »), où il affirme que « Dieu désormais était inutile sur la terre comme au ciel » (p. 126). Sa thèse est que « la vraie marque des races supérieures, c'est l'élimination de la religiosité » (*La Philosophie*, 2^e éd. revue et augmentée, Paris, C. Reinwald, 1884, p. 496). Voir Jacqueline Lalouette, *op. cit.*, p. 159; Marc Crapez, *La Gauche réactionnaire. Mythes de la plèbe et de la race dans le sillage des Lumières*, Paris, Berg International, 1997, p. 158; Laurent Mucchielli, *La Découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, Paris, La Découverte, 1998, p. 45.

[37](#) Voir Bethsabée Blumel, *Le Nationalisme dans «La Nouvelle Revue ». De l'idée républicaine à l'antidreyfusisme (1879-1900)*, mémoire de l'Institut d'études politiques de Paris (dir. : Michel Winock), 1986, 84 p. ; Marc Crapez, *op. cit.*, p. 171.

[38](#) Paris, J.-B. Baillière, 1865. Il n'est pas inutile de préciser que Luys avait consacré sa thèse de médecine à une question qui va passionner Soury : *Des maladies héréditaires* (Paris, 1863). En 1876, il publie *Le Cerveau et ses fonctions* (Paris, Germer Baillière), autre objet de recherche qui sera privilégié par Soury. Les travaux de Luys sont aussitôt exploités par les militants du « matérialisme scientifique ». Voir Charles Letourneau, *La Biologie* [1876], Paris, Schleicher, 1909, p. 457 sq. ; Jules Soury, « Ma vie », in Jules Soury, *Campagne*

nationaliste, *op. cit.*, pp. 34-38.

[39](#) *Ibid.*, p. 35.

[40](#) *Jésus et les Évangiles*, Paris, G. Charpentier, 1878, p. 7. Soury se réfère expressément aux travaux de J. Moreau de Tours (*ibid.*, pp. 19-20). Ce médecin de Bicêtre avait notamment publié en 1859, à Paris, chez Victor Masson : *La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'Histoire, ou de l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel*. Voir Jules Soury, « Ma vie », in *Campagne nationaliste, op. cit.*, pp. 38-39.

[41](#) Jules Soury, *Jésus et les Évangiles, op. cit.*, p. 6.

[42](#) *Ibid.*, p. 27.

[43](#) *Ibid.*, p. 7. Soury s'était déjà fait remarquer en affirmant que « Gassendi avait trop d'esprit pour faire un martyr » (cité par Anatole France, « M. Jules Soury », *Le Temps*, 8 novembre 1891).

[44](#) Voir Linda L. Clark, *op. cit.*, pp. 46, 198 (note 95).

[45](#) Cité par Linda L. Clark, *ibid.*, p. 91.

[46](#) Jules Soury, *Bréviaire de l'histoire du matérialisme, de Thalès à La Mettrie*, Paris, G. Charpentier, 1881, préface, p. XII.

[47](#) Anatole France, « M. Jules Soury » (8 novembre 1891), in A. France, *La Vie littéraire*, 5^e série, Paris, Calmann-Lévy, 1949, p. 325.

[48](#) *Essais de critique religieuse*, Paris, Ernest Leroux, 1878, préface, p. XVI.

[49](#) *Ibid.*, p. V.

[50](#) Cet ouvrage de Jules Soury fait partie des sources citées par Drumont dans *La France juive*. Voir le remarquable travail de Grégoire Kauffmann, *Édouard Drumont. Des années de jeunesse à la publication de La France juive (1844-1886)*, Mémoire de DEA, Institut d'études politiques de Paris (dir. : Michel Winock), 1999, p. 166.

[51](#) Ouvrages publiés à Paris, respectivement, chez Germer Baillière (1879; 2^e éd., 1882), chez C. Reinwald (1879), chez Germer Baillière (1880). Soury a également traduit (avec Édouard Meyer) et préfacé l'ouvrage d'Oscar Schmidt, *Les Sciences naturelles et la philosophie de l'inconscient* (Paris, Germer Baillière, 1879). Sur Soury et Haeckel, voir Daniel Gasman, *Haeckel's Monism and the Birth of Fascist Ideology*, New York, Peter Lang, 1998.

[52](#) Emil Du Bois-Reymond, « À propos des limites des sciences de la nature », conférence prononcée à Berlin en 1872. Voir Ernst Haeckel, *Les Preuves du transformisme. Réponse à Virchow*, tr. fr. Jules Soury, 2^e éd., Paris, Germer Baillière, 1882, p. 119 sq.; et les remarques de Jules Soury, *Philosophie naturelle*, Paris, G. Charpentier, 1882, p. 153; *id.*, « Science et croyance », in *Campagne nationaliste, op. cit.*, p. 280. Pour une mise en perspective des débats de l'époque, voir Nicolas Rescher, *Le Progrès scientifique* [1978], tr. fr. Irène et Michel Rosier, Paris, PUF, 1993, pp. 24-26.

[53](#) Voir mon livre *L'Effacement de l'avenir, op. cit.*, p. 53 sq.

[54](#) Voir Jules Soury, *Théories naturalistes du monde et de la vie dans l'Antiquité*, Paris, G. Charpentier, 1881, préface, pp. 16-20, 23-24, et introduction, pp. 23-24; *id.*, *Philosophie naturelle, op. cit.*, préface, pp. VI-VII; *id.*, *Campagne nationaliste, op. cit.*, pp. 238, 269, 280, 282-283, 286.

[55](#) Sur ce thème, voir Jules Soury, « Schopenhauer et sa philosophie », in Jules Soury, *Études de psychologie. Portraits du XVIII^e siècle*, Paris, G. Charpentier, 1879, p. 174 sq.; *id.*, « Science et croyance », « Méditations », in *Campagne nationaliste, op. cit.*, pp. 279, 286 sq.

[56](#) Jules Soury, *Philosophie naturelle, op. cit.*, p. 275.

[57](#) Jules Soury, « Science et croyance », in *Campagne nationaliste, op. cit.*, p. 278.

[58](#) *Ibid.*

[59](#) Voir l'article nécrologique sur Jules Soury paru dans *l'Annuaire 1915-1916 de l'École pratique des hautes études*, pp. 72-73.

[60](#) Voir Jules Soury, « De l'esprit », in J. Soury, *Philosophie naturelle*, *op. cit.*, pp. 155-171; *id.*, *Les Fonctions du cerveau* [1891], 2^e éd., revue et corrigée, Paris, bureaux du *Progrès Médical*, 1892, préface, pp. VII-XVI, et p. 397 (« La psychologie [...] n'est donc, en dernière analyse, comme la physiologie, qu'un chapitre de la physique et de la chimie. »).

[61](#) Jules Soury, « Le transformisme », in J. Soury, *Philosophie naturelle*, *op. cit.*, p. 130.

[62](#) Voir par exemple Jules Soury, « Le crime et les criminels », *La Nouvelle Revue*, t. 14, janvier-février 1882, où l'on peut lire par exemple : « On naît voleur ou assassin, comme on naît poète » (p. 510). Soury est loin d'être le seul auteur réputé savant à soutenir de telles thèses; voir Robert A. Nye, *Crime, Madness, and Politics in Modern France : The Medical Concept of National Decline*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1984. 346. « Ma vie », in *Campagne nationaliste*, *op. cit.*, p. 60.

[63](#) Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, t. I: janvier 1896-février 1898, Paris, Plon, 1929, p. 73 (note datée du 3 mai 1896).

[64](#) Voir Camille Vettard, *Du côté de chez...*, Albi, Éditions de la Tête noire, 1946, pp. 84-85.

[65](#) Maurice Barrès, dans *Le Journal*, 21 octobre 1899, article reproduit dans Jules Soury, *Campagne nationaliste*, *op. cit.*, p. 75.

[66](#) Anatole France, *La Vie littéraire*, 5^e série, *op. cit.*, pp. 321, 324, 328, 332. Voir aussi le témoignage d'Henri Massis, *Évocations. * Souvenirs 1905-1911*, Paris, Pion, 1931, pp. 26-27 (passage repris, à peine modifié, dans Henri Massis, *Barrès et nous*, Paris, Pion, 1962, pp. 51-52).

[67](#) Paris, bureaux du « Progrès médical » et Vve Babé, libraire-éditeur, 1891; une deuxième édition, revue et corrigée, paraît en 1892. L'ouvrage est dédié « À la mémoire de Paul Bert, en témoignage de gratitude et de respect ». Parallèlement, Soury collabore à la *Revue philosophique* fondée en 1876 par Théodule Ribot, et y publie en janvier 1891 une étude savante : « La psychologie physiologique des protozoaires ».

[68](#) Jules Soury, cité par Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, t. I, *op.*

cit., p. 68 (note datée du 1^{er} mai 1896).

[69](#) *Ibid.*, p. 64 (note datée de la fin de mars 1896).

[70](#) Jules Soury, *Campagne nationaliste*, *op. cit.*, p. 67.

[71](#) Jules Soury, cité par Maurice Barrès, *op. cit.*, p. 85.

[72](#) « Ma vie », in *Campagne nationaliste*, *op. cit.*, p. 65.

[73](#) Jules Soury, cité par Maurice Barrès, *op. cit.*, p. 67 (note datée du 1^{er} mai 1896).

[74](#) *Ibid.*, p. 67. Voir aussi p. 70.

[75](#) François-René de Chateaubriand, cité par Soury dans « Ma vie » *ibid.*, p. 68. Voir aussi « Méditations », *ibid.*, p. 282 sq.

[76](#) Voir Jules Soury, *Campagne nationaliste*, *op. cit.*, p. 199.

[77](#) Jules Soury, *Philosophie naturelle*, *op. cit.*, p. 324.

[78](#) *Ibid.*, p. 323.

[79](#) Jules Soury, *Campagne nationaliste*, *op. cit.*, p. 185.

[80](#) *Ibid.*, pp. 197-198. Sur la « beauté de la guerre », voir *ibid.*, pp. 196-197. Soury s'inscrit ainsi dans une tradition d'idéalisation de la guerre, école d'héroïsme, qui va de Joseph de Maistre à Georges Sorel, en passant par Proudhon et Drumont. Ce dernier

écrit dans *La France juive*: « L'Aryen est agriculteur, poète, moine et surtout soldat; la guerre est son véritable élément, il va joyeusement au-devant du péril, il brave la mort » (*op. cit.*, t. I, p. 10).

[81](#) *Campagne nationaliste*, *op. cit.*, préface, pp. 13-14.

[82](#) « Ma vie », in *ibid.*, p. 63.

[83](#) *Ibid.*, p. 65.

[84](#) « Ma vie », in *op. cit.*, p. 52.

[85](#) *Ibid.*, p. 43.

[86](#) *Ibid.*, p. 44. Voir aussi la préface de mars 1902 à *Campagne nationaliste*, *op. cit.*, p. 11.

[87](#) *Ibid.*, p. 71.

[88](#) « Édouard Drumont », *in op. cit.*, p. 125 « (...) le sentiment de la race, —l'instinct ethnique »).

[89](#) « Les réactions morales », *in ibid.*, pp. 87-89.

[90](#) « La race. Juifs et Aryens », *in ibid.*, p. 141.

[91](#) *Ibid.*, pp. 134-135. À sa psychologie ethnique différentielle aussi fantaisiste que sommaire, Soury ajoute une psychopathologie comparative des races qui ne l'est pas moins, et ce en se fondant notamment sur quelques remarques de Charcot, citées à la suite de l'article « La race. Juifs et Aryens », dans *Campagne nationaliste* (*op. cit.*, p. 148) : « Les Sémites ont en effet ce privilège de présenter à un degré extrêmement accentué tout ce qui peut se voir en matière d'arthritisme, tout ce qu'on peut imaginer en fait d'affection névropathique (...). Les races d'Israël fournissent des sujets particulièrement propres aux études de pathologie nerveuse. » (Souligné dans le texte). Soury cite ici Jean-Martin Charcot, *Leçons du mardi à la Salpêtrière. Polyclinique*, année 1887-1888, I, 2^e éd., Paris, aux bureaux du Progrès médical, 1892.

[92](#) Jules Soury, « Édouard Drumont », *in Campagne nationaliste*, *op. cit.*, p. 123. Voir aussi l'article « La race. Juifs et Aryens », *in ibid.*, p. 134.

[93](#) Maurice Barrès, dans *Le Journal*, 21 octobre 1899; article reproduit dans Jules Soury *op. cit.*, pp. 75-80 (passage cité: p. 79).

[94](#) Jules Soury, *Campagne nationaliste*, *op. cit.*, préface, p. 1.

[95](#) Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, *op. cit.*, t. I, p. 161.

[96](#) Maurice Barrès, « Il y a une littérature nationaliste », *Le Gaulois*, 16 juillet 1902. Rappelons que le directeur du Gaulois, Arthur Meyer, Juif converti au catholicisme et marié à une catholique, donnait dans l'antisémitisme (voir Arthur Meyer, *Ce que mes yeux ont vu*, Paris, Plon, 1911, pp. 101-134), ce qui n'empêchait pas Drumont, Maurras ou Léon Daudet d'attaquer ce « Sémite ». Voir Richard Millman *La Question juive entre les deux guerres. Ligues de droite et antisémitisme en France*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 249; Philippe E. Landau, *L'Opinion juive et l'affaire Dreyfus*, Paris, Albin Michel, 1995, pp. 87-88 (l'historien considère d'autres figures de « Juifs antidreyfusistes », pp. 86-90).

[97](#) Léon Bloy, *Journal*, t. 2, Paris, Mercure de France, 1963, p. 123 (20 octobre 1902).

[98](#) Jules Soury, *Campagne nationaliste*, *op. cit.*, préface, p. 7.

[99](#) Jules Soury, « Ma vie », *in ibid.*, p. 69. Voir Jules Soury, « La tradition », *Le Drapeau*, 14 juillet 1901. Soury écrit à l'époque dans le quotidien *Le Drapeau* de Paul Déroulède, dans *La Cocarde* (1894-1895) de Maurice Barrès, dans *Le Soleil* et dans *L'Action française*. Sur la brève aventure du journal *La Cocarde* (où Soury et Maurras écrivaient à côté de Fernand Pelloutier et d'Eugène Fournière), voir Henri Clouard *La « Cocarde » de Barrès*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910; Victor Nguyen, « Un essai de pouvoir intellectuel au début de la III^e République : *La Cocarde* de Maurice Barrès (5 septembre 1894-7 mars 1895) », *Études maurrassiennes*, n° 1, 1972, Centre Charles-Maurras (Aix-en-Provence), pp. 145-155; Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, *op. cit.*, pp. 178-213.

[100](#) Adolphe Boschot, « L'expression musicale et les "scientistes" », *Revue politique et littéraire (Revue Bleue)*, 64^e année, n° 6, 20 mars 1926, pp. 165-166.

[101](#) Jules Soury, cité par Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, t. II : 1898-1902, Paris, Pion, 1930, pp. 118, 121.

[102](#) Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, *op. cit.*, t. I, p. 161. Voir les analyses de Zeev Sternhell, *La Droite révolutionnaire*, *op. cit.*, pp. 162-163. Il reste cependant à s'interroger sur les relations entre la xénophobie, l'antisémitisme et l'« espionite » particulièrement forte dans l'armée française au cours des deux

dernières décennies du XIX^e siècle. Voir Allan Mitchell, « La mentalité xénophobe: le contre-espionnage en France et les racines de l'affaire Dreyfus », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XXIX, juillet-septembre 1982, pp. 489-499; Marc Angenot, « *Un Juif trahira* ». *Le thème de l'espionnage militaire dans la propagande antisémite 1886-1894*, Montréal, Ciadest, 1994.

387. Comptes rendus de l'Académie des sciences, t. CXXXI, n°25, 17 décembre 1900, pp. 1079-80 (Rapport du président de la Commission de l'Académie des sciences qui a décerné à l'ouvrage de Soury le prix Montyon, de médecine et de chirurgie; cité dans Campagne nationaliste, *op. cit.*, p. 64). La même année, il avait reçu le prix de la fondation Saintour, décerné par l'Académie de Médecine. 388. Voir Jean-Pierre Rioux, *Nationalisme et conservatisme. La Ligue de la Patrie française, 1899-1904*, Paris, Beauchesne, 1977; Philippe Charpentier de Beauvillé, *La Ligue de la Patrie française (1898-1902)*, thèse de troisième cycle, Paris IV, 1977; Bertrand Joly, « Lemaître (Jules) », in B. Joly, *Dictionnaire biographique, op. cit.*, pp. 235-237.

389. Bertrand Joly, *Dictionnaire biographique, op. cit.*, p. 370 (qui cite les Archives de la préfecture de police, Ba 1340, 27 novembre 1903).

[103](#) Cité par Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, t. I, *op. cit.*, p. 69 (note datée du 1^{er} mai 1896).

[104](#) Charles Maurras, « Jules Soury » (13 août 1915), repris dans *id.*, *Tombeaux*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1921, p. 80.

[105](#) Voir Theodor Fritsch, *Antisemiten-Katechismus* (1887), réédité sous le titre *Handbuch der Judenfrage* [« Manuel de la question juive »], Leipzig, Hammer-Verlag, 1907.

[106](#) Voir Édouard Drumont, *op. cit.*, t. I, pp. 16, 291 sq., 333.

[107](#) Édouard Drumont, *op. cit.*, introduction (datée du 8 décembre 1885), t. I, p. XIII.

[108](#) *Ibid.*, pp. V, VI.

[109](#) *Ibid.*, p. XVI.

[110](#) Édouard Drumont, préface à : Auguste Rohling, *Le Juif selon le Talmud*, édition française considérablement augmentée par A. Pontigny, Paris, Albert Savine, « Bibliothèque anti-sémitique » [je respecte l'orthographe], 1889, pp. II, XVI.

[111](#) Voir Ernest Renan, « M. Augustin Thierry » [1857], in E. Renan, *Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy, 1948, t. II, pp. 86-108; *id.*, *La Réforme intellectuelle et morale de la France* [1871], in *op. cit.*, 1947, t. I, pp. 325-407. Voir les remarques de Stephen Wilson, *Ideology and Experience, op. cit.*, p. 467; et de Eugen Weber, *Ma France. Mythes, culture, politique*, tr. fr. Claude Dovaz, Paris, Fayard, 1991, p. 89.

[112](#) Édouard Drumont, *La France juive, op. cit.*, t. I, pp. 7-8.

[113](#) *Ibid.*, introduction, t. I, p. XVI.

[114](#) *Ibid.*, p. 298, note 1.

[115](#) *Ibid.*, p. 291.

[116](#) *Ibid.*, p. 294.

[117](#) *Ibid.*, p. 298.

[118](#) *Ibid.*, introduction, t. I, p. X.

[119](#) *Ibid.*, t. I, pp. 268-269.

[120](#) *Ibid.*, p. 269.

[121](#) *Ibid.*, p. 275.

[122](#) *Ibid.*, p. 329. Drumont remarque ailleurs : « Il est regrettable que Maxime Du Camp, dans ses Considérations philosophiques sur la Commune, n'ait point songé à indiquer la part énorme qu'avait là dedans l'élément juif. Renan qui ne se risque guère quand il s'agit d'attaquer les puissants, a écrit cependant : "Dans les mouvements révolutionnaires français, l'élément juif a un rôle capital". Du Camp a laissé ce point dans l'ombre. » (*ibid.*, t. I, pp. 72-73, note 1)

[123](#) *Ibid.*, t. I, p. 135.

[124](#) Voir Maurice Barrès, « La querelle des nationalistes et des cosmopolites », *Le Figaro*, 4 juillet 1892 (à une époque où Barrès n'est pas encore converti au nationalisme ethnique et xénophobe). Le mot « nationalisme » est alors perçu comme un mot nouveau, au sens incertain. L'antithèse - empruntée à l'abbé Barruel qui, à la fin des années 1790, stigmatisait le « nationalisme » des révolutionnaires jacobins - prendra son sens « nationaliste » au cours de l'affaire Dreyfus, en tant que doctrine (fondée sur le « déterminisme ») et en tant que mouvement politico-social, lié à l'apparition du phénomène des « ligues » (qu'on peut qualifier, pour aller vite, comme «

révolutionnaires-conservatrices »). Dans *L'Action française*, le 23 mai 1909, Maurras renverse la représentation contre-révolutionnaire du « nationalisme » révolutionnaire : « L'idée révolutionnaire n'est pas nationale. La Révolution fut essentiellement cosmopolite, et ce n'est pas à son insu qu'elle fonda chez nous le régime des autres États confédérés : Juif, Protestant, Maçon, Métèque. » (Charles Maurras *Dictionnaire politique et critique*, Paris, À la cité des livres, 1932, fasc. 6, art. « Étranger », p. 14). Sur la formation du nouveau sens pris par le mot « nationalisme », voir les remarques de Stephen Wilson,

« L'Action française et le mouvement nationaliste français entre les années 1890 et 1900 », *Études maurrassiennes*, n°4, 1980, p. 310.

[125](#) Barrès pose, à propos des naturalisations, « ce grand principe » dont « l'administrateur et le législateur peuvent s'inspirer dans toutes leurs mesures », à savoir : « La patrie est plus forte dans l'âme d'un enraciné que dans celle d'un déraciné » (*Scènes et doctrines du nationalisme*, op. cit., t. I, p. 97). Zeev Sternhell a montré avec l'érudition requise que, pour Barrès, le « rationalisme est le fait de "déracinés" » (Maurice Barrès et le *nationalisme français*, op. cit., p. 272). Voir également Michel Winock, *La Fièvre hexagonale. Les grandes crises politiques de 1871 à 1968*, Paris, Calmann-Lévy, 1986, puis Le Seuil, coll. Points Histoire, 1987, p. 161.

[126](#) Édouard Drumont, op. cit., t. I, p. 58.

[127](#) Édouard Drumont, *La France juive*, op. cit., t. I, p. 59.

[128](#) Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, op. cit., t. I, p. 67. Dans un article paru le 18 janvier 1908, Drumont écrit : « *La France juive* est la confirmation de toutes les pages admirables qu'ont écrites Barrès et Vogüé sur le geste impératif des Morts, sur la survivance des Ancêtres en nous, sur les morts qui parlent en nous. » (*Sur le chemin de la vie - Souvenirs*, Paris, Georges Crès, 1914, p. 126).

[129](#) Édouard Drumont, *ibid.*, p. 9.

[130](#) *Ibid.*

[131](#) *Ibid.*, p. 16.

[132](#) Jules Soury, « La tradition », in *Campagne nationaliste*, op. cit., p. 212.

[133](#) Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, t. II, op. cit., p. 118. Avant de citer (partiellement) Soury à travers Barrès, Michel Winock insiste à juste titre sur le syncrétisme de l'anti-intellectualisme et de l'antisémitisme moderne, au sein d'une « *Weltanschauung* raciste » (op. cit., p. 161) dans laquelle il aperçoit, inscrite dans le nationalisme français « révolutionnaire » (c'est-à-dire professant un anticapitalisme réactionnaire), « une première ébauche de racisme politique » (*ibid.*, pp. 169-170). Sur le « déterminisme physiologique » de Soury, fondement du nouvel antisémitisme à base raciologique, cf. les analyses pionnières de Zeev Sternhell, op. cit., 1972, p. 274 sq.; voir également Linda L. Clark, *Social Darwinism in France*, op. cit., pp. 97-101.

[134](#) Jules Soury, in Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, t. II, op. cit., 1930, p. 118 (voir aussi p. 142).

[135](#) Jules Soury, « La race. Juifs et Aryens », in *Campagne nationaliste*, op. cit., p. 134.

[136](#) Édouard Drumont, préface à : Auguste Rohling, op. cit., p. IV.

[137](#) Paris, Albert Savine, « Bibliothèque antisémitique » [je respecte l'orthographe], 1889, pp. I-XI. L'ouvrage est dédié « À Édouard Drumont le hardi remueur d'idées ». Sur Henri Déporte, dit l'abbé Desportes (né le 20 mai 1865), voir Stephen Wilson, *Ideology and Experience*, op. cit., pp. 521, 528; Bertrand Joly, *Dictionnaire biographique*, op. cit., p. 131; Marc Angenot, *Ce que l'on dit des Juifs en 1889*, op. cit., pp. 50-52.

[138](#) Édouard Drumont, préface à Henri Desportes, op. cit., p. V; id., préface à Albert Monriot, *Le Crime rituel chez les Juifs*, Paris, Pierre Téqui, 1914, p. IX (passage identique). Il convient de rappeler ici le livre de l'ancien communard Gustave Tridon, lu par Drumont et cité dans *La France juive : Du Molochisme juif. Études critiques et philosophiques*, Bruxelles, Édouard Maheu, 1884. Sur Albert Monriot (1862-1938), qui entre à *La Libre Parole* à la fin de l'année 1892, pour devenir, dès 1893, secrétaire général de la rédaction du quotidien, voir Bertrand Joly, op. cit., p. 291. Sur ce collaborateur parisien et ami de Drumont, de Jean Drault, de Lucien Pemjean puis de Jacques Ploncard (dit « d'Assac ») et de Henry Coston (celui-ci ayant, en 1930, repris le titre *La Libre Parole*), voir aussi Henry Coston, *Dictionnaire de la politique française*, t. II, édition revue et corrigée, Paris, Publications Henry Coston, 1972, p. 452.

[139](#) Jules Soury, cité par Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, t. II, op. cit., p. 118. Sur la confusion dans les usages des mots « race » et « espèce », chez les propagandistes de la doctrine aryano-sémitique (chez Soury comme chez Barrès), voir Zeev Sternhell, « Le déterminisme physiologique et racial à la base du nationalisme de

Maurice Barrès et de Jules Soury », in Pierre Guiral, Émile Temime (dir.), *L'Idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, op. cit., pp. 131-134.

[140](#) Jules Soury, cité par Maurice Barrès, *ibid.*

[141](#) Louis Thomas, *Les Raisons de l'antijudaïsme*, Paris, Les Documents contemporains, 1942, p. 85. Le livre est dédié « à Louis-Ferdinand Céline qui a vigoureusement dénoncé les Juifs parce que médecin des pauvres il les a vus très malheureux sous la domination des Yds qui s'étaient emparés de la France » (p. 7). Louis Thomas (1885-1962) avait précédemment publié, au *Mercure de France*, deux ouvrages consacrés aux « précurseurs » français du racisme et de l'antisémitisme : *Les précurseurs. Alphonse Toussenel, socialiste national antisémite (1803-1885)*, *Les Précurseurs. Arthur de Gobineau, inventeur du racisme (1816-1882)*, l'un et l'autre parus en 1941. Voir mes analyses dans Pierre-André Taguieff (dir.), *L'Antisémitisme de plume 1940-1944*, op. cit., pp. 119-131.

[142](#) Louis Thomas, op. cit., p. 88.

[143](#) Jules Soury, *Campagne nationaliste*, op. cit., p. 94. La thèse de l'inassimilabilité radicale des étrangers dont l'altérité est raciale a été soutenue par Georges Vacher de Lapouge dans *L'Aryen. Son rôle social* (Paris, Albert Fontemoing, 1899) : l'anthropologue récuse comme une absurdité « l'idée même de naturalisation » (p. 368), et affirme que « l'idée même d'assimilation est contraire à la biologie » (pp. 486-487).

[144](#) Voir Pierre-André Taguieff, *Les Protocoles des Sages de Sion*, tome I : *Introduction à l'étude des Protocoles. Un faux et ses usages dans le siècle*, Paris, Berg International, 1992, pp. 115-138. Pour une contextualisation, voir Eugen Weber, *The Nationalist Revival in France, 1905-1914*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1959; *id.*, *L'Action française* [1962], tr. fr. Michel Chrestien, Paris, Stock, 1964, pp. 225 sq., 316 sq., 413 sq., 550 sq.; Ernst Nolte, *Le Fascisme dans son époque*, vol. 1 : *L'Action française*, tr. fr. Paul Stéphano, Paris, Julliard, 1970, p. 338 sq. ; Pierre Pierrard, *Juifs et catholiques français. D'Édouard Drumont à Jacob Kaplan 1886-1994*, nouvelle édition augmentée, Paris, Les Éditions du Cerf, 1997 (1^{re} éd., Paris, Fayard, 1970). pp. 170-184.

[145](#) Cf. Jules Soury, *Campagne nationaliste*, op. cit., p. 7.

[146](#) *Ibid.*, notamment pp. 7, 126-127, 134 sq.

[147](#) *Ibid.*, p. 12.

[148](#) *Ibid.*, p. 7.

[149](#) *Ibid.*

[150](#) *Ibid.*, p. 206. Pour une mise en perspective historique, voir Jacob Katz, *Juifs et Francs-maçons en Europe 1723-1939* [1970], tr. fr. Sylvie Courtine-Denamy, Paris, Les Éditions du Cerf, 1995; Émile Poulat et Jean-Pierre Laurant, *L'Antimaçonnisme catholique. Les Francs-Maçons de Mgr de Ségur*, Paris, Berg International, 1994; Jérôme Rousse-Lacordaire, *Rome et les Francs-maçons. Histoire d'un conflit*, Paris, Berg International, 1996; Pierre Pierrard, *Juifs et Catholiques français*, op. cit.

[151](#) Jules Soury, *Campagne nationaliste*, op. cit., p. 128.

[152](#) *Ibid.*

[153](#) *Ibid.*, p. 139.

[154](#) *Ibid.*, p. 140.

[155](#) *Ibid.*, pp. 140-141.

[156](#) *Ibid.*, p. 138.

[157](#) *Ibid.*, p. 138.

[158](#) Si Barrès suit l'enseignement de Soury en matière de déterminisme racial, il se montre également fort sensible aux thèses racistes tout aussi fantaisistes d'un proche de Drumont, Gaston Méry (1866-1909), exposées par celui-ci dans son roman *Jean Révolte : roman de lutte* (Paris, E. Dentu, 1892), portant en épigraphe : « *Le Méridional voilà l'ennemi* ». Voir Jean Drault, *Drumont.*, op. cit., p. 85. Méry croit avoir, en la personne de l'homme du Midi (le « midinard »), déniché le « complice » du « voleur », identifié par Drumont dans *La France juive*. L'« invasion méridionale » fait couple avec la « conquête juive ». Sous l'influence de Méry, Barrès va stigmatiser les « midinards » qui, en raison de leur mauvaise hérédité raciale, seraient inaptes au patriotisme : il

en irait ainsi de Jaurès, qui ne serait pas un bon Français parce qu'il « suit sa race ». Voir Maurice Barrès, *Les Lézardes sur la maison*, Paris, Sansot, 1904. Le slogan « La Gaule aux Gaulois » signifie donc « La France aux seuls Français du Nord ». Nouvelle version de la « guerre des deux races » : Celtes contre Latins. D'où les attaques racistes contre Moréas et Maurras, dénoncés comme des étrangers mauresques. Cette thématique anti-midinarde, à travers Urbain Gohier (qui combat violemment L'Action française au début des années 1920 dans *La Vieille France*), est parvenue jusqu'à Louis-Ferdinand Céline, comme l'a établi Annick Duraffour (« Céline, un antijuif fanatique », in Pierre-André Taguieff (dir.), *L'Antisémitisme de plume*, op. cit., pp. 156-158). Voir Bertrand Joly, *Dictionnaire biographique*, op. cit., p. 276-278; Jean Boissel, « Le "midinard" ou la supériorité du Nord sur le Midi. Une mythologie française », *Commentaire*, vol. 2, n°8, hiver 1979/1980, pp. 571-580; Christian Amalvi, « France du Nord et France du Midi : les bases d'une opposition historique », *Sources. Travaux historiques*, n° 12, 1987, pp. 67-71; Eugen Weber, *Ma France*, op. cit., pp. 90-91; Jean Estèbe, « Le parlementaire », in Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France*, t. III : *Sensibilités*, Paris, Gallimard, 1992, pp. 339-331.

[159](#) *Campagne nationaliste*, op. cit., pp. 138-139.

[160](#) Édouard Drumont, *La France juive*, op. cit., introduction, t. I, pp. V, VI, XVI.

[161](#) Jules Soury, op. cit., p. 204.

[162](#) *Ibid.*, p. 92.

[163](#) *Ibid.*, p. 139. Pessimisme de Soury sur l'avenir de la France : contrairement au cas de la France universaliste, c'est-à-dire enjuivée, où « l'instinct ethnique » est émoussé, le vieux maître croit pouvoir écrire que « l'instinct ethnique est [...] d'une infaillibilité presque absolue » dans le reste de l'Europe (*ibid.*).

[164](#) Voir Jules Soury, *Bréviaire de l'histoire du matérialisme, de Thalès à La Mettrie*, Paris, G. Charpentier, 1881, préface, pp. I, X-XII.

[165](#) Jules Soury, *Campagne nationaliste*, op. cit., pp. 12-13.

[166](#) *Ibid.*, pp. 13-14.

[167](#) Voir Norman Cohn, *Histoire d'un mythe. La « Conspiration » juive et les Protocoles des Sages de Sion*, op. cit., p. 29 sq.; Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Le Seuil, 1986, pp. 25-62; Pierre-André Taguieff, *Les Protocoles*, op. cit., t. I, 1992, pp. 18 sq., 159 sq.

[168](#) Jules Soury, *Campagne nationaliste*, op. cit., préface, p. 8. Dans le sillage de Drumont, Copin-Albancelli publie en 1909

La Conjuraison juive contre le monde chrétien (Paris, La Renaissance française, et Lyon, Emmanuel Vitte), où il prétend expliquer par l'action de la puissance juive la mise en place du « Pouvoir occulte », celui qu'exerce « l'association secrète dite Franc-Maçonnerie » (op. cit., p. 9).

[169](#) Jules Barbey d'Aurevilly, *Les Prophètes du passé*, Paris, Alphonse Lemerre, 1851.

[170](#) Charles Maurras, *L'Avenir de l'intelligence* [1905], préface [1904-1905], in Charles Maurras, *Romantisme et Révolution*, édition définitive, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1922, p. 35. 458. « Il ne reste donc qu'un refuge à la raison de l'homme [...] : le renoncement et la résignation sans espoir. » (Jules Soury, « Méditations », in *Campagne nationaliste*, op. cit., p. 293.) Soury énonce ainsi son nihilisme passif (pour parler comme Nietzsche) dans « Ma vie » (*ibid.*, p. 49) : « J'aspire à ne plus être, et non à être sauvé. Le salut, c'est le néant, l'extinction de toute vie consciente, le nirvana. »

[171](#) C'est pourquoi peut-être, pour conduire dans l'avenir la guerre culturelle contre « les Juifs », le sans espoir Soury en appelle expressément au combattant Barrès : « Puisse Maurice Barrès, quand il sera grand maître de l'Université, supprimer d'un trait de plume l'enseignement de la "philosophie" dans les établissements d'enseignement secondaire! Qu'il se souvienne de son Bouteiller! Je ne sais point de pire peste de l'esprit français que cette famille de cuistres, ignares et prétentieux, fats et impuissants, où le Juif seul apparaît fécond [...] » (*Campagne nationaliste*, op. cit., p. 152). Éliminer la philosophie pour éliminer « l'influence juive » ! Dans *Scènes et Doctrines du nationalisme* (op. cit., t. I, pp. 60-61, note 1), Barrès cite ce passage de l'article de Soury paru dans *Le Drapeau* (21 juin 1901), sous le titre « Le socialisme de Jaurès dans l'école ».

[172](#) Voir mon livre *La Nouvelle Judéophobie*, Paris, Mille et une nuits, 2002.

[173](#) L'expression « le Juif international » s'est inscrite dans le

discours antijuif après avoir été utilisée par Henry Ford pour donner son titre à un recueil de textes devenu un *best-seller* : *The International Jew*, paru aux États-Unis en 1920, traduit en allemand dès 1922 (*Der internationale Jude*), ce qui permit à Hitler de le lire avec passion. Voir mes remarques dans mon introduction à *L'Antisémitisme de plume*, *op. cit.*, pp. 36-37; et l'étude de Jean-François Moisan, « Les *Protocoles des Sages de Sion* en Grande-Bretagne et aux USA », in Pierre-André Taguieff (dir.), *Les Protocoles des Sages de Sion*, *op. cit.*, t. II, pp. 163-216.

Chapitre IV

THÉORIE DES RACES, SOCIALISME ET EUGÉNISME : DOCTRINES, VISIONS ET PRÉVISIONS DE GEORGES VACHER DE LAPOUGE (1854-1936)

Pourquoi ne pas le dire d'emblée? Georges Vacher de Lapouge n'a rien pour plaire au lecteur français contemporain. Il a même tout pour déplaire à tous : socialiste, il dénonce la ploutocratie à laquelle il réduit le régime démocratique qu'il récuse sans réserve, et combat expressément l'égalitarisme dans tous les domaines¹; racialiste et raciste, postulant que la « question de race » prime toutes les autres (y compris la question nationale), il est résolument et conséquemment anti-nationaliste, et dénoncé comme tel par l'Action française; eugéniste, il n'est ni nataliste ni néo-malthusien, bien qu'il se montre fort préoccupé par la « dépopulation de la France »² et qu'il lui arrive de faire un bout de chemin avec les partisans - néo-malthusiens et féministes - du contrôle des naissances³; partisan enthousiaste de l'amélioration indéfinie de l'espèce humaine, il ne croit qu'à la toute-puissance de l'hérédité, place tous ses espoirs dans les pouvoirs régénérateurs de la sélection volontaire des procréateurs, et dénonce les illusions de ceux qui font confiance à l'éducation et à l'action du milieu social pour « perfectionner » ou remodeler l'homme; théoricien de la science sociale ou de la « science politique », il cherche à lui donner, non sans dogmatisme, un fondement sûr dans une anthropologie biologique sommaire au moment même où la sociologie se constitue comme science en déterminant son domaine propre et ses méthodes spécifiques, irréductibles aux savoirs biologique, historique ou psychologique; matérialiste et scientiste, il ne croit pas au dogme du Progrès et se classe plutôt, en dépit des mesures de « sélectionnisme pratique » qu'il prône, parmi les prophètes de la décadence fatale et finale⁴.

Du droit à l'anthropologie

Georges Vacher de Lapouge est né à Neuville-de-Poitou, le 12 décembre 1854. Il a douze ans lorsque son père meurt. Sa mère lui apprend à lire et à écrire, car il ne fréquente pas l'école primaire. Il devient élève du Collège des Jésuites, en octobre 1866, à Poitiers, puis entre au Lycée (1868-1872), où son professeur de philosophie, Louis Liard⁵, lui ouvre « un monde nouveau, Herbert Spencer,

Darwin »⁶. Étudiant en droit, il reçoit une médaille d'or le 29 novembre 1877 pour une étude de 750 pages, *De la pétition d'hérédité*, présentée au concours de doctorat de la faculté de Droit de Poitiers. En 1879, il obtient le titre de docteur en droit. De sa thèse, *Théorie du patrimoine en droit positif généralisé*, il dira plus tard qu'elle fut « la première apparition du droit biologique »⁷. Il commence alors une carrière de magistrat : substitut à Niort (1879-1880), procureur de la République au Blanc (1880-1881) et à Chambon (1881-1883). Il lit Charles Darwin, Francis Galton, Ernst Haeckel, s'intéresse aux travaux d'anthropologie de Joseph-Pierre Durand de Gros (1826-1900)⁸ et de Paul Topinard (1830-1911), avec lesquels il échange une importante correspondance. Son intérêt pour les sciences naturelles et la théorie de l'évolution n'empêche pas Lapouge de manifester un ferme attachement aux principes républicains, et de faire l'éloge du progrès des Lumières : alors qu'il est président du Cercle de la Ligue de l'Enseignement du Blanc, il prononce ainsi, le 6 février 1881, une conférence intitulée « Du rôle de l'instruction chez les peuples libres »⁹. Le jeune magistrat âgé de vingt-six ans s'y montre soucieux de l'instruction et de l'éducation civique des masses dans les nations démocratiques, sans cacher ses inquiétudes et son indignation devant le « gaspillage » des « richesses intellectuelles » :

« Avoir des citoyens, faire des citoyens dans un pays qui commence à connaître la liberté : œuvre audacieuse, œuvre immense! C'est l'éducation nationale à reprendre depuis les fondements! C'est tout le caractère d'un peuple entier à changer! Car il faut que nul ne l'ignore, l'instruction dans une démocratie est tout autre que celle d'une nation qui n'est pas libre. [...] Instruction et liberté sont deux termes éternellement liés. Partout où il n'y a pas de liberté il n'y a pas de vraie instruction populaire. Quand l'une naît, l'autre naît, quand l'une se développe, l'autre se développe. C'est qu'en effet la liberté ne peut pas se maintenir et prospérer sans l'instruction. Quand les masses ont en main ce redoutable instrument, le pouvoir, il faut qu'elles sachent s'en servir, sinon sa possession n'est qu'un danger pour elles. Les masses doivent recevoir une éducation particulière, une instruction spéciale, l'instruction civique, qui fait les citoyens, les bons citoyens. Le sort du pays est entre les mains des foules : il faut qu'elles soient éclairées, ou le danger est immense. C'est une loi historique : si les masses qui détiennent le pouvoir n'ont pas une éducation civique suffisante, elles finissent après des efforts incohérents et des essais infructueux et bizarres par s'effrayer de la toute-puissance dont elles ne savent pas se servir, et elles la déposent entre les mains d'un dictateur. [...] C'est pourquoi nous ne craignons pas de dire que l'éducation nationale doit avoir désormais pour but d'éclairer les masses d'une manière aussi complète que possible sur toutes les questions dont la connaissance est utile au progrès, et il y a de ce chef un devoir strict pour tout gouvernement démocratique. [...] Loin de nous la pensée de vouloir diminuer, en relevant ainsi le rôle des masses, celui des grands hommes. On peut dire d'eux qu'ils sont des êtres

privilegiés, vivantes incarnations des idées de progrès qui planent vaguement sur la foule. Ces hommes donnent sa formule à l'idée latente et la vulgarisent. [...] L'exemple même d'Athènes ne montre-t-il pas que nulle part les grands hommes n'éclosent mieux que dans une démocratie cultivée, où le génie naissant acquiert aussitôt la conscience de sa valeur, et peut se révéler sans entraves au milieu de la sympathie de tous? Le talent acquiert chez nous une considération chaque jour plus grande, d'immenses progrès ont été réalisés dans l'instruction populaire, où cependant le but idéal est si éloigné encore que l'espoir de l'entrevoir jamais ne saurait être caressé par les générations actuellement vivantes. On ne peut réfléchir sans un grand étonnement et sans un douloureux regret à l'inutile gaspillage, à la surprenante déperdition de force intellectuelle qui existe encore dans la société actuelle. Le rôle de l'instruction chez les peuples libres ne doit pas être seulement de permettre aux citoyens de remplir avec discernement leurs devoirs civiques. Il est aussi de permettre à tous ceux qui ont du talent d'arriver à le développer, au grand avantage de tous. En l'état actuel de la société, même en France à l'heure où nous vivons, on peut bien dire sans craindre d'être démenti qu'il n'y a pas un homme de talent sur cent qui parvienne à se révéler. Tel qui avec une instruction suffisante serait devenu un savant illustre ou un écrivain de premier ordre, un grand artiste ou un grand homme d'État végète en rattachant des fils de coton dans une fabrique ou en posant les traverses d'une voie ferrée. [...] Nous fouillons avec soin nos mines de fer et de houille, et nous n'apporterions pas tout notre zèle à découvrir et à exploiter les richesses intellectuelles qui se consomment inutiles dans les couches inférieures de la société? »

Ce souci concernant le repérage et la formation des futures élites se retrouvera quelques années plus tard au cœur des recherches anthropologiques et des élaborations biopolitiques de Lapouge¹⁰, où il sera réinscrit dans une problématique héréditariste, empruntant à la théorisation galtonienne de l'eugénique non moins qu'à l'approche anthropométrique des « races humaines ». L'élitisme lapougien s'éloignera en conséquence de l'universalisme républicain, jusqu'à opposer la science à l'humanisme et à la démocratie. Déterminisme biologique, inégalité, concurrence et sélection : tels seront les opérateurs conceptuels du nouvel élitisme racio-eugéniste.

Jugeant qu'il n'était « pas fait pour la magistrature »¹¹, Lapouge démissionne en mai 1883 et s'installe à Paris, où il subsiste en donnant des cours particuliers. Il échoue à l'agrégation de droit (1884), mais ses intérêts véritables sont ailleurs : il est alors simultanément, de 1883 à 1886, élève de l'École des hautes études, section d'Histoire et de Philologie (assyrien, égyptien, hébreu), élève de l'école du Louvre (égyptologie) et de l'École des langues orientales (chinois, japonais), du Muséum (laboratoire de zoologie, dirigé par Milne Edwards), de l'École d'Anthropologie. À partir de 1885-1886, il commence à publier ses recherches

dans des revues savantes : la *Revue générale du Droit, de la Législation et de la Jurisprudence* (1885-1886)¹², la *Nouvelle Revue historique de Droit français et étranger* (1886) et la *Revue d'anthropologie* (1886), dirigée par Topinard, où il introduit en langue française le mot « eugénique » - francisation du néologisme « *eugenics* », créé en 1883 par Francis Galton (1822- 1911)¹³ -, dans une analyse critique des récents travaux du cousin de Darwin sur l'hérédité¹⁴. Lapouge caractérise ainsi, en 1886, le projet biopolitique de Galton :

« Les recherches de M. Galton n'ont qu'un but : déterminer les moyens pratiques de produire des eugéniques, sujets héréditairement doués, et de faire évoluer l'humanité sans chocs et sans retards, par une substitution continue de races eugéniques aux races inférieures ou médiocres. »¹⁵

Préparé par ses lectures de Paul Broca (1824-1880), d'Alphonse de Candolle (1806-1893) et de Clémence Royer (1830-1902)¹⁶, Lapouge devient l'un des premiers diffuseurs, en France, de l'eugénique galtonienne, qu'il marie à la doctrine aryaniste, refondue sur des bases anthropométriques, et plus particulièrement craniométriques (la forme du crâne a pour lui plus d'importance que la couleur de la peau!). C'est également dans la *Revue d'anthropologie*, en 1887 et 1888, que Lapouge publie ses « leçons de Montpellier »¹⁷, où il expose les fondements de la théorie « sélectionniste », qu'il baptisera plus tard l'« anthroposociologie »¹⁸.

La théorie de l'hérédité et des sélections sociales : la nouvelle « science politique »

Nommé en 1886 sous-bibliothécaire à l'université de Montpellier, Lapouge y donne aussitôt, grâce à l'appui de Liard, un « cours libre » d'anthropologie¹⁹. La leçon d'ouverture est prononcée le 2 décembre 1886 à la faculté des Sciences, sur le thème « L'anthropologie et la science politique »²⁰, qui annonce clairement son programme : « Exposer les conséquences établies des récentes conquêtes de la biologie. »²¹ Il s'agit en fait d'un projet de refonte des sciences sociales : « Les principes *a priori* des sciences sociales disparaissent [...] sans retour devant la contradiction formelle de la biologie. [...] La nouvelle science sociale, la politique ou la sociologie, sait emprunter à la biologie des lois qu'elle fait siennes. »²² Ces lois sont celles de l'hérédité et de la sélection, qui « donnent les raisons de l'évolution de l'humanité »²³. La théorie des « sélections sociales » se propose d'« expliquer par des phénomènes de sélection toute l'évolution des sociétés »²⁴. En 1896, le cours de 1888-89 sera publié en volume sous le titre : *Les Sélections sociales*. En 1899, suivra le cours de 1889-90 : *L'Aryen, son rôle social*²⁵.

La vision lapougienne de l'histoire, telle qu'elle est esquissée dès 1886-1887,

est fondée sur deux postulats : l'Histoire est celle de la lutte des races, qui en constitue le moteur ; les individus agissent, c'est-à-dire luttent les uns contre les autres, sans savoir pourquoi, sans avoir une conscience claire des déterminismes raciaux qui les poussent à s'affronter. La conception polémologique de l'évolution historique et le principe de non-conscience des acteurs sont articulés dans ce développement conclusif de la leçon du 2 décembre 1886 :

« L'histoire philosophique, telle qu'on la comprend chaque jour davantage, n'est pas autre chose que le procès-verbal de l'évolution de l'humanité, et de la lutte pour l'existence entre ses divers éléments. Chacun de ces éléments a des chances qu'il tient de ses qualités internes. Il est probable que tel l'emportera, tel autre sera refoulé, tel autre éliminé. Suivant que les milieux diffèrent, les chances d'un même élément varient. Ainsi l'élément blond a été écrasé en France : très nombreux à l'époque gaulloise, il s'est maintenu en décroissant dans les familles aristocratiques et dans certaines masses de populations ; il est presque éliminé aujourd'hui par la prédominance du type brachycéphale dans les croisements, et par l'effet des conditions de milieu, qui favorisaient la race brachycéphale. En Angleterre, c'est l'inverse qui s'est produit, et l'élément brachycéphale a presque disparu. La lutte inconsciente des races explique l'histoire presque entière de ces deux pays, et jusqu'à la Révolution française, suprême et victorieux effort des populations touraniennes ["touranien" qualifie ici les éléments d'origine asiatique, c'est-à-dire la "race alpine"]. Sur un théâtre plus large et dans des conditions différentes, la même lutte est favorable aux blonds, et l'hégémonie militaire et économique est entre les mains des populations aryennes de l'Allemagne du Nord, de l'Angleterre et des États-Unis. »²⁶

On voit que le pessimisme lapougien, fort prononcé quant à l'état de la France, dès 1886, ne s'étend pas pour autant à l'ensemble des populations « supérieures » de l'aire occidentale.

L'alternative est posée comme indépassable, et proférée telle une menace : sélectionnisme ou barbarie, eugénisme ou exterminations de masse. Les solutions sélectionnistes sont dès lors présentées comme l'unique méthode douce de résolution du problème de la population, saisi dans son aspect qualitatif. « Stérilisation » systématique des « inférieurs » ou guerres d'extermination : lieu commun de la doctrine racio-eugéniste de Lapouge, cette alternative brutale trouvera, dans ses textes publiés et dans sa correspondance, des reformulations de plus en plus empreintes de prophétisme, voire de catastrophisme. Dans sa leçon d'ouverture du 2 décembre 1886, Lapouge s'efforçait de justifier ses recherches biopolitiques débutantes par la fonction préventive qu'elles pourraient seules remplir, une fois appliquées. Sur le thème : par-delà toute sentimentalité, il faut procéder sans tarder à des sélections volontaires et systématiques avant qu'il ne soit trop tard, avant que le conflit fatal entre races supérieures et races inférieures

ne débouche sur des massacres effroyables. La légitimation de la dureté d'un tel réalisme « scientifique » s'opère ainsi selon l'argument qu'il est urgent de prendre des mesures certes « brutales », au regard démocratico-chrétien, disons humanitariste, afin de prévenir une régression prévisible à la brutalité sans limites des exterminations raciales. Le théoricien de la race et de la sélection se présente comme un médecin de la civilisation en péril, menacée notamment par le choc des nationalismes belliqueux :

« Vous voyez, messieurs, combien nous nous écartons des doctrines démocratiques et chrétiennes, toutes de sentiment. Les conclusions nécessaires de la biologie appliquée aux sciences sociales sont dures, inflexibles, impitoyables. Qu'importe, si elles sont vraies ? L'humanité dans sa marche n'avance pas sur des tapis de roses. Elle va où son destin la pousse ; tant pis pour les faibles et pour ceux qui sont lents ! [...] Je prendrai pour [...] exemple la théorie des nationalités. Pangermanisme, panslavisme, indépendance de chaque petit groupe d'hommes qui s'avise de se cramponner à quelque idiome inconnu et presque éteint, rapprochement de tous les groupes qui parlent des langues parentes : voilà des théories qui ont fait bien du mal à l'humanité, et cela n'est pas fini. Or la science nous apprend qu'il n'y a aucun rapport entre les races et les langues, et qu'il n'y a pas un seul peuple dont les éléments, diversement combinés et brassés, n'appartiennent à des races diverses. Dans ces mélanges complexes, un élément peut dominer, soit à l'état presque pur, soit par ses métis, mais si l'on voulait faire une division de l'Europe d'après les races, je défie qu'on puisse jamais poser une borne frontière ! Ce n'est pas toutefois que la question de race n'ait une importance majeure : je suis convaincu au contraire qu'au siècle prochain on s'égorgera par millions pour un ou deux degrés en plus ou en moins dans l'indice céphalique. C'est à ce signe, remplaçant le shiboleth biblique et les affinités linguistiques, que se feront les reconnaissances de nationalité. »²⁷

Ces deux dernières phrases, extraites de leur contexte, ont servi à présenter Lapouge comme un prophète de malheur quelque peu pervers, une espèce de Nostradamus de l'ère darwinienne. Il est pourtant clair que Lapouge, loin de se réjouir d'un horizon d'exterminations de masse, s'efforce de présenter la théorie des sélections et les mesures sélectionnistes pratiques comme l'unique moyen de prévenir les guerres d'extermination à venir, où les théories raciales viendraient stimuler et justifier les xénophobies nationalistes rivales. Si donc leur ton est prophétique, ces développements sont régis par l'intention de prévenir les maux à venir. Lapouge varie sur le thème : si l'on ne fait rien, si l'on n'intervient pas dans le processus évolutif, alors voilà ce qui adviendra nécessairement - la guerre raciale. Et l'eugénique représente pour Lapouge le seul moyen d'éviter les massacres interraciaux dans l'avenir :

« Il ne s'agira plus, comme aujourd'hui, de questions de frontières à reculer de

quelques kilomètres ; les races supérieures se substitueront par la force aux groupes humains attardés dans l'évolution, et les derniers sentimentaux pourront assister à de copieuses exterminations de peuples. Par tout ce qui précède, vous voyez, messieurs, que les études anthropologiques ne sont pas faites pour servir seulement de thème à des dissertations académiques. Il n'y a pas de questions plus vitales que celles qui se rattachent à l'anthropologie. »²⁸

En janvier 1888, dans le *Bulletin de l'Association générale des étudiants de Montpellier*, Lapouge publie une présentation de ses leçons sur le « sélectionnisme », synthèse de théorie des races et d'eugénisme, « L'hérédité dans les sciences naturelles et politiques »²⁹, où il affirme avec sa brutalité ordinaire : « Le perfectionnement des masses est une utopie fondée sur une inexacte notion de l'évolution. Quand une espèce plus parfaite se montre à la place d'une autre, elle ne descend pas de l'ensemble, mais d'une partie des individus, de sujets qui ont varié les premiers et dont les descendants ont exterminé ceux des autres dans la lutte pour l'existence. [...] Il n'y a donc d'espoir que dans la sélection raisonnée, et il n'y a pas trop à s'occuper des masses rebelles au progrès. [...] L'avenir de l'humanité est tout entier dans une sélection raisonnée à exercer à l'aide des éléments eugéniques existants et qu'il faut diriger dans le sens indiqué par le pur type aryen. »³⁰

Dans une lettre datée du 31 mai 1888, adressée à Ernst Haeckel, Lapouge, se présentant comme un disciple respectueux du célèbre naturaliste darwinien, expose ainsi les grandes lignes de ses recherches :

» Monsieur,

Depuis deux ans je fais à l'université de Montpellier un cours libre d'anthropologie et de science politique basée sur l'anthropologie. J'attribue à l'étude de l'hérédité une importance capitale, et j'ai consacré la moitié de l'année dernière et toute cette année à cette seule étude. Mes autres leçons, sur les sélections sociales et quelques autres matières, ont paru dans la *Revue d'anthropologie* de Topinard. J'ai réservé pour une publication spéciale et prochaine, toute la matière de l'hérédité. J'ai été amené à formuler à mon cours une série de six lois qui me paraissent comprendre et expliquer tous les phénomènes divers et contradictoires en apparence de l'hérédité. Ces formules ont paru en leur temps dans le *Bulletin de la Société des Sciences naturelles et physiques de Montpellier*. Avant d'écrire mon travail définitif, je serais très désireux de les soumettre à votre critique. Une grande partie de ma théorie est, en effet, sous la dépendance immédiate de votre théorie de la périgenèse, et dans votre psychologie cellulaire vous vous êtes à peu près prononcé comme je le fais aujourd'hui sur un certain nombre de points. Si vous voulez bien me le permettre, je vous enverrai le sommaire publié dans le *Bulletin de la Société des Sciences naturelles*, et je profiterai de l'occasion pour vous offrir la série des leçons que

j'ai déjà publiée.

Daignez agréer, Monsieur, l'expression de mon profond respect. »³¹

À Montpellier, parallèlement à ses conférences sur des questions d'anthropométrie, d'anthroposociologie et d'eugénisme, Lapouge travaille plus spécifiquement sur les théories de l'hérédité (il publie une longue étude sur « les lois de l'hérédité » dans le *Journal de médecine vétérinaire et de zootechnie*, en 1890), s'intéresse beaucoup aux méthodes de zootechnie dont Raoul Baron, qui l'a pris en sympathie, est le spécialiste reconnu (Baron publie en 1888 *Méthodes de reproduction en zootechnie* [Paris, Firmin-Didot], dont Lapouge rend compte en 1889 dans la *Revue d'anthropologie*, p. 86), ce qui ne l'empêche pas d'être président de la Société languedocienne de géographie, et chargé, en raison de ses compétences scientifiques reconnues, de dresser la carte anthropologique du département de l'Hérault³².

De 1891 à 1893, Lapouge publie ses recherches anthropologiques (craniométriques et paléontologiques) dans *L'Anthropologie* (revue fondée en 1890 par E. Cartailhac, E. T. Hamy et P. Topinard)³³, et continue d'enseigner les principes de son eugénisme aryaniste jusqu'en 1892. Car la chaire d'anthropologie dont il espérait être le titulaire n'est pas créée, et son « cours libre » supprimé en octobre 1892, ce qu'il apprend par une lettre du doyen Ferdinand Castets datée du 6 juillet 1892. En octobre 1892, Lapouge sait donc que son « cours libre » ne pourra plus avoir lieu dans le cadre de l'université. Le 1^{er} mars 1893, le laboratoire d'anthropologie de Montpellier est fermé, et Lapouge, à sa demande, est nommé bibliothécaire en chef à l'université de Rennes, où il reste en poste jusqu'en 1900. Puis, jusqu'à sa retraite en 1922, il dirige la bibliothèque de l'université de Poitiers, où il avait été nommé le 1^{er} août 1900³⁴.

C'est à la suite d'une cabale qu'a été prise la décision de retirer à Lapouge l'autorisation d'enseigner à la faculté. Athée et anticlérical, déterreur de crânes, l'inquiétant Lapouge a en effet la réputation d'être aussi un « rouge », à plusieurs titres : candidat socialiste aux élections municipales depuis 1888, fondateur de la section de Montpellier du Parti ouvrier français en 1890, collaborateur du *Messenger du Midi* puis de *La République du Midi*, animateur du Comité félibréen, aux côtés de Charles Brun et de Roque-Ferrier, pionniers de la défense militante de la culture occitane qui deviennent ses amis, animateur aussi du Congrès d'études languedociennes, et collaborateur du *Félibrige latin*, publié par l'Association languedocienne dont il fut l'instigateur et le cofondateur (l'Association prend existence légale en février 1892)³⁵. Lapouge envisage d'utiliser l'Association languedocienne en vue de poursuivre son enseignement, il projette même de créer des cours de législation du travail destinés aux ouvriers (voir *La République du Midi*, 12 février 1892). Certains milieux se montrent fort inquiets devant le projet de Lapouge, rendu public au printemps 1892, d'instituer

une « École des hautes études » où il enseignerait à côté d'autres conférenciers et où seraient donnés des cours de langue, d'histoire, d'art et de littérature à un public populaire ordinairement tenu à l'écart de l'université. On s'indigne de ce projet « dangereux » de fonder quelque chose comme une « université populaire » (voir *L'Indépendant du dimanche*, 12 avril 1892), qui fonctionnerait, en vue d'instruire le peuple, selon une « réelle démocratie scientifique » (*ibid.*). Il est sûr que les relations comme les projets de Lapouge effrayaient les milieux conservateurs, les autorités administratives et les universitaires bien-pensants.

L'Association languedocienne avait organisé sa première conférence publique le 23 janvier 1892, lors de laquelle était intervenu Charles Brun, secrétaire du *Félibrige latin*. L'orateur invité pour la seconde conférence, le 30 janvier, n'est autre que le jeune Paul Valéry, auquel Lapouge avait eu l'idée de faire appel pour parler savamment des *Contes cruels* de Villiers de L'Isle-Adam. Valéry raconte aussitôt à son frère Jules, dans une lettre du début de février, cette épreuve initiatique :

« Enfin cette conférence est terminée. Figure-toi qu'à sept heures et demie j'écrivais encore. Je pars sans avoir terminé et j'arrive. Salle pleine. [...] Je débute : cinq minutes de trémolo - puis le débit s'assure. La voix ronfle - On m'a dit que ça a été un succès. De Lapouge irradiait son crâne de joie. J'étais (je suis encore) éreinté. [...] [36](#)»

Les activités politico-culturelles de Lapouge, dans des milieux occitanistes, anti-jacobins, socialistes de tendance libertaire et assez peu chrétiens, ne plaisent guère aux autorités administratives, tant de la Bibliothèque universitaire (où Lapouge était sous-bibliothécaire) que du rectorat. Et ses activités « scientifiques », qui le passionnent au détriment de son travail de bibliothécaire, ne font qu'aggraver son cas. Dans un rapport du 5 mai 1892, le bibliothécaire en chef, A. Fécamp, note avec une indignation contenue que « M. de Lapouge [...] s'est mis cette année à la tête d'un groupe de jeunes conférenciers pour fonder un Institut languedocien des hautes études, qui a absorbé une bonne partie de ses préoccupations pendant tout l'hiver ». Le même supérieur hiérarchique reproche à Lapouge de recruter des « auditeurs pour les cours de l'Institut languedocien des hautes études, dont il s'est fait le patron et au succès desquels il s'intéresse avant tout : aussi les jours où l'un des conférenciers recrutés par lui fai-sait une leçon, M. de Lapouge a-t-il à peu près invariablement abandonné la séance de Bibliothèque, *sans jamais me prévenir du reste*, pour aller assister à ces conférences, les encourager et les rehausser de sa présence ». En outre, il est à déplorer que Lapouge ose s'adresser ordinairement à ses supérieurs avec « une nuance nettement visible de morgue et d'infatuation ». Pour finir, on s'indigne que Lapouge s'adonne à des « travaux personnels » (d'anthropologie), et qu'il ne remplisse ses tâches de bibliothécaire que « comme à regret, et, pour ainsi dire,

contraint et forcé ». Dans une note datée du 17 mai 1892, le recteur Gérard tire, pour le ministère, la conclusion qui s'impose : « Il me paraît indispensable que M. de Lapouge soit envoyé le plus tôt possible dans une autre résidence. »

Le témoignage de Paul Valéry, ancien auditeur de Lapouge à l'université de Montpellier (faculté des Lettres) de 1888 à 1892, est du plus haut intérêt, en ce qu'il met l'accent sur la figure du marginal séducteur qu'était alors Lapouge, tel que vu par un jeune étudiant (Valéry a eu vingt ans le 30 octobre 1891), mû par une extrême curiosité intellectuelle :

« J'ai connu M. Vacher de Lapouge quand il était sous-bibliothécaire à l'université de Montpellier, et moi étudiant en droit. Ceci se passait entre 1888 et 1892. De Lapouge avait la réputation d'un "original" et pour quelques-uns faisait même figure d'esprit dangereux. Il obtint difficilement l'autorisation de donner un cours libre dans les locaux de la faculté, et se vit même refuser à certains moments l'éclairage de la salle, où il réunissait son très petit nombre d'auditeurs. J'allais quelquefois l'entendre. Il me souvient encore de ses leçons sur *l'eugénisme*. Je m'étonnais que l'on fût si mal disposé pour un homme qui exposait des idées, qui, sans doute, valaient ce qu'elles valaient, mais étaient après tout assez neuves et assez excitantes pour l'esprit. Je ne savais pas encore que l'excitation de l'esprit ne fait pas partie des programmes. J'estime qu'on aurait dû savoir gré à Lapouge de faire un cours, qui ne pouvait servir à rien, conduire à aucun examen, ouvrir aucune carrière. À mon avis, la vraie valeur d'un enseignement est en raison inverse de son utilité immédiate. Je m'entretenais souvent avec Lapouge. Il m'amusait presque toujours, m'intéressait souvent. Sans que j'eusse grande confiance dans ses théories (et en particulier dans ses recherches craniométriques), je ne détestais pas de l'entendre diviser, définir les races humaines, s'appuyer sur ce Gobineau, alors absolument inconnu en France, et qui eut l'étrange fortune d'influencer Wagner, Bismarck, Nietzsche et Hitler, sans compter Chamberlain et Drumont [ici, Valéry extravague quelque peu]. J'ai aidé Lapouge, en 1891, à mesurer six cents crânes extraits d'un vieux cimetière [il s'agit du cimetière de Castelnaud-le-Lez, village proche de Montpellier, où Lapouge retrouva, en 1891, un millier de sépultures sur un site habité depuis l'époque néolithique et l'âge du bronze ; voir Lapouge, « La Nécropole de Castelnaud-le-Lez », *Le Félibrige latin*, juin 1891, pp. 129-135]. J'avoue que la recherche de l'indice céphalique, et la répartition de ces malheureuses têtes, en dolichocéphales, mésaticéphales et brachycéphales, ne m'a pas appris grand-chose, mais parmi toutes les choses que j'ai apprises et qui ne m'ont servi de rien, ces vaines mensurations ne sont pas plus vaines que les autres. »³⁷

Ainsi que l'a fait remarquer Jean Boissel, certaines des formules de Valéry, dans ces souvenirs rédigés près de quarante ans après les faits rapportés, sont des réminiscences de propos lapougiens : l'« original » dérangent, qui fut peut-être

l'un des modèles de « Monsieur Teste » (hypothèse suggérée par Paul Ourliac et J. Boissel), notait par exemple dans ses carnets que les « universités sont des conservatoires de toutes les doctrines hors d'usage », et que « les facultés de Droit n'usent pas plus qu'elles ne meublent les cerveaux » (archives Lapouge, Montpellier, université Paul-Valéry). Forte tête, et esprit fort (« avancé », comme on disait alors), Lapouge avait la réputation d'être un bibliothécaire négligent, méprisant à l'égard de ses collègues (il ne leur adressait jamais la parole, et ne communiquait avec eux que par écrit, même lorsqu'il partageait avec eux le même bureau!), si l'on en croit les rapports de ses supérieurs hiérarchiques. En 1892, A. Fécamp, bibliothécaire à l'université de Montpellier, note ainsi à propos de son subordonné : « M. de Lapouge continue de rendre à la Bibliothèque, étant donné l'impossibilité de lui confier la direction d'aucun travail qui ne soit strictement délimité, des services bien moindres que ceux que l'on pourrait légitimement attendre d'un sous-bibliothécaire aussi instruit que lui. [...] A-t-il droit à l'avancement? Non. »³⁸

Les leçons prononcées par Lapouge dans son cours de 1888-1889, consacré aux « sélections sociales », reprises et développées dans son premier livre paru en 1896 (*Les Sélections sociales*), se présentent expressément comme l'ensemble des conclusions politiques et sociales tirées de la théorie darwinienne. Dans la préface du livre-manifeste de 1896, qui prétend exposer « la première doctrine générale des sélections sociales », Lapouge insiste d'emblée sur sa dette intellectuelle à l'égard de Darwin, il est vrai lu, interprété ou corrigé par Clémence Royer et Paul Broca :

« Dès la publication de *l'Origine des espèces* [1859], les esprits clairvoyants comprirent que les idées sur l'histoire et sur l'évolution des sociétés, que les bases mêmes de la morale et de la politique ne pouvaient plus être ce qu'elles avaient été jusque-là. Clémence Royer fut, je crois, la première à dire dans la préface de sa traduction de *l'Origine* [Paris, Guillaumin et Masson, 1862] que la découverte de Darwin aurait plus d'importance encore au point de vue social qu'à celui de la biologie. Pendant vingt ans la question de la sélection fut soulevée par les philosophes, les hygiénistes, les criminalistes, les anthropologistes, mais à propos de cas particuliers, et sans que personne parût comprendre l'étendue du problème. Broca seul, avec sa hardiesse ordinaire, osa regarder le sphinx en face. Les quatre pages d'opinions personnelles qui terminent son compte rendu de *La Descendance de l'homme* de Darwin (« Les sélections », *Revue d'anthropologie*, 1872, p. 705) renferment le nom et les grandes lignes de la théorie des sélections sociales. »³⁹

Dans un mémoire sur « le sélectionnisme de Broca », qu'il publie en 1909 dans son recueil d'études *Race et Milieu social*, Lapouge reconnaît à Broca le mérite d'avoir « écrit le premier travail systématique sur la sélection sociale » (p. 294), en l'ayant désignée de ce nom. Broca consacre en effet expressément le sixième

paragraphe de sa revue critique de 1872 à l'examen de la question nouvelle (« Remarques du *reviewer* sur la sélection sociale »). Il s'y interroge sur l'« influence » que la sélection naturelle et la sélection sexuelle « peuvent exercer sur l'homme », et, plus précisément, sur la capacité de ces « modificateurs puissants » de perfectionner l'espèce humaine, comme ils se montrent capables, en développant « certains caractères déjà existants », de « perfectionner les espèces ou les races » dans le monde animal. Broca insiste d'abord sur le changement de terrain de la lutte pour l'existence, lorsqu'on passe des espèces animales aux sociétés humaines :

« [...] À mesure que les sociétés s'organisent, le terrain de la lutte pour l'existence se transforme graduellement. [...] L'homme n'est plus en concurrence avec les autres espèces [...], et c'est la société elle-même qui devient le théâtre principal de la lutte pour l'existence. [...] Les qualités qui donnent la victoire dans la concurrence vitale ordinaire ne sont plus décisives dans la concurrence sociale. [...] Il est fait à l'intelligence une part d'abord bien petite [par rapport à la "force physique", etc.], mais qui grandit quand la société se développe, et qui devient considérable chez les peuples civilisés. [...] Ainsi, d'une part, une société qui se perfectionne atténue de plus en plus les effets brutaux de la sélection naturelle ordinaire ; et, d'une autre part, elle fait intervenir dans la concurrence vitale, avec une intensité croissante, des procédés de sélection qui sont propres à la famille humaine. Elle ne peut soustraire l'homme à la loi inéluctable du "combat de la vie", mais elle modifie profondément le champ de bataille. Elle substitue à la sélection naturelle une autre sélection où celle-ci ne joue plus qu'un rôle amoindri, souvent presque effacé, et qui mérite le nom de *sélection sociale*. »⁴⁰

Broca s'applique ensuite à montrer que la sélection naturelle et la sélection sociale diffèrent autant dans leur fonctionnement que dans leurs effets, et met en évidence, comme le note Lapouge, « le caractère généralement régressif de la sélection sociale ». C'est là rompre avec la vision propre au « darwinisme social », fondée sur la croyance que la sélection naturelle continue de jouer son rôle dans les sociétés humaines, et qu'elle le jouerait d'autant mieux que celles-ci pratiqueraient « l'abstention des actes contraires à la sélection naturelle », bref respecteraient le principe du « non-interventionnisme » cher à Clémence Royer. Si, pour Broca, la sélection sociale, contrairement à la sélection naturelle, ne produit pas mécaniquement, « spontanément » (Lapouge), une amélioration ou un perfectionnement, ce n'est nullement parce qu'elle serait empêchée de redevenir « naturelle » par un interventionnisme social ou étatique. L'analyse de Broca sape les fondements de l'optimisme social-darwiniste, en supposant l'effacement progressif de la sélection naturelle :

« La différence entre ces deux sélections est considérable. La première développe les caractères utiles à l'individu considéré comme membre d'une

espèce; elle agit donc, lorsqu'elle est efficace, de manière à perfectionner l'espèce. La seconde développe les caractères utiles à l'individu considéré comme membre d'une certaine société ; elle le rend plus apte à y vivre, ce qui est un bien si cette société repose sur la justice, ce qui peut être un mal si elle repose sur l'iniquité ; et, dans l'un et l'autre cas, elle peut utiliser et maintenir au « banquet de la vie » [expression célèbre de Malthus] des individus entachés de certaines infériorités physiques ou intellectuelles, qu'ils transmettent à leurs descendants. Elle agit donc souvent à l'inverse de la sélection naturelle, dont elle diminue toujours les effets, et sans aller jusqu'à dire, avec M. Wallace [...], que la sélection naturelle a cessé d'agir sur l'homme depuis qu'il lui a opposé les ressources de son intelligence, je reconnais du moins qu'elle a constamment perdu du terrain à mesure que les sociétés se sont développées, et que ce n'est pas sur elle que l'on peut compter pour perfectionner un peuple civilisé. »⁴¹

Broca esquisse ici le concept des sélections sociales négatives, et, rejetant expressément l'hypothèse sociale-darwiniste d'un retour de la sélection naturelle dans les sociétés humaines, indique la voie du contrôle volontaire des sélections sociales, la voie du « sélectionnisme » définie ultérieurement par Lapouge. Celui-ci, en 1909, se construit un Broca à sa propre image, l'habille habilement en pré-lapougien : « Cette amélioration que la sélection sociale ne produit pas spontanément, au contraire, il est possible de la réaliser par une sélection systématique. Broca n'hésite pas à se proclamer sélectionniste. Il n'entend pas empêcher le jeu des sélections sociales, mais le régulariser. »⁴²

C'est aux implications sociales, politiques et morales du darwinisme que Lapouge consacre le premier article qu'il publie dans la *Revue internationale de sociologie* (n° 5, septembre-octobre 1893), « Le darwinisme dans la science sociale », issu de ses leçons de 1888 et repris sous ce titre dans le chapitre premier des *Sélections sociales*. Ce sont de telles affirmations d'allégeance « darwiniste » qui ont conduit nombre d'auteurs à classer Lapouge parmi les « darwinistes sociaux », alors même que sa théorie des sélections sociales est fondée sur une récusation explicite des principes du « darwinisme social », doctrine optimiste de la concurrence et du « laisser faire », supposant que la sélection naturelle se poursuit dans les sociétés modernes, malgré les lois d'assistance aux pauvres qui en empêchent le fonctionnement. Il s'agit précisément, pour les « darwinistes sociaux » libéraux, de réduire, voire d'éliminer, toutes les mesures d'assistance, sociales ou étatiques, afin que les « moins aptes » ou les éléments « dégénérés » s'éliminent d'eux-mêmes dans l'impitoyable lutte pour la survie. Le « sélectionnisme » de Lapouge part au contraire du fait, mis en évidence notamment par Broca et surtout Francis Galton, que la sélection naturelle ne joue plus son rôle dans les sociétés modernes, et que celles-ci favorisent bien plutôt les contre-sélections, les sélections négatives aboutissant à la multiplication des

éléments « médiocres », des humains les moins « aptes ». Il est pourtant clair que Lapouge n'emprunte à la théorie darwinienne que les concepts de sélection et de lutte pour l'existence, qu'il interprète librement en les intégrant dans sa problématique des sélections sociales, fondée sur une conception prémendélienne des « lois de l'hérédité ». La référence à Darwin fonctionne comme un signe de rupture avec les conceptions métaphysiques et religieuses du passé, sur lesquelles la « science politique » ne pouvait s'établir solidement. Lapouge esquisse ainsi une caractérisation de ce qu'il appelle, en 1893, puis dans *Les Sélections sociales*, la « portée sociale du darwinisme » :

« Darwin, en formulant le principe de la lutte pour l'existence et de la sélection, n'a pas seulement révolutionné la biologie et la philosophie naturelle : il a transformé la science politique. La possession de ce principe a permis de saisir les lois de la vie et de la mort des nations, qui avaient échappé à la spéculation des philosophes. Ce puissant génie a donné une force immense aux conceptions de Lamarck et de Spencer, en découvrant le mécanisme qui fait évoluer le monde organique, et qui des protistes les plus infimes a tiré les êtres les plus parfaits, jusqu'à l'homme, ce dieu mortel en qui l'univers arrive à la connaissance de lui-même. On peut dire que le transformisme et la sociologie étaient avant Darwin comme la statue de Pygmalion ou comme des corps prêts à vivre, mais où ne circulait pas encore la vie. L'évolution a pris le caractère d'une vérité évidente le jour seulement où l'on a pu comprendre comment elle s'accomplissait, et la conquête du principe de la sélection a suffi pour rallier presque tous les esprits aux doctrines évolutionnistes. [...] Le domaine du sélectionnisme en botanique et en zoologie n'est [...] pas illimité ; il s'étend au contraire sans limites en sociologie. Cette proposition [...] n'est pas un paradoxe : en sociologie, ou pour employer l'expression plus ancienne et meilleure d'Aristote, dans la science politique, l'évolution est presque tout entière le fait de la sélection. [...] On ne peut cependant comprendre le jeu des sélections sociales, c'est-à-dire le fonctionnement des ressorts intimes de la vie des peuples, si l'on ignore ou si l'on a perdu de vue la nature et le rôle de la race, les caractères physiques et psychiques des races principales, les règles de l'hérédité physiologique et psychologique chez l'homme, ses effets sur les individus normaux ou en variation et sur les métis. »⁴³

Le programme ainsi annoncé par Lapouge en 1893, puis au tout début des *Sélections sociales*, ne fait que reprendre celui de Clémence Royer, formulé par celle-ci en 1862, dans la longue préface enthousiaste, d'inspiration lamarckienne et d'orientation antichrétienne, qu'elle donne à sa traduction de l'*Origine des espèces* de Darwin. Ce programme a été clairement résumé en 1897 par un anthropologue matérialiste et libre penseur, grand admirateur de « Mlle Royer », Charles Letourneau : il s'agit de tirer « toutes les conséquences de la doctrine transformiste ». Car « Mlle Royer » est une philosophe et une « femme de sciences

» (selon la juste expression de Geneviève Fraisse) fortement engagée dans la libre-pensée et l'anticlérisme, en même temps que dans la lutte féministe et le combat pour la laïcité⁴⁴. À la fin de sa préface (désapprouvée par Darwin), Clémence Royer ne cachait pas sa lecture militante de l'œuvre darwinienne :

« C'est [...] surtout dans ses conséquences morales et humanitaires que la théorie de M. Darwin est féconde. [...] Cette théorie renferme en soi toute une philosophie de la nature et toute une philosophie de l'humanité. Jamais rien d'aussi vaste n'a été conçu en histoire naturelle : [...] c'est la synthèse universelle des lois économiques, la science sociale par excellence, le code des êtres vivants de toute race et de toute époque. Nous y trouverons la raison d'être de nos instincts, le pourquoi si longtemps cherché de nos mœurs, l'origine si mystérieuse de la notion du devoir et son importance capitale pour la conservation de l'espèce. Nous aurons désormais un critère absolu pour juger ce qui est bon et ce qui est mauvais au point de vue moral; car *la loi morale, pour toute espèce, est celle qui tend à sa conservation, à sa multiplication, à son progrès, relativement aux lieux et aux temps*. Enfin, cette révélation de la science nous en apprend plus sur notre nature, notre origine et notre but que tous les philosophèmes sacerdotaux sur le péché originel [...]. La doctrine de M. Darwin, c'est la révélation rationnelle du progrès, se posant dans son antagonisme logique avec la révélation irrationnelle de la chute. Ce sont deux principes, deux religions en lutte [...]. C'est un oui et un non bien catégoriques entre lesquels il faut choisir, et quiconque se déclare pour l'un est contre l'autre. Pour moi, mon choix est fait : je crois au progrès. »⁴⁵

Il s'agit pour Clémence Royer, qui s'y risque dans un livre ambitieux paru en 1870, *Origine de l'homme et des sociétés* (Paris, Masson et Guillaumin), d'établir l'anthropologie, la science de l'homme, comme une véritable science, par-delà les chimères héritées du rousseauisme. Le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755) est en effet directement mis en cause par Clémence Royer, avant de l'être par Lapouge : c'est de ce « petit traité d'anthropologie incomplet et mal fait » que seraient sorties les opinions qui « ont inspiré l'esprit public des nations contemporaines », où elles « tendent à passer en faits, en lois, en institutions, qu'on s'étonne de trouver souvent contraires aux vrais intérêts et aux progrès de nos sociétés humaines »⁴⁶. Si donc la politique inspirée par les idées de Rousseau s'est jetée dans une « fausse voie », c'est parce que l'anthropologie esquissée par le second *Discours* n'était qu'une fausse science, élaborée « sous les influences mélangées de la tradition chrétienne et d'une philosophie vacillante »⁴⁷, établie sur la base de faits chimériques. L'axiome rousseauiste est que tout est bien entre les mains de la nature, et que tout dégénère entre les mains de l'homme, de sorte que « tous nos progrès ne sont qu'une décadence »⁴⁸. D'où les conclusions prescriptives tirées, selon Clémence Royer, par « les fils de Rousseau » : « Renversons nos villes, brûlons nos bibliothèques,

décapitons nos savants : l'idéal social c'est l'égalité spécifique de l'animal ; et la liberté est un ennemi qu'il faut combattre, si elle tend à la détruire. »⁴⁹ La fausseté de l'anthropologie rousseauiste tient autant à ses prémisses (le postulat de l'égalité par nature des hommes) qu'à ses conséquences (la négation du progrès, liée à la haine de la science). Or, « la théorie de M. Darwin », écrit Clémence Royer en 1862, fondée sur la « loi » de concurrence (*struggle for life*) et celle de sélection naturelle, conduit à refonder l'anthropologie sur des prémisses tout autres :

« Rien n'est plus évident que les inégalités des diverses races humaines ; rien encore de mieux marqué que ces inégalités entre les divers individus de la même race. Les données de la théorie de la sélection naturelle ne peuvent plus nous laisser douter que les races supérieures ne se soient produites successivement; et que, par conséquent, en vertu de la loi de progrès, elles ne soient destinées à supplanter les races inférieures en progressant encore, et non à se mélanger et à se confondre avec elles au risque de s'absorber en elles par des croisements qui feraient baisser le niveau moyen de l'espèce. »⁵⁰

La science de l'homme anti-rousseauiste affirme donc l'inégalité de nature entre les hommes (inégalité interraciale et intraraciale ou interindividuelle) et « conclut en politique au régime de la liberté individuelle la plus illimitée, c'est-à-dire de la libre concurrence des forces et des facultés »⁵¹. Si l'on suppose en effet que la concurrence et la sélection sont les mécanismes producteurs du progrès, et si l'on est convaincu que l'inégalité entre les hommes est un fait de nature, alors le modèle libéral, celui du « laisser faire » sans limites, s'impose comme le meilleur des modèles politiques. Le rousseauisme, théorie de la démocratie égalitaire, conduit à sacrifier la liberté à l'égalité ; il incite à tout faire pour « réaliser une égalité impossible, nuisible et contre nature entre tous les hommes »⁵². Le « darwinisme social » esquissé dès 1862 par Clémence Royer est une théorie de l'inégalité et de la lutte pour la vie entre les hommes, facteurs supposés du progrès général de « la civilisation ». Cet éloge de la lutte sélective et « méliorative » implique la dénonciation de toute politique fondée sur la compassion, autre héritage rousseauiste. Après Spencer, Clémence Royer récuse la charité et l'assistance aux pauvres en tant que mécanismes contre-sélectifs, aboutissant à la conservation des « inaptes », et, partant, favorisant leur reproduction, c'est-à-dire la transmission de leurs « tares » héréditaires. Ce rejet de la pitié en politique est commun aux « darwinistes sociaux » et aux eugénistes. Mais si les premiers croient aux vertus de l'État minimal - laisser jouer la loi de concurrence supposée éliminer les « inaptes » (pauvres, malades, etc.) -, les seconds exigent une intervention de l'État dans le domaine de la procréation, afin de corriger les sélections sociales qui se font mécaniquement dans le sens de la multiplication des « médiocres ». Il importe de noter que les « darwinistes sociaux » et les eugénistes postulent en commun l'inégalité entre les races ainsi qu'entre les

individus — « Les hommes sont inégaux par nature : voilà le point d'où il faut partir », affirme Clémence Royer en 1862⁵³ -, fondent leur science de l'homme sur la même interprétation d'une conceptualité mi-darwinienne mi-spencérienne (lutte pour la vie, survivance des plus aptes), font le même diagnostic pessimiste du caractère contre-sélectif des sélections sociales observables, et sont saisis par une même hantise de la « dégénérescence ». Dans un passage de sa préface de 1862, Clémence Royer expose à la fois sa critique de la politique caritative et son modèle explicatif des causes de la décadence au sein des sociétés modernes, dans le cadre d'une sorte de « darwinisme appliqué » :

« La loi de sélection naturelle, appliquée à l'humanité, fait voir [...] combien jusqu'ici ont été fausses nos lois politiques et civiles, de même que notre morale religieuse. Il suffit d'en faire ressortir ici un des vices le moins souvent signalés, mais non pas l'un des moins graves. Je veux parler de cette charité imprudente et aveugle pour les êtres mal constitués où notre ère chrétienne a toujours cherché l'idéal de la vertu sociale et que la démocratie voudrait transformer en une sorte de solidarité obligatoire, bien que sa conséquence la plus directe soit d'aggraver et de multiplier dans la race humaine les maux auxquels elle prétend porter remède. On arrive ainsi à sacrifier ce qui est fort à ce qui est faible, les bons aux mauvais, les êtres bien doués d'esprit et de corps aux êtres vicieux et malingres. Que résulte-t-il de cette protection inintelligente accordée exclusivement aux faibles, aux infirmes, aux incurables, aux méchants eux-mêmes, enfin à tous les disgraciés de la nature? C'est que les maux dont ils sont atteints tendent à se perpétuer indéfiniment : c'est que le mal augmente au lieu de diminuer, et qu'il s'accroît de plus en plus aux dépens du bien. [...] Il faut s'étonner que notre espèce, sous de telles influences, ne dégénère pas rapidement au lieu de progresser. »⁵⁴

Lapouge reprendra à son compte ce diagnostic fondé sur le repérage des effets pervers des politiques morales néo-chrétiennes, il tiendra pour une évidence première l'idée que le christianisme a légué à l'idéologie démocratique moderne ses partis pris égalitaristes et humanitaristes, dont résultent à la fois la préférence pour les « médiocres » et les « inaptes » (les « disgraciés de la nature ») et l'instauration de l'espace sociopolitique le plus favorable à leur multiplication, faisant craindre la « dégénérescence » de l'espèce humaine. Mais Lapouge est un anti-libéral, il ne croit pas aux effets mécaniquement eugéniques du régime du « laisser faire ». Et il récuse aussi l'égalitarisme démocratique, qui privilégie les « médiocres » en imposant une mortelle uniformité, au détriment des classes supérieures, expression sociale de « races » originellement supérieures — thèse qu'il soutient de ses premiers articles (1887-1888) aux derniers, tel celui paru dans *Die Sonne* en janvier 1929 (« *Der biologische Ursprung der Ungleichheit der Klassen* », traduction allemande d'un texte resté inédit en français : « Origine biologique de l'inégalité des classes »). Dans un long article tiré de ses « Leçons

de Montpellier », « Les sélections sociales » (*Revue d'anthropologie*, 15 septembre 1887), Lapouge expose pour la première fois sa critique de la « démocratie sénile » (qu'il distingue de la « démocratie des peuples naissants »), régime exprimant, notamment en France, l'idéal d'égalité dans l'uniformité qui serait le propre de la « race alpine » (voir *infra*, p. 243 *sq.*), d'origine asiatique selon lui :

« La démocratie actuelle correspond à l'avènement d'éléments ethniques nouveaux, des masses brachycéphales qui s'essayent au pouvoir. Il n'y aurait plus marque d'usure [de la royauté], mais émergence d'un peuple différent. [...] L'amour asiatique de l'uniformité ôte toute chance de succès à une expérience faite, parallèlement aux États-Unis aryens, par nos éléments celto-slaves. La tendance à l'uniformité est un facteur infaillible de régression, le progrès supposant à chaque phase nouvelle de l'évolution une différenciation plus grande. Cette tendance à la différenciation fait les organismes supérieurs, dans les sociétés comme chez les animaux et les plantes, et la tendance contraire est un symptôme de la désagrégation des molécules, préparation de leur destruction individuelle ou de leur assimilation à de nouveaux corps. »⁵⁵

Alors que Clémence Royer, en raison de ses présupposés lamarckiens, tendait à croire, misant sur les effets de l'amélioration du milieu, que les inégalités interindividuelles et interraciales pourraient « s'effacer », ou « se fondre en mille nuances inter-médières », Lapouge affirme le caractère héréditaire des inégalités, et suppose, contrairement à la théorie lamarckienne, que seule la sélection peut améliorer les qualités héréditaires, ou élever le type moyen d'un groupe quelconque. À l'instar de Clémence Royer, Lapouge se propose de « remplacer Rousseau par Darwin », pour faire passer enfin la « science politique » de la métaphysique à la science. Tel est le programme théorique qu'il esquisse dans un article significativement titré : « De l'inégalité parmi les hommes » (*Revue d'anthropologie*, 15 janvier 1888), texte de ses leçons faites à la faculté des Sciences de Montpellier en février 1887 :

« Messieurs, contester le principe de l'égalité des hommes, c'est beaucoup de hardiesse. Je l'oserai cependant, car la science, étrangère aux petitesse humaines, a le droit de porter partout son flambeau, et le temps est venu peut-être de renoncer aux fictions, aux spéculations métaphysiques, pour vivre enfin de la vie réelle. Peu importe ce qu'ont pu rêver les philosophes, dans la réalité, les hommes sont inégaux, et l'inégalité de leur valeur sociale est au-dessus de tout ce qu'on pourrait supposer. Ce n'est pas tout. Chacun de nous est ce que le fait sa naissance, et c'est une règle que l'éducation peut seulement développer des germes préexistants. Voilà ce que nous a appris l'étude des lois de l'hérédité. C'est l'hérédité qui donne à l'inégalité son importance au point de vue de la science politique. Non seulement les individus sont inégaux, mais leur inégalité est

héréditaire, non seulement les classes, les nations, les races sont inégales, mais chacune ne saurait subir un perfectionnement intégral et l'élévation de la moyenne est la conséquence de l'extermination des éléments pires, de la propagation des éléments meilleurs, de la sélection en un mot inconsciente ou consciente. L'évolution humaine a cette inégalité pour cause. [...] Pas un homme sensé n'oserait soutenir [...] qu'un million de nègres vaille un égal nombre d'Anglais. [...] Il serait très important de démontrer d'une manière directe que depuis l'origine les initiateurs de l'esprit humain se sont généralement rattachés à la race dolichocéphale blonde. [...] En substituant au principe *a priori* de je ne sais quel droit égal résultant de la dignité d'homme [...] le principe de l'inégale utilité sociale des individus, la science politique matérialiste abat d'un seul coup l'échafaudage chancelant de la démocratie égalitaire et de la souveraineté des masses. [...] Le paradoxe de l'égalité des hommes, si cher à nos contemporains, doit le céder au principe de l'inégalité héréditaire. C'est une conclusion de la plus haute gravité, mais à laquelle il est scientifiquement impossible de nous soustraire.

»⁵⁶

Le vrai problème de l'eugénique, tel qu'il est aperçu par Lapouge dès 1886, est un problème pratique, c'est-à-dire social et politique. Car la démocratie, représentant selon lui l'irruption et la puissance irrépessible des « masses serviles » dans l'Histoire, est par principe hostile aux privilèges des individus et des lignées héréditairement supérieurs. L'idéologie démocratique récuse l'idée que la valeur ou l'excellence puisse dériver de la naissance, ou que les talents soient héréditaires. Et elle va plus loin : son anti-aristocratie se traduit en anti-élitisme, en ce que l'idéal démocratique est d'abord et avant tout un idéal égalitaire et niveleur. Pouvoir du plus grand nombre, la démocratie est le régime qui favorise la montée et la multiplication des médiocres, tout en ne faisant rien contre l'extinction des élites, c'est-à-dire des individus supérieurs représentant les lignées eugéniques. Lapouge, qui développera plus tard les motifs de cette critique radicale de la démocratie « cimetièrre » des élites, notait dès 1886 avec un pessimisme dont Francis Galton était dépourvu : « Au point de vue pratique, on peut se demander, si, étant donné l'impulsion démocratique de notre époque, il n'y a pas à craindre plutôt de voir les eugéniques écrasés de parti pris. »⁵⁷

Ce sens de la dégradation fatale ne fera que s'approfondir chez Lapouge : son sélectionnisme, qui pourtant partait des présupposés du méliorisme moderne, se teintera très vite du sentiment que le déclin est irréversible. Paradoxal sélectionnisme : Lapouge en arrive, dès ses premiers articles, à prôner des solutions pratiques dont il avoue qu'il ne les croit pas réalisables ! Cette conviction profonde qu'existent des obstacles insurmontables conduit à un pessimisme intégral, farouchement antidémocratique et antimoderniste, dont une lettre de Lapouge à l'éditeur du célèbre livre de l'incarnation même du «

pessimisme culturel » allemand, Julius Langbehn - *Rembrandt als Erzieher* (Leipzig, G. L. Hirschfeld, 1890; surnommé « l'Allemand de Rembrandt », Langbehn, né en 1851, mourra en 1907), lettre datée du 3 septembre 1890, exprime sans fard l'intransigeance :

« Monsieur,

J'ai reçu et j'ai lu avec plaisir *Rembrandt als Erzieher* [*Rembrandt éducateur*]. Je vous prie de remercier de ma part l'auteur anonyme, avec qui j'aurais plaisir à entrer en relation le jour où il se décidera à se faire connaître. Son livre est plein d'observations justes présentées d'une manière piquante et inattendue. Je ne me serais jamais douté qu'à propos de Rembrandt on pût toucher ainsi à tous les sujets. En ce qui concerne la science politique il y a bien des points de contact entre sa manière de voir et la mienne que je crois conforme aux données de l'anthropologie, de la biologie et de toutes les découvertes modernes. Je ne partage pas toutefois ses espérances et je n'attends rien de bon du XX^e siècle. Ce sera le siècle de la pleine démocratie, le triomphe de la bêtise sur l'intelligence, de la canaillerie sur l'honnêteté, de la couardise sur le courage, de la laideur sur le beau. L'influence des masses devient de plus en plus prépondérante et la masse préfère le roman-feuilleton aux profondes conceptions littéraires, le zinc bon marché au bronze, le chromo à la peinture, la bouffonnerie à la tragédie, le café-concert à l'opéra, l'alcool et la politique à tout : *alcohol et agoram!* Or la politique des masses c'est l'aplatissement de tout ce qui est supérieur et l'asservissement de tout ce qui est indépendant. Héritière de Tarquin la démocratie ramène tout à un commun niveau de médiocrité et de servilité. L'auteur de *Rembrandt* et moi nous avons eu la chance de naître de bonne heure et nous aurons peut-être celle de mourir à temps. »⁵⁸

Telle est la conviction dont Lapouge ne se départira plus : la modernité démocratique est un processus, très probablement irréversible, de décadence générale. La France serait particulièrement atteinte dans les facteurs décisifs de sa valeur civilisationnelle. Lapouge pouvait ainsi déplorer, en 1886, l'établissement démocratique de la médiocrité envieuse en norme absolue : « Il est certain qu'en France toute tentative faite pour tenir compte à une classe d'hommes de son mérite héréditaire échouerait devant l'opposition intéressée de ce que M. Galton appelle les masses serviles. »⁵⁹ Retour inattendu au pessimisme gobinien, après un détour par cet avatar bio-scientiste de la religion du Progrès qu'est l'eugénique galtonienne.

À partir des années 1890, les publications de Lapouge sont aussi nombreuses que diversifiées. Il publie en 1890 une monographie, *Les Lois de l'hérédité*, préfacée par le médecin vétérinaire et naturaliste Raoul Baron, spécialiste de zootechnie⁶⁰. Il collabore régulièrement au *Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest* (Rennes) et au *Bulletin de la Société languedocienne de*

géographie (Montpellier), à partir de 1894. Il donne des études ou des comptes rendus à plusieurs revues allemandes : *Globus* (Brunswick), en 1893 ; *Tägliche Rundschau* (Berlin), en 1894 ; *Zentralblatt für Anthropologie* (Brunswick), en 1904 et 1907. Il publie plusieurs essais de théorie sélectionniste dans la *Revue internationale de sociologie* (entre 1893 et 1895)⁶¹, dans la *Revue scientifique* (entre 1897 et 1903), dans la *Revue d'économie politique* (entre 1895 et 1897), dans la *Rivista italiana di Sociologia* (Rome, 1897), ainsi que dans diverses publications scientifiques américaines : *Science* (Boston, 1893), *The Journal of Political Economy* (Chicago, 1897)⁶², *American Journal of Sociology* (Chicago, 1899). Son disciple américain Carlos Carleton Closson, collaborateur de ces deux dernières revues, se faisait dès 1896 le propagandiste des théories anthroposociologiques⁶³, discutées notamment par Thorstein Veblen dans son premier livre, *The Theory of the Leisure Class*, paru en 1899⁶⁴.

Dès 1890, Otto Ammon (1842-1916) avait signalé au public allemand l'importance, à ses yeux, des recherches lapougienne, dans un article significativement titré : « *Die Anthropologie als politische Wissenschaft* »⁶⁵. Lapouge lui rendra la pareille, en 1893, par un compte-rendu, paru dans *L'Anthropologie*⁶⁶, du livre d'Ammon qui venait de sortir, *Die natürliche Auslese beim Menschen*⁶⁷ (« La sélection naturelle chez l'homme »). Les deux théoriciens du sélectionnisme se reconnaissent vite comme chefs de file nationaux d'une seule et même « école anthroposociologique », et l'ouvrage de synthèse d'Ammon, paru en 1895⁶⁸, est traduit en 1900 par Henri Muffang sous le titre : *L'Ordre social et ses bases naturelles. Esquisse d'une anthroposociologie*⁶⁹, précédé d'un long avant-propos du traducteur lapougien où celui-ci esquisse une préhistoire et une histoire de l'école sélectionniste⁷⁰. Il s'agissait, pour les représentants de cette école, de s'affirmer dans l'arène des écoles sociologiques en cours d'institutionnalisation, non seulement par des travaux savants reconnaissables comme tels à travers certains indices de scientificité (mesures comparatives, méthodes statistiques, etc.), mais encore en s'inscrivant dans une filiation prestigieuse. Lapouge citait ordinairement, parmi les précurseurs ou les inspireurs de l'anthroposociologie, Clémence Royer, Paul Broca, Alphonse de Candolle et Francis Galton. Dans une étude parue en 1896 dans un journal de Vienne, et traduite par les soins de Muffang, « Histoire d'une idée. L'anthroposociologie » (*Revue internationale de sociologie*, mars 1898), Otto Ammon ajoutait, parmi les « prédécesseurs » de Lapouge anthroposociologue, à la fois Gobineau et Nietzsche. Muffang a le regard généalogique plus large, qui mentionne en outre le Taine de *l'Histoire de la littérature anglaise* et le Renan de *l'Histoire des langues sémitiques*, en ce que ces ouvrages auraient mis « en relief dans l'évolution des civilisations historiques l'importance des facteurs ethniques »⁷¹.

La race, les races, les sélections sociales et le sélectionnisme eugénique

Dans *Les Sélections sociales* (1896), Lapouge soutient, contre les nationalistes xénophobes de son temps, que la race est une catégorie strictement zoologique : « Une race est l'ensemble des individus possédant en commun un certain type héréditaire. La notion de race est d'ordre zoologique, rien que zoologique. L'analogie des langues ne préjuge donc en rien l'analogie des races. »⁷² Toute « société » ou toute « nation » se compose d'individus appartenant à des races diverses (et inégales). Il n'y a donc ni « race française », ni « race germanique », ni « race slave », ni « race israélite » (ou « juive »)⁷³. Les races de l'Europe sont déterminées par trois paramètres : la taille, la couleur des yeux et des cheveux, et surtout l'indice céphalique (obtenu en divisant la largeur maximale du crâne par sa longueur maximale, le quotient étant multiplié par 100). Le sujet est dolichoïde (ou dolichocéphale) lorsque son indice se situe en dessous de 75, et brachyoïde (ou brachycéphale) lorsqu'il dépasse 80⁷⁴. Trois races entrent en proportions variables dans la composition ethnique des peuples européens :

— *Homo Europæus* L. (race nordique, aryenne, kymrique, etc., selon les terminologies) : grand, dolichocéphale, blond aux yeux bleus ;

— *Homo Alpinus* L. (race alpine) : taille plus petite, brachycéphale, pigmentation brune, conformation bréviline ;

— *Homo Contractus* L. (ou « *Mediterranensis* » : race méditerranéenne) : petite taille, dolichocéphale, brun⁷⁵.

Sur la base de cette distinction, Lapouge construit une caractérologie différentielle des races dont le postulat illustre le déterminisme biologique le plus strict : « La puissance du caractère paraît sous la dépendance de la longueur du crâne et du cerveau. »⁷⁶ Le type dolicho-blond est le type supérieur : actif, volontaire, audacieux, il est « aventureux par tempérament », « il voit, et de très loin, ses intérêts personnels, et aussi de sa nation et de sa race, qu'il prépare hardiment aux plus hautes destinées »⁷⁷.

Le type brachycéphale-brun est essentiellement laborieux, médiocre et conservateur : « Frugal, laborieux, au moins économe [...], remarquablement prudent. [...] Rarement nul, il atteint plus rarement au talent. Le cercle de ses visées est très restreint. [...] Il adore l'uniformité. »⁷⁸ En outre, *Homo Alpinus* « n'a qu'un espoir, la protection de l'État, et qu'une tendance, niveler tout ce qui dépasse sans éprouver le besoin de s'élever lui-même. Il voit très clairement son intérêt personnel, au moins dans un temps limité [...] »⁷⁹. Quant à *Homo Contractus*, Lapouge lui accorde des aptitudes intellectuelles, que gâchent cependant trop d'émotivité et d'instabilité⁸⁰. Cette psychologie raciale différentielle constitue assurément, par son simplisme et son caractère fantaisiste, la partie la plus

visiblement fragile des fondements de l'anthroposociologie, aux yeux mêmes de la plupart des anthropologues contemporains de Lapouge. C'est elle qui tombera sous les premiers coups de la critique savante des théories lapougiennes, de 1897 à 1900.

La première thèse fondamentale de la théorie sélectionniste est que « l'évolution est presque tout entière le fait de la sélection », mais que, « chez l'homme, la sélection sociale prime la sélection naturelle »⁸¹. Or, l'analyse des sélections sociales aboutit à mettre en évidence leur caractère dysgénique. C'est la seconde thèse de Lapouge, qui détruit la vision optimiste d'une évolution « orientée vers le mieux », et d'une sélection « favorable aux meilleurs »⁸² : les sélections sociales se font « le plus souvent dans le sens du plus mauvais »⁸³, elles tendent à éliminer systématiquement les meilleurs éléments, les « eugéniques ». Au point que Lapouge croit pouvoir énoncer une « loi de plus rapide destruction des plus parfaits »⁸⁴. C'est là « le mécanisme de la décadence » : le processus de « sélection régressive éliminant des éléments supérieurs »⁸⁵. Le théoricien des sélections sociales négatives, dont l'effet global est de menacer l'existence même de la civilisation, passe en revue les différentes figures des sélections : militaire, politique, religieuse, morale, légale, économique, professionnelle, urbaine⁸⁶. L'analyse pessimiste de la sélection urbaine rejoint la fameuse « loi d'Ammon »⁸⁷ : si « l'immigration dans les villes a pour caractère essentiel la concentration des dolichoïdes »⁸⁸, bref des représentants d'*H. Europæus*, plus mobiles que les brachy-bruns, les dolicho-blonds attirés par les villes y sont stérilisés. Les villes dépeuplent qualitativement les campagnes, et détruisent les éléments eugéniques qu'elles drainent⁸⁹. Lapouge désigne la sélection urbaine comme la plus menaçante des sélections dysgéniques : « Il n'y a guère de question plus angoissante que celle de l'usure de nos réserves intellectuelles par l'urbanisme. [...] De tous ces fléaux qui s'appellent les sélections sociales, sélections régressives! le plus intense est la sélection urbaine. »⁹⁰ C'est dans ce sens qu'il faut entendre cet éloge de la fécondité, qui s'adresse implicitement aux « éléments dolicho-blonds » ainsi qu'à « leurs métis » et aux « meilleurs des brachycéphales »⁹¹ : « L'individu qui meurt sans laisser de descendance met fin à l'immortalité de son ascendance. Il achève de tuer ses morts. [...]. Le péché absolu, c'est l'infécondité. »⁹²

Le premier devoir eugénique, pour les meilleurs représentants de toutes les races, mais avant tout pour ceux de la race supérieure, c'est de procréer. Car « la vraie loi de la lutte pour l'existence est celle de la lutte pour la descendance », écrira Lapouge en 1899⁹³. Or, en établissant que « l'avenir n'est pas aux meilleurs, tout au plus aux médiocres », l'analyse des sélections sociales aboutit « aux conclusions du pessimisme le plus absolu »⁹⁴. Cependant, l'évolution dysgénique des sociétés modernes n'est pas une fatalité : la pente de la décadence peut être

remontée, pour autant que l'humanité ose employer « la force formidable de l'hérédité à combattre ses propres ravages »⁹⁵, en se soumettant à une sélection volontaire. C'est l'action eugénique que « les théoriciens de la refonte »⁹⁶, les sélectionnistes, proposent, telle une nouvelle méthode de salut. Il s'agit d'« opposer une sélection systématique à la sélection destructrice et dérégulée qui met l'humanité en péril »⁹⁷. Mais, au contraire du « sélectionniste optimiste » Ammon⁹⁸, Lapouge ne conclut nullement sur la vision d'un avenir radieux : si « la sélection systématique paraît le seul moyen possible d'échapper à la médiocratie prochaine et à la déchéance finale »⁹⁹, elle ne fera jamais que retarder l'heure de la mort de toute civilisation. La vision d'une marche fatale vers le néant structure la philosophie lapougienne de l'histoire, où l'on peut reconnaître une forte touche gobinienne : « Trêve d'orgueil toutefois. Si l'homme est un dieu en formation, le dieu est mortel, et si inconcevable que puisse être le progrès futur, sa fin viendra. »¹⁰⁰ En attendant cette fatale et triste fin, l'eugéniste lapougien, conscient du paradoxe tragique, doit pourtant s'efforcer de tout faire pour améliorer l'espèce humaine en contrôlant la reproduction de ses représentants (inégaux en valeur héréditaire) et en sélectionnant les procréateurs¹⁰¹. Dès ses leçons de Montpellier, Lapouge voit dans la fécondation artificielle le plus puissant moyen technique de réaliser son programme sélectionniste, lequel se heurte autant à l'institution du mariage qu'aux « préjugés » religieux (telle la charité) et aux abstractions métaphysiques (tels les « Droits de l'Homme »)¹⁰².

Dans la perspective lapougienne, il est clair qu'au-delà des limites de la nation, le sélectionnisme vise à « créer une race dominante ubiquiste », à « refondre entièrement l'humanité à l'aide des types locaux les plus parfaits », voire à « substituer à l'humanité actuelle une race unique et parfaite »¹⁰³. Il y a bien en ce sens une forme d'universalisme dans le racisme aryaniste et eugéniste de Lapouge, et elle se traduit par une vision supra-nationale de la « refonte » de la nature humaine, à travers une artificialisation croissante de la procréation. Lapouge esquisse en 1896 un programme de fabrication d'une humanité « parfaite » à partir de la fécondation artificielle. Ce programme utopiste est ainsi présenté :

« Il est rigoureusement certain que par une sélection sévère il serait possible d'obtenir en un temps limité un nombre voulu d'individus présentant tel indice céphalique, telle taille, tel degré de l'échelle chromatique. Le type racial ainsi réalisé, il faudrait très peu de temps pour arriver à la perfection esthétique des individus, la beauté idéale étant d'autant plus facile à atteindre que l'incohérence aurait disparu avec les tendances hétérogènes. À trois générations par siècle il suffirait de quelques centaines d'années pour peupler la terre d'une humanité morphologiquement parfaite, si parfaite que nous ne pouvons imaginer aucun mieux possible au-delà. Ce délai pourrait être abrégé dans des proportions considérables en employant la fécondation artificielle. Ce serait la substitution de

la reproduction zootechnique et scientifique à la reproduction bestiale et spontanée, dissociation définitive de trois choses déjà en voie de se séparer : amour, volupté, fécondité. En opérant dans des conditions déterminées, un très petit nombre d'individus masculins d'une perfection absolue suffirait pour féconder toutes les femmes dignes de perpétuer la race, et la génération ainsi produite serait d'une valeur proportionnelle au choix plus rigoureux des reproducteurs mâles. Le sperme, en effet, peut être, sans perdre ses propriétés, dilué dans divers liquides alcalins. La solution au millième dans un véhicule approprié reste efficace à la dose de deux centimètres cubes injectés dans l'utérus. Minerve remplaçant Éros, un seul reproducteur en bon état de santé suffirait ainsi pour assurer deux cent mille naissances annuelles. Le sperme peut ainsi être transporté ; dans une de ces expériences d'imbécile que recommande Darwin, j'ai obtenu à Montpellier une fécondation avec du sperme envoyé de Béziers par la poste, et par suite sans la protection d'une étuve. Ces propriétés du sperme, très importantes en zootechnie, où cependant on néglige de les utiliser pour la reproduction des races précieuses, prennent une valeur théorique de premier ordre dans le calcul des possibilités qui nous intéressent. »¹⁰⁴

Telle est la description de « la première tentative de télégenèse », faite par Lapouge avant 1888, si l'on en croit Jean Rostand qui lui attribue cette expérimentation pionnière de fécondation à distance, en lui rendant hommage tout en déplorant ses « outrances » idéologiques :

« Cet eugéniste convaincu, dont les rêves ne diffèrent pas essentiellement de ceux des généticiens d'aujourd'hui, ne fut pas seulement un sociologue, un juriste - il proposa en 1885 une *théorie biologique du droit de succession* - et un anthropologue ; il fut aussi un biologiste expérimentateur, et cet aspect, peu connu, de son activité mérite attention. [...] On rappellera aussi les recherches de Georges Vacher de Lapouge sur la morphologie des coléoptères, notamment du genre *Carabus*. [...] En dépit de certaines outrances eugénistes, et surtout racistes, [...] Lapouge doit être considéré comme un précurseur en génétique. Mieux que la plupart des hommes de son temps, il a compris l'importance des faits d'hérédité. N'eût-il à son actif que la première expérience de "télégenèse", il mériterait de n'être pas oublié par les historiens de la biologie. »¹⁰⁵

Mais ce qui importe le plus aux yeux de Lapouge, c'est l'ensemble des applications à la politique et à la morale des résultats du « sélectionnisme scientifique ». Mû par l'enthousiasme techno-scientiste, Lapouge va jusqu'à suggérer une transformation totale de la nature humaine, qui réaliserait enfin les objectifs de la morale eudémoniste, répondrait une fois pour toutes à la question du bonheur :

« Le triomphe de la politique serait [...] de fabriquer par sélection une société d'optimistes qui soient toujours contents de tout; le problème du bonheur général

serait alors tout résolu, et, sérieusement, je ne vois pas qu'il comporte d'autres solutions, car le cercle de nos désirs croît sans cesse avec celui de nos connaissances, et l'homme se sent plus malheureux à mesure qu'il semble avoir moins raison de l'être. »¹⁰⁶

À cette utopie régulatrice d'une race d'hommes heureux par nature, Lapouge fait correspondre une morale provisoire nouvelle, centrée sur le devoir envers l'espèce, impliquant le primat du souci du bonheur des générations futures. Mais la morale sélectionniste ne peut avoir d'effets, à l'âge des foules, qu'à la condition de faire l'objet d'une intense propagande, indiscernable d'un projet de rééducation des peuples religieusement endoctrinés. C'est là réhabiliter, en un sens bien défini, le devoir d'éducation, fondé sur l'idée de responsabilité eugénique :

« La première chose à faire est d'instruire et de conquérir l'opinion. C'est en ce sens que les sélectionnistes anglais et américains travaillent le plus, et avec raison. La propagation de saines notions sur le devoir envers l'espèce est indispensable, et l'accomplissement de ce devoir ne doit comporter aucune faiblesse, aucun sacrifice aux préjugés de la morale ascétique, ni à l'esprit des lois. Un eugénique résolu à donner naissance au plus grand nombre possible d'enfants peut arriver, malgré les obstacles de l'opinion et des lois, à laisser une postérité incroyable. Cela ne lui coûtera pas beaucoup plus de soins et de diplomatie que des conquêtes stériles. De même pour la femme le devoir qui prime tous les autres est de choisir le père de son enfant parmi les plus eugéniques ; toute autre considération est immorale, si conforme qu'elle soit à l'opinion et à la loi. Les lois qui régissent la sélection sont absolues, les notions morales et les prescriptions légales varient suivant les pays et se modifient sans cesse. On peut regarder comme un moyen très puissant les associations qui ont pour but la production des eugéniques, en mettant les sujets en contact, facilitant les unions, aidant à l'éducation de leurs enfants, et leur facilitant les moyens d'en augmenter le nombre. Les distinctions signalant les individus d'un mérite eugénique hors ligne, les dotations, les établissements pour l'éducation des enfants sont d'excellents moyens d'action, mais qui nécessitent presque tous des fonds considérables. Le jour où les sommes annuellement dépensées en faveur d'œuvres pieuses ou charitables et généralement nuisibles prendraient cette direction, il y aurait un double avantage de réalisé. »¹⁰⁷

Mais, pour Lapouge, le souci positif du « perfectionnement des bons » et de leur multiplication ne doit pas chasser le souci négatif de l'« élimination des éléments inutilisables » : « malades héréditaires », « dégénérés », « vicieux », « incapables ». Il s'agit d'empêcher « la reproduction des individus tarés », si possible en évitant de faire appel aux « procédés violents préconisés surtout en Angleterre et en Amérique, la castration, la séquestration, la mise à mort »¹⁰⁸. Lapouge désapprouve ainsi les extrémistes de l'eugénique dite « négative » (qualification

devenue courante dans les années 1900 parmi les disciples de Galton), visant à limiter, voire à interdire la procréation à certaines catégories de population.

C'est en tant que théoricien d'un « socialisme aristocratique » que Lapouge entre en relation avec son disciple Ludwig Woltmann (1871-1907), directeur de la *Politisch-Anthropologische* Revue fondée à Leipzig en 1902¹⁰⁹. Lapouge et Woltmann défendent l'idée d'un socialisme sélectionniste et aryaniste, impliquant une nouvelle morale - anti-chrétienne - s'inspirant des philosophies de la nature dérivées du darwinisme (Haeckel au premier chef) et se proposant de remplacer les religions du passé. L'eugénisme est ainsi érigé en une politique, en une morale et en une religion dites nouvelles. La religion de l'avenir sera panthéiste, elle ne pourra être qu'une religion civique du vital et du solaire, par delà tous les idéaux ascétiques et individualistes dérivés du christianisme. Dans « La crise de la morale sexuelle » (1908)¹¹⁰, où il tire les « conséquences morales et sociales » de la « disparition du christianisme », Lapouge prophétise : « Si, pour satisfaire à ces besoins, un culte survit dans la société future, il sera civique et religieux. En tant que religieux, ce culte sera probablement héliaque et phallique, rendu au soleil, principe de vie de tous les êtres animés, et au phallus, principe de la vie individuelle. »¹¹¹ C'est de la sélection que « viendra le salut », prédisait Lapouge en concluant *Les Sélections sociales*¹¹². Cette nouvelle religion de salut se présente comme une religion de la vie, celle-ci étant comprise à la fois en tant que puissance de fécondité et processus de sélection. L'étude de 1908 sur la « crise » de la « vieille » morale sexuelle et l'émergence de la « nouvelle » morale eugénique reprend et développe l'une des perspectives sur l'avenir de l'espèce humaine esquissées dès les leçons de Montpellier : au-delà du « sélectionnisme terre à terre des médecins d'hôpitaux » (illustré par l'eugénique prosaïque et stérilisatrice des praticiens américains de l'époque), le « sélectionnisme mystique »¹¹³ s'annonce. Du contrôle technique de la reproduction humaine au culte de la procréation eugéniquement orientée, Lapouge trace une ligne directe.

La réalisation du programme eugéniste par l'insémination artificielle, comme méthode pratique privilégiée de sélection humaine (relevant de l'eugénique dite « positive »)¹¹⁴, implique donc une totale dissociation des fonctions jusque-là reliées, voire confondues : l'amour-passion, le plaisir sexuel, la reproduction et l'élevage-éducation des enfants. En sacralisant la fécondité et l'acte de procréer, Lapouge, à la suite de Galton, fait de l'eugénique une nouvelle morale (centrée sur le devoir de « bien » procréer) et une nouvelle religion (plaçant le salut de l'espèce dans son amélioration biologique indéfinie)¹¹⁵. Le primat accordé à la fécondation artificielle, que l'eugéniste britannique Herbert Brewer appellera dans les années trente l'eutélégénèse (« *eutelegenesis* »)¹¹⁶, est fortement réaffirmé par Lapouge, en 1908, dans son étude sur « La crise de la morale sexuelle », en même temps qu'est célébré comme libérateur le processus de dissociation des fonctions

(amour, volupté, fécondité) décrit dans Les Sélections sociales. Dans son article de 1936, « *Eugenics and Society* », Julian S. Huxley refera les chemins du sélectionnisme lapougien, en présentant comme un progrès social et moral la « séparation de l'amour d'avec la reproduction », en dépit des préjugés « théologiques ou métaphysiques », et en prônant une radicalisation du processus de différenciation des fonctions jusque-là mêlées dans le mariage monogame :

« La perfection de la technique de la limitation des naissances a rendu cette séparation plus efficace ; et la technique encore plus récente de l'insémination artificielle a ouvert des horizons nouveaux, en fournissant la possibilité d'offrir des objets différents à ces deux fonctions. Il est maintenant loisible à l'homme et à la femme de consommer la fonction sexuelle avec ceux qu'ils aiment, mais d'effectuer la fonction de reproduction avec ceux que, pour des motifs peut-être tout différents, ils admirent. »¹¹⁷

On rencontre le même enthousiasme, face aux implications et aux promesses de la télégenèse eugéniquement orientée, chez J.B.S. Haldane et chez Hermann J. Muller (prix Nobel 1946), auteur d'un célèbre livre de vulgarisation des théories eugénistes, *Out of the Night : A Biologist's View of the Future*, publié aux États-Unis en 1935 (New York, Vanguard Press), puis traduit en français par Jean Rostand en 1938¹¹⁸. Grâce à l'eutélégénèse, lance Muller, « nombreuses seraient les femmes dans une société consciente, délivrée des tabous de la superstition et de l'esclavage sexuel, qui désireraient ardemment porter dans leurs flancs et élever un fils de Lénine ou de Darwin! »¹¹⁹. L'avenir n'est désormais radieux, pour de tels socialistes, que s'il est peint aux couleurs de l'eugénisme. George Bernard Shaw ajoute sa voix au concert, dans une lettre adressée à Brewer, ami et disciple de Muller : « Quand je pense, moi qui n'ai pas d'enfants, et n'aurais pu m'en occuper, à tous les ovules que j'aurais pu inséminer!!! Et à toutes les femmes qui ne m'auraient pas souffert une seule journée dans leur maison, mais auraient apprécié certaines de mes qualités chez leurs enfants!!! »¹²⁰ Shaw avait joint à sa lettre admirative un chèque de cent livres, sur lequel sa signature était ornée d'un paraphe en forme de phallus.

Socialiste et eugéniste lui aussi, Havelock Ellis, s'il liait étroitement le programme eugéniste à la libération sexuelle de la femme et à la lutte corrélative contre la morale victorienne (accusé d'encourager les mariages « dysgéniques »)¹²¹, était loin de suivre Lapouge sur la voie du « fanatisme procréateur », et s'employait à dénoncer les « quelques fanatiques » qui « ont exagéré jusqu'à l'absurde la croyance à l'importance religieuse suprême de la procréation » :

« L'amour en dehors de la procréation, dit l'un de ces fanatiques, Vacher de Lapouge, en ressuscitant l'esprit des premiers Pères de l'Église, est une aberration comparable au sadisme et à la sodomie; elle [la procréation] est la seule chose qui importe et elle doit devenir "un devoir social prescrit légalement", qui ne pourra

être exercé que par des individus soigneusement sélectionnés et défendu aux autres, qu'on devra rendre incapables de procréer; par suite, l'avortement et l'infanticide devront, dans certains cas, devenir obligatoires. L'amour romantique disparaîtra grâce à un processus de sélection et la religion ne subsistera plus que sous forme d'un culte phallique [Ellis cite ici en note l'article de Lapouge, « Die Krisis in der sexuellen *Moral* » de 1908]. Il suffit de rappeler que l'amour seul peut susciter la fécondation et sera toujours le portail naturel de la génération »¹²².

En France, les théories et les prophéties sélectionnistes de Lapouge ont été, dans les années qui suivirent immédiatement la parution des *Sélections sociales*, fort diversement appréciées. Mais, à partir de 1899-1900, les jugements mitigés vont rapidement disparaître au profit d'un rejet quasi consensuel. Ce n'est pas la France qui jouera, pour le sélectionnisme théorique et pratique, le rôle de la Terre promise. Si Édouard Drumont, dans *La Libre Parole*, célèbre *Les Sélections sociales*, « un des livres les plus remarquables de ce temps », dû à « un penseur absolument inconnu de la foule » (23 mai 1896), si Georges Sorel félicite l'auteur « de son courage et de son originalité » dans *Le Devenir social* (juin 1896, article non signé)¹²³, si Frédéric Paulhan salue ce « livre intéressant et de réelle valeur » (*Revue scientifique*, 4 juillet 1896), suivi par René Worms dans la *Revue internationale de sociologie* (avril 1897) et par D. Collineau dans la *Revue de l'École d'anthropologie* (15 janvier 1898)¹²⁴, le premier livre de Lapouge est soumis à une critique sévère par Célestin Bouglé dans la *Revue de métaphysique et de morale* (juillet 1897), à une réfutation en règle par Arsène Dumont en 1898¹²⁵, et provoque des réactions polémiques violentes dans les milieux militaires, catholiques et socialistes¹²⁶. Le coup de grâce est asséné en 1899 par l'anthropologue Léonce Manouvrier (1850-1927), éminent disciple de Broca et titulaire de la chaire d'anthropologie physiologique à l'École d'anthropologie de Paris, qui procède à une critique dévastatrice des fondements de l'anthroposociologie dans la *Revue de l'École d'anthropologie* (août et septembre 1899). Cet article, « L'indice céphalique et la pseudo-sociologie »¹²⁷, va définitivement illégitimer l'école lapougienne dans la communauté scientifique française. Il inspire notamment les positions critiques de plus en plus radicales prises par les historiens et les sociologues des milieux durkheimiens sur l'anthroposociologie : en témoigne la disparition en 1901, dans *L'Année sociologique*, de la rubrique « Anthroposociologie » tenue par Henri Muffang, disciple immédiat de Lapouge, durant les trois premières livraisons annuelles (1898-1900) de la revue⁵⁸⁹, et l'article signé Henri Pierre (pseudonyme de Henri Hubert)¹²⁸ dans la *Revue historique* (janvier-février 1902), qui conclut à la totale absence de scientificité des travaux de Lapouge¹²⁹. En 1904, dans *La Démocratie devant la science*¹³⁰, Célestin Bouglé consacra la première partie du livre à une réfutation détaillée des thèses héréditaristes et sélectionnistes, lesquelles illustrent

l'une des voies suivies par la « sociologie biologique » ou « naturaliste » qu'il récuse. Les sociologues durkheimiens ont gagné la bataille scientifique contre les anthroposociologues, dans un contexte où les dreyfusards avaient politiquement vaincu leurs adversaires.

Au nom de la science, un antichristianisme radical

En 1897, alors que la controverse bat son plein, Lapouge traduit et présente le petit livre-manifeste d'Ernst Haeckel (1834-1919), issu d'une conférence prononcée en 1892, où celui-ci expose les fondements et les conséquences de son monisme scientiste : *Le Monisme, lien entre la religion et la science. Profession de foi d'un naturaliste*¹³¹. Dans sa préface militante, Lapouge réaffirme sa conviction que la science « nous a révélé, de vérité certaine, combien incompatibles sont nos anciennes croyances avec l'histoire, la physique et la biologie »¹³². La crise de civilisation ne fait que commencer, due à « l'antinomie de la science et de la Bible » : « Notre époque d'apparente indifférence est le commencement de la plus grande crise religieuse et morale qui ait secoué l'humanité depuis qu'elle pense. Et la politique elle-même est touchée, car à la formule célèbre qui résume le christianisme laïcisé de la Révolution : Liberté, Égalité, Fraternité, - nous répondrons : Déterminisme, Inégalité, Sélection! »¹³³ La démocratie égalitaire n'est qu'un avatar moderne du christianisme, et disparaîtra avec lui, en même temps que se constitueront la « morale scientifique », la « religion définitive, dictée par la science » et la « politique nouvelle », la « politique sélectionniste »¹³⁴. Lapouge se présente en disciple de Haeckel, avec qui il était entré en contact dès 1888, pour affirmer que « le panthéisme moniste en soi est inébranlable », à condition de le penser en tant que « panthéisme sélectionniste »¹³⁵. Il lui faut donc professer le « dogme moniste suprême : Dieu est tout, dans tout, partout. Il est éternel, il est infini »¹³⁶. Mais Lapouge croit devoir ajouter à l'orthodoxie haeckélienne ce « complément nécessaire, résumé des derniers progrès de la théologie et de la morale sélectionnistes »¹³⁷, ceux-là même dont il a exposé les principes dans *Les Sélections sociales*¹³⁸ :

« Dieu a conscience par la hiérarchie des êtres qui sentent et qui pensent, depuis la monère en qui l'âme s'éveille jusqu'au savant qui connaît l'infiniment grand et l'infiniment petit [...]. C'est pourquoi le savant est l'avatar partiel de Dieu, c'est pourquoi le but moral de l'homme est la plus grande conscience. La moindre parcelle de matière est Dieu agissant, le savant à la conscience totale serait Dieu pensant. »¹³⁹

Si Lapouge propose quelques retouches au monisme haeckélien, il récuse expressément la doctrine du progrès linéaire, nécessaire et indéfini, héritage des

Lumières que les théoriciens de l'évolutionnisme social (qu'il s'agisse de Haeckel, de Clémence Royer ou de Herbert Spencer) reprennent sans questionnement critique. En rejetant toute vision finaliste de l'évolution, Lapouge se situe quant à lui dans le sillage du dernier Nietzsche, celui qui affirmait en 1888, dans *L'Antéchrist* (§ 4): « L'humanité ne représente nullement une évolution en mieux, en plus fort, en plus haut, au sens où on le croit maintenant. Le "progrès" n'est qu'une idée moderne, c'est-à-dire une idée fausse. » Quelques années plus tard, Lapouge prend à son tour position contre les postulats téléologiques de la conception évolutionniste du progrès :

« Je ne crois pas [...] à la conclusion nécessaire de la doctrine du progrès, au monde arrivant à l'entière conscience, et à l'action uniquement consciente sur lui-même. Ce qui est éternel [la matière qui « sort de l'éther et revient à l'éther »] ne saurait avoir ni commencement ni fin, et les phénomènes d'évolution ne peuvent être que locaux, temporaires, donc partiels, se compensant dans le grand tout. Si l'on admet l'évolution rectiligne en quelque sorte, et partant d'une forme pour n'y retourner jamais, si la marche est supposée se faire constamment d'un état qui est le mal vers un état qui est le bien, l'idée de commencement, de but et de cause extérieure devient presque nécessaire à notre raison telle qu'elle est. Mais nous arrivons ainsi à l'antinomie métaphysique du temps et de l'éternité, de l'espace fini et de l'infini, et nous retournons à la chaîne sans fin des questions : "Pourquoi le Dieu-Cause a-t-il agi? et que faisait-il avant? et pourquoi la cause de la cause?" Le monde panthéiste comporte une existence nécessairement ondoyante et diverse, et l'infinité des combinaisons dans l'espace infini et le temps infini. L'évolution se fait dans tous les sens, toujours et partout, sans finalité. » [140](#)

Tiré comme *Les Sélections sociales* à 1000 exemplaires, *L'Aryen. Son rôle social* (1899) se présente sous deux aspects : d'une part, il s'agit d'une monographie historique et « anthroposociologique » se proposant à la fois de faire le point sur les études aryanistes et de présenter une théorie générale ; d'autre part, Lapouge précise les conséquences éthiques, juridiques et politiques de la problématique sélectionniste avec une radicalité plus provocatrice encore que dans *Les Sélections sociales*. Non seulement il récuse sur un ton pamphlétaire tous les idéaux de la modernité démocratique, à commencer par la « fiction » des droits de l'homme^{[141](#)}, mais il consacre, dans son dernier chapitre sur « l'avenir des Aryens »^{[142](#)}, un important développement aux Juifs, présentés comme « les concurrents de l'Aryen », et ses seuls concurrents « dangereux »^{[143](#)}. Le schème de la « lutte des races » est ainsi appliqué au traitement de la « question juive », moyennant certaines redéfinitions :

« Si [*Homo*] *Europæus* est bien une race zoologique, les Juifs sont plutôt une race ethnographique, et par suite le problème n'est pas identique en théorie à celui de la concurrence d'*Europæus* et d'*Asiaticus*, par exemple, ou d'*Europæus* et du

brachycéphale *Alpinus*. En pratique cela n'a pas une grande portée. Si les Juifs sont une race factice, ils ont été poussés par leur mode d'existence à un degré d'unité psychique égal à celui des races zoologiques les mieux déterminées [...].
»¹⁴⁴

Mais si, selon Lapouge, « le Juif apparaît bien comme un concurrent sérieux de l'Aryen dans la conquête du monde »¹⁴⁵, sa domination n'est pas à redouter car, dénué de « sens politique » et d'« instinct militaire »¹⁴⁶, « le Juif désorganise tout ce qu'il touche »¹⁴⁷. C'est parce qu'il est dépourvu des qualités nécessaires à la « conservation des empires »¹⁴⁸ que sa domination est vouée à n'être qu'éphémère : « Quand même le rêve politique de l'ambition juive viendrait à se réaliser, chose possible en somme dans cette période de l'Histoire où l'intérêt économique est seul pris en considération, le désordre et l'anarchie mettraient promptement à la discrétion des peuples guerriers de race blonde les États qui auraient accepté la domination sémitique. »¹⁴⁹ Dans le contexte politique de sa parution, un tel livre ne pouvait qu'être reçu comme une intervention savante en faveur de l'antidreyfusisme, ou une contribution à la propagande antisémite¹⁵⁰. Et le décryptage de son message politique ne pouvait s'opérer sans produire confusions et malentendus : bien des passages du livre pouvaient paraître des tentatives de fonder anthropologiquement le nationalisme¹⁵¹ - celui de Maurice Barrès et de son maître Jules Soury¹⁵², à l'époque de l'affaire Dreyfus -, bien des formules sur les « étrangers » consonnaient avec la xénophobie ambiante, certaines propositions anticapitalistes étaient clairement de tradition socialiste, mais le socialisme n'était défini comme positif qu'à la condition d'être sélectionniste et aristocratique ! En outre, les analyses de Lapouge ne pouvaient que déplaire au camp nationaliste et antisémite, en ce qu'elles fondaient un diagnostic anthropologique peu flatteur pour le peuple français de la fin du XIX^e siècle :

« L'Aryen tel que je l'ai défini [...], c'est l'*H. Europæus*, une race qui a fait la grandeur de la France, et qui est aujourd'hui rare chez nous et presque éteinte. [...] Les États brachycéphales, France, Autriche, Turquie, sans parler de la Pologne qui n'est plus, sont loin d'offrir la vitalité des États-Unis ou de l'Angleterre. »¹⁵³

La « faillite de la Révolution » n'est pour Lapouge que l'expression la plus visible de la faillite de la « politique sentimentale idéaliste du christianisme », « démarquée, laïcisée » dans et par les « fictions de Justice, d'Égalité, de Fraternité »¹⁵⁴. La fin du christianisme coïncide avec la démystification des idéaux démocratiques et la dissipation de « l'utopie du progrès » : « Avec le christianisme s'écroule dans l'abîme la politique libertaire, humanitaire, égalitaire. »¹⁵⁵ Le scientisme le plus radical est étendu par Lapouge aux domaines de la pratique, et ce scientisme politique est fondé sur un réalisme biologique intégral :

« L'art politique viendra de la science. [...] La politique scientifique préfère la

réalité des Forces, des Lois, des Races, de l'Évolution. Malheur aux peuples qui s'attarderont dans les rêves! » [156](#)

Telle est la prophétie centrale émise au nom des « théories monistes et darwiniennes », autorisée par les « conclusions de la science politique darwinienne » [157](#). La brutalité d'un tel discours ne pouvait qu'effrayer la plupart des contemporains de Lapouge, qu'ils fussent chrétiens ou athées, nationalistes ou internationalistes, révolutionnaires ou contre-révolutionnaires [158](#). Car ce dogmatisme scientifique, venant habiller le fatalisme bioracial, interdisait tout espoir.

La publication de *L'Aryen* devait être suivie de celle d'un autre livre, intitulé *Le Sémite, son rôle social* ou *Les Sémites, leur rôle social*, reprenant le cours de 1890-1891 prononcé à Montpellier. Dans la préface de *L'Aryen*, Lapouge mentionnait deux autres manuscrits en attente : « Je voudrais pouvoir faire pour l'éthique sélectionniste ce que j'ai fait pour la politique. Un premier volume, *Contre la morale*, attend déjà depuis cinq ans. Il comprend l'étude historique et critique des prescrits et des prohibitions des diverses morales ; il paraîtra bientôt. Le second, *La Plus Grande Conscience*, contiendra l'exposé des prescriptions de la morale sélectionniste. » [159](#)

Aucun de ces trois livres ne fut publié, et leurs manuscrits n'ont pas été retrouvés. Il reste que, plus que *Les Sélections sociales*, *L'Aryen* suscite un véritable tir de barrage, suscité par les interférences des réactions idéologiques, des critiques scientifiques et des stratégies concurrentielles d'institutionnalisation des sciences sociales. L'alliance du camp dreyfusard et des réseaux durkheimiens, notamment, a permis le lancement d'une entreprise de disqualification de l'anthroposociologie, achevée en 1902. La vie universitaire est alors, pour Lapouge, définitivement barrée. Il ne désespère pourtant pas d'obtenir une chaire. À son protecteur Louis Liard, le chef de l'école sélectionniste français adresse le 5 août 1902 une lettre empreinte d'amertume, où il pose sa candidature pour la succession de Durkheim à la chaire de science sociale de l'université de Bordeaux et précise :

« C'est [...] pour protester contre les prétentions de ceux qui veulent enseigner ce qu'ils ne savent point, contre les métaphysiciens qui cherchent à modeler une fiction de science sociale sur leurs préjugés spiritualistes et sentimentaux, que je pose ma candidature. Je le fais comme le représentant le plus autorisé en France de l'école scientifique, qui s'en tient aux faits et à leurs conséquences évidentes et immédiates, exclut les abstractions et les raisonnements, ne connaît ici ni sentimentalisme ni tendances.

Je sais fort bien que l'heure n'est point venue où la science l'emportera sur le sentiment, et où les épigones de Rousseau et les idées du XVIII^e siècle céderont la

place aux hommes et aux idées du XX^e, mais mon devoir très précis est de rappeler qu'il existe une école moniste et scientifique, et ce devoir je le remplis.
»¹⁶⁰

À partir de 1902-1903, en France, la disqualification scientifique et politique de Lapouge est telle qu'il ne peut publier ses travaux d'anthroposociologie que dans des revues étrangères, allemandes et américaines. Il donne neuf articles à la revue de Woltmann, de 1904 à 1909, pour la plupart publiés ou repris dans son troisième livre, *Race et Milieu social. Essais d'anthroposociologie*, qui paraît chez Marcel Rivière en 1909¹⁶¹. Mais, de plus en plus, il se consacre à ses recherches entomologiques sur les Carabes, et collabore régulièrement aux *Miscellanea entomologica* ainsi qu'au *Bulletin du Muséum national d'histoire naturelle*. En mars 1909, bibliothécaire à Poitiers et continuant d'en souffrir, Lapouge publie un « résumé » de ses travaux scientifiques, où sont recensées 87 de ses publications de 1880 à 1909, afin d'appuyer sa candidature à la chaire d'anthropologie du Muséum de Paris¹⁶². Nouvelle candidature malheureuse. Le comte Begouën, en 1936, rappelle les circonstances de ce nouvel échec et ses conséquences :

« En 1909, la mort du docteur Hamy [1842-1908], laissant vacante la chaire d'anthropologie au Muséum, Vacher de Lapouge posa sa candidature. Ce fut le docteur Verneau [1852-1938], depuis près de vingt ans assistant du docteur Hamy, qui fut désigné à l'unanimité. Vacher de Lapouge ressentit très vivement cet échec, auquel, paraît-il, la fierté hautaine (pour ne pas dire l'insolence) de sa campagne contribua tout autant que l'audace de ses idées. Retiré à Poitiers [...], il abandonna presque complètement l'anthropologie physique et l'anthroposociologie, laissant à ses disciples d'outre-Rhin le soin de développer et même de déformer ses théories. »¹⁶³

Il faut corriger quelque peu ce récit. En premier lieu, Lapouge trouva le moyen de poursuivre un certain temps ses travaux d'anthropologie, dont il savait désormais qu'ils ne lui permettraient plus d'obtenir une chaire¹⁶⁴. En second lieu, loin d'abandonner l'illustration et la défense déformatrices de ses théories aux courants pangermanistes¹⁶⁵, Lapouge intervint sur la question sans aménité ni équivoque, par un article publié en août 1915 dans le *Mercure de France*, « Le paradoxe pangermaniste »¹⁶⁶. Il y attribue les falsifications pangermanistes de l'anthroposociologie à la mentalité prussienne qui, mariée à la mythologie du nationalisme romantique, a engendré un monstrueux impérialisme mystique¹⁶⁷. Déjà, en 1909, il avait récusé les « théories » de Houston Stewart Chamberlain et d'autres « littérateurs politiques », théories fausses de « caricaturistes de l'anthroposociologie », qui « sont devenues la base de l'impérialisme germanique, le plus agressif qui existe »¹⁶⁸.

Socialisme et sélectionnisme

Traitant de la « sélection politique » dans *Les Sélections sociales*¹⁶⁹, son premier ouvrage publié en 1896, Lapouge aborde la question du socialisme de l'avenir à propos de celle de l'avenir de la démocratie, lequel est selon lui fort inquiétant, en ce qu'il n'est rien d'autre que l'avenir du processus de la décadence moderne. La véritable antithèse, posée par Lapouge, est celle de la « démocratie sénile »¹⁷⁰, incarnée par le « régime plouto-démagogique », et du socialisme repensé sur les bases scientifiques du sélectionnisme :

« L'avenir montrera si la démocratie telle qu'on la conçoit aujourd'hui, régime à la fois démagogique et ploutocratique, est appelée à enrayer net le perfectionnement des peuples qui l'expérimentent, ou s'il se manifestera une compensation imprévue [...]. La démocratie sénile est [...] le résultat de l'épuisement même du capital eugénique d'un peuple. Ce peuple alors a commencé à mourir, et les politiciens y jouent le rôle dissolvant de microbes putrides [...]. Le socialisme se pose de plus en plus nettement en antagoniste du régime plouto-démagogique. Il a un programme d'intérêt général et d'autorité qui est juste l'opposé du système d'incoordination et de pillage chacun pour soi qui caractérise en pratique les démocraties. [...] Le socialisme, en tout cas, sera sélectionniste ou il ne sera pas : il n'est possible qu'avec des hommes autrement faits que nous, et ces hommes, la sélection peut les faire. »¹⁷¹

À la fin des *Sélections sociales*, Lapouge aborde à nouveau la question du socialisme à propos de l'un des objectifs envisageables d'un programme de « sélection systématique », à savoir « constituer des castes spécialisées et séparées »¹⁷². Il reconnaît volontiers que « la constitution d'une hiérarchie de castes spécialisées et fermées n'est pas [...] facile », avant d'en déterminer la condition nécessaire, un interventionnisme d'État impliquant un régime socialiste, lequel seul serait à même de contrôler totalement la procréation :

« Le concours effectif des pouvoirs publics est à peu près nécessaire. Une telle réorganisation suppose d'une manière à peu près nécessaire un régime socialiste, et de là vient une autre difficulté : le socialisme jusqu'ici s'est montré surtout niveleur et péjoratif. On se heurtera probablement à une opposition politique plus redoutable que celle des Églises et du capital. Un régime socialiste ne peut cependant durer sans une refonte de l'homme même, et tout État socialiste qui ne serait pas sélectionniste serait sûr de n'avoir qu'une durée éphémère. Sur ce point Platon voyait plus clair que les politiques modernes. »¹⁷³

Un second objectif du programme sélectionniste, à savoir « transformer intégralement un peuple à un degré déterminé »¹⁷⁴, implique également pour sa réalisation un régime socialiste :

« La transformation intégrale, limitée à un peuple, est à la fois plus facile et plus

difficile. Elle est plus facile en ce sens que l'esprit d'envie mettrait un moindre obstacle à une réforme tendant à faire tous les citoyens également parfaits et à rendre chacun apte à des fonctions très élevées. Elle supposerait encore une organisation socialiste, mais sans spécialisation, c'est-à-dire où le même individu partagerait son existence entre le travail intellectuel et le travail manuel. La difficulté principale consisterait dans le nombre prodigieux d'individus auxquels il faudrait persuader de disparaître sans postérité. La transformation intégrale supposerait, en effet, que l'ensemble de la nation disparût et fût remplacé par la seule postérité de l'aristocratie naturelle. » [175](#)

Dans les écrits lapougiens ultérieurs, le sélectionnisme est élaboré à la fois comme théorie et comme pratique du socialisme aristocratique de l'avenir. À la fin de son second livre, *L'Aryen. Son rôle social*, paru en 1899, Lapouge aborde incidemment la question du socialisme, au cours d'un développement sur « la lutte pour la domination universelle » [176](#). Il s'y interroge plus précisément sur « le résultat final de la compétition des races » [177](#). Sa prévision est la suivante, introduite non sans précautions :

« Il est très difficile de prévoir quand et au bénéfice de qui sera réalisé l'empire universel. Je ne crois pas cependant que cela prenne plus de deux ou trois siècles. Les événements se précipitent avec une vitesse croissante. Je crois aussi que les États-Unis sont appelés à triompher. Au cas contraire, l'univers sera russe. » [178](#)

Quant à « l'état social qui sortira de la victoire », Lapouge reconnaît qu'il est « plus difficile encore de [le] prévoir » [179](#). Il ne se dérobe pourtant pas, et esquisse une utopie futuriste, qu'il présente comme un tableau du socialisme planétaire de l'avenir, où l'idée du progrès indéfini se réalisera sous la forme d'une amélioration continue des qualités héréditaires de l'espèce humaine :

« Le militarisme disparaîtra enfin. Une formidable armée sera conservée pour la police du globe, mais une seule, quelques centaines de mille hommes seulement. [... L'unité de gouvernement central entraînera l'unité de la législation générale, et il deviendra possible d'arriver à une organisation systématique du travail. L'ère du socialisme sera venue, mais d'un socialisme sans doute très différent de ce que nous supposons. Le sélectionnisme pourra être pratiqué sans réserve, et le niveau moyen relevé de génération en génération. » [180](#)

Passant ensuite à une exposition du « sélectionnisme pratique », Lapouge commence par rappeler le présupposé de l'eugénique galtonienne, à savoir : « la vie sociale n'est pas favorable aux meilleurs », car « la sélection se fait le plus souvent dans le sens du plus mauvais » [181](#). C'est ici que l'interventionnisme sélectionniste manifeste une évidente similitude, au moins quant à la forme de l'impératif du devoir-faire (opposé au laisser-faire libéral), avec le socialisme :

« Le sélectionnisme, en tant que doctrine pratique, consiste à corriger les

conséquences fâcheuses de la sélection naturelle, et à multiplier les types admis comme les plus beaux et les meilleurs. Il a beaucoup d'analogie dans son but avec le socialisme, qui consiste à corriger les conséquences naturelles de l'évolution économique, d'après un idéal déterminé de perfection sociale. »¹⁸²

Socialisme et sélectionnisme se présentent ainsi comme deux programmes dirigistes distincts et concurrents visant à corriger l'évolution sociale et culturelle selon un idéal de perfection. C'est sur la définition d'un tel idéal qu'ils divergent ordinairement. Le problème, pour Lapouge, est précisément de justifier et de favoriser leur rapprochement, voire leur synthèse. Bref, de redéfinir le socialisme en le réorientant dans un sens inégalitaire ou « aristocratique », conformément aux normes de l'eugénique « positive » et à l'idéal « nordique ».

Dix ans plus tard, dans l'introduction à son troisième et dernier livre, *Race et Milieu social*¹⁸³, Lapouge revient sur les rapports entre socialisme et sélectionnisme, qu'il oppose l'un avec l'autre à la démocratie égalitaire :

« Quant aux démocrates de toute religion, de toute race et de tout pays, leur animosité était toute naturelle contre des doctrines qui supposent pour commencer l'inégalité de naissance et conduisent facilement à l'inégalité des droits. Il est à remarquer que ces dernières protestations ne sont point venues d'ouvriers et de paysans, mais des défenseurs d'office des classes populaires. J'ai eu souvent, et encore plus Woltmann qui était un des chefs du socialisme allemand, l'occasion d'exposer, dans des réunions purement ouvrières où ces intellectuels auraient pu se trouver mal à l'aise, les thèses les plus antidémocratiques de l'anthroposociologie, je les ai fait mettre à l'étude, discuter et admettre. C'est dans une réunion électorale que j'ai formulé pour la première fois l'aphorisme : le socialisme sera sélectionniste, ou il ne sera pas, et cela ne m'a pas enlevé une voix, au contraire, parce que d'instinct, le peuple va vers ceux qui ne sont pas poltrons. »¹⁸⁴

Pour Lapouge, la véritable et fondamentale opposition, celle qui détermine toutes les autres, c'est l'opposition « entre la biologie contemporaine et les idées démocratiques »¹⁸⁵, pour autant que la biologie est darwinienne, sélectionniste donc, mais débarrassée d'un persistant héritage lamarckien, la croyance à l'hérédité des qualités acquises. Lapouge avait fort bien compris la signification et la portée des travaux de Weismann, établissant la continuité du « plasma germinal » (ou « germinatif ») à travers les générations successives¹⁸⁶, et ne pouvait manquer de tirer les conséquences politiques de la légitimation scientifique, par la génétique mendélienne, de l'abandon total de la thèse de l'« hérédité des caractères acquis »¹⁸⁷. Car, note Lapouge, la démocratie égalitaire moderne avait cru trouver dans le transformisme lamarckien le fondement scientifique de sa foi dans l'omnipotence de l'instruction et de l'éducation, érigées en « remède à tous les maux de la société », supposées constituer le « principe d'un progrès presque indéfini de l'humanité »¹⁸⁸. C'est pourquoi l'un des principaux arguments

scientifiques en faveur de la démocratie égalitaire s'est effondré avec le lamarckisme :

« Tous les espoirs fondés sur l'hérédité des qualités acquises se sont évanouis avec la croyance à cette hérédité [...]. Avec le lamarckisme, s'est écroulé l'éducationnisme, et le sélectionnisme est resté maître du terrain. Enfin l'étude des lois de Mendel a singulièrement renforcé la notion de fatalité de l'hérédité. »¹⁸⁹

Mais il y a un tout autre argument en faveur de la démocratie, celui de ses défenseurs et apologistes professant une forme d'élitisme méritocratique, qui consiste à définir la démocratie comme « le gouvernement par les plus capables, exercé dans l'intérêt de tous »¹⁹⁰. À cette définition abstraite et « sublime », attribuée à Célestin Bouglé, Lapouge répond sur deux plans. D'abord sur le plan lexical : une telle définition idéale est « précisément celle de l'aristocratie »¹⁹¹. Erreur, donc, de catégorie. Ensuite, sur le plan historique : la démocratie que nous montre l'histoire, celle d'Athènes, de Rome, de Florence, c'est, écrit Lapouge, « le gouvernement pour et par les classes inférieures, l'écrasement des élites, et la subordination de l'intelligence à la force brutale »¹⁹². L'aristo-démocratie de Bouglé est sans référence empirique. Péchés d'abstraction. Délégitimée et démythifiée, la démocratie égalitaire doit donc laisser le champ libre à la politique sélectionniste.

Ce qui caractérisait surtout cette eugénique « socialiste » dans les débats idéologico-politiques français sur la « sélection humaine », et faisait scandale, c'est la radicalité de son programme d'amélioration biologique, qui, fortement interventionniste, prônait la stérilisation ou la castration obligatoires pour un grand nombre de catégories d'êtres « indésirables » ou à l'hérédité supposée défectueuse. Cette radicalité pratique trouvait son fondement dans le dogme de la toute-puissance de l'hérédité, le déterminisme biologique tendant à se confondre chez Lapouge, ainsi que le percevaient fort bien nombre de ses contemporains, avec un fatalisme génétique¹⁹³ — inacceptable du point de vue de l'humanisme médical alors dominant dans l'espace public¹⁹⁴. Et pourtant, le chef de file de « l'école de la race et de la sélection », Lapouge lui-même, se montrait singulièrement pessimiste sur l'avenir de l'espèce humaine. Comme s'il ne croyait guère à la possibilité que soit un jour réalisé son programme de refonte de l'espèce dégénérante. Ou comme s'il était convaincu que les humains ne pouvaient que retarder l'heure de leur déchéance finale. Notamment par l'eugénisme, tentative désespérée de remonter la pente de la dégradation fatale. L'horizon demeure gobinien.

Lapouge prophète hors de son pays : des États-Unis à l'Allemagne

En décembre 1920, Lapouge est élu membre correspondant, en France, de la Galton Society, fondée à New York en mars 1918 par Charles B. Davenport (1866-1944) et Madison Grant (1865-1937), eugénistes et adeptes de la « théorie nordique » avec lesquels Lapouge échangera une importante correspondance¹⁹⁵. Reconnu comme le chef de file des sélectionnistes français, Lapouge est invité à faire une communication au Second Congrès international d'eugénique, tenu à New York du 22 au 28 septembre 1921, sous la présidence du paléontologiste Henry Fairfield Osborn, fondateur de l'American Eugenics Society. Il y traite du thème « La race chez les populations mélangées »¹⁹⁶, et n'y fait guère que réaffirmer ses thèses anthroposociologiques des années 1890, en insistant, d'une part, sur les effets dysgéniques des guerres modernes (la guerre de 1914-1918 aurait été une grande destructrice des éléments eugéniques en chaque nation européenne), et, d'autre part, sur la persistance des « préjugés » défavorables à la théorie des races, dans l'opinion publique comme dans la communauté savante. De retour en France, Lapouge reprend sans enthousiasme, pour la dernière année, ses obscures activités de bibliothécaire à l'université de Poitiers. Un an plus tard, il ne cache pas à Davenport, dans une lettre datée du 17 septembre 1922, son sentiment de lassitude et sa conviction que la France est sur la voie du déclin, dans une Europe débilitée par la guerre de 14-18 :

« Que septembre de l'an dernier me paraît loin! Et quelle existence vide depuis, toute mon intelligence et mon activité employées à des besognes professionnelles qui ne me laissent pas un moment de liberté d'esprit, et pourraient pour la plupart être aussi bien faites par un garçon de bibliothèque. Je vous suis plus que jamais reconnaissant de la sollicitude que vous m'avez montrée, depuis l'arrivée de la France jusqu'au départ vers Paris¹⁹⁷. J'avais pensé d'abord vous envoyer un texte plus développé pour l'impression¹⁹⁸. J'y ai renoncé, un peu faute de liberté pour bien faire ce travail, et surtout en considérant qu'il ne fallait pas ajouter au volume déjà gros des travaux du congrès. Pour rendre clair un travail aussi bourré d'idées, il aurait fallu l'amplifier trois ou quatre fois. Ceux qui auront vraiment le désir de le comprendre en seront quittes pour le relire trois ou quatre fois. Comme il ne contient en somme qu'un résumé de beaucoup de choses connues, les compléments remonteront d'eux-mêmes du fond de la mémoire du lecteur. Ce qui importait, c'était de forcer cette mémoire à les rapprocher. J'ai regretté au contraire et je regrette encore de n'avoir pas demandé que ce texte fût mis en bon anglais, ou plutôt en bon américain. Il aurait été intelligible pour un plus grand nombre de lecteurs. L'opinion que mon travail donnera n'est pas favorable à la vieille Europe. Cependant ce qui pouvait paraître du pessimisme il y a juste un an ne peut plus donner la même impression maintenant. La situation s'est tellement aggravée que tous ceux qui ne se bouchent pas les yeux commencent à voir. La civilisation s'écroule, sauf dans l'Europe occidentale, où elle a l'air encore debout mais où l'extérieur seul subsiste cependant. Ce qu'il y a de meilleur dans le matériel

humain a été détruit par la guerre dans une proportion considérable, achevé par les massacres en Russie, et ce qui subsiste dans l'Europe centrale meurt de faim, non pas dans le sens littéraire mais dans le sens physiologique de l'expression. Il n'y a assez pour se nourrir que dans les classes ouvrières et paysannes, et chez les spéculateurs de tout étage. En France cela est moins sensible, mais déjà les classes cultivées ne peuvent plus envoyer leurs enfants dans les Universités, lesquelles se vident. On leur donne des professions permettant de gagner sa vie dès l'âge de dix-huit ans. Ainsi on pourra sauver les familles d'élite, mais aux dépens de la culture. Si la crise dure et s'étend, au milieu du siècle la France sera au niveau intellectuel de l'Espagne actuelle, ou au dessous. Et cela me ramène à mon idée : on ne fera utilement de l'eugénisme que le jour où l'on aura le moyen de donner aux eugéniques les ressources nécessaires pour créer de nombreuses familles et leur donner les moyens nécessaires de cultiver leurs facultés. En France c'est le contraire que l'on fait. On est plein de sollicitude pour la descendance de Lampe la Goutte et de Boit sans Soif mais on ne se soucie guère de celle des hommes et des femmes de valeur, qui sont trop peu nombreux au point de vue électoral. Dans le monde où je vis, les jeunes gens diplômés gagnent moins que les ouvriers, et les fortunes n'étant plus en rapport avec le prix de la vie, les jeunes filles ne peuvent pas leur apporter de dots suffisantes pour compléter les revenus nécessaires. Donc plus de mariages, ou s'il y a des mariages, plus d'enfants »¹⁹⁹

Ce qui, dans la correspondance de Lapouge comme dans ses derniers textes (articles ou préfaces), vient au premier plan, c'est la dénonciation du « travail de décivilisation et de réduction de l'humanité à son niveau mental primitif » (lettre à Davenport du 20 février 1925)²⁰⁰. En 1923, dans un texte en hommage à Gobineau, « *Dies irae*. La fin du monde civilisé »²⁰¹, que Jean-Richard Bloch lui avait commandé pour la revue *Europe*²⁰², Lapouge se montre une fois de plus un visionnaire de la décadence finale, engendrée par le mélange croissant des races et des lignées, qui élimine les eugéniques en tout peuple. Invité par la leader féministe Margaret Sanger (1883-1966)²⁰³ à participer en mars 1925, à New York, au Sixième Congrès international du mouvement du « Birth Control », c'est-à-dire du mouvement néo-malthusien²⁰⁴, Lapouge en revient convaincu de la nécessité d'une alliance entre les milieux sélectionnistes et la Birth Control League.

Peu avant son voyage à New York, dans sa lettre à Davenport du 20 février 1925, Lapouge précise sa position sur le mouvement néo-malthusien français, non sans une certaine injustice à l'égard, notamment, de l'action d'un Paul Robin qui, dès le milieu des années 1890, avait prôné une politique eugénique incluant la limitation des naissances²⁰⁵, dans une perspective fort proche de celle des néo-malthusiens eugénistes anglo-saxons. Mais, pour Lapouge, le contrôle de la

procréation ne doit pas relever de la décision individuelle. Le principe de la dissociation radicale du plaisir sexuel, de la passion amoureuse et de la procréation étant posé comme une évidence première, il s'ensuit que la tâche de procréer doit être soumise à un strict contrôle social, ne tenant nul compte des désirs aveugles des individus, ni de leurs intérêts à courte vue :

« En France, le néo-malthusianisme est surtout une doctrine de gens qui veulent conserver la jouissance et se débarrasser de la fécondité. En Amérique, il paraît s'inspirer plutôt de tendances sélectionnistes. J'ai sur ce point une opinion très ferme : le sacerdoce de la fécondation ne doit pas être accessible à tout le monde, et en toutes circonstances ; la reproduction est une fonction sociale qui doit être soumise au contrôle de la société. Le mariage est devenu une affaire d'intérêt le plus souvent, quelquefois d'amour, par la faiblesse de l'État et de l'ÉGLISE qui l'ouvrent à tout venant, alors qu'il doit être un contrat ayant pour but la reproduction, la sécurité de la famille, et pas autre chose. » [206](#)

Prôner ainsi la socialisation, voire l'étatisation de la procréation, c'est récuser l'hédonisme libéral et libertaire moderne, qui suppose le principe de la totale liberté individuelle de procréer. L'eugénisme est un anti-individualisme. La prévention des naissances, pour Lapouge, ne se justifie qu'à la condition d'être finalisée par l'amélioration de la qualité biologique humaine. De retour en France après son second et dernier voyage aux États-Unis, Lapouge écrit à Margaret Sanger, le 24 avril 1925 :

« Je désirais vous envoyer maintenant le résultat des réflexions que j'ai faites pendant le congrès et depuis, mais cela comporte tout un programme d'action, et je n'ai pas encore le temps de l'écrire. Je me borne à vous dire que vous aurez désormais en moi un collaborateur très résolu et que je regarde les intérêts et les programmes de sélectionnisme comme inséparables de ceux de la Birth Control League. Il y a un travail formidable à accomplir pour changer l'opinion et modifier les idées sur la morale en général et la morale sexuelle en particulier, mais l'avenir et le progrès de l'espèce humaine exigent que ce travail s'accomplisse sans retard et sans timidité. » [207](#)

Les réticences du « vétéran de l'étude des races en Europe » [208](#) vis-à-vis du mouvement du Birth Control semblent ainsi avoir disparu : une alliance militante avec les milieux néo-malthusiens devient même nécessaire aux yeux de Lapouge [209](#).

L'engagement sur ce nouveau front n'empêche nullement Lapouge de s'activer pour faire publier, chez Payot (qui se montre plutôt réticent), une traduction française du *best-seller* de son ami et correspondant Madison Grant, *The Passing of the Great Race* (1916) [210](#). Cette traduction de la bible de l'eugénisme raciale américaine ne paraît qu'en 1926, avec une longue préface de Lapouge, où celui-ci

s'efforce de montrer que le diagnostic pessimiste de Grant vaut autant pour la France que pour les États-Unis²¹¹. La désignation de l'immigration comme menace pesant sur l'avenir des populations de « race blanche » devient un thème récurrent : Lapouge se montre convaincu par Grant, vice-président, de 1922 à sa mort, de l'« Immigration Restriction League », que la survie de la « race blanche » dépend de la suppression de l'immigration. Lapouge traduit lui-même un long tract de propagande de l'American Defense Society (New York), rédigé par Grant : « L'Amérique aux Américains », placé en appendice du *Déclin de la grande race*²¹². Le livre est un échec : sur un tirage de 2 000 exemplaires, 1 000 sont vendus et 1 000 seront mis au pilon en juin 1933. Faute d'un mouvement racio-eugéniste en France, il n'y a pas de public large pour ce type d'ouvrage doctrinaire. Il faut relever néanmoins que, dans leur communication sur « les aspects sanitaires du problème de l'immigration en France », au XII^e Congrès d'hygiène (Paris, Institut Pasteur, 19-21 octobre 1926)²¹³, le Dr Georges Dequidt (inspecteur général des Services administratifs) et le Dr Georges Forestier (inspecteur départemental d'Hygiène) citent longuement la « remarquable préface » de « l'anthropologiste Vacher de Lapouge », voyant dans l'immigration massive des « types inférieurs, indésirables », le principal signe avant-coureur du « crépuscule de notre civilisation occidentale et du déclin de la race blanche »²¹⁴.

En mars 1927, Lapouge entre en relation avec Hans F. K. Günther (1891-1968), théoricien « *völkisch* » des races européennes qui se présente comme son disciple. Dans une longue lettre à Günther datée du 25 mars 1927, Lapouge résume ses conceptions racialistes et sélectionnistes, et prophétise la victoire finale de l'école anthroposociologique, sans pour autant cacher la position marginale dans laquelle il se trouve, lui, le fondateur de « l'école de la race et de la sélection » :

« Monsieur,

Depuis que vous avez bien voulu me faire envoyer la *Rassenkunde Europas* [Munich, 1924], j'ai gardé ce livre à portée de ma main, pour le discuter détail par détail, et il m'a suivi depuis lors sur terre et sur mer, sans que je trouve la tranquillité nécessaire pour réaliser un pareil projet. [...]. Je suis en désaccord avec vous sur bien des détails, probablement parce que vous n'avez pas sur tous les points une documentation aussi complète que la mienne, mais je considère votre livre comme une manifestation de grand courage et une tentation très louable d'orienter la pensée allemande vers une conception exacte des fondements de la science sociale. Quand aux temps lointains de ma jeunesse je faisais part à Darwin [*sic*] de mes idées sur les sélections sociales et sur les principes pratiques de morale sociale et de droit à tirer des lois biologiques, il me répondait : "Vous avez assurément raison, mais avant l'avènement du droit biologique, apprêtez-vous à recevoir les palmes du martyr." Vous aussi, Monsieur, apprêtez-vous à recevoir les palmes du martyr. Il y a maintenant dans le sens où vous allez un puissant

courant d'opinion, qui résulte de l'échec pitoyable des illusions démocratiques et du discrédit des idées politiques et sociales du christianisme, mais vous n'allez pas moins de front à la bataille contre l'Église, la démocratie, les francs-maçons, les impérialistes de tout poil et de tout pays. Cela fait beaucoup d'ennemis à combattre et de coups à recevoir. [...]. Les hommes, ou presque tous, sont ennemis naturels de l'anthroposociologie, parce qu'ils sont humiliés d'entendre dire qu'ils descendent du singe, ou quelque chose d'approchant, et craignent, quand on leur mesure le crâne, d'apprendre qu'ils sont de vils brachycéphales ou des métis incohérents, des êtres d'une infériorité sans remède. Pour ne pas [se] hérissier contre ce sans remède, cette prédestination, cette damnation biologique, il faut une grande force d'âme qui justement n'est pas l'apanage des races inférieures, ni des lignées inférieures des races supérieures. Alors on se défend comme on peut. D'abord le dédaigneux silence, les persécutions contre les porteurs des idées nouvelles, les efforts pour détruire les matériaux anthropologiques mis à jour par le hasard des fouilles, pour empêcher de relever les mensurations sur le vivant ou sur les ossements. J'ai connu tout cela. J'ai été obligé de cesser de mesurer, de laisser détruire d'antiques cimetières sans pouvoir toucher à un crâne, j'ai dû à un moment donné faire partir à l'étranger ma collection d'anthropologie que l'on voulait faire enterrer; j'ai été bloqué dans une université de province parce que j'aurais été trop dangereux à Paris ; on a détruit mes livres au point de les rendre introuvables. Cela n'a pas empêché l'anthroposociologie d'envahir le monde et de passer dans la législation des peuples en progrès et de dominer aujourd'hui toute la politique étrangère et sociale de l'Amérique. Et le jour viendra où, comme je l'ai prophétisé il y a quarante ans, les ennemis des doctrines biologiques n'auront que la ressource de chercher un refuge dans l'Église²¹⁵, et de se défendre avec ses canons jusqu'à ce que les voûtes en s'écroulant les ensevelissent. Mais ce jour, ce n'est pas encore vous qui le verrez : tout au plus si vous êtes très jeune, vous pourrez contempler de loin la Terre promise.

Ce qui complique infiniment la question c'est qu'en somme nos adversaires paraissent avoir raison quand ils soutiennent que, de métissage en métissage, il n'y a plus de races aujourd'hui. De fait il n'y a pas un homme sur la terre qui, parmi ses millions d'ancêtres, ne compte des représentants de toutes les races, ou à peu près, et en nombre très très dominant des représentants de races parfaitement opposées à celles dont il présente tous les caractères réunis et sous la forme la plus accusée, si nous sommes en présence d'un de ces individus que les anthropologistes regardent comme un type de race pure. Cela ne manque point d'étonner les profanes, qui par individu de race pure comprennent toujours un individu très parfait de lignées animales sélectionnées, poule Dorking, taureau Durham ou porc craonnais. C'est cette erreur dans la conception de la race qui fait tout le mal. » ²¹⁶

Le vieux maître français du sélectionnisme donne des articles à *Die Sonne*, revue « *völkisch* » et eugéniste (fondée en 1924) où il est célébré comme un maître et un fondateur : en décembre 1929, la revue consacre un numéro spécial à son œuvre, à l'occasion de son 75^e anniversaire²¹⁷. Il poursuit jusqu'en 1934 sa correspondance avec le wagnérien et gobiniste Ludwig Schemann (1852-1938)²¹⁸, commencée en 1898 après son adhésion à la Gobineau-Vereinigung, fondée par Schemann en 1894²¹⁹. Il est en relations constantes avec l'Anneau nordique (Nordischer Ring), organisation mysticoraciste fondée en 1926 par Paul Schultze-Naumburg, à laquelle appartiennent Ludwig Schemann, Hans F. K. Günther et J. F. Lehmann, l'éditeur « *völkisch* » de Munich⁶⁸². Entre 1927 et 1934, il publie nombre d'articles dans les revues eugénistes anglo-saxonnes : *Eugenics Review* (Londres) et *Eugenical News* (New York)⁶⁸³. Mais c'est essentiellement à ses recherches entomologiques qu'il consacre ses dernières années. Il ne cesse pas pour autant de suivre et d'interpréter l'actualité politique, qu'il s'agisse du traitement de l'immigration dans les deux Amériques, des ravages produits par l'individualisme sur l'ordre social, de la corruption en France et en Allemagne, ou de la montée du national-socialisme, questions toutes abordées sous l'angle de l'avenir de « la civilisation » supposée menacée par la raréfaction de « l'élément européen ». Lapouge continue d'osciller entre sa permanente disposition pessimiste et la perspective d'une régénération sélectionniste à long terme. En témoigne une longue lettre datée du 4 avril 1929, adressée à Madison Grant :

« Je n'ai pas produit grand-chose, paralysé par le froid, déprimé ensuite par la maladie. Il a paru dans la revue de Konopath, *Die Sonne*, n° de janvier 1929, un article très important, "*Der biologische Ursprung der Ungleichheit der Klassen*"²²⁰, mais il était écrit depuis plusieurs mois. J'ai surtout corrigé des épreuves des *Carabinæ*, et écrit de petites notes doctrinales sur le sélectionnisme, qui ont été insérées par leurs destinataires dans divers périodiques, surtout allemands. Cela sert à la propagande plus que les gros mémoires, en créant un état d'opinion. [...] Par Du Pont, qui est un aide zélé, j'ai reçu les coupures les plus importantes relatives à la nouvelle modification de la législation des immigrants. Je considère que les Latins d'Amérique sont et seront de moins en moins à considérer comme des blancs, les Mexicains en particulier. Sauf au Chili et en Argentine, il est bien évident que l'élément européen est appelé à disparaître. L'inexorable loi de Lapouge joue en plein dans l'Amérique et dans l'Amérique du Sud. Dans trois ou quatre siècles, il ne restera rien de la colonisation blanche, sauf quelques résidus de métis dégradés. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas chez les Indiens des hommes de haute valeur, mais il faudra les laisser constituer leur caste d'eugéniques, et éviter les mélanges. Le sélectionnisme n'implique pas l'extermination des races non aryennes mais l'épuration de toutes les races d'un certain degré d'organisation mentale, et leur acheminement vers un niveau sans

cesse supérieur. [...] La corruption la plus effroyable se développe en France et en Allemagne, dans toutes les classes et à tous les points de vue. Le mammonisme dévore tout. De plus en plus tout est à vendre, les femmes, les juges, les fonctionnaires, le Parlement, le clergé, les gouvernements. Un honnête homme finit par être regardé de travers, non plus comme un imbécile, idée déjà ancienne, mais comme un danger latent pour le succès des opérations des autres. [...] Vous me direz que, dans tous les temps, les moralistes en ont dit autant. Mais la démoralisation de l'Europe par les secousses de la guerre a été si profonde que ses effets, au lieu de s'éteindre, vont en croissant, et que toutes les ressources de la vie civilisée, après avoir servi à la destruction des hommes et des choses, mettent leur puissance formidable au service des destructeurs de la civilisation. Je ne crois pas cependant au triomphe définitif des Mal-Descendus-du-Singe. Le monde n'a pas été touché tout entier, et, dût-il l'être, et la civilisation retourner à un état voisin de l'animalité, il subsistera bien quelque part des restes de lignées meilleures pour recommencer l'évolution décrite dans mon "*Ursprung der Ungleichheit*", et la mener d'autant plus vite qu'on retrouvera toujours des objets fabriqués, et peut-être des inscriptions et des livres pour guider les animateurs de la civilisation nouvelle. [...] Tant que le soleil brillera et que la descendance des hommes ne sera pas perdue, l'évolution pourra reprendre. Fallût-il pour cela cent ou cent mille générations. [...] Il faut toujours que les évolutionnistes fassent entrer dans leurs calculs le facteur "temps", pour des durées auprès desquelles le temps présent, la durée de la civilisation actuelle, compte pour un infiniment petit. C'est une idée qui échappe encore à tous, et qu'il faut répandre, car elle assure la certitude à tous les espoirs, même ceux qui paraissent chimériques aujourd'hui.

Remarquez que la profonde démoralisation du temps présent est d'ailleurs une cause de sélections qui tendent à la compenser. Tous ces détraqués et ces détraquées qui nous épouvantent ne laisseront guère de descendance, et avec eux leurs hérédités s'éteindront. L'effet sur les éléments passifs qui les suivent subsistera, mais le nombre des facteurs de décadence ne sera pas augmenté. Ce phénomène du désordre social est dû surtout à ce que l'esprit civique ne s'est pas développé chez l'homme au même degré que les autres facultés. Alors que la base des sociétés est l'esprit d'abnégation et le dévouement à l'utilité sociale qui fait négliger l'intérêt individuel, ce que nous voyons chez les abeilles, les fourmis et les termites, l'individualisme et le culte du moi sont à la base de la vie familiale et sociale des hommes. Cela est dû à l'imperfection de l'évolution, et aussi beaucoup au christianisme et à la philosophie. Le souci de la vie future, la revendication des droits de l'homme, mettent dans l'ombre l'intérêt de la collectivité. On ne trouve le culte de celui-ci développé que chez des individus isolés, par instinct, et chez les adeptes de la Plus Grande Conscience, comme base religieuse. Les uns et les autres ne font qu'une minorité infime de l'humanité. »²²¹

Une fois de plus, Lapouge affirme le principe d'une incompatibilité totale entre

les valeurs individualistes, universalistes et humanitaristes héritées principalement du christianisme et celles qui fondent le « programme du monisme sélectionnisme », les valeurs expressément collectivistes, utilitaristes et eugénistes sur lesquelles il s'agit de refonder l'ordre social.

Face à l'hitlérisme, Lapouge se montre ambivalent, en ce qu'il y reconnaît — non sans vanité — le passage au politique de certaines de ses thèses et prescriptions (racistes, eugénistes, collectivistes), tout en en stigmatisant le caractère de contrefaçon ou de dénaturation des principes sélectionnistes. Le 2 avril 1932, Lapouge écrit ainsi à son disciple Emmanuel Assire (traducteur de Madison Grant) : « Le programme social de Hitler a été patiemment construit sur les données de mes publications sélectionnistes de ces dernières années. Seulement le lait a tourné et il n'y a dans la casserole qu'une cuisine de sorcière. »⁶⁸⁶ Quelques mois avant sa mort, le vieux prophète écrit à la veuve de son disciple Du Pont, le 12 mai 1935, et s'interroge non sans lucidité sur le destin d'Hitler : « L'avenir dira si la politique de croquemitaine de ce grand homme ne peut aboutir qu'à d'effroyables exterminations et à la fin des meilleurs. »²²² Le national-socialisme, en cela héritier du pangermanisme, semble n'être qu'à ses yeux qu'un dévoiement belliciste et nationaliste du monisme sélectionniste. Une repoussante caricature. Ses écrits aryano-eugénistes ont pourtant contribué à la faire advenir. Et, le 28 mai 1931, il pouvait encore écrire à Schemann : « Ce qu'il faut chercher c'est [...] la production des surhommes. » Il est sûr, comme Lapouge l'a lui-même noté, que « le métier de prophète est rempli de déboires »²²³.

Héritages lapougiens

Lapouge s'éteint à Poitiers le 20 février 1936, à quatre-vingt-deux ans, dans une indifférence presque générale. La revue entomologique internationale, *Miscellanea entomologica*, rend cependant un hommage appuyé au spécialiste du genre *Carabus* :

« Spécialiste de très haute valeur, il était à peu près le seul à posséder une documentation très approfondie sur tous les insectes et particulièrement sur les Carabes et les larves. Il avait donné de ces dernières une morphologie complète et entrepris leur nomenclature d'une manière magistrale. Ses impressions n'étaient jamais banales et ses élans toujours enthousiastes et féconds. On ne s'adressait jamais à lui inutilement. Il savait emballer les jeunes, puis habilement les soutenir, les aider, les conseiller. Critique sévère, mais juste, il tranchait à l'emporte-pièce, mais toujours avec bonté. »²²⁴

Le comte Begouën réagit à la disparition de Lapouge en consacrant au « savant original » un article empathique et élogieux, non sans stigmatiser « le père de l'"Aryanisme" », dans son feuilleton du *Journal des débats*, le 22 août 1936 :

« Il y a quelques mois, mourait dans une ville de province un savant, dont la disparition passa presque inaperçue, et qui, cependant, eut — et a encore — sur la politique mondiale une influence considérable. Georges Vacher de Lapouge, le véritable fondateur du Racisme et surtout de l'Aryanisme, celui qui pensa donner aux rêveries quelque peu nébuleuses de Gobineau une soi-disant base scientifique, est mort âgé (quatre-vingt-deux ans), à Poitiers, en février dernier, dans un oubli presque complet. Étant donné le succès remporté hors de nos frontières, et en quelque sorte contre nous, par ses théories, il me semble qu'on ne peut laisser disparaître ce savant original sans lui consacrer quelques lignes. Vacher de Lapouge était, sans nul doute, un esprit supérieur, et plus d'une de ses observations méritent de retenir l'attention du philosophe et de l'homme politique ; mais son caractère trop dogmatique les lui a fait souvent pousser à l'exaspération, au paradoxe et même au parti pris. Il ignorait les nuances, aussi bien dans ses relations personnelles que dans l'expression de sa pensée. »

Quant à Henri-Victor Vallois, il conclut son article nécrologique, dans *L'Anthropologie*, en 1936, par un jugement nuancé :

« Esprit observateur et laborieux, M. Vacher de Lapouge a certainement mérité mieux que l'oubli dans lequel il était relégué. L'outrance des théories qu'il développait, la façon trop catégorique dont il exposait ses "lois", en n'hésitant pas à créer, même pour l'anthropologie physique, des races nouvelles et peu justifiées [...], expliquent probablement le vide qui a été fait autour de ses recherches. Il y a cependant des choses exactes dans celles-ci, et il serait injuste de l'oublier. »²²⁵

En juillet 1937, l'anthropologue Étienne Patte, alors professeur à la faculté des Sciences de Poitiers, publie une étude approfondie sur l'œuvre et la trajectoire de Lapouge, comportant une importante bibliographie divisée en quatre sections principales : Droit ; Anthropologie, paléontologie des primates ; Anthroposociologie; Biologie, zoologie, paléontologie. Dans cette dernière section, les nombreuses publications de Lapouge sur le genre *Carabus* dévoilaient au lecteur de l'époque, qui ne connaissait guère Lapouge qu'en tant que doctrinaire raciste, une tout autre figure de savant naturaliste, dont la « carrière » internationale avait été parallèle à celle de l'anthroposociologue. Étienne Patte était loin d'avoir la moindre sympathie pour les théories racistes, dont il dénoncera les prétentions scientifiques dans deux livres parus en 1938 : *Le Problème de la race. Le cas de l'Europe, passé et présent* (Paris, La Jeune République; *Cahiers de la démocratie*, n° 52, novembre-décembre 1938, 64 p., dédié « à notre grand ami Marc Sangnier »), et *Race, races, races pures* (Paris, Hermann, fin 1938). De cette étude en forme d'hommage (voir note 690), nous ne retiendrons ici que ce qui relève du témoignage :

« Poitevin d'adoption, ce n'est que quelques années avant sa mort que j'ai eu l'honneur de faire la connaissance de Vacher de Lapouge. J'ai pu, pendant ces trop

courtes années, apprécier la façon toute spéciale dont il s'intéressait aux jeunes et cherchait à les encourager [...] Afin d'éviter toute équivoque, je tiens tout d'abord à dire que, si le même intérêt porté à l'anthropologie, si des goûts communs et une réelle sympathie nous reliaient, nous professions à l'égard de certaines questions des opinions toutes différentes. [...] En 1909, il se retira à Poitiers, il ne devait plus guère s'occuper d'anthroposociologie, mais s'occupa presque uniquement d'entomologie. Beaucoup de ses concitoyens ignoraient certainement quel savant ils rencontraient [...] Les idées anthroposociologiques de Vacher de Lapouge avaient surtout trouvé écho dans les pays de langue germanique ou anglo-saxonne. [...] Ses travaux entomologiques eux-mêmes ont été surtout publiés ailleurs, en Allemagne, en Angleterre et en Amérique. [...] Naturaliste, il s'occupa un peu de certains Mammifères, de certains Crustacés, ainsi que d'une dent de Singe fossile, *Anthropodus Rouvillei* ; mais c'est surtout aux Insectes qu'il se consacra. Son travail entomologique est une œuvre formidable, un travail de bénédictin; son *Genera* des Carabidés, édité par Wytzman, est, de l'avis de E. Barthe, l'éminent directeur des *Miscellanea entomologica*, un ouvrage qui vaudra à son auteur d'être compté parmi les plus grands entomologistes du monde. De tels travaux n'entraînent pas de polémiques sur le forum. Il n'en est pas de même des théories anthroposociologiques; elles touchent aux plus grands problèmes politiques, sociaux, moraux même... »

L'intérêt pour l'eugénique raciale de Lapouge reviendra avec les années d'Occupation : de 1940 à 1944, les doctrinaires racistes et eugénistes rivaux qu'étaient René Martial (1873-1955) et George Montandon (1879-1944)²²⁶, le premier pétainiste, le second collaborationniste, revendiqueront l'héritage lapougien²²⁷, discrètement couplé avec celui de Gobineau (monopolisé par l'agitateur pro-hitlérien Clément Serpeille de Gobineau)²²⁸. Montandon, en mai 1941, consacre à Lapouge une étude en forme d'éloge dans *L'Ethnie française*, la « revue mensuelle de doctrine ethno-raciale et de vulgarisation scientifique » qu'il a fondée au début de la même année. Cet article, qui se termine par la reproduction intégrale de la correspondance échangée par Lapouge et Montandon en janvier 1935, est l'occasion pour celui-ci d'affirmer sa filiation privilégiée avec la pensée du « très honoré Maître », dans le contexte de l'Occupation allemande de la France, où Montandon, professeur d'ethnologie à l'École d'anthropologie, manifestait de grandes ambitions²²⁹. Il lui fallait rappeler avec insistance les origines françaises du racisme doctrinal, tout en faisant acte d'allégeance aux occupants nazis, occasion de mentionner le discours prononcé le 28 novembre 1940 par Alfred Rosenberg au Palais-Bourbon :

« Les deux hommes qui ont mis en branle le racisme sont [...] deux Français : le comte Arthur de Gobineau (1816-1882) et Georges Vacher de Lapouge (1854-1936). Lapouge naissait donc l'année même [sic] où Gobineau publiait son

immortel Essai sur l'inégalité des races humaines, et l'on pourrait croire en conséquence qu'il n'a fait que reprendre la succession de son aîné dans la carrière. Mais Gobineau [...] s'exprime dans le domaine ethno-historique et son œuvre était totalement ignorée du monde savant au moment où le linguiste Adolphe Pictet y déclencha, en 1850, le débat sur l'arya-nisme, puis même lorsque Lapouge, dès 1886, indépendamment de ses deux prédécesseurs, s'adonnant à la racio-anthropologie, formulait les fameuses lois de ce qu'il appelait l'anthroposociologie. Le sort de la renommée de ces trois hommes fut différent comme l'avaient été leurs œuvres respectives. Gobineau [...] est aujourd'hui en pleine gloire. Le nom de Pictet subsiste, mais reste confiné au monde des savants. Quant à la renommée de Lapouge, elle commence, à la suite de la réalisation de sa prophétie²³⁰, à s'implanter dans le public français. Certes, à l'étranger, ses extraordinaires capacités avaient été dûment appréciées. Dans une conférence qu'il donna en novembre 1940 à Paris, le Reichsleiter Alfred Rosenberg (l'auteur de ce livre fondamental pour la connaissance de l'Allemagne moderne qu'est *Le Mythe du XX^e siècle*) a rappelé avec éloge la mémoire de Lapouge, et déjà Guillaume II, s'adressant un jour à un de nos diplomates, lui disait : "Vous n'avez qu'un grand homme en France, Vacher de Lapouge, et vous l'ignorez!" Au-delà de nos frontières, l'Allemagne n'était pas seule à le connaître, et c'est ainsi qu'appelé à donner une série de conférences aux États-Unis, il y fut reçu à la Maison-Blanche. »

En 1942, dans sa contribution sur « l'image héréditaire de l'homme » au quatrième volume des *Cahiers de l'Institut allemand* (publiés par Karl Epting), État et Santé, Otmar Freiherr von Verschuer, membre de la Société allemande d'hygiène raciale, et directeur de l'Institut de biologie de l'hérédité et d'hygiène raciale [*Erbbiologie und Rassenhygiene*] (Frankfurt-am-Main), ne manque pas de rendre hommage à Gobineau et Lapouge, parmi d'autres « savants français » éminents :

« L'évolution politique actuelle a ouvert une voie décisive à l'application des résultats obtenus dans le domaine de la biologie de l'hérédité et de l'hygiène de la race. L'évolution parallèle des idées politiques et scientifiques n'est pas le fait du hasard. Elle provient d'une nécessité intérieure. On a ainsi atteint des résultats de la plus haute importance pour la santé nationale, par l'application des connaissances scientifiques modernes. Rendons ici hommage aux travaux des savants français tels que : Broca, Gobineau, Lapouge, Montandon, Topinard, Quatrefages et Vallois. »²³¹

Dans un livre de vulgarisation publié en 1942, le Dr René Martial, qui se présente alors comme « fondateur du cours d'anthropo-biologie des races à la Faculté de médecine de Paris », s'adresse au Français pour lui enseigner ce qu'il est et d'où il vient. *Français, qui es-tu ?* (Paris, Mercure de France, juin 1942)

commence par cette « admonition » : « Français, qui es-tu? Tu n'en sais rien, on ne te l'a jamais dit. [...] Tu ignores tout de ta généalogie, de ta race. On t'a dit que la race, cela n'existait pas, qu'un nègre, un juif valait un Breton, que tu pouvais te marier avec n'importe quelle femme, et tu as perdu l'instinct de conservation de la race. Bientôt, tu as tourné en dérision l'idée même de race, tu l'as ridiculisée, voire même méprisée. [...] Aujourd'hui, il faut que tu apprennes les questions relatives aux races, et à la tienne surtout, si tu veux vivre. Dans les universités étrangères, on enseigne que tu es négriqué. Il se pourrait, hélas, qu'on n'eût pas tout à fait tort. Bâtardise africaine, et encore plus bâtardise asiatique, de l'Asie mineure ou majeure, te dégradent et ta chute nationale vient du nombre de tes métis. Ils ont rompu ta cohésion. » Pour remonter la pente de la décadence, la méthode prônée par Martial est d'inspiration lapougienne : la sélection ethnoraciale systématique, dans la politique de l'immigration comme dans les unions et la procréation. Les Français doivent donc cesser d'écouter les « négateurs de la race », et suivre enfin l'enseignement de leurs « propres grands hommes, Gobineau et V. de Lapouge »²³² (p. 78), qu'ils ont trop longtemps cru pouvoir renier.

En septembre 1936, Martial avait publié un article en forme d'hommage : « Un précurseur des groupements sanguins : Vacher de Lapouge », dans le *Mercure de France*, où certaines propositions dudit « précurseur » étaient fortement sollicitées afin qu'elles paraissent prouver la thèse affirmée par son titre. Deux ans plus tard, le 1^{er} décembre 1938, Martial publiait dans le *Mercure de France* le texte de la leçon inaugurale de son cours libre professé à la faculté de Médecine de Paris, sous le titre « Anthro-biologie des races ». Après y avoir rendu hommage à Taine, Gobineau et Broca, Martial reconnaissait à Lapouge le rôle de fondateur de la discipline scientifique, l'« anthro-biologie », qu'il prétendait développer et enseigner²³³. Martial s'inscrivait ainsi dans la filiation lapougienne :

« L'Anthropologie était fossilisée lorsque parut Vacher de Lapouge, le premier des anthroposociologues. Il n'y a qu'en France qu'on le connaisse peu et mal. Partout ailleurs ses trois volumes [...] sont considérés comme les ouvrages d'un grand Maître. [...] Vacher de Lapouge, dont les découvertes sont multiples, a montré ce que l'on peut tirer de l'Anthropologie ; c'est lui, et lui seul, qui a mis en évidence les rapports de la race et de l'individu, ainsi que l'influence de l'hérédité dans la destinée des peuples. Ses travaux furent et sont encore maintenus dans les oubliettes, parce qu'ils heurtent tous ceux qui prêchent le laisser-aller en matière de métissage humain et parce que les vérités scientifiques qu'il expose contrarient l'aptitude au moindre effort de nos contemporains. [...] Vacher de Lapouge fut un très grand savant, il doit prendre place parmi nos grands hommes [...]. C'est à son oeuvre qu'il faut, *nolens volens*, se reporter si l'on veut trouver la clef de l'étude

des races. Par là, il faut un prophète. » [234](#)

En octobre 1943, le critique et historien Jacques Boulenger, doriote (collaborateur du Cri du peuple), publie chez Denoël, dans la nouvelle collection « Aspects de la science », un livre titré *Le Sang français*, consacré à la question des races. Boulenger, qui vient d'entrer dans la rédaction de *Je suis partout* (chronique littéraire), reprend à son compte le cliché consistant à jumeler Gobineau et Lapouge, mais se montre plus réservé à l'égard de l'anthroposociologie lapougienne que Martial et Montandon :

« En France l'auteur de l'Essai sur l'inégalité des races n'eut jamais qu'un seul et unique disciple : Vacher de Lapouge. Celui-ci [...] a précisé sur certains points les idées que Gobineau émettait trente ou quarante ans avant lui avec infiniment plus de pénétration, de brillant et de talent. C'est ainsi qu'il distingue plus nettement que son prédécesseur la race de l'ethnie (et c'est capital) [...]. Lapouge voit très bien l'importance de l'hérédité [...]. Mais il tient vraiment trop de compte du gabarit des crânes. Ah ! ces "brachycéphales", ces "dolichocéphales" ! Pour lui, tout est là. Le crâne témoigne de tout. » [235](#)

Dans son petit livre de synthèse, *Anthropologie de la population française*, paru à Paris en novembre 1943, le prudent Vallois, incarnant désormais l'anthropologie scientifique à la française (il est alors professeur au Muséum d'histoire naturelle, directeur du musée de l'Homme et de l'Institut de paléontologie humaine), alors proche de la « Fondation Carrel » [236](#), semble bien avoir oublié l'héritage, peut-être trop « marqué » par sa récente nazification, de l'anthropologue Lapouge, dont il ne mentionne que l'étude publiée par celui-ci en collaboration avec Durand de Gros [237](#). Un an plus tôt, le 22 décembre 1942, le fils de Lapouge, Claude Vacher de Lapouge (1886-1963), qui venait d'être nommé par Laval président de l'Institut d'anthroposociologie (créé le 2 novembre 1942) et de la Commission scientifique pour l'étude des questions de biologie raciale, prononçait son discours d'inauguration dudit Institut en présence de Louis Darquier de Pellepoix, commissaire général aux Questions juives [238](#). Il y réaffirmait, dans un cadre officiel (la séance était placée sous la présidence du ministre de l'Éducation, Abel Bonnard, représenté par Blanche Maurel, car « retenu à Vichy »), le rôle fondateur de son père dans l'histoire de la « biologie raciale » ou du « sélectionnisme racial », désignations concurrentes de l'« anthroposociologie » :

« Cette science si française par ses origines a paru dès sa création un danger pour tous ceux qui n'avaient ni race ni tradition. Les apatrides ne voulaient pas qu'elle puisse s'exprimer. Pendant un demi-siècle, il y eut des persécutions contre nos idées et des attaques personnelles contre leur créateur, Vacher de Lapouge. [...] Ces temps sont révolus, les Juifs et les francs-maçons ne sont plus les maîtres de la pensée en France, et un choc brutal qui en défonça la porte nous mit en présence de nouvelles réalités. Une loi sectaire s'est effondrée [239](#) et il est permis

de parler de la question des races humaines. Les idées racistes ont un dynamisme inouï. [...] Un peuple qui néglige l'application des doctrines raciales est un peuple qui marche vers sa destruction. Un pays qui revient à la conception de sa race est un pays qui renaît. M. le président Laval nous a exprimé son désir que nos applications du sélectionnisme soient étendues aux animaux et aux végétaux. L'Institut étendra ses recherches de biologie et de génétique dans ce sens large qui permettra d'apporter une aide scientifique et des directives utiles à l'élevage et à l'agriculture. »²⁴⁰

La présentation de Lapouge en tant que prophète ou visionnaire de l'avenir, prophète de malheur le plus souvent (en ce que, dans ses écrits, il aurait annoncé les guerres raciales d'extermination du XX^e siècle), circulait comme un lieu commun dès le début des années 1930, à côté d'autres étiquettes se voulant élogieuses (« père de », « maître de », « précurseur de »). Il suffit de citer quelques titres d'articles en langue française : René de Planhol, « Les prophètes du racisme » (*La Nouvelle Lanterne*, n° 68, octobre 1933) ; Guy Laborde, « Un maître français de Hitler : Vacher de Lapouge » (*Le Temps*, 17 décembre 1933) ; Jean Bernard, « Un prophète poitevin : M. Vacher de Lapouge » (*La Grand Goule*, n° 32, mars-avril-mai 1934) ; comte Begouën, « Vacher de Lapouge, le père de l'"Aryanisme" » (*Journal des débats*, 22 août 1936) ; René Martial, « Un précurseur des groupements sanguins : Vacher de Lapouge » (*Mercure de France*, 15 septembre 1936). Le juriste et historien William Gueydan de Roussel (né en 1908)²⁴¹, l'un des plus actifs introducteurs de l'œuvre de Carl Schmitt en France, ne mentionne pas Lapouge dans son article publié en 1942, « La notion polémique de race en France depuis 1789 » (*Deutschland-Frankreich*, I, 2, pp. 31-38). Pourtant, deux ans auparavant, il consacrait les dernières lignes de son livre *À l'aube du racisme* (préface de Bernard Faÿ, Paris, E. de Boccard, 1940) aux « prophètes » français du racisme, manière de rappeler l'« apport » de la France dans la « connaissance de l'homme » :

« À ces prophètes du racisme moderne [dont l'étude constitue l'objet du livre], nous pourrions encore joindre les noms de Courtet de l'Isle, de Renan, de Vacher de Lapouge : tous, ils ont senti venir le moment où les luttes de peuples dégénéraient en exterminations de races [...]. Ces penseurs français du XIX^e siècle ont été de toute évidence investis d'une mission prophétique. En terminant cet essai, il n'est que juste de rendre hommage à leur sens de l'avenir. Ajoutons que l'histoire tout entière du racisme, depuis sa lointaine origine, est parsemée de révélations tellement lumineuses que de nos jours encore l'école raciste puise ses principales inspirations chez les hommes du passé, ces devanciers trop oubliés. »²⁴²

Dans son article en forme d'éloge sur Lapouge, « visionnaire français de l'avenir européen » (1942), Edgar Tatarin-Tarnheyden, alors professeur à

l'université de Rostock, présente son héros comme un « précurseur » de la politique biologique conduite par Hitler et l'un des quelques rares Français à avoir entrevu l'« Europe nouvelle », désormais guidée par les chefs de la « race nordique ». Cette manifestation est assurément de circonstance : l'homme nouveau de la « Nouvelle Europe » est à construire en même temps que celle-ci. Le professeur national-socialiste fait gloire à Lapouge d'avoir établi sur des bases « scientifiques » les « intuitions » préscientifiques de Gobineau :

« En France, il se produit actuellement de plus en plus un changement progressif mais profond des principes de conception du monde. [...] On pourrait montrer [...] que ce qu'un milieu plus élargi commence en France à penser avait bien avant été pressenti par quelques Français prévoyants ou par quelques groupes sociaux. Il y a toujours eu en France [...] des précurseurs isolés, pleins d'intuition et libres de préjugés, qui ont su prévoir ce qui allait naître et lui donner déjà une forme théorique exacte. Ceci se réalise particulièrement sur le plan politique. Il suffirait de se rappeler de [sic] Georges Sorel qui, aussitôt après le tournant du siècle dernier, a entrepris sans même disposer de données pratiques, la synthèse du national avec le social. [...] Sur le terrain de la politique des races, c'est l'intuition du comte Gobineau et le pragmatisme idéal de Georges Vacher de Lapouge, qui ont anticipé une pensée d'avenir populaire, biologique et politique. Bien que la doctrine de Gobineau soit la plus répandue, il faut cependant estimer à sa juste valeur celle de Lapouge. [...] [Celui-ci] a nommé anthroposociologie l'application de ses principes d'hérédité, acquis sans la connaissance des lois de Mendel, à l'organisation de la vie communautaire des hommes. Jusqu'aujourd'hui, la recherche française sur la race a rejeté une telle utilisation de connaissances biologiques dans le domaine politique, par exemple Henri Neuville dans *l'Encyclopédie française* (vol. 7, 1936). [...] Ses découvertes étaient trop désagréables pour son époque et surtout pour la France de son temps. [...] Et pourtant les conséquences politiques de pareilles découvertes sont [...] telles que l'on pourrait presque les considérer comme une prescience de la législation eugénique et raciale réalisée par l'Allemagne nationale-socialiste qui a frayé la première la voie dans ce domaine. [...] L'auteur se réserve de rendre justice à ce grand héraut de l'avenir européen dans son ouvrage [annoncé plus haut]. Adolf Hitler a bien, en effet, déjà réalisé l'essentiel de ce qui pouvait sembler chez Lapouge de l'utopie en 1899. [...] Lapouge se distingue de Gobineau en ce que ce dernier n'avait fondé l'inégalité des peuples et la diversité des caractères raciaux que du point de vue purement intellectuel, à peu près à la manière des esprits des races humaines chez Herder ou Hegel, en faisant ressortir beaucoup plus fortement, il est vrai, leur valeur créatrice de civilisation; Lapouge au contraire faisait reposer son système sur des bases purement anthropologiques et de science naturelle. [...] Bien qu'il reconnaisse l'importance primordiale de l'humanité nordique, Gobineau va finalement échouer dans une méditation pessimiste sur le

déclin de l'Occident. Il a ainsi lancé des ondes qui ont atteint Oswald Spengler. Lapouge, lui aussi, ne peut pas se libérer de cette inquiétude. [...] Mais sa raison pratique, appuyée sur les résultats de ses recherches, reconnaît la possibilité d'un salut. [...] La race nordique, là où elle est encore dominante dans une nation, pourrait adopter à temps une "sélection systématique" — pratiquer la politique raciale, avant tout imposer une législation eugénique et favoriser la fécondité. [...] C'est en premier lieu l'unité du corps et de l'âme, de l'esprit et de la nature qui a permis à Lapouge de surmonter le fatalisme racial de Gobineau par la continuation de la sélection sociale jusqu'à une sélection systématique de régénération consciente. [...] Et il semble que l'on entend un appel à l'adresse du futur guide de la race nordique dans sa mission culturelle européenne lorsqu'il s'écrit : "La clef qui ouvre les portes de l'avenir est jetée dans le champ clos. Qui saura s'en emparer? s'en servir?" [Lapouge, 1896, p. 478] »²⁴³

Vingt ans plus tard, en France, Lapouge demeure une référence positive dans la mouvance du « nationalisme européen », dont les pivots idéologiques sont la défense de la « race blanche » et l'anticommunisme. Le « Dictionnaire du militant », publié par le mensuel néo-fasciste *Europe Action*²⁴⁴ en mai 1963 (n° 5), comporte ainsi un article « Vacher de Lapouge », dans lequel celui-ci est célébré comme un pionnier de la politique fondée sur la réalité biologique : « Professeur à l'université de Montpellier, anthropologiste doué d'une haute culture. Théoricien du sélectionnisme (eugénisme). Esprit positif ennemi des rêveries métaphysiques dont il analyse avec précision les conséquences néfastes. A montré l'importance des phénomènes biologiques dans l'évolution de l'espèce humaine. Les connaissances de son temps étaient trop limitées pour qu'il ait pu fonder une théorie complète, mais il traçait la voie pour les esprits rationnels de l'avenir. »²⁴⁵

Le statut de précurseur, et non de fondateur, avait précédemment été accordé à Lapouge par le *Message d'Uppsala* (ou « Propositions d'Uppsala »), manifeste raciste diffusé en langue française en 1959-1960. Le journaliste Louis-Claude Vincent en résumait ainsi les prétentions au « racisme scientifique » :

« Le *Message d'Uppsala* rejette les racismes utopiques d'un Gobineau [...] ou d'un H. Chamberlain, dénonce les errements d'un Rosenberg, marque l'acquit [sic] réalisé par Vacher de Lapouge, et précise enfin le point de départ du racisme scientifique avec les travaux du professeur E. Fischer »²⁴⁶. On notera que l'expression « racisme scientifique » est remplacée par l'euphémisme « réalisme biologique » dans le discours d'*Europe Action*, dont la rédaction se contente de paraphraser le texte du *Message d'Uppsala*, dans la présentation d'un article signé Gilles Fournier, titré « L'avenir des sciences de l'homme » :

« Cet article fait le point sur la notion de race, sépare le passé du présent, le racisme utopique du réalisme biologique. Il explique pourquoi la réputation de Gobineau ou d'un H. Chamberlain sont aussi faciles que... sans objet. Il marque

l'acquit [sic] réalisé par Vacher de Lapouge et précise le point de départ du réalisme biologique, avec les travaux du professeur E. Fischer. »²⁴⁷

« Précurseur », Lapouge l'est aussi et encore pour l'un des cinq membres fondateurs du Nouvel Ordre Européen (institué à Zurich en septembre 1951), Gaston-Armand Amaudruz, qui deviendra le secrétaire général de cette organisation expressément néo-nazie, prônant le « social-racisme » à l'échelle européenne. Présentant en 1971 le « Manifeste social-raciste », synthèse doctrinale rédigée par la « commission culturelle » du NOE, Amaudruz esquisse la préhistoire et l'histoire du racisme tel qu'il l'entend, le confondant avec l'eugénisme au sens large (pratique et théorie de la sélection), voire avec une interprétation sommaire de la sélection naturelle :

« Le racisme est vieux comme la vie. En tant que comportement visant à éliminer les porteurs de tares (exemple type : les guerres entre rats), un racisme instinctif se retrouve à tous les échelons du monde animal. Devenu conscient chez l'homme, on le rencontre déjà dans la préhistoire, puisque l'agriculture et l'élevage n'ont pu progresser que par des mesures délibérées de sélection fondées sur une longue observation de la nature. [...] Fondée sur l'hérédité, la noblesse médiévale s'est montrée raciste à sa manière. Entre-temps, la pensée philosophique avait découvert quelques bribes théoriques de racisme. Ces éléments s'additionnent : on en trouve déjà d'appréciables ensembles chez Kant, Goethe ou Schopenhauer. Le temps des précurseurs commence. Fabre d'Olivet, dans son *Histoire philosophique de l'Humanité*, constate, à l'étude des plus anciens textes religieux et légendaires, que tous relatent le choc d'une race venue du Nord (appelée boréenne) avec une autre venue du Sud (dite sudéenne), et il en tire des conclusions dont certaines nous surprennent par leur clairvoyance. [...] Entre-temps naît la biologie de l'hérédité : Mendel en est le père. Darwin tire les premières conclusions théoriques des vieilles méthodes pratiquées par les éleveurs. L'anthropologie prend son essor avec Virchow et Quatrefages. Parallèlement aux scientifiques [...], les précurseurs, utilisant aussitôt les apports de ceux-ci, ouvrent la voie au racisme moderne. Nietzsche démonte les mécanismes de l'anti-sélection dans la décadence moderne. Gobineau fait époque en analysant l'histoire sous l'angle racial, mais sa conception des "races pures", aujourd'hui insoutenable, l'a conduit à un pessimisme désespéré. Vacher de Lapouge, indépendamment de Nietzsche mais avec plus de précision, a montré le rôle sélectif des structures sociales. Après les précurseurs, les continuateurs : Houston Stewart Chamberlain corrige Gobineau : il insiste sur les facteurs contribuant à la formation de races nouvelles : isolement d'une communauté, sélection, mélange racial avant l'isolement (étant donné que tout mélange ne "réussit" pas). Au XX^e siècle, la génétique ouvre de vastes horizons. L'étude des jumeaux établit l'importance de l'hérédité psychique. La France continue de

produire des auteurs de premier ordre, comme G. Montandon, A. Carrel et A. de Chateaubriant. Mais le racisme trouve des moyens de diffusion supérieurs en Allemagne et en Italie avec le national-socialisme et le fascisme. Günther et von Eickstedt assurent avant tout le fondement anthropologique du racisme et Rosenberg jette les bases critiques de la connaissance et de la culture. » [248](#)

Plus généreux vis-à-vis de Lapouge, le néo-nazi René Binet (1914-1957), ancien trotskiste, lui accorde le statut de « fondateur » du « racisme scientifique », distinct du « racisme littéraire » d'un Gobineau [249](#).

En 1938, dans *L'École des cadavres*, Louis-Ferdinand Céline ne recommande pas la lecture de Lapouge, alors même qu'il dresse une liste de « judéologues » qui « possèdent leur science à fond », de « l'Histoire des Juifs » à « la Biologie du Juif » :

« Leurs travaux sont célèbres, incontestés, fondamentaux. Tous les Aryens devraient avoir lu Drummont [sic]. Plus actuels : De Vries, De Poncins, Sombart, Stanley [sic] Chamberlain; plus près : Montandon, Darquier de Pellepoix, Boissel, H.-R. Petit, Dasté, H. Coston, des Essards, Alex, Santo, etc. » [250](#)

Quant à l'intérêt pour le personnage hors du commun et le théoricien raciste oublié [251](#), le témoignage de Louis-Ferdinand Céline montre qu'il n'a point cessé d'occuper ultérieurement certains esprits. Après 1945, Céline écrit à l'universitaire américain (et d'origine juive) Milton Hindus : « Aucune gêne à vous avouer que je n'ai *jamais lu Mein Kampf!* [...] Je n'ai jamais lu Drumont non plus — seulement *Gobineau* dans le genre et il est philosémite -! » (2 septembre 1947). Quelques semaines plus tôt, il lançait au même correspondant : « Il faut créer un nouveau racisme sur des bases biologiques - Les éléments existent - » (10 août 1947) [252](#). Son intérêt pour Lapouge, théoricien du « racisme biologique » et personnage hors du commun, Céline l'affirme clairement, comme une bravade, en 1959, montrant qu'il s'était informé quelque peu sur l'itinéraire du raciologue eugéniste alors totalement oublié. Gallimard ayant créé la collection « Leurs Figures », dans laquelle venait d'être publié « le magistral *Lyautey* de Guillaume De Tarde » (*Bulletin de la NRF*, n° 139, juin 1959, pp. 10-11), la NRF lance une enquête auprès d'auteurs célèbres (de la maison Gallimard) sur les biographies qu'ils aimeraient écrire pour ladite collection. Céline répond par une lettre à Roger Nimier, datée du 9 mai 1959 :

« Question biographie si j'étais obligé de m'y mettre je choisirais/ Vacher de Lapouge/ ce me serait l'occasion de me renseigner moi-même et d'un ! mystérieux homme! pourtant il semble procureur général à Poitiers vers 1880... bien en évidence donc ! ses livres sont à la Bibliothèque Nationale mais lui-même ne figure dans aucun dictionnaire ! » [253](#)

Depuis le milieu du XX^e siècle, la page du racisme « scientifique » paraît être

ournée, en dépit de certaines survivances idéologiques observables. Cette composante de l'héritage lapougien est assurément désuète. Mais tout n'est pas mort dans la synthèse doctrinale réalisée par Lapouge à la fin du siècle dernier. Ce qu'elle offrait à ses contemporains, c'était d'abord une théorie de l'inégalité des races susceptible de passer au politique en tant que mode de légitimation de pratiques discriminatoires et ségrégatives, voire génocidaires. Mais c'était aussi un projet d'amélioration de l'espèce humaine par le contrôle de ses modes de reproduction. Depuis un demi-siècle, on assiste à un processus de décomposition de la doctrine racio-eugéniste construite par Lapouge : alors que sa composante raciale relève désormais de l'histoire des idées, sa composante eugéniste semble bien vivante dans l'imaginaire contemporain, derrière l'écran de fumée constitué par les dénonciations rhétoriques et l'indignation rétrospective suscitée par la mise en pratique, sous le régime hitlérien, du programme de l'eugénique raciale. C'est que les idéaux eugéniques semblent en parfaite consonance avec les valeurs et les normes sociales en cours, telles qu'elles sont observables, tout particulièrement, dans les pays occidentaux : le culte de la santé et de l'éternelle jeunesse, la néoreligion de la force surhumaine (dont le spectacle de la performance sportive forme le rituel), l'idolâtrie de l'« intelligence » (à identifier et à mesurer toujours plus précisément) — impliquant la survalorisation du calcul et de la vitesse —, le règne sans partage des normes utilitaristes — machine à multiplier les « bouches inutiles » et les « vies sans valeur » —, la volonté de contrôle et de maîtrise de tous les processus naturels, à commencer par la procréation, dont le caractère passionnel, « sauvage » et aléatoire devient de plus en plus insupportable à ceux qui veulent vivre « à l'âge de la science et de la technique »²⁵⁴. L'« anthroposociologie » lapougienne s'est ainsi dissociée en une théorie raciste scientifiquement réfutée et un projet eugéniste qui, métamorphosé, est revenu hanter les esprits. Du sélectionnisme lapougien, ce n'est donc pas le racisme aryaniste qui semble avoir de l'avenir. C'est le projet de « refonte » de la nature humaine, le programme d'un remodelage systématique, par des moyens biotechnologiques, du patrimoine génétique de l'espèce humaine. Mais s'il convient de se méfier des prophètes, de malheur comme de bonheur, il faut aussi se méfier des prophéties. L'avenir reste ouvert.

¹ Voir Georges Vacher de Lapouge, « De l'inégalité parmi les hommes », *Revue d'anthropologie*, 17^e année, 3^e série, t. III, n° 1, 15 janvier 1888, pp. 9-38.

² *Id.*, « La dépopulation de la France », *Revue d'anthropologie*, 16^e année, 3^e série, t. II, n° 1, 15 janvier 1887, pp. 69-80.

³ Pour situer l'eugénique « darwinienne », socialiste et raciale de Lapouge par rapport aux deux autres principaux courants de l'eugénique en France, le courant nataliste, « lamarckien », éducationniste et patriotique (incarné par les médecins puériculteurs) et le courant néo-malthusien, pacifiste et souvent libertaire (lié au mouvement féministe), voir Pierre-André Taguieff, « Eugénisme ou décadence? L'exception française », *Ethnologie française*, t. 24, n° 1, janvier-mars 1994, pp. 81-103 ; Anne Carol, *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1995, *passim*; Jean Gayon, «

Eugénisme », in Josué Feingold, Marc Fellous, Michel Solignac (dir.), *Principes de génétique humaine*, Paris, Hermann, 1998, pp. 459-483; Alain Drouard, *L'eugénisme en questions. L'exemple de l'eugénisme « français »*, Paris, Ellipses, 1999, passim.

[4](#) Georges Vacher de Lapouge, « Dies Irae. La fin du monde civilisé », *Europe*, n° 9, 1^{er} octobre 1923, pp. 59-67. Sur cet aspect, voir Pierre-André Taguieff, *L'Effacement de l'avenir*, Paris, Galilée, 2000, pp. 321-326; id., *Du progrès. Biographie d'une utopie moderne*, Paris, Librio, 2001, pp. 125-126.

[5](#) Sur la carrière politico-administrative de Louis Liard (1846-1917), nommé recteur de l'Académie de Caen en 1880, exerçant ensuite la fonction de directeur de l'enseignement supérieur de 1884 à 1902, puis vice-recteur et enfin recteur de l'université de Paris, voir Alain Renaut, « Une philosophie française de l'Université allemande. Le cas de Louis Liard », *Romantisme*, XXV^e année, n° 88, 1995, pp. 85-100.

[6](#) Georges Vacher de Lapouge, *Souvenirs* (10 pages dactylographiées, Archives Lapouge, Montpellier, Université Paul-Valéry), fin 1929; texte publié par Henri de La Haye Joussefin dans son livre : *Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) - Essai de bibliographie*, Paris, (chez l'auteur), 1986, p. 11. Cet article autobiographique avait été rédigé par Lapouge à la demande de la revue « *völkisch* » fondée et dirigée par l'antisémite Theodor Fritsch, le *Hammer*.

[7](#) « Souvenirs », in *op. cit.*, p. 12.

[8](#) Voir Georges Vacher de Lapouge, « Durand de Gros et l'analyse ethnique », *Revue scientifique*, 15 août 1903, pp. 203-207; étude reprise dans *id.*, *Race et Milieu social. Essais d'anthroposociologie*, Paris, Marcel Rivière, 1909, pp. 273-287.

[9](#) Nous citons cette conférence d'après son manuscrit, conservé aux Archives Lapouge, Montpellier, Université Paul-Valéry.

[10](#) Voir notamment Georges Vacher de Lapouge, « L'hérédité », *Revue d'anthropologie*, 15^e année, 3^e série, t. I, 1^{er} octobre 1886, pp. 512-521; *id.*, « L'anthropologie et la science politique », *Revue d'anthropologie*, 16^e année, 3^e série, t. II, n° 2, 15 mars 1887, pp. 136-157.

[11](#) Voir son témoignage dans *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 13.

[12](#) L'approche biologique du droit est illustré par une série d'études : « Études sur la nature et sur l'évolution historique du droit de succession. Étude première : Théorie biologique du droit de succession », *Revue générale du Droit, de la Législation et de la Jurisprudence*, t. IX, 3, mai-juin 1885, pp. 205-232; 4, juillet-août 1885, pp. 316-330; « Études sur la nature [...]. Étude seconde : Les trois stades de l'évolution », *ibid.*, t. X, 5, septembre-octobre 1886, pp. 408-434. Sur cette esquisse d'une anthropologie biologique du droit, voir Pierre-André Taguieff, « Théorie des races et biopolitique sélectionniste en France. Aspects de l'œuvre de Vacher de Lapouge (1854-1936) », *Sexe et Race*, t. III, 1988, pp. 12-60 (1^{re} partie).

[13](#) Voir Francis Galton, *Inquiries into Human Faculty and its Development*, Londres, Macmillan, 1883, XII-387 p.; voir en partic. pp. 24-25.

[14](#) Voir Georges Vacher de Lapouge, « L'hérédité », art. cit. [1886], en partie, pp. 516-517.

[15](#) *Ibid.*, p. 516. On notera qu'avant de désigner une science, une science appliquée ou une technique, le terme *eugénique* apparaît chez Lapouge en tant qu'adjectif (« races eugéniques ») ou comme nom commun s'appliquant à des individus dotés d'aptitudes héréditaires supérieures à la moyenne (« des eugéniques »). Voir aussi *id.*, « L'anthropologie et la science politique », art. cit., p. 147 (« Il y a des familles d'eugéniques », « familles eugéniques »); *id.*, « L'hérédité dans la science politique », *Revue d'anthropologie*, 17^e année, 3^e série, t. III, n° 2, 15 mars 1888, [pp. 169-191], pp. 175-176 (« Il y a des familles de dégénérés [...]. Chez d'autres le talent vient par droit de naissance, comme la santé, la force, la beauté [...]. Ceux-là sont les eugéniques et l'eugénisme est le sourire de l'hérédité, comme la dégénérescence est sa malédiction »). Sur l'introduction des termes *eugénique* et *eugénisme*, voir Jacques Léonard, *Médecins, malades et société dans la France du XIX^e siècle* (textes réunis et présentés par Claude Bénichou), Paris, Sciences en situation, 1992, p. 147 sq. [article paru en 1983]; Pierre-André Taguieff, « L'introduction de l'eugénisme en France : du mot à l'idée », *Mots/Les langages du politique*, n° 26, mars 1991, [pp. 23-45], p. 24 sq.

[16](#) Voir notamment Paul Broca, « Les sélections », *Revue d'anthropologie*, t. I, 1872, pp. 683-710 [en partic.

p. 705 sq.] ;

Alphonse de Candolle, *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles, suivie d'autres études sur des sujets scientifiques, en particulier sur la sélection dans l'espèce humaine*, Genève/Bâle/Lyon, H. Georg, 1873, VII-482 p. (2^e éd. augmentée, 1885); Clémence Royer, préface à Charles Darwin, *De l'origine des espèces par sélection naturelle ou des lois de transformation des êtres organisés*, tr. fr. Clémence Royer, Paris, Guillaumin, 1862 [1^{re} trad. française], rééd., Paris, Flammarion, 1918, pp. I-XL; *id.*, *Origine de l'homme et des sociétés*, Paris, Masson et Guillaumin, 1870. Voir Georges Vacher de Lapouge, « Le sélectionnisme de Broca » (1908), mémoire publié dans *Race et Milieu social*, *op. cit.*, p. 289-308 (cette étude comporte un hommage à Clémence Royer).

[17](#) Voir Georges Vacher de Lapouge, *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 15 : il s'agit des leçons des années 1886-1887 et 1887-1888.

[18](#) Sur la formation, l'évolution et la réception de l'anthroposociologie lapougienne, voir Guy Thuillier, « Un anarchiste positiviste : Georges Vacher de Lapouge », in Pierre Guiral, Emile Temime (dir.), *L'Idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, Éditions du CNRS, 1977, pp. 48-65; Jean Boissel, « Georges Vacher de Lapouge : un socialiste révolutionnaire darwinien », *Nouvelle École*, n°38, été 1980, pp. 59-83; Linda L. Clark, *Social Darwinism in France*, The University of Alabama Press, 1984, en partic. pp. 143-158 ; William H. Schneider, *Quality and Quantity: The Quest for Biological Regeneration in Twentieth-Century France*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 1990, pp. 59 sq., 208 sq., 236 sq., 284; Marco Schütz, *Rassenideologien in der Sozialwissenschaft*, Berne/Berlin/Frankfurt/M., Peter Lang, 1994, pp. 147-189; Anne Carol, *op. cit.*, *passim*; Jean-Marc Bernardini, *Le Darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris,

CNRS Éditions, 1997 *passim*; Pierre-André Taguieff, *La Couleur et le Sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1998, pp. 91-163 (étude refondue dans le présent ouvrage).

[19](#) Louis Liard, en 1886, venait d'être nommé directeur de l'enseignement supérieur et avait incité Lapouge, jeune marié, à se présenter au concours de bibliothécaire d'Université, où il fut reçu premier. Dans l'esprit de Lapouge, le choix du métier de bibliothécaire n'était que provisoire, en attendant la création d'une chaire d'anthropologie qui lui serait destinée, à en croire son protecteur Louis Liard. Voir *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 15, ainsi que la lettre du 2 mars 1893 (destinataire inconnu), écrite le lendemain de la fermeture du laboratoire d'anthropologie de Montpellier : « On m'avait promis la création d'une chaire spéciale. On avait alors l'intention d'introduire peu à peu l'enseignement de l'anthropologie dans les Universités, mais on vient d'y renoncer brusquement, ce qui est une chose peu sensée. »

[20](#) Leçon publiée dans la *Revue d'anthropologie*, 16^e année, 3^e série, t. II, n° 2, 15 mars 1887, pp. 136-157.

[21](#) Plus précisément, Lapouge commence par poser que « les sciences anthropologiques [...] ne pouvaient naître que de nos jours » et que « leurs fondateurs sont Darwin et Spencer, Boucher de Perthes et Broca », *ibid.*, p. 137.

[22](#) *Ibid.*

[23](#) *Ibid.* Lapouge écrit par exemple : « L'hérédité pèse sur nous et littéralement nous écrase », *ibid.*, p. 146.

[24](#) Lettre de Lapouge datée du 2 mars 1893, destinataire inconnu (Archives Lapouge). Voir aussi Georges Vacher de Lapouge, « Les sélections sociales », *Revue d'anthropologie*, 16^e année, 3^e série, t. II, n° 5, 15 septembre 1887, pp. 519-550 [leçon prononcée le 24 février 1887].

[25](#) Georges Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales. Cours libre de science politique professé à l'université de Montpellier (1888-1889)*, Paris, Albert Fontemoing, 1896 [XII-503 p.; tirage : 1000 exemplaires]; *id.*, *L'Aryen. Son rôle social. Cours libre de science politique professé à l'université de Montpellier (1889-1890)*, Paris, A. Fontemoing, 1899 [V-XX/569 p.; tirage : 1000 exemplaires].

[26](#) Georges Vacher de Lapouge, « L'anthropologie et la science politique », *Revue d'anthropologie*, 15 mars 1887, p. 155.

[27](#) *Ibid.*, pp. 149-151.

[28](#) *Ibid.*, p. 151.

- [29](#) *Bulletin de l'Association générale des étudiants de Montpellier*, n° 1, 1^{er} janvier 1888, pp. 27-29.
- [30](#) *Ibid.* Je cite ce résumé programmatique d'après le manuscrit déposé aux Archives Lapouge (un feuillet et demi). Voir aussi « L'enseignement de l'anthropologie à Montpellier » [article non signé], *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 22^e vol., 3^e série, t. V, janvier 1888, pp. 45-46.
- [31](#) Archives Lapouge, Montpellier. Lapouge se réfère à son article « Théorie plastidulaire et lois mécaniques de l'hérédité » (*Bulletin de la Société des Sciences naturelles et physiques de Montpellier*, n^{os} 1-2-3, janvier-février-mars 1888, pp. 4-11 [I] ; n^{os} 4-5, avril-mai 1888, pp. 17-21 [II]). Que le destinataire de cette lettre soit Haeckel est suffisamment établi par l'allusion lapougienne à la « théorie de la périgenèse » et à la « psychologie cellulaire ». Voir Ernst Haeckel, *Essais de psychologie cellulaire*, tr. fr. Jules Soury, Paris, Germer Baillière et Cie, 1880, 159 p.; le premier essai (daté de 1876) est consacré à « la périgenèse des plastidules » (p. 1 sq.), le second à la « psychologie cellulaire » (p. 95 sq.). C'est en 1890 que Lapouge publiera son étude sur l'hérédité (voir *infra*, note 521).
- [32](#) Voir le *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*, 1893, p. 110.
- [33](#) Voir en particulier les études suivantes : « Crânes modernes de Montpellier », *L'Anthropologie*, janvier-février 1891, n° 1, pp. 36-42 [suite de l'article paru dans la *Revue d'anthropologie*, 18^e année, 3^e série, t. IV, 15 novembre 1889, pp. 687-699] ; « Crânes préhistoriques du Larzac », *L'Anthropologie*, novembre-décembre 1891, n° 6, pp. 681-695; « Crânes de gentilshommes et crânes de paysans, Notre-Dame-de-Londres (Hérault) », *L'Anthropologie*, mai-juin 1892, n° 3, pp. 317-322; « Crânes modernes de Karlsruhe », *L'Anthropologie*, novembre-décembre 1893, n° 6, pp. 733-749.
- [34](#) Sur les démêlés du bibliothécaire Lapouge avec l'administration, voir Guy Thuillier, *Bureaucratie et bureaucrates en France au XIX^e siècle*, Genève, Droz, 1980, pp. 601-603.
- [35](#) Voir Jean Boissel, « Paul Valéry et Georges Vacher de Lapouge à Montpellier (1888-1893) », *Revue des Lettres modernes*, « Paul Valéry 6 », Paris, Minard, 1989, pp. 29-44.
- [36](#) Voir l'étude de Jean Boissel, « Paul Valéry et Georges Vacher de Lapouge à Montpellier (1888-1893) », art. cit.
- [37](#) Lettre de Paul Valéry du 7 juillet 1936 au comte Begouën, reproduite par celui-ci dans son feuillet paru le 22 août 1936 dans le *Journal des débats*.
- [38](#) Cité par Guy Thuillier, *Bureaucratie et bureaucrates...*, *op. cit.*, 1980, p. 602.
- [39](#) Georges Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales*, Paris, Albert Fontemoing, 1896, pp. V-VI.
- [40](#) Paul Broca, « Les sélections », art. cit., p. 705.
- [41](#) Paul Broca, *ibid.*, pp. 705-706.
- [42](#) Georges Vacher de Lapouge, *Race et Milieu social*, Paris, Marcel Rivière, 1909, p. 296.
- [43](#) Georges Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales*, *op. cit.*, pp. 1-3.
- [44](#) Voir Claude Blanckaert, « L'anthropologie au féminin : Clémence Royer (1830-1902) », *Revue de synthèse*, t. CIII (série générale), n° 105, janvier-mars 1982, pp. 23-38 ; Geneviève Fraisse, *Clémence Royer, philosophe et femme de sciences*, Paris, La Découverte, 1985. Sur Broca anthropologue, voir l'étude très remarquable de Claude Blanckaert, « L'"anthropologie personnifiée". Paul Broca et la biologie du genre humain », préface à Paul Broca, *Mémoires d'anthropologie*, rééd., Paris, Editions Jean-Michel Place, 1989, pp. I-XLIII (sur l'idée de « sélection sociale », voir p. XXXVII et suiv.).
- [45](#) Clémence Royer, préface de la 1^{re} édition (1862) de : Charles Darwin, *De l'origine des espèces par sélection naturelle ou des lois de transformation des êtres organisés*, tr. fr. Clémence Royer, Paris, Ernest Flammarion, 1918, t. I, pp. XXXIX-XL.
- [46](#) Clémence Royer, *Origine de l'homme et des sociétés*, *op. cit.*, préface, pp. V-VI.
- [47](#) *Ibid.*, p. IX.
- [48](#) *Ibid.*, p. XI.
- [49](#) *Ibid.*

- [50](#) Clémence Royer, préface, in Charles Darwin, *op. cit.*, p. XXXVIII.
- [51](#) *Ibid.*
- [52](#) *Ibid.*
- [53](#) *Ibid.*
- [54](#) Clémence Royer, *ibid.*, pp. XXXIV-XXXV.
- [55](#) Georges Vacher de Lapouge, « Les sélections sociales », art. cit., pp. 540-541.
- [56](#) Georges Vacher de Lapouge, « De l'inégalité parmi les hommes », art. cit., pp. 9, 20, 21, 26, 38.
- [57](#) Georges Vacher de Lapouge, « L'Hérédité », *Revue d'anthropologie*, 1^{er} octobre 1886, p. 517.
- [58](#) Archives Lapouge.
- [59](#) Georges Vacher de Lapouge, « L'hérédité », *Revue d'anthropologie*, 1^{er} octobre 1886, p. 517.
- [60](#) Georges Vacher de Lapouge, « Les lois de l'hérédité », *Journal de médecine vétérinaire et de zootechnie* [Lyon], 1890, pp. 197-209, 243-255, 304-317 [préface et notes de Raoul Baron]; édition en volume, *Les Lois de l'hérédité*, préface de R. Baron, Lyon, Imprimerie de L. Bourgeon, 1890, 45 p. Dans *Les Sélections sociales*, Lapouge présente cette « monographie spéciale » comme résumant ses « dernières leçons de 1887 » (*op. cit.*, p. 50) et réexpose brièvement les « six lois majeures de la fonction héréditaire » (pp. 50-57). Le professeur Raoul Baron était alors chef de service de zootechnie et d'histoire naturelle à l'École vétérinaire d'Alfort. Il venait de publier *Méthodes de reproduction en zootechnie*, Paris, Firmin-Didot, 1888, VII-501 p.
- [61](#) Dès sa première livraison, la *Revue internationale de sociologie*, fondée et dirigée par René Worms (1869-1926), publie un article-programme de Lapouge, « Le darwinisme dans la science sociale » (1^{re} année, n° 5, septembre-octobre 1893, pp. 414-436), qui sera repris avec quelques retouches, en 1896, dans *Les Sélections sociales*, pour en constituer le chapitre premier (*op. cit.*, pp. 1-60). Il en va de même pour les deux articles qui suivent : « Lois de la vie et de la mort des nations » (2^e année, n° 6, juin 1894, pp. 421-436), et « Transmutation et sélection par éducation » (3^e année, n°3, mars 1895, pp. 85-111), repris respectivement, dans *Les Sélections sociales*, en tant que [chapitres II](#) (pp. 61-80) et III-IV (pp. 81-125).
- [62](#) Son mémoire intitulé « Les lois fondamentales de l'anthroposociologie », inédit en français jusqu'en 1909 (*Race et Milieu social*, *op. cit.*, pp. 169-214), paraît en Italie puis aux États-Unis dès 1897 : « *The Fundamental Laws of Anthro-po-sociology* », *The Journal of Political Economy*, vol. VI, n° 1, décembre 1897, pp. 54-92.
- [63](#) De Carlos Carleton Closson, voir notamment : « *Dissociation by Displacement : A Phase of Social Selection* », *The Quarterly Journal of Economics* [Boston], vol. X, janvier 1896, pp. 156-186 (tr. fr. Henri Muffang, « La dissociation par déplacement », *Revue internationale de sociologie*, vol. 4, n° 7, juillet 1896, pp. 511-537) ; « *Recent Progress of Social-Anthropology* », *The Journal of Political Economy* [Chicago], vol. IV, juin 1896, pp. 410-412; « *Social Selection* », *ibid.*, septembre 1896, pp. 449-466; « *The Hierarchy of European Races* », *The American Journal of Sociology* [Chicago], vol. III, novembre 1897, pp. 314-327 (tr. fr. Henri Muffang, « La hiérarchie des races européennes », *Revue internationale de sociologie*, vol. 6, n°6, juin 1898, pp. 416-430); « *The Pedagogical Significance of the Cephalic Index* », *The Journal of Political Economy*, vol. VI, mars 1898, pp. 254-265.
- [64](#) Voir Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, tr. fr. Louis Évrard, précédé de *Avez-vous lu Veblen ?* par Raymond Aron, Paris, Gallimard, 1970, puis coll. « Tel », 1978, p. 140 sq., où Veblen discute de la question des « types raciaux » eu égard aux processus de sélection et d'adaptation.
- [65](#) *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* [Munich], n° 184, 5 juillet 1890, pp. 1-2. Que l'anthropologie puisse être repensée comme « science politique », c'est là le thème principal de la leçon d'ouverture prononcée par Lapouge le 2 décembre 1886, « L'anthropologie et la science politique » (art. cit.).
- [66](#) *L'Anthropologie*, 1893, p. 374 sq.
- [67](#) Iéna, Gustav Fischer, 1893, X-326 p.
- [68](#) Otto Ammon, *Die Gesellschaftordnung und ihre natürlichen Grundlagen*, Iéna, Gustav Fischer, 1895, VIII-408 p.

- [69](#) Paris, Albert Fontemoing, 1900, XXVII-516 p.; traduit sur la 2^e éd. allemande (1896).
- [70](#) Henri Muffang, « Avant propos du traducteur », *in op. cit.*, pp. V-XXIII. Voir aussi Otto Ammon, « Histoire d'une idée. L'anthroposociologie » [1896; tr. fr. Henri Muffang, avec un avant-propos, une bibliographie et des instructions pratiques du traducteur], *Revue internationale de sociologie*, 6^e année, n°3, mars 1898, pp. 145-181.
- [71](#) Henri Muffang, avant-propos à Otto Ammon, « Histoire d'une idée... », art. cit.
- [72](#) Georges Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales*, *op. cit.*, p. 8. Voir aussi *id.*, « La nomenclature zoologique en anthropologie » [1907], *in Race et Milieu social*, *op. cit.*, pp. 1-7.
- [73](#) « Il est bien entendu que dans l'état actuel de la science on ne doit jamais parler de race latine, race germanique, race slave. » (*Les Sélections sociales*, *op. cit.*, p. 8.)
- [74](#) Voir *ibid.*, pp. 30-32.
- [75](#) Sur les trois « races de l'Europe », voir *Les Sélections sociales*, *op. cit.*, pp. 10-28.
- [76](#) *Ibid.*, p. 78.
- [77](#) *Ibid.*, p. 14.
- [78](#) *Ibid.*, p. 17.
- [79](#) *Ibid.*, pp. 17-18.
- [80](#) Voir *ibid.*, pp. 23-27. Voir aussi *id.*, « De l'inégalité parmi les hommes », art. cit., p. 17; *id.*, *L'Aryen. Son rôle social*, *op. cit.*, pp. 183-185.
- [81](#) *Les Sélections sociales*, *op. cit.*, p. 198.
- [82](#) Voir *ibid.*, pp. 449, 456-458.
- [83](#) Voir *ibid.*, pp. 474, 489.
- [84](#) *Ibid.*, p. 456.
- [85](#) *Ibid.*, p. 67.
- [86](#) Chapitres VIII (« Sélection militaire ») à XIII (« Sélection économique »), *ibid.*, pp. 207-408.
- [87](#) *Ibid.*, p. 391 : « Dans les régions où le type brachycéphale existe, il tend à se localiser dans les campagnes et les types dolichoïdes dans les villes. »
- [88](#) *Ibid.*
- [89](#) Voir *ibid.*, pp. 391-408.
- [90](#) *Ibid.*, pp. 407-408.
- [91](#) *Ibid.*, p. 408.
- [92](#) *Ibid.*, pp. 306-307.
- [93](#) Georges Vacher de Lapouge, *L'Aryen. Son rôle social*, *op. cit.*, p. 501.
- [94](#) *Id.*, *Les Sélections sociales*, *op. cit.*, p. 443.
- [95](#) *Ibid.*, p. 458.
- [96](#) *Ibid.*, p. 459.
- [97](#) *Ibid.*, p. 458.
- [98](#) Voir Otto Ammon, *L'Ordre social et ses bases naturelles*, *op. cit.*, pp. 489-490 : « [...] Arrière le pessimisme! [...] Le pessimisme use ; l'optimisme soutient et reconforte. » Henri Muffang, à la fin de son avant-propos, oppose Lapouge, « pessimiste avant tout », à l'« optimiste » Ammon (*ibid.*, p. XXII). Certains comptes rendus des *Sélections sociales* mettent en évidence le pessimisme lapougien. Voir par exemple Léon Claux, « Du sélectionnisme optimiste au sélectionnisme pessimiste », *La Revue socialiste*, t. XXVI, n° 151, juillet 1897, pp. 58-69; Jacques Novicow, *L'Avenir de la race blanche. Critique du pessimisme contemporain*, Paris, Félix Alcan, 1897 [2^e éd., 1902], pp. 178-180.
- [99](#) Georges Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales*, *op. cit.*, p. 489.

[100](#) *Ibid.*, p. 490.

[101](#) Voir *ibid.*, pp. 458 *sq.*, 484 *sq.*

[102](#) *Ibid.*, pp. 240, 291 *sq.*, 317-318, 487-488. Voir aussi *L'Aryen. Son rôle social, op. cit.*, préface, p. VII-IX, 507-514, ainsi que les dernières pages du texte de la leçon inaugurale du Cours de 1887-1888, « L'hérédité dans la science politique », art. cit., pp. 188-191.

[103](#) Georges Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales, op. cit.*, p. 480.

[104](#) *Ibid.*, pp. 472-473.

[105](#) Jean Rostand, « Quelques précurseurs : Charles Morel de Vindé, Camille Dareste, le Dr Dufossé, G. Vacher de Lapouge », *Revue d'histoire des sciences*, t. XVI, n° 3, juillet-septembre 1963, pp. 248-251; repris in J. Rostand, *Biologie et humanisme*, Paris, Gallimard, 1964, pp. 161-165.

[106](#) Georges Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales, op. cit.*, p. 474.

[107](#) *Ibid.*, p. 487.

[108](#) *Ibid.*, p. 485.

[109](#) De 1904-1905 (3^e année, n°4) à 1909-1910 (8^e année, n^{os} 8 et 9), Lapouge publie neuf articles dans la *Politisch-Anthropologische Revue*. Après la mort de Woltmann, Lapouge lui a rendu un hommage appuyé : « *Ludwig Woltmann, ein Bahnbrecher der Sozialanthropologie* », *Politisch-Anthropologische Revue*, 6^e année, n° 1, avril 1907, pp. 37-41 (repris dans *Race et Milieu social, op. cit.*, pp. 325-331 : « L'œuvre de Woltmann »). Parmi les études réunies en hommage à Woltmann, on note des contributions d'Otto Ammon et de Ludwig Wilser, mais aussi un article d'Eduard Bernstein, « *Ludwig Woltmanns Beziehungen zur Sozialdemokratie* », *ibid.*, pp. 45-53.

[110](#) Cette étude, longtemps restée inédite en langue française, a été traduite en allemand et publiée dans la revue fondée par Woltmann : « *Die Krisis in der sexuellen Moral* », *Politisch-Anthropologische Revue*, 7^e année, n° 8, novembre 1908, pp. 408-423. Je l'ai publiée intégralement, d'après le manuscrit en français, dans la revue *Mil neuf cent*, n°18, 2000, pp. 167-190.

[111](#) Art. cit., p. 423.

[112](#) *Op. cit.*, p. 489.

[113](#) *Ibid.*

[114](#) Selon Carlos Paton Blacker, les expressions « eugénique positive » et « eugénique négative » ont été introduites par Caleb Williams Saleeby (1878-1940), et approuvées puis reprises par Francis Galton dans les années 1900. Voir C.P. Blacker, *Eugenics in Prospect and Retrospect*, Londres, Hamish Hamilton, 1945, p. 17; *id.*, *Eugenics : Galton and After*, Londres, Duckworth, 1952,

p. 111. Voir aussi Carl Jay Bajema (ed.), *Eugenics : Then and Now*, Stroudsburg, Pennsylvania, Dowden, Hutchinson & Ross, 1976, pp. 3, 11-13, 52-53; Daniel J. Kevles, *Au nom de l'eugénisme. Génétique et politique dans le monde anglo-saxon* [1985], tr. fr. M. Blanc, Paris, PUF, 1995, p. 121. On notera cependant qu'en 1901, Herbert George Wells, partisan d'un socialisme eugéniste, refusait de séparer les dimensions, nommées plus tard, respectivement, « négative » (ou « restrictive ») et « positive » (ou « constructive ») de l'eugénique : « L'éthique des citoyens de la République Nouvelle [...] sera formée [...] pour favoriser la procréation de tout ce qui est capable et beau dans l'humanité [...] et pour enrayer la procréation des types bas et serviles [...]. Travailler à la première tâche, c'est travailler aussi à la seconde : les deux sont inséparables. » (« Foi, morale et politique de la République Nouvelle », chap. IX de H.-G. Wells, *Anticipations ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines* [1901], tr. fr. H.-D. Davray et B. Kozakiewicz, Paris, Mercure de France, 1904, p. 340.)

[115](#) Dans une conférence prononcée en 1901, Galton affirme que l'« enthousiasme pour améliorer la race est si noble dans son but qu'il pourrait bien donner naissance au sens d'une obligation religieuse » (*Essays in Eugenics*, Londres, Eugenics Education Society, 1909, p. 25). À la fin de sa fameuse conférence du 16 mai 1904 (« *Eugenics : Its Definition, Scope, and Aims* »), Galton justifie sa proposition d'introduire l'eugénique « dans la conscience nationale comme une nouvelle religion » par cette profession de foi : l'eugénique « peut fortement prétendre à devenir une doctrine religieuse orthodoxe dans l'avenir, car l'eugénique coopère à l'œuvre de la Nature pour permettre à l'humanité d'être représentée par les races les plus aptes [*fittest races*] ». (*ibid.*, p. 42; voir Carl Jay Bajema, *op. cit.*, p. 45.)

[116](#) Voir Daniel J. Kevles, *op. cit.*, p. 271-276. L'article de référence est : Herbert Brewer, « *Euteleogenesis* », *Eugenics Review*, 27, 1935, pp. 121-126.

[117](#) Julian S. Huxley, « *Eugenics and Society* », *Eugenics Review*, 28, n°1, avril 1936, [pp. 11-31], p. 29; repris et traduit dans *id.*, *L'Homme, cet être unique*, tr. fr. Jules Castier, Paris, Oreste Zeluck, 1948, p. 95.

[118](#) Hermann Joseph Muller, *Hors de la nuit. Vues d'un biologiste sur l'avenir*, tr. fr. Jean Rostand, Paris, Gallimard, 1938.

[119](#) *Ibid.*, tr. fr. modifiée, p. 176.

[120](#) George Bernard Shaw, cité par Daniel J. Kevles, *Au nom de l'eugénisme, op. cit.*, p. 275.

[121](#) Voir Havelock Ellis, *The Task of Social Hygiene*, Londres, Constable, et Boston/New York, Houghton, 1912, XV-414 p.

[122](#) Havelock Ellis, *L'Art de l'amour. La science de la procréation*, éd. franç. revue et augmentée par l'auteur, trad. Arnold van Gennep, 5^e éd., Paris, Mercure de France, 1932, pp. 164-165.

[123](#) [Georges Sorel], « Vacher de Lapouge. Sélections sociales » (compte rendu), *Le Devenir social*, vol. II, n° 6, juin 1896, pp. 568-573. Quelques mois plus tard, Charles Gide publie un compte rendu qui commence ainsi : « Nous sommes surpris que le livre de M. de Lapouge n'ait pas fait plus de bruit dès son apparition. Il a pourtant tout ce qu'il faut pour secouer la curiosité du public, pour provoquer l'enthousiasme de ceux qui croient à l'infailibilité de la science et l'indignation de ceux qui croient encore à la vieille morale chrétienne et humaine. [...] Malgré ces allures bruyantes qui paraîtront déplaisantes à bien des gens, ce n'en est pas moins un livre remarquable. [...] » (*Revue d'économie politique*, 10^e année, n°11, novembre 1896, [pp. 926-932], p. 926.)

[124](#) René Worms note par exemple : « La lecture du livre de M. de Lapouge nous a paru pleine d'intérêt. Les suggestions fécondes y abondent. Presque à chaque page, un fait curieux, une idée originale mériterait d'y être relevée » (*Revue internationale de sociologie*, 5^e année, n°4, avril 1897, [pp. 329-330], p. 330). Quant à D. Collineau, il ne cache pas son admiration au terme d'une longue analyse critique du livre : « Pessimiste souvent,

paradoxal parfois, original toujours, documenté richement, l'ouvrage [...] n'est pas seulement d'une lecture captivante; la plume de l'auteur y a des envolées d'une troublante éloquence. Il est d'une lecture utile, il porte à la méditation. » (*Revue de l'École d'anthropologie*, t. VIII, 15 janvier 1898, [pp. 28-35], p. 35.)

[125](#) Voir Célestin Bouglé, « Anthropologie et démocratie », *Revue de métaphysique et de morale*, 5^e année, n°4, juillet 1897, [p. 443-461], p. 453 sq. ; Arsène Dumont, *Natalité et démocratie*, Paris, Schleicher, 1898, pp. 106-115. Dans le même sens, voir Jacques Novicow, *L'Avenir de la race blanche*, op. cit., pp. 42, 77, 86, 93-97, 118-121, 178-180.

[126](#) Voir J. Rochette, S.J., compte rendu, *Études*, 34^e année, t. 71, 20 avril 1897, pp. 279-281; Léon Claux, « Du sélectionnisme optimiste au sélectionnisme pessimiste », art. cit; P. de L., « Outrages à l'armée », *L'Autorité*, 5 mars 1898; Charles Rappoport, compte rendu, *La Revue socialiste*, 16^e année, t. 31, mai 1900, pp. 637-639. On notera que même un sympathisant de l'anthropologie tel qu'Alfred Fouillée se permet d'ironiser sur les « prétendues "lois" » formulées par Lapouge (« L'anthroposociologie », *Revue internationale de sociologie*, 6^e année, n°5, mai 1898, pp. 368-371).

[127](#) *Revue de l'École d'anthropologie de Paris*, 9^e année, t. IX, 15 août 1899, p. 233-259, et 15 septembre 1899, pp. 280-296. Le jugement final de Manouvrier aura fonctionné comme un jugement dernier : « Ce n'est que de la pseudo-science. » (art. cit., p. 296.) 589. Dans une lettre du 13 juin 1900 adressée à Célestin Bouglé, Émile Durkheim précise, en tant que directeur de *L'Année sociologique* : « Pour l'anthroposociologie, j'ai écrit à Muffang que je supprimais la rubrique. Je ne demanderai plus de livres sur la matière [...]. On fera à la fin une courte rubrique *Anthropologie* dont je partage les éléments. Le Lapouge [*L'Aryen...*] est entre les

mains de Hubert qui s'en est déjà occupé. » (« Textes inédits ou inconnus d'Émile Durkheim » [réunis par Philippe Besnard], *Revue française de sociologie*, vol. XVII, n°2, juin 1976, p. 174.) Dans une lettre à Lapouge du 10 mai 1900, Muffang précisait : « Hier, j'ai reçu une lettre de Durkheim qui me débarque bien poliment de *L'Année sociologique*, sous prétexte que l'éditeur F. Alcan ne veut pas voir [y] figurer [...] des matières étrangères et hétérodoxes, telles que l'anthroposociologie. » (Archives Lapouge) Voir aussi les lettres de Durkheim à Henri Hubert des 10 mars et 25 juin 1900 (« Lettres de Émile Durkheim à Henri Hubert » [présentées par Philippe Besnard], *Revue française de sociologie*, vol. XVIII, 1987, pp. 504, 509). Dès 1898, dans l'« Avertissement » précédant la rubrique « Anthroposociologie » de Muffang, Durkheim suggérait que « l'anthroposociologie tendait à rendre inutile la sociologie », car, « en essayant d'expliquer les phénomènes historiques par la seule vertu des races, elle paraissait traiter les faits sociaux comme des épiphénomènes sans vie propre et sans action spécifique. » (*L'Année sociologique*, vol. I, 1898, p. 519.)

[128](#) Pour situer Henri Hubert, voir I. Strenski, « Henri Hubert, Racial Science and Political Myth », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 21, 1987, pp. 353-367; Laurent Mucchielli, *La Découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, Paris, La Découverte, 1998, *passim*.

[129](#) Henri Pierre, « L'Aryen, son rôle social » (compte rendu), *Revue historique*, 27^e année, 78 (1), janvier-février 1902, pp. 162-164. Henri Hubert avait déjà exécuté Lapouge dans *L'Année sociologique*, vol. IV, 1901, pp. 145-146 : « Sa science est peu critique. [...] M. de Lapouge supprime la sociologie en l'absorbant. » Dans la *Revue de synthèse historique* (fondée par Henri Berr en 1900), Georges Bourgin s'aligne sur la critique de Manouvrier et des sociologues durkheimiens en stigmatisant l'anthroposociologie comme une « pseudo-science ». (compte rendu de *L'Aryen...*, in op. cit., 1902, 5, pp. 253-254.)

[130](#) Voir Célestin Bouglé, *La Démocratie devant la science. Études critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation*, Paris, Félix Alcan, 3^e éd. augmentée, 1923, pp. 37-110. Pour une mise en contexte de ces combats contre l'école anthroposociologique et le camp antidreyfusard, voir Laurent Mucchielli, *La Découverte du social*, op. cit. pp. 261-291. Voir aussi l'étude d'Alain Policar, « Science et démocratie. Célestin Bouglé et la métaphysique de l'hérédité », *Vingtième Siècle*, n°61, janvier-mars 1999, pp. 86-101.

[131](#) Paris, Schleicher, 1897, 47 p. La « préface du traducteur » (Lapouge) est datée du 6 août 1896 (op. cit., pp. 1-8).

[132](#) *Ibid.*, préface [de Lapouge], p. 1.

[133](#) *Ibid.*, p. 2.

[134](#) *Ibid.*, *passim*.

[135](#) *Ibid.*, pp. 6, 8. Sur l'importance du monisme haeckélien dans la formation de la pensée de Lapouge, voir Daniel Gasman, *Haeckel's Monism and the Birth of Fascist Ideology*, New York, Peter Lang, 1998, pp. 135-147.

[136](#) Georges Vacher de Lapouge, préface, *ibid.*, p. 8.

[137](#) *Ibid.*

[138](#) Voir *Les Sélections sociales*, *op. cit.*, chapitre XV (« La sélection systématique »), pp. 443-490.

[139](#) Georges Vacher de Lapouge, préface à Ernst Haeckel, *op. cit.*, p. 8. À la fin de son compte rendu plutôt négatif de cette édition française du *Monisme*, Abel Rey précise non sans ironie : « Elle est précédée d'une préface du traducteur, M. Vacher de Lapouge, véritable réquisitoire contre le christianisme, édifié avec les arguments d'usage. » (*Revue philosophique*, t. XLIV, janvier 1898, [pp. 89-92], p. 92.)

[140](#) Georges Vacher de Lapouge, préface à Ernst Haeckel, *art. cit.*, p.7.

[141](#) Georges Vacher de Lapouge, *L'Aryen. Son rôle social*, *op. cit.*, préface, p. IX, et pp. 511-512.

[142](#) Chapitre VIII : « L'avenir des Aryens », *op. cit.*, pp. 463-514.

[143](#) *Ibid.*, p. 464. Le développement sur « les Juifs » couvre les pages 464-481.

[144](#) *Ibid.*, p. 465.

[145](#) *Ibid.*, p. 466.

[146](#) *Ibid.*, p. 475.

[147](#) *Ibid.*

[148](#) *Ibid.*

[149](#) *Ibid.*, p. 476.

[150](#) Lapouge se contente en effet de puiser dans le stock des stéréotypes antijuifs exploités par ses contemporains, tels Édouard Drumont ou Jules Soury. Voir par exemple Édouard Drumont, *La France juive. Essai d'histoire contemporaine*, Paris, C. Marpon & E. Flammarion, 1886, t. I, Livre I, pp. 1-137; Jules Soury, *Campagne nationaliste 1899-1901*, Paris, Imprimerie de la Cour d'appel, 1902, pp. 3-14, 90-148. Et Drumont ne cessait de vanter les mérites de L'Aryen..., par exemple dans les articles suivants publiés par *La Libre Parole*: « La fin d'un siècle » (27 décembre 1899), « Napoléon antisémite » (26 mars 1900), [Conférence de Drumont au Grand Occident, 29 juin 1900] (30 juin 1900).

[151](#) Sur la conception « biologique » de la nation chez Lapouge, voir Pierre-André Taguieff, « Le "nationalisme des nationalistes". Un problème pour l'histoire des idées politiques en France », in Gil Delannoi et Pierre-André Taguieff (dir.), *Théories du nationalisme. Nation, nationalité, ethnicité*, Paris, Kimé, 1991, pp. 87-94.

[152](#) Voir supra, [chapitre III](#).

[153](#) Georges Vacher de Lapouge, *L'Aryen...*, *op. cit.*, pp. 464, 481.

[154](#) *Ibid.*, préface, pp. VII, IX.

[155](#) *Ibid.*, p. 510.

[156](#) *Ibid.*, préface, pp. VIII-IX.

[157](#) Voir *ibid.*, pp. 513-514.

[158](#) Sur la réception négative des thèses lapougiennes, après la parution de *L'Aryen...*, voir par exemple Gustave Rouanet, « Les théories aristocratiques devant la science », *La Petite République socialiste*, 2 janvier 1900 [le socialiste Rouanet s'aligne sur la crique dirimante de Manouvrier] ; Salomon Reinach, compte rendu, *Revue critique d'histoire et de littérature*, nouvelle série, t. XLIX, n°7, 12 février 1900, pp. 121-125; Jacques Bainville, compte rendu, *L'Action française*, 2^e année, n° 23, 1^{er} juin 1900, pp. 998-1001 ; Célestin Bouglé, « Castes et races », *La Grande Revue*, vol. 17, 1^{er} avril 1901, pp. 64-92; Henri Pierre [pseudonyme de Henri Hubert], compte rendu, *Revue historique*, 27^e année, 78 (1), janvier-février 1902, pp. 162-164. L'essayiste Jean

Finot publie en 1905 une volumineuse synthèse de ces critiques, *Le Préjugé des races* (Paris, Félix Alcan, III-518 p.), ouvrage qui sera aussitôt traduit en anglais (*Race Prejudice*, Londres, Constable, 1906, XVI-320 p.). Rares sont les auteurs qui, en langue française, continuent de s'inspirer des thèses lapougienne ou même de les discuter scientifiquement (selon les normes épistémologiques de l'époque). Voir cependant Léon Bazalgette, *À quoi tient l'infériorité française*, Paris, Fischbacher, 1900, pp. 144-149, 170-171; *id.*, *Le Problème de l'avenir latin*, Paris, Fischbacher, 1903, pp. 132-134, 160-163; Gabriel Tarde, « L'action inter-mentale », *La Grande Revue*, 1^{er} novembre 1900, [pp. 305-336], p. 319 *sq.* ; Georges Palante, compte rendu de *L'Aryen...*, *Revue internationale de sociologie*, 9^e année, n° 2, février 1901, pp. 142-143; *id.*, *Précis de sociologie*, Paris, Félix Alcan, 1901, pp. 39 *sq.*, 150 *sq.*; Henri Mazel, « Sociologues contemporains. I. M. Vacher de Lapouge », *Mercure de France*, mars 1899, pp. 662-675; *id.*, compte rendu de *L'Aryen...*, *Mercure de France*, juillet 1900, pp. 230-232; René Worms, *Les Principes biologiques de l'évolution sociale*, Paris, V. Giard, 1910, pp. 96-98.

[159](#) Georges Vacher de Lapouge, *L'Aryen...*, *op. cit.*, préface, p. VI.

[160](#) Archives Lapouge, Montpellier. L'anti-rousseauisme radical, chez Lapouge, paraît être un héritage intellectuel reçu de Clémence Royer; voir *supra*.

[161](#) Georges Vacher de Lapouge, *Race et Milieu social. Essais d'anthroposociologie*, Paris, Marcel Rivière, 1909 [VII-XXXII/399 p.; tirage : 1100 exemplaires]. Le mémoire intitulé « Observations sur l'infériorité naturelle des classes pauvres » est publié pour la première fois dans *Race et Milieu social* (*op. cit.*, pp. 227-271), avant d'être traduit en allemand et publié dans la *Politisch-Anthropologische Revue* (8^e année, 1909-1910, n°8, pp. 393-409; n°9, pp. 454-464). Lapouge y discute les thèses d'Alfredo Niceforo, sociologue italien engagé dans le mouvement socialiste, qui avait publié en français, dans la « Bibliothèque sociologique internationale » dirigée par René Worms, *Les Classes pauvres. Recherches anthropologiques et sociales*, Paris, V. Giard et E. Brière, 1905, 344 p. Niceforo était un élève de Napoleone Colajanni, sociologue et homme politique italien (député socialiste) qui, dans *Latins et anglo-saxons. Races supérieures et races inférieures* (tr. fr. Julien Dubois, Paris, Félix Alcan, 1905, XX-432 p.), avait soumis la raciologie lapougienne à une critique sévère. Niceforo poursuivra l'examen critique, notamment dans *Les Germains. Histoire d'une idée et d'une « race »*, tr. fr. Georges Hervo, 2^e éd. revue et remaniée par l'auteur, Paris, Bossard, 1919, 181 p.

[162](#) *Résumé des travaux scientifiques de M. G. Vacher de Lapouge*, Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie, mars 1909, 26 p.

[163](#) Comte [Henri de] Begouën, « Vacher de Lapouge, le père de l'"Aryanisme" », *Journal des débats*, 148^e année, n° 232, 22 août 1936, p. 3. Houston Stewart Chamberlain (1855-1927), le plus célèbre des théoriciens du pangermanisme raciste, avait alimenté la rumeur d'un Lapouge pangermaniste, en notant par exemple en 1899 : « Ce type d'homme qui a nom *Homo Europæus* dans la terminologie Linné-de Lapouge, et que j'appelle plus simplement le *Germain* » (*La Genèse du XIX^e siècle* [1899], tr. fr. Robert Godet [revue par l'auteur], Paris, Payot, 1913, t. I, p. 661-662). Dans la préface de la 4^e éd. allemande de son livre, datée d'octobre 1902, Chamberlain enfonce le clou : « Il suffit de lire [...] *L'Aryen* (p. 370 et suiv.) [...] pour apercevoir l'exacte et parfaite concordance de son "Aryen moderne" et de

mon "Germain" » (*op. cit.*, pp. 1410-1411). Et de célébrer aussitôt Lapouge comme « un anthropologue [...] riche en intuitions et en connaissances » (*ibid.*, p. 1412).

[164](#) Après *Race et Milieu social*, Lapouge ne publie cependant qu'un article relevant strictement de l'anthropologie physique : « Recherches anthropologiques sur les conscrits de Rennes », *Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest*, 1909, pp. 45-56. Dans un article resté inédit en français, « Comment l'anthropologie, science française, fut assassinée en France » (Archives Lapouge), Lapouge reviendra non sans amertume sur ses échecs universitaires (tr. all., « *Wie die Anthropologie in Frankreich erdrosselt wurde* », *Die Sonne*, VI, décembre 1929, pp. 533-535).

[165](#) Il est vrai que Lapouge était cité élogieusement par certains théoriciens du pangermanisme, tel Josef Ludwig Reimer, et ce dans l'ouvrage qui l'a rendu célèbre, *Ein Pangermanisches Deutschland. Versuch über die Konsequenzen der gegenwärtigen wissenschaftlichen Bassenbetrachtung für unsere politischen und religiösen Probleme*, Berlin et Leipzig, Friedrich Luckhardt, 1905, VIII-403 p. Reimer s'inspire à la fois de Gobineau, de Lapouge, de Woltmann, de Wilser et de Houston Stewart Chamberlain. Sur l'importance de ce

livre-manifeste, qui vise à fonder raciologiquement le pangermanisme, voir Charles Andler, *Le Pangermanisme philosophique (1800 à 1914)*, Paris, Louis Conard, 1917, p. 344sq. ; Léon Poliakov, *Le Mythe aryen*, Paris, Calmann-Lévy, 1971, p. 319. Dans la bibliographie qui termine *Race et Milieu social*, Lapouge note à propos du livre de Reimer : « Important pour l'étude de l'impérialisme aryo-germanique » (op. cit., p. 388).

[166](#) « Le paradoxe pangermaniste », *Mercur de France*, 1^{er} août 1915, pp. 640-654. Voir aussi *Race et Milieu social*, op. cit., introduction, pp. VIII, XXIV, où Lapouge récuse les théories fausses fabriquées en Allemagne par les « caricaturistes de l'anthroposociologie ». Dans une interview publiée en décembre 1933, Lapouge déclare, en réponse à une question sur Hitler : « En ce qui concerne la race aryenne, il l'a déformée de singulière façon. Il n'a fait en cela, d'ailleurs, que continuer la tradition des savants allemands qui avaient dénaturé Gobineau et moi-même. » (Guy Laborde, « Un maître français de Hitler : Vacher de Lapouge » *Le Temps*, 17 décembre 1933, p. 8.)

[167](#) C'est là pour Lapouge manière de répondre aux études historiques et critiques d'Ernest Seillière, qui le classait parmi les théoriciens de l'« impérialisme mystique ». Voir Ernest Seillière, « Une école d'impérialisme mystique, les plus récents théoriciens du pangermanisme », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1909, notamment pp. 198-208; *id.*, *Les Mystiques du néo-romantisme*, Paris, Plon, 1911, notamment pp. 7-22.

[168](#) *Race et Milieu social*, introduction, p. VIII, XXIV

[169](#) Op. cit., chap. IX, « Sélection politique », pp. 243-262.

[170](#) « Sénile », par opposition à la « démocratie des peuples naissants », « où la différenciation n'est pas faite encore » : selon Lapouge, il en va ainsi de la démocratie aux États-Unis (op. cit., 1896, p. 261).

[171](#) *Ibid.*, pp. 261-262.

[172](#) *Ibid.*, p. 480.

[173](#) *Ibid.*, p. 481.

[174](#) *Ibid.*, p. 480.

[175](#) *Ibid.*, p. 481.

[176](#) Georges Vacher de Lapouge, *L'Aryen. Son rôle social*, op. cit., chap. VIII : « L'avenir des Aryens », [p. 463 sq.], p. 491 sq.

[177](#) *Ibid.*, p. 491.

[178](#) *Ibid.*, p. 502.

[179](#) *Ibid.*

[180](#) *Ibid.*

[181](#) *Ibid.*

[182](#) *Ibid.*, p. 504.

[183](#) Ce recueil d'articles (publiés ou restés inédits) est précédé d'une longue introduction (pp. VII-XXXII) datée du 16 avril 1909.

[184](#) Georges Vacher de Lapouge, op. cit., 1909, introduction, pp. XX-XXI.

[185](#) *Ibid.*, p. XXIII. C'est dans les années 1898-1900 que Ludwig Woltmann s'engage avec vigueur dans le mouvement socialiste en Allemagne. Au sein du SPD, il soutient le « révisionniste » Eduard Bernstein contre les attaques lancées par August Bebel. Voir Marco Schütz, « Socialisme "darwinien" et anthropologie raciale chez Ludwig Woltmann », *Mil neuf cent*, n°18, 2000, pp. 109-136.

[186](#) Voir August Weismann, « La continuité du plasma germinatif comme base d'une théorie de l'hérédité » (1885), in A. Weismann, *Essais sur l'hérédité et la sélection naturelle*, tr. fr. Henry de Varigny, Paris, C. Reinwald et Cie, 1892, pp. 159-243. Dans sa « Causerie scientifique » du *Temps*, le 6 février 1901 (« La nature et la vie. Question de parenté »), Henry de Varigny s'interroge encore sur les preuves scientifiques de la continuité du plasma germinatif et de la non hérédité des caractères acquis, en référence aux travaux de Weismann et de Nussbaum ainsi qu'à ceux, plus récents, du biologiste américain John Beard. Dans *L'Ordre social et ses bases naturelles* (1895), traduit en français par le lapougien Henri Muffang, Otto Ammon expose les thèses de Weismann et les reprend pour l'essentiel à son compte (op. cit., 1900, pp. 21-28). Ammon se

déclare notamment en accord avec le rejet weismannien de la « transmissibilité héréditaire des qualités acquises » (pp. 27-28).

[187](#) August Weismann (1834-1914) est plusieurs fois cité par Lapouge dans *Les Sélections sociales* (*op. cit.*, pp. 43-44, 48-49, 106-107, 140, 150). Voir aussi la discussion des conceptions de l'hérédité dans *Race et Milieu social*, *op. cit.*, p. 312 sq. Sur la problématique et les thèses de Weismann, voir Jean Gayon, *Darwin et l'après-Darwin. Une histoire de l'hypothèse de sélection naturelle*, Paris, Kimé, 1992, p. 156sq.; *id.*, « Eugénisme », in Josué Feingold et al. (dir.), *op. cit.*, p. 465; André Pichot, *Histoire de la notion de vie*, Paris, Gallimard, 1993, p. 860 sq.; *id.*, *Histoire de la notion de gène*, Paris, Flammarion, 1999, pp. 43-72.

[188](#) G. Vacher de Lapouge, *Race et Milieu social*, *op. cit.*, p. XXX.

[189](#) *Ibid.*

[190](#) *Ibid.*, p. XXIII.

[191](#) *Ibid.*

[192](#) *Ibid.* Lapouge réplique ici, douze années plus tard, aux critiques de Célestin Bouglé visant *Les Sélections sociales*. Voir

Célestin Bouglé, « Anthropologie et démocratie », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 5^e année, n°4, juillet 1897, [p. 443-461], p. 453 sq. (Les principaux éléments de cet examen critique seront repris par Bouglé dans son livre : *Les Idées égalitaires. Étude sociologique*, Paris, Félix Alcan, 1899). Pour des analyses plus détaillées, voir Alain Policar, « De la critique de la sociologie biologique à l'autonomie de la morale : itinéraire de Célestin Bouglé », *Mil neuf cent*, n° 18, 2000, pp. 137-166.

[193](#) Le postulat héréditariste de la théorie lapougienne des « sélections sociales » est particulièrement bien mis en évidence dans la correspondance échangée par Lapouge et Durand de Gros (1826-1901) entre 1888 et 1899 (seules les lettres du second ayant été retrouvées), discussion scientifique idéal-typique entre un héréditariste strict (dont la thèse est que toute l'évolution humaine s'explique par le jeu de l'hérédité et de la sélection) et un environmentaliste modéré, partisan d'un transformisme de tradition lamarckienne. Voir Jean Boissel, « À propos de l'indice céphalique. Lettres de Durand de Gros à Vacher de Lapouge », *Revue d'histoire des sciences*, 1982, n°4, pp. 289-319. Voir aussi Joseph-Pierre Durand de Gros, *Questions de philosophie morale et sociale*, Paris, Félix Alcan, 1901 [recueil d'études posthume], pp. 81-82, 96-100.

[194](#) Voir Jacques Léonard, *La Médecine entre les pouvoirs et les savoirs. Histoire intellectuelle et politique de la médecine française au XIX^e siècle*, Paris, Aubier Montaigne, 1981, p. 270 sq.

[195](#) Madison Grant s'était rendu célèbre par son livre *The Passing of the Great Race or the Racial Basis of European History*, New York, Charles Scribner's Sons, 1916, XXI-245 p.; nouvelle éd., 1918, XXV-296 p. Auteur d'un grand nombre d'articles publiés dans des revues scientifiques, le biologiste Charles B. Davenport avait présenté ses conceptions eugénistes d'une façon systématique dans *Heredity in Relation to Eugenics*, New York, Henry Holt and Co., 1911, III-XI/298 p. Voir notamment Charles C. Alexander, « Prophet of American Racism : Madison Grant and the Nordic Myth », *Phylon*, 23, 1962, pp. 73-90; Thomas F. Gossett, *Race : The History of an Idea in America* [1963], New Edition, New York, Oxford University Press, 1997, pp. 353-364, 387-390, 396-398 (sur M. Grant); Geoffrey G. Field, « Nordic Racism », *Journal of the History of Ideas*, vol. XXXVIII, n° 3, juillet-septembre 1977, pp. 523-540; Daniel J. Kevles *Au nom de l'eugénisme*, *op. cit.*, pp. 55-78 [sur Davenport] ; Stefan Kühl, *The Nazi Connection : Eugenics, American Racism, and German National Socialism*, Oxford et New York, Oxford University Press, 1994, *passim*.

[196](#) Georges Vacher de Lapouge, « La race chez les populations mélangées » [1921], *Transactions II International Congress of Eugenics*, vol. II : *Eugenics in Race and State*, Baltimore, Williams and Wilkins, 1923, pp. 1-6. Dans la « revue des sciences » du *Journal des Débats*, le 3 mai 1923, Henry de Varigny consacre la moitié de sa chronique à rendre compte des travaux du Second Congrès international d'eugénique, à travers les deux volumes d'actes qui viennent d'être publiés. Il y fait la part belle à Lapouge : « La poussée en faveur de l'élevage humain produira-t-elle ses effets? Les enthousiastes n'en doutent pas. Lisez plutôt l'étude de M. G. V. de Lapouge sur "La Race chez les populations mélangées" où il dénonce la substitution générale, par les sélections sociales, des races inférieures aux supérieures, et il en va ainsi dans toute population à races mélangées, ce qui est le cas le plus fréquent. La guerre de classes est une véritable guerre de races et, dit l'auteur, le moment est venu où l'homme doit choisir entre devenir un demi-dieu ou retourner à la barbarie des contemporains du mammoth. "L'organisation d'une sélection artificielle, ajoute-t-il, n'est qu'une question de

temps. Il sera possible de renouveler en bloc, en quelques siècles, toute l'humanité, et de remplacer la masse par une race bien supérieure dans laquelle la sélection pourra être ultérieurement continuée. J'ai confiance dans les Anglo-Saxons pour mener à bien cette entreprise sans pareille, et faire passer dans la pratique une théorie dont ils ont eu jusqu'ici le monopole." »

[197](#) Référence au séjour de Lapouge à New York, en septembre 1921, à l'occasion du Second Congrès international d'eugénique.

[198](#) Il s'agit du texte de la communication faite par Lapouge au Second Congrès.

[199](#) Archives Lapouge. Lorsqu'il rédige cette lettre, Lapouge vient tout juste de prendre sa retraite (le 1^{er} août 1922), après quarante et un ans de service. Voir Jean Boissel, « Une correspondance inédite... », art. cit. [1987], p. 747, note 10.

[200](#) Fonds Davenport, American Philosophical Society.

[201](#) *Europe*, n°9, 1^{er} octobre 1923, pp. 59-67 (numéro consacré au « comte de Gobineau »). Voir P.-A. Taguieff, « Face à l'immigration : mixophobie, xénophobie ou sélection. Un débat français dans l'entre-deux-guerres », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°47, juillet-septembre 1995, [pp. 103-131], pp. 127-128.

[202](#) Voir Jean Boissel, « Une correspondance inédite : Jean-Richard Bloch et Vacher de Lapouge (À propos du numéro d'Europe consacré à Gobineau) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1987, n°4, pp. 744-752.

[203](#) Margaret Sanger avait fondé l'American Birth Control League en 1914 (siège à New York), dont l'organe officiel, lancé en 1917, était *The Birth Control Review*. Le Cinquième Congrès international du Birth Control s'était tenu à Londres en 1922. En 1920, Margaret Sanger publie un essai, *Woman and the New Race* (New York, Brentano's Inc.), qui deviendra un best-seller — Marie-Thérèse Nisot, dans sa vaste étude, mentionne le chiffre de 200000 exemplaires diffusés (*La Question eugénique dans les divers pays*, Bruxelles, Georges Van Campenhout, 1927, t. I, p. 383). En 1922 suit un autre essai, *Pivot of Civilization* (New York, Brentano's Inc.), où, dans le chapitre qu'elle consacre à l'eugénisme, la théoricienne et militante néo-malthusienne se félicite de ce que le Birth Control ait été adopté comme une « partie du programme de l'eugénique » : le Birth Control « a été accepté par la plupart des esprits lucides et capables de voir loin, parmi les eugénistes eux-mêmes, comme le plus nécessaire et le plus constructif des moyens de la santé raciale » (*op. cit.*, p. 189); voir Carl Jay Bajema, *Eugenics : Then and Now*, Stroudsburg, Pennsylvania, Dowden, Hutchinson & Ross, Inc., 1976, p. 129, où le chapitre 7 du livre de M. Sanger est intégralement reproduit, aux pages 112-129. En 1919, Margaret Sanger résumait ainsi sa vision d'un contrôle des naissances ordonné à l'idéal eugénique : « Davantage d'enfants chez les bons, moins chez les mauvais — tel est l'enjeu fondamental du contrôle des naissances » (cité par Daniel J. Kevles, *op. cit.*, p. 128). Margaret Sanger n'hésitait pas à prôner, parmi les mesures d'eugénique dite « négative » ou « restrictive », la stérilisation (*ibid.*, p. 134). Voir par exemple M. Sanger, *Pivot of Civilization*, *op. cit.*, p. 184 sq. Admirateur de Margaret Sanger, Havelock Ellis a théorisé l'alliance à ses yeux nécessaire entre le mouvement féministe, le mouvement néo-malthusien et le programme eugéniste (« *Birth-Control and Eugenics* », *Eugenics Review*, 9, 1917, pp. 32-41; article reproduit dans Carl J. Bajema, *op. cit.*, pp. 102-111). Voir aussi Frank H. Hankins, « *The Interdependence of Eugenics and Birth Control* », *Birth Control Review*, 15, 1931, pp. 170-171.

[204](#) Dans sa lettre du 20 février 1925 à Davenport, Lapouge

confie à son correspondant américain : « Je partirai peut-être pour l'Amérique par la France, le 11 mars. J'ai été réquisitionné avec énergie par Miss Margaret Sanger pour la Conférence qu'elle organise à New York fin mars. Il paraît que ma présence est indispensable au bien de la cause sélectionniste. »

[205](#) Le pédagogue libertaire Paul Robin (1837-1912), pionnier en France de l'eugénique néo-malthusienne, avait fondé en août 1896 la Ligue de la régénération humaine. Voir Gabriel Giroud [disciple de P. Robin], *Paul Robin. Sa vie, ses idées, son action*, Paris, Éditions G. Mignolet et Storz, 1937; Alain Drouard, « Aux origines de l'eugénisme en France : le néo-malthusianisme (1896-1914) », *Population*, 2, mars-avril 1992, pp. 435-459; Christiane Demeulenaere-Douyère, *Paul Robin (1837-1912). Un militant de la liberté et du bonheur*, Paris, Éditions Publisud, 1994, en partic. p. 305 sq.

[206](#) Lapouge, lettre à Davenport du 20 février 1925.

[207](#) Archives Lapouge. Voir Margaret Sanger, *Margaret Sanger : An Autobiography*, New York, W. W. Norton, 1938, pp. 372-373.

Voir aussi Georges Vacher de Lapouge, « *A Eugenic Birthrate for France* », in Margaret Sanger (ed.), *Sixth International Neo-Malthusian and Birth Control Conference*, New York, Baltimore, American Birth Control League, 1925, pp. 227-231. Sur la rencontre Lapouge/Sanger, voir William H. Schneider, *Quality and Quantity*, op. cit., pp. 209, 238.

[208](#) Telle est la caractérisation de Lapouge qu'on trouve dans la brève présentation faite par la rédaction d'*Eugenical News* d'extraits d'une lettre adressée par le maître français du sélectionnisme à Madison Grant le 28 décembre 1927 (« *Races Studies in Europe* », *Eugenical News*, vol. XIII, n°6, juin 1928, p. 82).

[209](#) Il reste que cette alliance ne se concrétisera pas, les disciples de Paul Robin, notamment, continuant de garder leurs distances vis-à-vis de Lapouge. Voir par exemple Manuel Devaldès, *La Maternité consciente. Le rôle des femmes dans l'amélioration de la race*, Paris, Édition Radot, 1927 (l'ouvrage se situe expressément dans la perspective illustrée par Margaret Sanger). Pourtant, dans sa lettre du 24 avril 1925 à Margaret Sanger, Lapouge mentionne plutôt amicalement le nom de Gabriel Giroud, en compagnie duquel il avait fait le voyage de retour en France : « J'ai quitté M. Giroud à Cherbourg, en parfaite santé. » Sous le pseudonyme de Georges Hardy, Giroud avait publié en 1919 *La Question de population et le problème sexuel* (Paris, Librairie Scientifique, X-432 p.), vite devenu le texte de référence du courant néo-malthusien en France (l'ouvrage avait fait l'objet, en 1914, d'une première édition sous le titre *L'Avortement. Sa nécessité, ses procédés, ses dangers*, Paris, Chez l'auteur, X-428 p.).

[210](#) Voir les lettres de Lapouge à M. Payot des 1^{er} et 28 juin 1924, ainsi que la lettre à Gustave Le Bon (directeur littéraire chez Flammarion) du 22 décembre 1924 (Archives Lapouge). Il n'est pas dénué d'intérêt de noter que la traduction française de l'un des livres de Theodore Lothrop Stoddard (1883-1950), théoricien raciste et eugéniste américain, disciple de Madison Grant et ami de Henry F. Osborn, sera publiée chez Payot en 1925, sous le titre *Le Flot montant des peuples de couleur contre la suprématie mondiale des blancs* (tr. fr. Abel Doysié; 1^{re} éd. amér., New York, 1920). Voir Thomas F. Gossett, op. cit., pp. 390-398; Stefan Kühl, op. cit., pp. 61-63, 99-100.

[211](#) Georges Vacher de Lapouge, préface à Madison Grant, *Le Déclin de la grande race*, tr. fr. Emmanuel Assire, Paris, Payot, 1926, pp. 7-21.

[212](#) Op. cit., pp. 267-282. Dans son livre sur les États-Unis publié un an après la traduction du *Déclin de la grande race*, André Siegfried consacre un chapitre à « l'eugénisme, conscience ethnique » (*Les États-Unis d'aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 2^e éd., 1927; chap. VII, pp. 104-113) suivi par un autre traitant de « la défense de l'Amérique contre l'Europe : l'immigration » (chap. VIII, pp. 114-124) où, citant notamment Madison Grant, il aborde à la fois la question du *birth control*, celle des stérilisations eugéniques et celle de la restriction de l'immigration (lois de 1917, 1921 et 1924). André Siegfried ne cachait pas son inquiétude : « Entre les mains d'un peuple conscient de sa supériorité, qui stériliserait sans remords les nègres, les jaunes, les "inférieurs", dont nous serions peut-être, l'eugénisme intégral

relèguerait éventuellement à l'état de souvenir cette conquête démodée que sont les "droits de l'homme" » (op. cit., p. 113). Le double rejet de l'individualisme et de l'universalisme, qu'implique en effet le programme racio-eugéniste, avait été clairement pointé par Lapouge en 1899 dans les dernières pages de *L'Aryen. Son rôle social* (op. cit., pp. 509-514). L'eugénisme raciale présuppose à la fois que « l'individu est écrasé par sa race, et n'est rien » (ibid., p. 511), qu'« il n'y a [...] pas de droits de l'homme » (ibid.), et que « l'idée même de droit est une fiction » car « il n'y a que des forces » (ibid., p. 512).

[213](#) Georges Dequidt, Georges Forestier, « Les aspects sanitaires du problème de l'immigration en France », *Revue d'hygiène*, t. XLVIII, n°12, décembre 1926, pp. 999-1049. Voir William H. Schneider, « Hérité, sang et opposition à l'immigration dans la France des années trente », *Ethnologie française*, t. 24, n° 1, pp. 104-117], pp. 105-106; Pierre-André Taguieff, « Face à l'immigration... », art. cit., pp. 113-115. Pour situer dans son contexte politico-scientifique le rapport de Dequidt et Forestier, voir Lion Murard, Patrick Zylberman, « De l'hygiène comme introduction à la politique expérimentale, 1875-1925 », *Revue de synthèse*, III^e série, 115, 1984, pp. 313-341.

[214](#) Voir Georges Dequidt, Georges Forestier, art. cit., pp. 1001-1003.

[215](#) Lapouge fait ici référence à la prophétie sur laquelle se conclut son « cours libre de science politique » de 1889-1890, publié dix ans plus tard sous le titre *L'Aryen. Son rôle social* : « En face des dogmes nouveaux [du monisme sélectionniste] l'alliance des hommes de l'Église et de ceux de la Révolution [française] sera le fait de

demain » (*op. cit.*, p. 514).

[216](#) Archives Lapouge.

[217](#) Dirigé par Hanno Konopath, ce numéro spécial comprend

des articles de Hans F. K. Günther, Madison Grant, Jon Alfred Mjoen, Bertha Berblinger Ammon, Luis Huerta, Ludwig Schemann, du Dr. Buttersack et d'« un Français » (Auguste-François Dupont, dit Du Pont). Précisons que Luis Huerta Naves avait publié en 1918 *Eugenica, maternologia y puericultura* (Madrid, Fortanet, 328 p.) Quant à Jon Alfred H. Mjoen, spécialiste de la question des croisements inter-raciaux, il avait lui-même participé au Second Congrès international d'eugénique de septembre 1921, et sa communication suit de quelques pages celle de Lapouge, dans le second volume des actes du Congrès (« *Harmonic and Disharmonic Race Crossings* », *Eugenics in Race and State*, *op. cit.*, pp. 41-61).

[218](#) Voir Jean Boissel, « Autour du gobinisme, correspondance inédite entre L. Schemann et G. Vacher de Lapouge », *Annales du Cesere*, n°4, 1981, pp. 91-119.

[219](#) Les premiers membres français de la « Société Gobineau » furent le wagnérien Édouard Schuré et l'écrivain traditionaliste Paul Bourget. Les rejoignent Vacher de Lapouge, Jacques de Boisjolin, le comte Paul de Leusse, Jean Finot, Gabriel Monod, Célestin Bouglé, Albert Sorel, etc. Voir Albert Sorel, « Le comte de Gobineau et la ligue gobinienne en Allemagne », *Le Temps*, 22 mars 1904 (repris in A. Sorel, *Notes et Portraits*, Paris, Plon, 1909, pp. 227-239); Jacques Morland, « Le comte de Gobineau » in Comte de Gobineau, *Pages choisies*, Paris, Mercure de France, 1905, p. 5; Robert Dreyfus, *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*, Paris, Cahiers de la Quinzaine, puis Calmann-Lévy, 1905, pp. 5-6. Voir aussi Jean Boissel, « Autour du gobinisme... », *art. cit.*, pp. 91, 93-95, 100-101, 102, 111 (note 4), 112 (note 4 de la lettre du 17 février 1899), 114 (notes 6, 7, 8), 115 (notes 3, 6). 682. Julius Friedrich Lehmann était le plus important des éditeurs qui publiaient en Allemagne des écrits relevant à la fois du

mouvement « *völkisch* » et de l'« hygiène raciale » (eugénisme, sélectionnisme). Il était par exemple l'éditeur d'eugénistes racistes tels que Ernst Rüdin, Erwin Baur, Eugen Fischer, Fritz Lenz ou Géza von Hoffmann. En 1926, il avait fondé *Volk und Rasse*, à Munich, où l'on pourra lire, après la mort de Lapouge, un article d'un collaborateur de *Die Sonne*, Werner Kulz, « *Marquis de Lapouge zum Gedenken* » (*Volk und Rasse*, 11^e année, n° 6, juin 1936, pp. 255-258). Éditeur de Schemann et de Günther, Lehmann avait fondé en 1917 la revue nationaliste *Deutschlands Erneuerung*, dans laquelle Günther publie en 1927 une étude sur les doctrines lapougienues : « *Der nordische Gedanke in Frankreich* » (11^e année, pp. 490-496). Sur les activités de cet éditeur engagé, voir Max Weinreich, *Hitler's Professors* [1946], New Haven et Londres, Yale University Press, 1999, p. 27 sq. ; Robert Proctor, *Racial Hygiene. Medicine under the Nazis*, Cambridge, Mass., et Londres, Harvard University Press, 1988, *passim*. Sur les revues « *völkisch* », voir Armin Mohler, *La Révolution conservatrice en Allemagne 1918-1932*, tr. fr. H. Plard et H. Lipstick [d'après la 3^e éd. all., 1989], Puisseaux, Pardès, 1993, pp. 361-366. 683. Voir notamment les articles suivants (études ou extraits de lettres) de Lapouge : « *Contribution to the Fundamentals of a Policy of Population* », *Eugenics Review*, vol. XIX, n° 3, octobre 1927, pp. 192-197 ; « *The Numerous Families of Former Times* », *ibid.*, pp. 198-202; « *Race Studies in Europe* », *Eugenical News*, vol. XIII, n° 6, juin 1928, pp. 82-84; « *The Nordic Movement in Europe* », *ibid.*, vol. XIII, n° 10, octobre 1928, pp. 132-133 ; « *Thoughts of Count of Lapouge* », *ibid.*, vol. XIV, n°6, juin 1929, pp. 78-80; « *From Count de Lapouge* », *ibid.*, vol. XV, n°8, août 1930, pp. 116-117; « *Post-War Immigration into France* », *ibid.*, vol. XVII, n°4, juillet-août 1932, pp. 94-95; « *A French View* », *ibid.*, vol. XIX, n°2, mars-avril 1934, pp. 39-40. Voir aussi son ultime article synthétique sur la théorie et la pratique de l'eugénique, « *Note sur le programme du monisme sélectionniste* », *Records of Progress*, vol. XIII, n° 1, février 1930, pp. 37-45 (tr. all., « *Anmerkungen zum rassenhygienischen Ausleseprogramm* », *Die Sonne*, VIII, n° 11, novembre 1931, pp. 481-490).

[220](#) *Die Sonne*, VI (1), janvier 1929, pp. 3-8. Cet article, « *Origine biologique de l'inégalité des classes* » (1928, manuscrit conservé aux archives Lapouge), est resté inédit en français.

[221](#) Archives Lapouge. Les prétentions scientifiques de l'anthroposociologie ont fait l'objet d'une discussion critique savante dans la seconde moitié des années vingt. Voir notamment Pitirim A. Sorokin, *Social Mobility*, New York, Harper, 1927 (2^e éd. augmentée, *Social and Cultural Mobility*, New York, The Free Press of Glencoe, 1959, puis 1964, en partie, pp. 217-257); *id.*, *Les Théories sociologiques contemporaines* [1928], tr. fr. René Verrier, Paris, Payot, 1938, pp. 180-197, 205-233; Frank H. Hankins, *La Race dans la civilisation*.

Une critique de la théorie nordique [1926], tr. fr. [anonyme], Paris, Payot, 1935, pp. 117-163. 686. Archives Lapouge.

[222](#) Archives Lapouge. Le disciple autodidacte de Lapouge,

Auguste-François Dupont (qui signait Warren C. Kincaid), négociant en vins (né le 3 août 1869 à Calais), était décédé le 13 avril 1935 à Paris. C'est Dupont qui, actif dans les milieux gobiniens et parmi les défenseurs de la « race nordique », avait mis Lapouge en relations avec Günther au début de 1927 (Jean Boissel, « Autour du gobinisme... », art. cit., pp. 113, 117, 118). Sur l'importance des références à Lapouge chez les théoriciens « nordicistes » dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, voir Hans-Jürgen Lützhöft, *Der Nordische Gedanke in Deutschland 1920-1940*, Stuttgart, Ernst Klett, 1971, pp. 99-100, 185-186, 247-248.

[223](#) Georges Vacher de Lapouge, *L'Aryen*, op. cit., p. 463.

[224](#) Voir l'article nécrologique consacré à Lapouge dans *Miscellanea entomologica*, vol. XXXVII, n°4, 1936, pp. 39-40. Voir aussi E. Barthe, « G. Vacher de Lapouge, sa vie et ses oeuvres », *ibid.*, vol. XXXVIII, n°3, 1937, pp. 29-31.

[225](#) Henri-Victor Vallois, in *L'Anthropologie*, t. XLVI, 1936, p. 481. Voir aussi la longue étude critique d'Étienne Patte, « Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) », *Revue générale du Centre-Ouest de la France*, 12^e année, n° 46, juillet 1937, pp. 769-789.

[226](#) Dans les années trente, c'est surtout Martial qui s'inscrit explicitement dans la filiation de Lapouge. Voir René Martial, « Un précurseur des groupements sanguins : Vacher de Lapouge », *Mercure de France*, 15 septembre 1936, pp. 620-625. Quant à Montandon, il multiplie entre 1941 et 1943 les hommages à Lapouge. Voir notamment George Montandon, « Sur Vacher de Lapouge. La découverte du racisme », *La Gerbe*, 13 mars 1941; *id.*, « Georges Vacher de Lapouge », *L'Ethnie française*, 1^{re} année, n°3, mai-juin 1941, pp. 5-9; *id.*, « La science française devant la question raciale », *Deutschland-Frankreich*, 1943, n°3, en partie. pp. 117-118.

[227](#) Voir mon étude historique et critique, « L'antisémitisme à l'époque de Vichy : la haine, la lettre et la loi », in P.-A. Taguieff (dir.), *L'Antisémitisme de plume 1940-1944*, Paris, Berg International, 1999, pp. 101 sq., 132 sq.; *id.*, « La "science" du docteur Martial ou l'antisémitisme saisi par l'"anthropo-biologie des races" », *in op. cit.*, pp. 295-332.

[228](#) Sur Clément Serpeille (1886-1944), petit-fils de Gobineau, dit Serpeille de Gobineau, collaborateur du *Weltdienst*, rival haineux de Montandon et ennemi déclaré de Charles Maurras comme de Xavier Vallat (stigmatisés comme « antisémites non racistes »), voir mon étude « L'antisémitisme à l'époque de Vichy... », *in op. cit.*, pp. 75 (note 1), 84 (note 2), 103 (note 4), 107 (note 1), 123-124, 127 (note 1), 130 (note 3). Pour avoir une idée de la littérature antijuive à base raciste produite par Serpeille sous l'Occupation, voir Pierre-André Taguieff (dir.), *L'Antisémitisme de plume...*, op. cit., pp. 502-504, 579-580.

Montandon réplique aux attaques de Serpeille par une lettre publiée intégralement par *Au pilori*, le 19 février 1942 (reproduite dans *ibid.*, p. 581).

[229](#) Voir Marc Knobel, « Un ethnologue à la dérive : George Montandon et l'ethno-racisme », *Ethnologie française*, 18 (2), avril-juin 1988, pp. 107-113 ; *id.*, « George Montandon et l'ethno-racisme », in Pierre-André Taguieff (dir.), *L'Antisémitisme de plume 1940-1944*, op. cit., pp. 277-293.

[230](#) Montandon cite en épigraphe de son article cette « parole prophétique de Vacher de Lapouge prononcée le 2 décembre 1886 » : « Je suis convaincu qu'au siècle prochain on s'égorgera par millions pour un ou deux degrés en plus ou en moins dans l'indice céphalique » (*Revue d'anthropologie*, 15 mars 1887, pp. 150-151).

[231](#) Otmar von Verschuer, « L'image héréditaire de l'homme », *in op. cit.*, p. 79.

[232](#) René Martial, *Français, qui es-tu?*, op. cit., p. 78.

[233](#) Voir William H. Schneider, *Quality and Quantity*, op. cit., 1990, pp. 231-255; *id.*, « Hérité, sang et opposition à l'immigration dans la France des années trente », *Ethnologie française*, 24 (1), janvier-mars 1994, pp. 104-117; Pierre-André Taguieff, « Catégoriser les inassimilables : immigrés, métis, juifs. La sélection ethn raciale selon le docteur Martial », *Recherches sociologiques* (Louvain-la-Neuve), XXVIII (2), 1997, pp. 57-83, ainsi que ma contribution sur Martial dans *L'Antisémitisme de plume 1940-1944*, op. cit., pp. 295-332. Voir aussi Régis Meyran, « Races et racisme. Les ambiguïtés de l'antiracisme chez les anthropologues de l'entre-deux-guerres », *Gradhiva*, n° 27, 2000, pp. 63-76.

- [234](#) René Martial, « Anthropo-biologie des races », art. cit., pp. 288-289.
- [235](#) Jacques Boulenger, *Le Sang français*, Paris, Denoël, 1943, p. 331.
- [236](#) Voir Claude Singer, *L'Université libérée, l'Université épurée (1943-1947)*, Paris, Les Belles Lettres, 1997, p. 306.
- [237](#) « Matériaux pour l'anthropologie de l'Aveyron », *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*, t. XX, 1897, et t. XXI, 1898.
- [238](#) Voir mon étude « L'antisémitisme à l'époque de Vichy... », in P.-A. Taguieff (dir), *L'Antisémitisme de plume 1940-1944, op. cit.*, p. 115 sq.
- [239](#) L'abrogation du décret-loi Marchandeau (du 21 avril 1939) fut l'une des premières mesures prises par le gouvernement de Vichy : elle eut lieu le 27 août 1940. Voir Michael R. Marrus, Robert O. Paxton, *Vichy et les Juifs*, tr. fr. Marguerite Delmotte, Paris, Calmann-Lévy, 1981, pp. 17, 20.
- [240](#) Claude Vacher de Lapouge reprend et développe son discours du 22 décembre 1942 dans sa préface à Hubert Thomas-Chevallier, *Le Racisme français*, Nancy, Georges Thomas, 1943.
- [241](#) Sur ce personnage jusqu'ici peu étudié, voir l'ouvrage que j'ai dirigé, *L'Antisémitisme de plume..., passim*.
- [242](#) William Gueydan de Roussel, *À l'aube du racisme, op. cit.*, p. 166.
- [243](#) Edgar Tatarin-Tarnheyden, « Georges Vacher de Lapouge, visionnaire français de l'avenir européen », *Cahiers franco-allemands*, 9^e année, octobre-décembre 1942, pp. 336-346.
- [244](#) Voir mon livre *Sur la Nouvelle droite. Jalons d'une analyse critique*, Paris, Descartes et Cie, 1994, pp. 112-148.
- [245](#) « Dictionnaire du militant », *Europe Action*, n° 5, mai 1963, p. 80.
- [246](#) *Le Valentinois*, 16 juillet-27 août 1960; repris dans *Psyché-Sôma*, novembre 1960-janvier 1961, p. 17.
- [247](#) *Europe Action*, n° 10, octobre 1963, p. 35.
- [248](#) Gaston-Armand Amaudruz, *Nous autres racistes*, Montréal, Éditions Celtiques, 1971, pp. 17-19. Du même auteur, voir aussi : *Les Peuples blancs survivront-ils? Les travaux du Nouvel Ordre Européen de 1967 à 1985 présentés par G.-A. Amaudruz*, Montréal, Éditions Celtiques, et Lausanne, Institut supérieur des sciences psychosomatiques, biologiques et raciales, 1987. Dans la bibliographie qui clôture l'ouvrage (pp. 121-133), et plus précisément sous la rubrique « Social-racisme », à côté de ceux de Houston Stewart Chamberlain, Walther Darré, Adolf Hitler et Alfred Rosenberg, deux livres de Lapouge sont recommandés : *Les Sélections sociales et L'Aryen* (p. 122).
- [249](#) René Binet, *Théorie du racisme*, Paris, 1950, pp. 42-44.
- [250](#) Louis-Ferdinand Céline, *L'École des cadavres, op. cit.*, édition de 1942, pp. 34-35. « De Vries » n'est autre que Hermann de Vries de Heekelingen, auteur, entre autres essais antijuifs, de Israël. *Son passé. Son avenir* (Paris, Librairie académique Perrin, 1937), collaborateur de la *Revue internationale des sociétés secrètes* (fondée en 1912 par Mgr Jouin) et diffuseur des *Protocoles des Sages de Sion*, faux avéré dont il défend toujours avec acharnement, à la fin des années 1930, l'authenticité.
- [251](#) Voir par exemple Jean Colombat, *La Fin du monde civilisé. Les prophéties de Vacher de Lapouge*, Paris, Vrin, 1946; Pierre-Paul Grassé, *L'Homme en accusation. De la biologie à la politique*, Paris, Albin Michel, 1980, pp. 38 sq., 319. Plus récemment, le médecin-anthropologue Pierre-André Gloor s'est efforcé de soumettre à un réexamen critique la théorie anthroposociologique; voir notamment P.-A. Gloor, « Vacher de Lapouge et l'anthroposociologie », *Revue européenne des sciences sociales*, t. XXIII, n° 69, 1985, pp. 157-170. On notera que les doctrines racistes et eugénistes de Lapouge n'ont pas cessé d'être abordées, suivant une tradition persistante, dans le cadre des études sur le « darwinisme social ». Voir Linda L. Clark, *op. cit.* [1984]; Jean-Marc Bernardini, *op. cit.* [1997]; Mike Hawkins, *Social Darwinism in European and American Thought, 1860-1945*, New York, Cambridge University Press, 1997, pp. 191-200.
- [252](#) Voir Milton Hindus, *L.-F. Céline tel que je l'ai vu*, tr. fr. A. Belamich, Paris, Éditions de L'Herne, 1969, pp. 166-167; Philippe Alméras, *Les Idées de Céline. Mythe de la race, politique et pamphlets*, Paris, Berg International, 1991, p. 463. Philippe Alméras suppose que Céline ne connaissait de Lapouge que « ce que lui en

avait dit Montandon » (*Céline. Entre haine et passion*, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 430).

[253](#) Cette lettre est partiellement reproduite dans le *Bulletin de la NRF*, n° 139, juin 1959, pp. 10-11; je la cite d'après Louis-Ferdinand Céline, *Lettres à la NRF 1931-1961*, édition établie, présentée et annotée par Pascal Fouché, Paris, Gallimard, 1991,

p. 463. Il faudra en effet attendre 1984 pour pouvoir trouver dans un dictionnaire un article spécialement consacré à la pensée de Lapouge. Voir mon article dans le *Dictionnaire des philosophes*, Paris, PUF, 1984, t. II, pp. 2559-2565 : « Vacher de Lapouge Georges 1854-1936 ». On doit aux travaux pionniers de Jean Boissel sur le racisme à la française d'avoir initié une approche savante de l'école sélectionniste. Parallèlement, ceux de Zeev Sternhell ont fait entrer dans le champ de l'histoire des idées politiques l'étude des doctrines biopolitiques situées au croisement du socialisme, de l'eugénisme et du racisme. Voir Zeev Sternhell, *La Droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Le Seuil, 1978, pp. 16-18, 25, 151-169.

[254](#) Voir mes livres *Du progrès*, *op. cit.*, pp. 144-145, 170 sq.; *Résister au bougisme*, *op. cit.*, pp. 153 sq.

Annexes

Concernant Soury et Lapouge qui, au contraire de Gobineau ou de Le Bon, n'ont pas jusqu'ici fait l'objet d'études historiques et critiques approfondies (ni aisément accessibles), j'ai cru bon d'établir une bibliographie qui, pour être sélective, n'en est pas moins substantielle. Le lecteur trouvera, disséminées dans les notes des chapitres I et II, les références bibliographiques essentielles pour l'étude des textes racialisés de Gobineau et de Le Bon.

Jules Soury Bibliographie sélective

I — Principaux ouvrages de Jules Soury

- *Études de psychologie. Portraits de femmes*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1875, VII-343 p.
- *Études historiques sur les religions, les arts, la civilisation de l'Asie antérieure et de la Grèce*, Paris, G. Reinwald, 1877, XII-492 p.
- *Essais de critique religieuse*, Paris, Ernest Leroux, 1878, XVI-376 p.
- *Jésus et les Évangiles*, Paris, G. Charpentier, 1878, 191 p. (3^e éd., revue, corrigée et augmentée : *Jésus et la religion d'Israël*, Paris, É. Fasquelle, 1898, IV-314 p.).
- *Études de psychologie. Portraits du XVIII^e siècle*, Paris, G. Charpentier, 1879, XIX-336 p.
- *Théories naturalistes du monde et de la vie dans l'Antiquité*, thèse présentée à la faculté des Lettres de Paris, G. Charpentier, 1881, 377 p.
- *Bréviaire de l'histoire du matérialisme*, Paris, G. Charpentier, 1881, XII-704 p.
- *Philosophie naturelle*, Paris, G. Charpentier, 1882, VIII-327 p.
- *Histoire des doctrines de psychologie physiologique contemporaines. Les fonctions du cerveau, doctrines de l'École de Strasbourg, doctrines de l'École italienne*, Paris, bureaux du « Progrès médical », 1891, XVI-464 p. (2^e éd., revue et corrigée, XVI-470 p.).
- *Le Système nerveux central. Structure et fonctions. Histoire critique des théories et des doctrines*, Paris, G. Carré et C. Naud, 1899, 2 vol., X-1866 p.
- *Campagne nationaliste, 1899-1901*, Paris, Imprimerie de la Cour d'appel, L. Maretheux, 1902, 308 p.

II — Études et documents

- BARRÈS (Maurice), *Mes Cahiers*, t. I : janvier 1896-février 1898, Paris, Plon, 1929; t. II : février 1898-mai 1902, Paris, Plon, 1930; t. X : janvier 1913-juin 1914, Paris, Plon, 1936; t. XI : juin 1914-décembre 1918, Paris, Plon, 1938.
- Barrés (Maurice), « M. Jules Soury », *Le Journal*, 11 mai 1894.

- BARRÈS (Maurice), « Lavisse et Jules Soury » *Le Journal*, 12 octobre 1899.
- BARRÈS (Maurice), « La lettre de Jules Soury » *Le Journal*, 21 octobre 1899.
- BARRÈS (Maurice), « Note sur Jules Soury » *Le Journal*, 24 novembre 1899.
- BARRÈS (Maurice), « Il y a une littérature nationaliste » *Le Gaulois*, 16 juillet 1902.
- BARRÈS (Maurice), « Le problème de l'ordre » *Le Gaulois*, 9 juillet 1905.
- BARRÈS (Maurice), *Scènes et doctrines du nationalisme*, édition définitive, Paris, Plon, 1925, 2 vol. [1^{re} éd., 1902, 1 vol.]
- BARRÈS (Maurice), Maurras (Charles) *La République ou le Roi. Correspondance inédite, 1888-1923*, Paris, Plon, 1970.
- BARZUN (Jacques), *The French Race : Theories of its Origins and their Social and Political Implications Prior to the Revolution*, New York, 1932 ; nouvelle éd. revue, New York, Harper and Row, 1965.
- BIRNBAUM (Pierre), « *La France aux Français* ». *Histoire des haines nationalistes*, Paris, Le Seuil, 1993.
- BLOY (Léon), *Journal*, t. 2 : *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne-L'Invendable*, Paris, 1905, rééd., Paris, Mercure de France, 1963, p. 123 (20 octobre 1902).
- BLUMEL (Bethsabée), *Le Nationalisme dans « La Nouvelle Revue ». De l'idée républicaine à l'antidreyfusisme (1879-1900)*, Mémoire de l'Institut d'études politiques de Paris (directeur : Michel Winock), 1986, 84 p.
- BOSCHOT (Adolphe), « L'expression musicale et les "scientistes" », *Revue politique et littéraire (Revue Bleue)*, n° 6, 64^e année, 20 mars 1926, pp. 164-168.
- BYRNES (Robert F.), *Antisemitism in Modern France*, t. I : *The Prologue to the Dreyfus Affair*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1950.
- CLARK (Linda L.), *Social Darwinism in France*, The University of Alabama Press, 1984.
- CLARK (Linda L.), « Le darwinisme social en France » *La Recherche*, vol. 19, n° 196, 1988, pp. 192-200.
- CLOUARD (Henri), *La « Cocarde » de Barrès*, Paris, Nouvelle

Librairie nationale, 1910.

- CONRY (Yvette), *L'Introduction du darwinisme en France au XIX^e siècle*, Paris, Vrin, 1974.
- CRAPEZ (Marc), *La Gauche réactionnaire. Mythes de la plèbe et de la race dans le sillage des Lumières*, Paris, Berg International, 1997 (préface de Pierre-André Taguieff).
- DAUDET (Léon), *L'Hérédo*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1916; in *Œuvre philosophique*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1925, pp. 109, 110, 112.
- DAUDET (Léon), *Au Temps de Judas*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1920; in L. Daudet, *Souvenirs et polémiques*, Paris, Robert Laffont, 1992, pp. 595, 607.
- DAUDET (Léon), *Le Stupide XIX^e siècle*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1922, in L. Daudet, op. cit., 1992, pp. 1291, 1300.
- DELHORBE (Cécile) *L'Affaire Dreyfus et les écrivains français*, Neuchâtel, Attinger, 1932, pp. 190-192.
- FOURNIÈRE (Eugène), « Le Nationalisme (Lettre à M. Jules Soury) », *La Revue Socialiste*, t. XXXVI, n° 211, juillet 1902, pp. 1-30 ; n° 212, août 1902, pp. 129-155 ; n° 213, septembre 1902, pp. 257-289 ; n°214, octobre 1902, pp. 385-414.
- FOURNIÈRE (Eugène) *L'Artifice nationaliste*, Paris, Charpentier, 1903.
- FRANCE (Anatole), « La Vie littéraire. M. Jules Soury » *Le Temps*, 8 novembre 1891; repris dans A. France, *La Vie littéraire*, 5^e série, Paris, Calmann-Lévy, 1949, pp. 320-330.
- FRANCE (Anatole), « Réponse à M. Jules de Sohet », *Le Temps*, 23 avril 1893 ; repris dans A. France, *La Vie littéraire*, 5^e série, Paris, Calmann-Lévy, 1949, pp. 331-337.
- GASMAN (Daniel), *Haeckel's Monism and the Birth of Fascist Ideology*, New York, Peter Lang, 1998.
- GAUCHET (Marcel), *L'Inconscient cérébral*, Paris, Le Seuil, 1992, pp. 123-126.
- GONCOURT (Edmond et Jules de), *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, t. II (1866-1886), 21 février 1879.
- GRASSET (Jules), *Les Limites de la biologie* [1902], 4^e édition précédée d'une préface de Paul Bourget, Paris, Félix Alcan, 1906, pp. XVII, 157, 161, 180.

- GYP [comtesse de Martel], *Le Journal d'un cochon de pessimiste*, Paris, Flammarion, 1918, pp. 115-122.
- HALYS (Paul), « Soury (Jules-Auguste) », *Larousse mensuel*, n° 161, juillet 1920, pp. 195-196 (repris in *Larousse mensuel illustré*, t. V, 1920-1922, Paris).
- HAWKINS (Mike), *Social Darwinism in European and American Thought, 1860-1945 : Nature as Model and Nature as Threat*, Cambridge (G.-B.), Cambridge University Press, 1997, p. 197.
- JOLY (Bertrand), « Soury (Jules) », in B. Joly, *Dictionnaire biographique et géographique du nationalisme français (1880-1900)*, Paris, Honoré Champion, 1998, pp. 369-371.
- KAUFFMANN (Grégoire) *Édouard Drumont. Des années de jeunesse à la publication de « La France juive » (1844-1886)*, Mémoire de DEA, Institut d'études politiques de Paris (directeur : Michel Winock), 1999, 180 p.
- MASSIS (Henri), *Évocations. *Souvenirs 1905-1911*, Paris, Plon, 1931, pp. 26-27.
- MAURRAS (Charles), « Jules Soury » *L'Action française*, 13 août 1915), in C. Maurras, *Tombeaux*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1921, pp. 80-85.
- MUCCHIELLI (Laurent) *La Découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, Paris, La Découverte, 1998.
- NGUYEN (Victor), *Aux origines de l'Action française. Intelligence et politique à l'aube du XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991.
- *Petit Bottin des lettres*, Paris, 1886, p. 128.
- RÉTAT (Laudyce), *Religion et imagination religieuse : leurs formes et leurs rapports dans l'œuvre d'Ernest Renan*, Paris, Klincksieck, 1977, pp. 204-205, 309-310, 365.
- ROUVEYRE (André), « Jules Soury heurté », in A. Rouveyre, *Souvenirs de mon commerce. Gourmont — Apollinaire — Moréas — Soury*, Paris, G. Crès, 1921, pp. 233-256.
- SERC (Jean), « Un clérical athée — M. Jules Soury » *Mercure de France*, t. LVI, n° 194, 15 juillet 1905, pp. 215-230.
- SOUCY (Robert), *Fascism in France : The Case of Maurice Barrès*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1972, pp. 138, 179-184.
- STERNHELL (Zeev), *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Armand Colin, 1972, pp. 253-267, 282-283.

- STERNHELL (Zeev), « Le déterminisme physiologique et racial à la base du nationalisme de Maurice Barrès et de Jules Soury », in Pierre Guiral, Emile Temime (dir.), *L'Idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, Éditions du CNRS, 1977, pp. 117-138.
- STERNHELL (Zeev) *La Droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Le Seuil, 1978, pp. 158 sq., 170 sq.
- STERNHELL (Zeev), « Les origines intellectuelles du racisme en France », *L'Histoire*, n°17, novembre 1979.
- TAGUIEFF (Pierre-André), « Soury (Jules) 1842-1915 » in Jacques Julliard et Michel Winock (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes Les lieux Les moments*, Paris, Le Seuil, 1996, pp. 1075-1076.
- THOMAS (Louis) *Les Raisons de l'antijudaïsme*, Paris, Les Documents contemporains, 1942, pp. 85-90.
- TREICH (Léon), « Le quinzième anniversaire de Jules Soury » *Les Nouvelles Littéraires*, 13 septembre 1930.
- VEISZ (Frédéric) *Jules Soury et le nationalisme français*, maîtrise, Université de Limoges, 1989.
- VETTARD (Camille), « Maurice Barrès et Jules Soury » *Mercure de France*, t. CLXX, n° 618, 15 mars 1924, pp. 685-695.
- VETTARD (Camille), « Le fournisseur d'idées de Barrès » in C. Vettard, *Du côté de chez...*, Albi, Éditions de la Tête noire, 1946, pp. 61-85.
- WEBER (Eugen), *Ma France. Mythes, cultures, politique*, tr. fr. Claude Dovaz, Paris, Fayard, 1991.
- X, « Salomon Reinach et Jules Soury », *L'Action française*, 6^e année, t. XIII, n°109, 1^{er} janvier 1904, pp. 84-89.
- X, « Jules Soury » (nécrologie), *Annuaire 1915-1916 de l'École pratique des hautes études*, pp. 71-73.

Georges Vacher de Lapouge Bibliographie sélective

I — Ouvrages de Georges Vacher de Lapouge

- *Les Sélections sociales*. Cours libre de science politique professé à l'université de Montpellier (1888-1889), Paris, Albert Fontemoing, 1896, XII-503 p.
- *L'Aryen, son rôle social*. Cours libre de science politique professé à l'université de Montpellier (1889-1890), Paris, Albert Fontemoing, 1899, XX-569 p.
- *Race et Milieu social. Essais d'anthroposociologie*, Paris, Marcel Rivière, 1909, XXXII-395 p.

II — Articles, préfaces, comptes rendus, réponses à des enquêtes (anthropologie, anthroposociologie)

- « L'hérédité », *Revue d'anthropologie*, 15^e année, 1^{er} octobre 1886, pp. 512-521.
- « La dépopulation de la France », *Revue d'anthropologie*, 16^e année, 15 janvier 1887, pp. 69-80.
- « L'anthropologie et la science politique », *Revue d'anthropologie*, 16^e année, 15 mars 1887, pp. 136-157.
- « Les sélections sociales », *Revue d'anthropologie*, 16^e année, 15 septembre 1887, pp. 519-550.
- « L'hérédité dans les sciences naturelles et politiques », *Bulletin de l'Association générale des étudiants de Montpellier*, n° 1, 1^{er} janvier 1888, pp. 27-29.
- « De l'inégalité parmi les hommes », *Revue d'anthropologie*, 17^e année, 15 janvier 1888, pp. 9-38.
- « L'hérédité dans la science politique », *Revue d'anthropologie*, 17^e année, 15 mars 1888, pp. 169-191.
- « Questions aryennes », *Revue d'anthropologie*, 18^e année, 15 mars 1889, pp. 181-193.
- « Crânes modernes de Montpellier », *Revue d'anthropologie*, 18^e année, 15 novembre 1889, pp. 687-699.
- « Les lois de l'hérédité », *Journal de médecine vétérinaire et de*

zootechnie (Lyon), 1890, pp. 197-209, 243-255, 304-317; publié en brochure, Lyon, Imprimerie de L. Bourgeon, 1890, 45 p. (préface de Raoul Baron, pp. 5-11 ; texte de Lapouge, pp. 13-45).

- « La nécropole de Castelnaud-le-Lez », *Le Félibrigelatin* (Montpellier), juin 1891, pp. 129-135.
- « Crânes modernes de Montpellier » (suite de l'article du 15 novembre 1889), *L'Anthropologie*, janvier-février 1891, n° 1, pp. 36-42.
- « Crânes préhistoriques du Larzac », *L'Anthropologie*, novembre-décembre 1891, n° 6, pp. 681-695.
- « Crânes de gentilshommes et crânes de paysans, Notre-Dame-de-Londres (Hérault) », *L'Anthropologie*, mai-juin 1892, n°3, pp. 317-322.
- « L'origine des Aryens », *Science* (Boston), vol. XXII, n°548, 4 août 1893, p. 65-66 (repris dans *Race et Milieu social*, pp. 9-12).
- « Le darwinisme dans la science sociale », *Revue internationale de sociologie*, 1^{re} année, n°5, septembre-octobre 1893, pp. 414-436 (repris, avec quelques retouches, dans *Les Sélections sociales*, pp. 1-60).
- « Crânes modernes de Karlsruhe », *L'Anthropologie*, novembre-décembre 1893, pp. 733-749.
- « Lois de la vie et de la mort des nations », *Revue internationale de sociologie*, 2^e année, n°6, juin 1894, pp. 421-436 (repris dans *Les Sélections sociales*, pp. 61-80).
- « Matériaux pour la géographie anthropologique du département de l'Hérault », *Bulletin de la Société languedocienne de géographie* (Montpellier), 1894, 3^e trimestre, pp. 350-386 ; 4^e trimestre, pp. 472-509.
- « Transmutation et sélection par éducation », *Revue internationale de sociologie*, 3^e année, n°3, mars 1895, pp. 85-111 (repris dans *Les Sélections sociales*, pp. 81-125).
- « Le berceau des Ombros-Latins », *Le Félibrige latin*, janvier-avril 1895, pp. 85-111.
- « Recherches anthropologiques sur le problème de la dépopulation », *Revue d'économie politique*, tome IX, 1895, pp. 1002-1029 ; tome X, 1896, pp. 132-146 (repris dans *Race et Milieu social*, pp. 71-133).
- « Les lois fondamentales de l'anthroposociologie », *Revue scientifique*, n°18, 30 octobre 1897, pp. 545-552 (version plus développée dans *Race et Milieu social*, pp. 169-214).

- « Corrélations financières de l'indice céphalique », *Revue d'économie politique*, tome XI, 1897, pp. 257-279 (repris dans *Race et Milieu social*, pp. 135-168).
- « Matériaux pour l'anthropologie de l'Aveyron », *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*, 3^e trimestre 1897, pp. 285-315 ; 4^e trimestre 1897, pp. 461-476; 1^{er} trimestre 1898, pp. 30-59 (en collaboration avec Durand de Gros).
- Préface à : Ernst Haeckel, *Le Monisme, lien entre la religion et la science. Profession de foi d'un naturaliste*, tr. fr. G. Vacher de Lapouge, Paris, Schleicher, 1897, pp. 1-8.
- « Old and New Aspects of the Aryan Question » (tr. am. C. C. Closson), *American Journal of Sociology*, V (3), novembre 1899, pp. 329-346.
- Réponse à une « Enquête sur le protestantisme », *L'Action française*, 1^{er} juillet 1900, pp. 52-56.
- Réponse à une « Enquête sur l'influence allemande », *Mercure de France*, décembre 1902, pp. 649-651.
- « Durand (de Gros) et l'analyse ethnique », *Revue scientifique*, 15 août 1903, pp. 203-207 (repris dans *Race et Milieu social*, pp. 273-287).
- « Évolution anthropologique de la population de la France », tr. all. in *Politisch-Anthropologische Revue*, 4^e année, n° 1, 1905-1906, pp. 16-35 (repris dans *Race et Milieu social*, pp. 31-70).
- « Jacoby et Niceforo », trad. all. in *Politisch-Anthropologische Revue*, 5^e année, n°4, 1906-1907, pp. 193-200 (repris dans *Race et Milieu social*, pp. 215-226).
- « Crânes angevins mérovingiens et du Moyen Âge », *Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest* (Rennes), 1906, pp. 267-274.
- « L'oeuvre de Woltmann », trad. all. in *Politisch-Anthropologische Revue*, 6^e année, n° 1, 1907-1908, pp. 37-41 (repris dans *Race et Milieu social*, pp. 325-331).
- « Le sélectionnisme de Broca » (1908), publié pour la première fois dans *Race et Milieu social*, pp. 289-308.
- « La crise de la morale sexuelle », trad. all. in *Politisch-Anthropologische Revue*, 7^e année, n°8, 1908, pp. 408-423 (article inédit en français jusqu'à l'édition critique publiée par mes soins dans la revue *Mil neuf cent*, n° 18, 2000, pp. 167-190 ; suivie d'un débat entre Jacques Julliard, Daniel Lindenberg et moi-même : « Autour de "La crise de la morale sexuelle" de Georges Vacher de Lapouge », pp.

191-210).

- Réponse à une « Enquête sur la dépopulation française », *L'Action nationale*, 1909, pp. 648-653.
- « Observations sur l'infériorité naturelle des classes pauvres », publié pour la première fois dans *Race et Milieu social*, pp. 227-271; trad. all. in *Politisch-Anthropologische Revue*, 8^e année, n° 8, 1909-1910, pp. 393-409; n°9, pp. 454-464.
- « Recherches anthropologiques sur les conscrits de Rennes », *Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest*, 1909, pp. 45-56.
- « Le paradoxe pangermaniste », *Mercure de France*, 1^{er} août 1915, pp. 640-654.
- « La race chez les populations mélangées » (1921), publié in *Transactions II International Congress of Eugenics*, vol. II : *Eugenics in Race and State*, Baltimore, Williams and Wilkins, 1923, pp. 1-6.
- « *Dies Irae*. La fin du monde civilisé », *Europe*, n° 9, 1^{er} octobre 1923, pp. 59-67 (« numéro consacré au comte de Gobineau »).
- Préface à : Madison Grant, *Le Déclin de la grande race*, tr. fr. E. Assire, Paris, Payot, 1926, pp. 7-21.
- « Introduction à une politique de la population » (1927), inédit en français; tr. angl. in *Eugenics Review* (Londres), XIX (3), octobre 1927, pp. 192-197.
- « Familles nombreuses d'autrefois » (1927), inédit en français; tr. angl. in *Eugenics Review*, XIX (3), octobre 1927, pp. 198-202.
- « Origine biologique de l'inégalité des classes » (1928), inédit en français ; tr. ail. in *Die Sonne. Monatschrift für nordische Weltanschauung und Lebensgestaltung* (Weimar), VI (1), janvier 1929, pp. 3-8.
- « Note sur le programme du monisme sélectionniste », *Records of Progress*, XIII (1), février 1930, pp. 37-45; tr. all. in *Die Sonne*, VIII (11), novembre 1931, pp. 481-490.
- « *Post-War Immigration into France* », *Eugenical News (New York)*, XVII (4), juillet-août 1932, pp. 94-95 (extraits d'une lettre à M. Grant datée du 27 mai 1932).
- « *A French View* », *Eugenical News*, XIX (2), mars-avril 1934, pp. 39-40 (extraits d'une lettre à M. Grant datée du 27 septembre 1933).

III — Témoignages et controverses, aspects de la réception des théories

lapougienes

- AMMON (Otto), « Histoire d'une idée. L'anthroposociologie », *Revue internationale de sociologie*, 6^e année, n°3, mars 1898, pp. 145-181 (tr. fr. par Henri Muffang, avec un avant-propos, une bibliographie et des instructions pratiques du traducteur).
- BAINVILLE (Jacques), compte rendu de *L'Aryen, son rôle social, L'Action française*, 2^e année, n°23, 1^{er} juin 1900, pp. 998-1001.
- BARTHE (E.), « G. Vacher de Lapouge, sa vie et ses œuvres », *Miscellanea entomologica*, XXXVIII (3), 1937, pp. 29-31.
- BEGOUËN (Henri, comte de), « Vacher de Lapouge, le père de l' "Aryanisme" », *Journal des débats*, n° 232, 22 août 1936, p. 3.
- BOUCLÉ (Célestin), « Anthropologie et démocratie », *Revue de métaphysique et de morale*, 5^e année, n°4, juillet 1897, pp. 443-461.
- BOUCLÉ (C.), *La Démocratie devant la science. Études critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation*, Paris, Félix Alcan, 3^e éd. augmentée, 1923 (1^{re} éd., 1904), pp. 37-110.
- BOULENGER (Jacques) *Le Sang français*, Paris, Denoël, 1943, pp. 331-332.
- CLAUX (Léon), « Du sélectionnisme optimiste au sélectionnisme pessimiste », *La Revue socialiste*, XXVI (151), juillet 1897, pp. 58-69.
- CLOSSON (Carlos Carleton), « *Social Sélection* », *Journal of Political Economy (Chicago)*, IV (4), septembre 1896, pp. 449-466.
- COLLINEAU (D.), compte rendu de *Les Sélections sociales, Revue de l'École d'anthropologie*, VIII, 15 janvier 1898, pp. 28-35.
- DRUMONT (Édouard), « Les fêtes de Tours », *La Libre Parole*, 23 mai 1896, p. 1.
- Drumont (E.), « La rentrée », *La Libre Parole*, 18 octobre 1897.
- DRUMONT (E.), « L'anniversaire de la Commune », *La Libre Parole*, 19 mars 1898.
- DRUMONT (E.), « La fin d'un siècle », *La Libre Parole*, 27 décembre 1899.
- DRUMONT (E.), « Napoléon antisémite », *La Libre Parole*, 26 mars 1900.
- DUMONT (Arsène), *Natalité et démocratie*, Paris, Schleicher, 1898, pp. 106-115.
- Durand DE GROS (Joseph-Pierre), *Questions de philosophie morale et*

sociale, Paris, Félix Alcan, 1901, pp. 81-82, 96-100.

- Evola (Julius), *Il mito del sangue. Genesi del razzismo*, Milan, Hoepli, 1937; rééd., Padoue, Edizioni di Ar, 1978, p. 32 sq.
- FINOT (Jean), *Le Préjugé des races*, Paris, Félix Alcan, 1905, p. 27 sq.
- FOUILLÉE (Alfred), « L'anthroposociologie » *Revue internationale de sociologie*, 6^e année, n° 5, mai 1898, pp. 368-371.
- Fouillée (A.), *Esquisse psychologique des peuples européens*, Paris, F. Alcan, 1903, pp. 30-33.
- GIDE (Charles), « Les Sélections sociales » (compte rendu) *Revue d'Économie politique*, 10^e année, novembre 1896, n° 11, pp. 926-932.
- GÜNTHER (Hans F. K.), « *Der nordische Gedanke in Frankreich* », *Deutschlands Erneuerung* (Munich), 11^e année, 1927, pp. 490-496.
- GÜNTHER (Hans F. K.), « *Graf Georges Vacher de Lapouge* », *Die Sonne* (Weimar), décembre 1929, pp. 530-533.
- HOUZÉ (Émile), *L'Aryen et l'anthroposociologie*, Bruxelles, Institut Solvay, 1906, fasc. 5, pp. 73-117.
- LE FUR (Louis), *Races, Nationalités, États*, Paris, Félix Alcan, 1922, p. 17 sq.
- MANOUVRIER (Léonce), « L'indice céphalique et la pseudo-sociologie », *Revue de l'École d'anthropologie de Paris*, 9^e année, t. IX, 15 août (pp. 233-259) et 15 septembre 1899 (pp. 280-296).
- MARTIAL (René), « Un précurseur des groupements sanguins : Vacher de Lapouge », *Mercure de France*, 15 septembre 1936, pp. 620-625.
- MARTIAL (R.), « Anthro-biologie des races », *Mercure de France*, 1^{er} décembre 1938, pp. 276-303.
- MAZEL (Henri), « Sociologues contemporains. I. M. Vacher de Lapouge », *Mercure de France*, mars 1899, pp. 662-675.
- MONTANDON (George), « Georges Vacher de Lapouge » *L'Ethnie française*, 1^{re} année, n° 3, mai-juin 1941, pp. 5-9.
- MUFFANG (Henri), avant-propos in Otto Ammon, *L'Ordre social et ses bases naturelles. Esquisse d'une anthroposociologie*, traduit par H. Muffang sur la 2^e édition allemande (1896), Paris, A. Fontemoing, 1900, pp. V-XXIII.
- NOVICOW (Jacques), *L'Avenir de la race blanche*, Paris, F. Alcan, 1897, pp. 93-96, 178-179.
- PALANTE (Georges), compte rendu de : *L'Aryen, son rôle social*,

Revue internationale de sociologie, 9^e année, n° 2, février 1901, pp. 142-143.

- PALANTE (G.), *Précis de sociologie*, Paris, F. Alcan, 1901, pp. 150-153.
- PARETO (Vilfredo), *Les Systèmes socialistes*, Paris, Giard, 1902; 2^e éd., Paris, Giard, 1926, t. I, pp. 29-31, 42 note, 280, et t. II, pp. 136-138, 149, 156, 405.
- PATTE (Étienne), « Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) », *Revue générale du Centre-Ouest de la France*, 12^e année, n°46, juillet 1937, pp. 769-789.
- PAULHAN (Frédéric), « Les Sélections sociales d'après un livre récent », *Revue scientifique*, 4 juillet 1896, pp. 13-18.
- PIERRE (Henri) [pseudonyme de Hubert (Henri)], « L'Aryen, son rôle social » (compte-rendu), *Revue historique*, 27^e année, 78 (1), janvier-février 1902, pp. 162-164.
- RAPPOPORT (Charles), « Les Sélections sociales » (étude critique) *La Revue socialiste*, 16^e année, t. XXXI, mai 1900, pp. 637-639.
- REINACH (Salomon), « L'Aryen, son rôle social » (compte-rendu), *Revue critique d'histoire et de littérature*, nouvelle série, t. XLIX, n° 7, 12 février 1900, pp. 121-125.
- Rochette (J.), compte rendu de : *Les Sélections sociales*, in *Études* (publiées par des pères de la Compagnie de Jésus), 34^e année, 20 avril 1897, pp. 279-281.
- ROUANET (Gustave), « Les théories aristocratiques devant la science », *La Petite République socialiste*, 2 janvier 1900.
- SCHEMANN (Ludwig) *Die Rassenfragen im Schrifttum der Neuzeit*, Munich, J. F. Lehmann, 1931, pp. 225-228.
- SEILLIÈRE (Ernest) *Les Mystiques du néo-romantisme*, Paris, Plon, 1911, pp. 7-22.
- SOREL (Georges) [article non signé], « Vacher de Lapouge. Sélections sociales » (compte rendu), *Le Devenir social*, vol. II, n° 6, juin 1896, pp. 568-573.
- TARDE (Gabriel), « L'action inter-mentale », *La Grande Revue*, 1^{er} novembre 1900, pp. 305-336.
- TATARIN-TARNHEYDEN (Edgar), « Georges Vacher de Lapouge, visionnaire français de l'avenir européen », *Cahiers franco-allemands* (Berlin), 9^e année, octobre-décembre 1942, pp. 336-346.

- WINIARSKI (Léon), « L'anthropo-sociologie » *Le Devenir social*, vol. 4, n° 3, mars 1898, pp. 193-232.
- WORMS (René), compte-rendu de : *Les Sélections sociales*, Revue internationale de sociologie, 5^e année, n°4, avril 1897, pp. 329-330.
- WORMS (René), *Les Principes biologiques de l'évolution sociale*, Paris, V. Giard, 1910, pp. 96-98.

IV — Études historiques et analyses critiques

- BANTON (Michael), *Racial Theories*, Cambridge University Press, 1987, pp. 75-76.
- BAKER (John R.), *Race*, Londres, Oxford University Press, 1974, pp. 46-48, 59.
- BÉJIN (André), « Le sang, le sens et le travail : Georges Vacher de Lapouge, darwiniste social, fondateur de l'anthropo-sociologie », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 73, 1982, pp. 323-343.
- BÉJIN (A.), « Théories socio-politiques de la lutte pour la vie » *in* Ory (Pascal) (dir.), *Nouvelle Histoire des idées politiques*, Paris, Hachette, 1987, pp. 321-331.
- BERNARDINI (Jean-Marc) *Le Darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris, CNRS Éditions, 1997, *passim*.
- BOISSEL (Jean), « Autour du gobinisme, correspondance inédite entre L. Schemann et G. Vacher de Lapouge », *Annales du Cesere*, n° 4, 1981, pp. 91-119.
- BOISSEL (Jean), « Georges Vacher de Lapouge : un socialiste révolutionnaire darwinien », *Nouvelle École*, n° 38, été 1982, pp. 59-83.
- BOISSEL (J.), « À propos de l'indice céphalique. Lettres de Durand de Gros à Vacher de Lapouge », *Revue d'histoire des sciences*, n° 4, octobre 1982, pp. 289-319.
- BOISSEL (J.), « Une correspondance inédite : Jean-Richard Bloch et Vacher de Lapouge (à propos du numéro d'Europe consacré à Gobineau) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1987, n°4, pp. 744-752.
- BOISSEL (J.), « Paul Valéry et Georges Vacher de Lapouge à Montpellier (1888-1893) », *Revue des lettres modernes*, « Paul Valéry 6 », Paris, Minard, 1989, pp. 29-44.

- CAROL (Anne), *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1995, pp. 69-72, 140-141, 192, 204, 218, 346.
- CLARK (Linda L.), *Social Darwinism in France*, The University of Alabama Press, 1984, p. 143 sq.
- CLARK (L. L.), « Le darwinisme social en France » *La Recherche*, n°196, février 1988, pp. 192-200.
- COLOMBAT (Jean) [pseudonyme de Raymond Jacquet] *La Fin du monde civilisé. Les prophéties de Vacher de Lapouge*, Paris, Vrin, 1946.
- DE LA HAYE JOUSSELIN (Henri) *Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) - Essai de bibliographie*, Paris, [Chez l'auteur], 1986.
- FONTETTE (François de), *Le Racisme*, Paris, PUF, 1979, pp. 68-72.
- GLOOR (Pierre-André), « Vacher de Lapouge et l'anthroposociologie », *Revue européenne des sciences sociales*, n°69, t. XXIII, 1985, pp. 157-170.
- HANKINS (Frank H.) *La Race dans la civilisation. Une critique de la doctrine nordique*, tr. fr. [non signée], Paris, Payot, 1935 (1^{re} éd. am., 1926), pp. 117-163.
- HAWKINS (Mike), *Social Darwinism in European and American Thought, 1860-1945*, New York, Cambridge University Press, 1997, en particulier pp. 191-200.
- LUTZHÖFT (Hans-Jürgen) *Der nordische Gedanke in Deutschland 1920-1940*, Stuttgart, Ernst Klett, 1971, pp. 99-100, 185-186, 247-248.
- MOSSE (George L.), *Toward the Final Solution. A History of European Racism*, Londres, J. M. Dents, 1978, pp. 58-62.
- MUCCHIELLI (Laurent), « Sociologie versus anthropologie raciale. L'engagement des sociologues durkheimiens dans le contexte "fin de siècle" (1885-1914) », *Gradhiva. Revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, n°21, 1997, pp. 77-95.
- MUCCHIELLI (L.) *La Découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, Paris, La Découverte, 1998, *passim*.
- OURLIAC (Paul), « L'enseignement de la science politique à Montpellier en 1890 », *Annales de l'université des sciences sociales de Toulouse*, tome XXXI, 1983, pp. 147-152.
- POLIAKOV (Léon) *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme*

et des nationalismes, Paris, Calmann-Lévy, 1971, pp. 279-280, 292, 294, 311.

- POLICAR (Alain), « Science et démocratie : Célestin Bouglé et la métaphysique de l'hérédité », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 61, janvier-mars 1999, pp. 86-101.
- POLICAR (A.), « De la critique de la sociologie biologique à l'autonomie de la morale : itinéraire de Célestin Bouglé », in P. -A. Taguieff (dir.), « Eugénisme et socialisme » (dossier), *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n°18, 2000, pp. 137-166.
- ROSTAND (Jean), *Science et génération*, Paris, Fasquelle, 1940, pp. 29-30.
- ROSTAND (J.), « Quelques précurseurs: Charles Morel de Vindé, Camille Dareste, Dr Dufossé, G. Vacher de Lapouge », *Revue d'histoire des sciences*, juillet-septembre 1963, pp. 248-251 (sur Lapouge) ; repris dans *Biologie et humanisme*, Paris, Gallimard, 1964, pp. 159-165.
- SCHNEIDER (William H.) *Quality and Quantity : The Quest for Biological Regeneration in Twentieth-Century France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, pp. 55-63, 208-212, 217, 236-239, 251.
- SCHÜTZ (Marco), *Rassenideologien in der Sozialwissenschaft*, Berne/Berlin/Frankfurt/M., Peter Lang, 1994, ch. 4, pp. 147-189.
- SCHÜTZ (Marco), « Socialisme "darwinien" et anthropologie raciale chez Ludwig Woltmann », in Pierre-André Taguieff (dir.), « Eugénisme et socialisme » (dossier), *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n°18, 2000, pp. 109-136.
- SIMAR (Théophile), *Étude critique sur la formation de la doctrine des races au XVIII^e siècle et son expansion au XIX^e siècle*, Bruxelles, Maurice Lamertin, 1922, pp. 252-264.
- SOROKIN (Pitirim A.), *Social Mobility*, New York, Harper, 1927; 2^e éd. augmentée, *Social and Cultural Mobility*, New York, The Free Press of Glencoe, 1964, pp. 217-257 en particulier.
- SOROKIN (Pitirim A.), *Les Théories sociologiques contemporaines*, tr. fr. René Verrier, Paris, Payot, 1938 (1^{re} éd. am., 1928), pp. 180-197, 205-233.
- STERNHELL (Zeev) *La Droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Le Seuil, 1978, pp. 16-18, 25, 151-169 en particulier.

- TAGUIEFF (Pierre-André), « Vacher de Lapouge Georges 1854-1936 », *Dictionnaire des philosophes*, Paris, PUF, 1984, t. II, pp. 2559-2565.
- TAGUIEFF (P.-A.), *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1988 (puis Gallimard, 1990), passim.
- TAGUIEFF (P. -A.), « Théorie des races et biopolitique sélectionniste en France. Aspects de l'œuvre de Vacher de Lapouge (1854-1936) », *Sexe et Race*, t. III, 1988, Paris, CERG et université Paris-VII, pp. 12-60 (1^{re} partie); *Sexe et Race*, t. IV, 1989, pp. 3-33 (2^e partie).
- TAGUIEFF (P.-A.), « Eugénisme ou décadence? L'exception française », *Ethnologie française*, t. XXIV, 1994-1, janvier-mars, pp. 81-103.
- TAGUIEFF (P.-A.), *Les Fins de l'antiracisme*, Paris, Michalon, 1995, passim.
- TAGUIEFF (P.-A.), « Face à l'immigration : mixophobie, xénophobie ou sélection. Un débat français dans l'entre-deux-guerres », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°47, juillet-septembre 1995, pp. 103-131.
- TAGUIEFF (P.-A.) (dir.), « Eugénisme et socialisme », dossier paru dans *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 18, 2000, pp. 3-210 (contributions de P.-A. Taguieff, Daniel Becquemont, Olivier Bosc, Marco Schütz, Alain Policar; avant-propos de Jacques Julliard).
- THUILLIER (Guy), « Un anarchiste positiviste : Georges Vacher de Lapouge », in Guiral (Pierre), Temime (Émile) (dir.), *L'Idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, Éditions du CNRS, 1977, pp. 48-65.
- THUILLIER (G.) *Bureaucratie et bureaucrates en France au XIX^e siècle*, Genève, Droz, 1980, pp. 601-603.